

LE
REVEILLE-MATIN
DES FRANCOIS, ET
DE LEURS VOISINS.

*Composé par Eusebe Philadelphe Cosmo-
polite, en forme de
Dialogues.*

Nicolas Barnaud

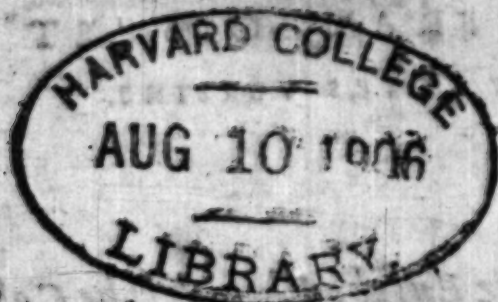
&
A EDIMBOURG,

De l'imprimerie de Jacques James.

Avec permission.

1574

Fr 1232.1 *



Lechman gift

L'IMPRIMEVR AVX FRAN-
cois & autres Nations voisines.

* * *

Messieurs ayant recouuré la copie de vostre
Reueille-matin dedié à la Royne d'Angle-
terre par Eusebe Philadelphie: & cognois-
sant le fruit que la lecture d'iceluy vous peut ap-
porter, ie n'ay pas voulu vous en frustrer plus lon-
guement. Et m'assurant que l'ayans veu pesé & bien
consideré vous m'en scaurez aussi bon gré que l'asse-
ction qui me meut à le vous presenter merite. Je ne
despendray pas un mot à vous recommander mon ze-
le, encore moins celuy de l'Auteur: seulement ie prie-
ray Dieu qu'il vous face bien tost iouyr du plaisir
& utilité qu'un tel labour peut apporter aux sages.
Vous trouuerez au commencement vne petite epi-
stre de l'auteur dediant son liure Francois à la Roy-
ne d'Angleterre & le double d'une lettre Latine mise
en Francois qu'il a escrite aux Polonois leur dediant
le mesme liure Latin. Vous y verrez aussi un dialo-
gisme d'entre le Polonois, & la Paix Valoise & le
double d'une lettre qu'un gentilhomme parzan de
la maison de Lorraine, duquel ie n'ay peu scauoir le
nom a escrit sur le mesme suiet au Duc de Guise son
maistre. Si ie puis recouurer quelque autre chose de
nouueau que ie cognoisse vous pouuoir seruir, ie vous
en feray bonne part, pourueu toutesfois que j'entende
que vous rapportiez ce present que ie vous fay à l'u-
sage qui luy est propre. Autrement n'en attendez
plus. Adieu.

A TRES-EXCELLENTE ET
Tres-illustre Princeſſe Elizabeth Royne
d'Angleterre, de France, d'Ir-
lande &c.

* * *

Adame ie ſuis ſi mauvais flatteur, que ie ne
M ſuis iamais plus aize, qu'alors que ie puis
librement dire mon auis des choſes qui nous
paſſent deuant les yeux, principalement ſ'elles ſont
de quelque poids & conſequence. Que ſi d'auenture
il ne m'eſt permis (comme ſouuent, cela eſt deſſendu
aux gens de bien, de peur qu'un libre iugement n'of-
fenſe l'oreille des grans, ou que leurs mignons qui en
abuſent ne ſoyent par là cognus & chaſtiez,) Si ie
puis alors pour le moins ayant mon recours au pa-
pier faire parler quelque honneſte homme, qui deſ-
couure ce que i'en ſens, tout auſſi toſt mes eſprits re-
prennent de ceſte liberie, vont reprenant nouuelle force.
C'eſt ce qui fait que tout gaillard, tout reſolu ſans
nulle crainte (ne m'eſtant loiſible de dire) ie vous
offre pour maintenant un Reueille-matin, Madame,
tel que ma plume a peu tracer pour la gloire de no-
ſtre Dieu, le bien de ſon Eglife, voſtre grandeur &
voſtre eſtat, & pour celui de vos voiſins. Ie ne vous
diſcours pas icy les matieres que ſ'y traite: la lectu-
re les monſtrera & le ſubiet merite bien qu'on pre-
ne la peine de le lire. Mais ie vous puis bien aſſen-
rer, Madame, qu'il n'y a rien de ſuperflu (ſi ce n'eſt
aux trop delicats) rien de faux, rien qui ſoit indigne
d'eſtre dit & recommande par eſcrit au temps à ve-
nir: Voire rien du tout qui ne ſerue au bien public du
temps

temps qui court. De quoy estant très-assuré, ie
supplieray treshumblement vostre Maiesté de rece-
voir d'aussi bonne main ce mien labeur, comme d'un
cœur treshumble & tresaffectionné ie luy presen-
te. Priant Dieu,

Madame, qu'il doint à vostre Maiesté autant
d'honneur & de felicité, que vostre bon frere, allié &
Compère vous souhaite de mal & d'encombre. De
Elousterouille le 20. de Novembre. 1573.

De vostre Maiesté

Treshumble & tresaffectionné
Serriteur Eusebe Philadelpho.

EPISTRE TRADVITE
EN FRANCOIS DV LIVRE LA-
tin dedié aux estats, Princes, Sei-
gneurs, Barons, Gentilshommes, &
Peuple Polonois, par Euse-
be Philadelphie, Cos-
mopolite.

*

es François, tres-illustres Prin-
ces, magnanimes Seigneurs,
vertueux Gentilshommes, &
Peuple genereux, vous sont en tant
de fortes redeuables, & obligez, &
ie leur suis tant loyal & affectionné
amy: que ie penseroys faire grand
tort à mon deuoir, si ie ne faisoys,
paroistre par quelque bon & hon-
neste office l'amitié que ie leur por-
te & la sincere affection que j'ay au
bien & tranquillité de vostre Repu-
blique & estat. Voila pourquoy a-
yant tracé en deux Dialogues vn
sommaire veritable des miseres pas-
sees

EPISTRE

sees & presentes des François : i'ay bien voulu pour tesmoigner ceste mienne affection enuers vos deux nations ; n'ayant pour maintenant rien en main de plus conuenable au temps qui court ; le vous offrir & consacrer, comme aux plus gros & plus notables creanciers de tous les François.

Que si quelcun de prime face trouue ce present-cy fascheux ; & l'accuse de ce qu'il reueille les esprits de trop de gens : Le pouuoir & force indomptable de la trespure verité , à laquelle plus ie m'arreste qu'à l'opinion d'un tel Censeur, me seruira en cest endroit de plege & de bon garent, m'ayant contrainct de l'opposer aux flatteurs, mesmes effrontez , en vn Latin aussi facile cōme est le langage François, auquel i'escriis le mesme liure à la grande

a.iiii.

EPISTRE.

Royne d'Angleterre simple & sans
affeterie. Et ceux qui sans passion le
liront pourront bien iuger & co-
gnoire, que le fard duquel Puybrac
en vendant sa plume, comme Ba-
laam sa langue pour maudire le peu-
ple de Dieu, a vsé en sa belle epi-
stre à Stanislaus Heluidius, & tout
ce que Monluc Euesque de Valen-
ce, Lansac & autres tels menteurs à
gages vous ont sceu dire & propo-
ser pour desguiser la verité, est bien
fort loin de cest ouurage, qui ne
marche que rondement en son stile
& au suiet.

Mais vous me pourriez deman-
der. Pourquoi dis-tu, ô Phila-
delphe, que les François nous sont
deteurs? A nous qui leur auons o-
sté le second fils qui deuroit estre
gardien de toute la France, & em-
mené avec luy des Princes, Sei-
gneurs

EPISTRE.

gneurs, Gentilshommes & gens de
Conseil tresnotables, chargez d'or,
d'argent & de meubles dont ils ont
vuydé leur pays pour s'en venir
peupler le nostre. A nous qui leur a-
uons cousté en faisant nos propres
affaires vn monde d'argent de des-
pense pour le deffray de nos Amba-
sadeurs, lesquels neantmoins n'ont
daigné accepter l'ordre de Mon-
sieur S. Michel qui rend tous ceux
là qui le portent, cousins de Char-
les de Valois. Il semble plustost que
nous sommes leurs deteurs en tou-
te façon. Et quand bien tu pourrois
monstrer que nous sommes en quel-
que sorte les creanciers de tes Fran-
çois, quel bien fay-tu Cosmopoli-
te ny à eux ny à nous aussi, nous fai-
sant part de leurs miseres & descou-
urant leurs pouretez? n'est-ce pas
autant comme si tu nous disois? Il

ÉPISTRE.

est vray que vous auez pour debiteurs tous les François. Mais ne pensez pas qu'ils vous payent de long temps vn tout seul denier. Ils sont si poures & belistres qu'ils dorront tost du cul à terre, & feront (si Dieu ny pouruoit) cession de leurs biens miserable. C'est bien loin de nous resiouyr, que de nous donner ces nouuelles, & toutesfois c'est le present que tu nous offres, ce dis-tu.

Il est certain (tres-illustres Princes & Nation tresrenommee) que vous pourriez tenir (ce semble) vn tel langage que cela. Mais quoy qu'il soit, tous les François ne laissent pourtant de vous estre cent mille fois plus obligez que vous à eux si lon regarde le dedans d'vn si grand mystere, qu'est l'Electi^on de vostre Roy, plus que l'exterieur & le dehors, où les fols seulement s'arrestent,

EPISTRE.

stent, ne pouaàs penestrer plus loin:
 Car posé le cas que vous estans de-
 stituez de Roy, ne pouuans viure
 simplement sous la loy & sous son
 ame la raison, ne voulans aussi
 vous commettre à la conduite de
 quelcun d'entre vous, les François
 vous ayent fourny d'un Roy de leur
 nation (si toutesfois il est fils de
 François: car de sa mere vous scauez
 qu'elle est & sera Florentine) & que
 pour vous auoir nourry & fourny
 un Roy ils vous puissent auoir obli-
 gé à eux en quelque maniere & fa-
 çon; comme il est tresraisonnable
 qu'on le soit à la nation & à la mai-
 son qui les donne: Vous ne le ferez
 iamais tant aux François, comme
 les vieux Israelites à la maison de
 Isai pour Daud, Salomon, Iosias &
 semblables autres bons Roys qu'ils
 ont receu de bon tige, ou comme

EPISTRE.

aux Sabins les Romains, pour Num-
 ma leur legiflateur, Les Spartains
 aux deux familles des Agiades &
 des Eurytionides: ny comme le fa-
 cré Empire des Romains se peut di-
 re l'estre aux familles des Palatins,
 des Saxons, de ceux de Bauieres
 pour les grans & fameux Empe-
 reurs, qu'il a receu de ces maisons:
 Cestuy-cy n'a pas l'encouleur, la
 desmarche, ny la façon (sous vostre
 bon congé soit dict) pour respondre
 en pas vne sorte au rég auquel vous
 l'ellegez. Et plustost seroit-il à crain-
 dre, que Dieu irrité contre vous, cō-
 me à bon droict il le peut estre, s'il
 regarde à tant d'erreurs qui courent
 en vostre Patrie, au lieu d'un diable
 qu'il employa quand il voulut trom-
 per Achap, n'ait employé ces deux
 que scauez, Monluc l'euesque & Lan-
 sac le cheualier pour estre esprits
 de men-

EPISTRE.

de mensonge avec efficace d'erreur
au milieu de vos assemblees, & vous
donner par ce moyen vn monstre
Roy en la fureur. Mais tant y a quād
vostre Roy seroit meilleur qu'on
ne peut dire, & aussi bon en vostre
endroiēt qu'il a esté pernicieux vers
les François & vers la Patrie: si est-
ce encor comme i'ay dit qu'ils vous
seront à tout iamais bons amis &
bien redeuables, pour les biens que
vous leur auez faict: Premiere-
ment pour la bonne opinion que
vous auez eue de leur Nation, la pre-
posant en l'election, dont est que-
stion, à beaucoup d'autres qui vous
sont plus prochaines & voisines. En
ce que, comme i'ay sceu au vray,
pour mener à quelque heureuse fin
ceste premiere election, ou plustost
le proiet & dessein que vous en auiez
fait, vous despechastes en Frâce des

EPISTRE.

gentilshommes d'entre vous enuiron le temps des massacres de Paris pour auoir l'auis du deffunct Seigneur Amiral, l'yn des parens de la France, & vous y conduire selon son conseil.

En ce qu'ayant sceu les nouuelles des ces horribles massacres, esquels l'Amiral deuant l'arriuee de vos gentilshomes fut tué, vous despouillastes tout aussi tost l'opinion bonne que vous auiez de la maison de Valois, pour en vestir yne tres veritable, la recognoissans pour la plus traistresse, & desloyale maison de la terre.

En ce que vous eussiez lors volontiers en detestation d'vn tel crime, esleu plustost vn muletier, ou quelque autre bon toucheur d'afnes, que pas vn de tous ces Bouchiers, n'eust esté qu'il vous estoit
force

EPISTRE.

force de vous seruir de cestuy-cy, ayans irrité tous les autres, qui luy estoient competeurs abbayans à vostre Royaume.

Les François vous sont aussi bien fort obligez, de ce que apres ces massacres vous ne voulustes iamais passer outre à la confirmation de l'election, sans vne promesse solennelle, que Monluc & Lansac vous firent de plusieurs articles, qu'ils iurerent au nom de leur Maistre. Entre lesquels cest article estoit l'un des principaux: Qu'il seroit faite diligente enqueste des massacres & punition condigne des massacreurs: moyen souuerain & vnique pour establir la Paix en France.

En ce que vos ambassadeurs, lesquels apres cela vous enuoyastes saluer vostre Roy en France, traicterent avec grande instance tout pre-

EPISTRE

mier de la paix de France, que nul autre de vos negoces: tant vous estiez remplis d'enuie de voir tous les François paisibles.

En ce que n'ayans peu obtenir autre chose des articles, qui vous furent iurez en Poloigne par l'Euesque, quelque poursuite que vos ambassadeurs en fissent enuers le Tyran, pour le moins le bruit de leur venue auancea la fabrique & publication de ce meschant, trupe-lu & traistre Edict de paix: & par consequent leua le siege deuant la Rochelle.

En ce que l'instance priere que vos ambassadeurs firent, estans arriuez à la Cour du Tyran, a esté comme Dieu a voulu, cause & moyen de la deliurance des pources gens de Sancerre, que le Tyran estoit resolu de faire manger l'un par l'autre.

Mais

EPISTRE.

Mais sur tout ils vous sont tenus, de ce que vous ayans eu compassion du rude & barbare traitement, que les François souffrent sous la Tyrannie de ceux de Valoys: vous auez osté du milieu d'eux ce Roy frere du Tyran avec vn bon nombre des supposts & appuis de la Tyrannie, que vous auez faicts conduire en triomphe captifs sous les loix de vostre Patrie, au tresgrand bien & contentement des vrays & naturels François. Lesquels en cest endroit s'asseurent que vous ferez de façon & maniere, que iamais plus ces bestes farouches ne retourneront pour les mordre. Voila les poincts, qui me font dire, que les François vous sont deteurs.

Quant à ce dont vous vous pourriez plaindre, que ie vay descouurant par trop leurs pouretez &

b.i.

EPISTRE.

miseres. Il m'a semblé tresraisonnable, que vous tous auxquels le fait touche en soyiez au vray aduertis. A fin que vous puissiez cognoistre ce qu'il vous faut attendre d'eux en voulant recouurer vos detes. Et combien que vos Ambassadeurs vous en puissent donner de bons tesmoignages: si est-ce que i'ose asseurer que ce Reueille-matin, que ie vous offre, vous en informera plus à plein & plus à menu, qu'aucun autre ne scauroit faire. Et vous montrera quand & quand vne partie des remedes, dont les François entendent s'ayder pour essayer à se remettre. C'est à vous si mieux vous sauez de leur en fournir de meilleurs: si vous pensez que leur secours vous puisse quelque iour seruir.

Que s'il y auoit quelque autre Royaume vacquant plus outre que
vos

EPISTRE.

vos contrees, auquel vous puissiez
 faire eslire le Tyrá pour chef, (quád
 bien ce seroit au Royaume des Fu-
 ries) vous scauez combien il est di-
 gne avec sa mere & son conseil d'y
 presider: ou que vous peussiez trou-
 uer quelque habile moyen pour en
 depestrer bien tost la France. Ce
 seroit (ie le vous iure) combler les
 François de tous biens. En ce cas là
 vous pourriez tenir pour tous asseu-
 rez qu'ils vous erigeroyent des Co-
 lonnes comme à leurs liberateurs,
 & vous presteroyent à toute heure
 l'aide que pourriez desirer contre
 ceux qui vous voudroyent nuire:
 autrement il n'est pas possible pen-
 dant que ces Schelmes viuront, que
 vous puissiez recouurer d'eux vn
 tout seul brin de payement. Car
 tout cela qu'ils peuuent faire, c'est
 de viure au iour la iournee, les ar-

EPISTRE.

mes au poing, les yeux au ciel, attendans secours de Treshaut pour la lascheté de leurs freres. Il ne reste plus (tres-illustres Princes & nation tres fameuse) sinon que vous preniez en bonne part la hardiesse de laquelle i'ay vsé en vostre endroit, vous offrant ceste tragique peinture tracee au moins mal que i'ay peu. Ma plume ne scauroit respondre Au forfait tant est inhumain: Mais elle vous peut bien semondre A le venger de vostre main.

A tout le moins (tres-illustres Princes, magnanimes Seigneurs, vertueux Gentilshommes, faites en sorte que ces tigres tant inhumains que Dieu a par sa prouidence trainé & mis entre vos mains ne vous eschappent nullemét: Et les tenez serrez, de sorte qu'ils ne nuisent à vos voisins; vous gardans en toutes façons de
leurs

EPISTRE.

leurs aguets & leurs embusches.
Autrement, si quelcun de vos bons
voisins venoit quelque iour à perir
pour auoir lasché ces leopards, son
ame vous seroit sans doute redeman-
dee du Souuerain. Que s'il vous en
auenoit quelque mal en particulier,
vous seriez en risée aux peuples qui
habitent autour de vous estans allez
querir si loin des sangliers pour vous
dissiper. Dieu par sa grace vous y
vueille mieux pouruoir, vous don-
nant conseil & sagesse pour vous y
scauoir bien conduire au nom

de son fils nostre Seigneur
Iesus Christ.

Amen.

b.iii.

DOVBLE DVNE LETRE MIS-
sive escrite au Duc de Guise par un gen-
tilhomme, duquel on n'a peu
scauoir le nom.

Monseigneur, m'estant de bon heur tom-
bee entre les mains vne copie escrite à
main, intitulee le Reueille-matin des
Francois, en forme de Dialogue, & ayant bien
consideré à part moy, les deuis & propos, que
Eusebe Philadelphie, qui s'e dit l'auteur, fait
tenir aux interlocuteurs. Il m'a semblé que ie
ne pouuois faire de moins, pour m'aduoir, que
de vous l'enuoyer par ce gentilhomme present
porteur, & vous dire la dessus, ce que ie pense
estre expediēt pour la grādeur de vostre mai-
son, & le bien de vostre seruice. Je ne doute
point Monseigneur, que quelque Huguenot de-
spité pour les massacres, exercez sur les freres,
(qu'on appelle,) n'ait esbauché ceste copie:
& ne doute non plus qu'il desire le renuerse-
mēt de la maison de Valois, que ie le voy sans
rien flater, ny dissimuler, dire tout ce qu'il scait
de leur vie, & de la forme de leur gouverne-
mēt. Il y a si long temps que ceste maison vous
occupe vn si beau Royaume, qu'elle le gourmā-
de, au lieu de le gouverner: le destruiēt & ruy-
ne, au lieu de l'edifier, & bastir. Les cœurs de
la

la Noblesse, & du peuple, sont d'autre part tellement alienez de ceste maison, & si fort enaigris cōtre ses deportemens, ils sont par le contraire si deuots enuers vous, & sāt affectiōnez à vostre maison, qu'il semble bien qu'il n'y fit onques si beau, qu'il y faict maintenant.

Du parti des Catholiques, vostre excellēce a autant d'occasion de s'en asseurer, comme s'il les tenoit tous, par maniere de dire, dās sa manche: Sur tout maintenant, que tous eux regardēt, pour l'absence du Roy de Poloigne, sur vous, que seul ils croyent, & par le nom duquel ils iurent, cōme de leur Libérateur: Quāt au party des Huguenots, ce traittē mōstre assez en diuers passages, le plaisir qu'ils prēdroyent à vous voir reprēdre ce que de droit vous appartient. Et combien que pour quelques respects de l'histoire, il s'auiſe de marquer des choses que les vostres ont exploitē par le passé au desauātage de leurs affaires, le tēps, (vray cyrurgien des playes les plus desesperēes,) a tellement pensē ces coups, qu'il ne parle que par acquit, & cōme en passant de ces choses: traittāt au reste si rondemēt de vos droictz, & de vos pretensions, qu'on ne peut mieux desirer: Que s'il se met à parler de vous en particulier, il fait tellement sonner l'executiō que vous fistes

sur l'Amiral, que cependant il monstre bien,
que vostre querelle particuliere vous y ame-
né, plustost que la hayne cõtre leur Religio, de
laquelle, & dans Paris & ailleurs il assure, (cõ
me aussi il est vray,) que vous en auez sanuë
plusieurs: entre autres le Seigneur d'Acier,
l'un de leurs principaux chefs de ce temps là.
Cela me fait croire, avec le discours que le Po
litique en faict en quelques endroits, que les
Huguenots ne desireroÿent rien mieux, que de
vous voir remis au throsne que Hugues Capet
usurpa sur les Roys vos predecesseurs. S'assu-
rans bien (cõme ce liure porte,) que non seule-
mēt vous lairriez leurs consciēces libres: ains
aussi tout exercice de leur religio sain, sans, &
libre partoute la France: Sās iamaïs leur sans-
ser parole considerant le mal qu'apporte avec
soy la perfidie, à ceux mesmes qui la prati-
quēt. Monseigneur, ie serois d'avis, que s'il ne re-
noit qu'à cela, (comme il semble bien qu'autre
chose, ne vous peut desrober ce bien) que vous
fissiez, tout paix, & ayse, ce qu'ils voudroyent
en cest endroit, & prenant d'eux foy, & hõma-
ge des corps, & biens, comme bon Prince, vous
laissassiez & leur cõscience & leur religio tou-
te libre, en la disposition de Dieu. Ce qui vous
inciteroit à les faire iouir d'une telle liberté,
(outre

(outre que c'est vne Tyrānie qu'on exerce sur
leurs consciēces de le vouloir faire autrement:
& que ceste violēce est cause de la perte de tāt
de gens, qui se vont consumant l'un l'autre cō
me le fuzil & la pierre) ce seroit vñ exēple re
cent qu'a donē le Roy de Poloigne, au sermēt
par luy prestē cōme vous, mōseigneur, scauez,
entre les mains des Polonois d'entretenir, dās
Pologne toutes les religiōs qui y sont: ores que
il sceust qu'il y a grand nōbre d'Anabaptistes,
& Arriēs, tresdangereux & meschans hereti
ques: L'exemple aussi de monseigneur de Sa
uoye, fauoriferoit grandemēt vos actions en
cela, quand bien, à son imitation, vous entre
tiendriez les ministres, & pasteurs de ceste re
ligion aux despēs de trop gras benefices, des
dismes & semblables reuenus, cōme il le faiēt
en ses troux bailliages de Tonō, de Ges, & Ter
ny, où il ne souffre nullemēt estre diēte vne sen
le meschante petite messe basse: estant au reste,
si bien obey d'eux qu'il n'a nuls de ses subiects
desquels il se puisse mieux asseurer que de
ceux cy, & de ceux là du val d'Angrogne, aus
quels il donne presque semblable liberté. Que
si vous voulez vñ exemple du Pape, mesmes
en plus grand cas vous scauez comme c'est que
il souffre les Iuifs, avec leurs synagogues en

toutes terres, & pays qui sont de son obeissance: les Iuifs (di- ie) que chascū scait estre vrays ennemis de Christ: Mon seigneur, mettons le cas que ces gēs cy fussent tōbez en quelque erreur: (cōme vn chacū d'eux confesse qu'ils en ont cōmis vn bien lourd, quand ils se sont par tant de fois fiez à ceux là de Valois: Mais met- tos le cas que l'erreur fust en articles de la foy: ils se sont tousiours sousmis d'en vouloir estre à l'escriture: Ils passeront cōdēnatiō, s'on leur mōstre qu'ils sont deceus: & sont prests à se re tracter s'on leur pouuoit enseigner mieux. Ils ont faict voir tout ce qu'ils croyēt. Ils sont tou- siours prests de le faire avec douceur & cōme à Chresties appartient. Je suis icy contraint de di- re, qu'il me semble que ceste voye est la meillen- re, & la plus seure, pour l'estat & pour la con- science, que n'est celle de feu, & sang. Quant à eux, ils scauēt respondre de leur foy, de leur es- perance, parlent de Dieu pertinēment, & pres- que mieux que nos docteurs: Quāt à no^s, nous ne scauōs pas bonnemēt pourquoy nous viuōs, nous ne parlōs iamais de Dieu, si ce n'est le blas- phemāt, & ne croyons qu'à nos curez, ou à ce que leurs chābrieres croyēt de leur vie, avec la nostre, si l'on en faict cōparaison, on scait qu'ils sont loin de desbauche, autāt que nous en som-
mes

mes pres: cependant nous nous dispensions de les
tuer tous à credit. M^{seigneur}, le C^{onseil} v^{ant}
mieux, que Gamaliel donna iadis, lors qu'on
poursuiuoit les Apostres: c'est de laisser ces g^{es}
en paix: car si leur c^{onseil} ou doct^{rine} est des h^o
mes, soyez certain qu'il sera desfaict tout à
plat: que si ceste œuvre est de Dieu, i^{amais} on
ne la pourra deffaire. Les estats assemblez à Or
leans, quelques partiaux qu'ils fussent, & peu
libres, furēt cōme vous scauez, de cest auis: les
gr^{as} personnages de la Fr^{ance}, apres auoir ouy
les ministres des Huguenots à Poissy, conseille
rēt la mesme chose. Ainsi si vo^{us} tenez ce train,
il ne faut i^a que vous doutiez, que les Hugue
nots ne desirēt v^{ostre} auancemēt, & gr^{andeur}:
& qu'ils n'oublyēt aiseemēt tout ce qu'ils ont
recu de perte par vos deuanciers, & parens:
estant chose toute assuree, que les iniures nou
uelles qu'on leur va iournellemēt multipliāt,
leur font perdre la memoire des vieilles: Et
que piecā on ne parle plus que des tours de la
Roynemere, de Birague, du Perō, & tels estaf
fiers qui manient tout ce poure Royanme en
rōd, de pié coy. & à Passades, & tout ainsi com
me il leur pl^{ait}. Aussi ne faut il pas douter que
ceste voye debōnaire ne plaise bien aux Catho
liques, desquels les vns, par trop laissez, ne de-

mandent que le repos : & les autres , ont toujours en en horreur toute cruauté.

Cela est doncques resolu que ces deux partis là vous rient : & par consequēt , que le gros de la Frâce vous y desire : il ne reste que le menu. Ceux de Montmorency vous en veulent : & vous leur en devez aussi. Il est à craindre que ils ne montent biē tost en credit, ce dict on, par la faueur qu'un Duc leur porte : mais deuācez les dextremement : ils sont iusqu'à present biē foibles, gardez qu'ils ne rentrēt en cour. Que s'ils y sont, & bien auant , declarez vous ouuertement pour liberateur de la Frâce : vous verrez ceux de Valois bas , abandonnez de leurs suppos : le peuple crier liberté, & les Gentilshommes vo^r suyre : mettez au dessus les Estats, faites qu'ils recourent leurs forces : Remettez l'ancienne police : faites que Iustice ait lieu : rengez moy la gendarmerie, & cassez tout le superflu : chassez loin de nous l'estranger, & les Italiens qu'on hait tant , deschargez le peuple d'impos & vous contentez du domaine, & de l'ordinaire courant. Bref, monstrez vous en cest aage le pere de vostre patrie , qui semble vous tendre les bras : Monstrez vous tel (dis-
ie) par effet, & non par escrit seulement , cōme ont fait ceux là de Valois, & vous les verrez
bien

bien camus. Je vous discourrois volontiers les
moyens que i'estime les plus propres, à mettre
à fin vne si heureuse entreprise, n'estoit que ie
m'asseure, que monseigneur le Reuerendissi-
me vostre Oncle, vous les scaura trop mieux
tracer au vif, & aussi, que i'espere auoir bien
tost l'honneur de vous pouoir aller baiser
les mains, & de vous dire à bouche, ce que le
papier ne peut que malseurement porter. Ce-
pendant, ie vous supplie tres humblement de
vous resoudre, à vn acte si genereux, & ma-
gnanime, & de vous y disposer au plustost que
il sera possible. Si vous ne le faictes bien tost,
croyez mōseigneur, ie me doute, que vous n'y
viēdriez que trop tard: les Nobles, avecques
le Peuple, pourront biē vouloir recouurer par
eux mesmes, leur liberté perdue, & seconāt le
ioug de Tyrannie, eslire vn Roy subiet aux
loix, comme iadis firent les nostres, tout ainsi
que font les Polagues. Ce seroit alors à bri-
guer, ce que l'occasion presente (si vous la sca-
uez empoigner) vous met cōme dessus la teste.
Souuiene vous qu'elle est chauue derriere: A
tant ie supplieray Dieu,

Monseigneur, qu'il luy plaise vous toucher
le cœur de sorte, qu'en suyuant mon auis, & cō-
seil, vous ayez à bon escient pitié, & cōpassion

de vostre Patrie, que les Tyrās, les femmes, les
Italiēs, les gabelliers, les Ruffiens, & maque-
reaux, vont rongéant iusques aux os: & qu'il
vous doint avec un heureux succez: & en tres
bonne santé, & prosperité, treslongue,
& tresheureuse vie, de Reims
le x. de Decembre

1573.



Aduertissement au Lecteur.

Pag. 1. lig. 28. lisez n'esloigner pag. 41. lig. 10. les lisez les, pag. 44.
lig. penult. ferdinand. lisez Charles pag. 63. lig. 20. Cegier. lisez
Legier

DIALOGISME SUR L'EFFI-

gie de la Paix.

Le Polonois. La Paix Valoise.

Pol. *Quelle femme est-ce ou Nymphé que ie voy,
Ayant le port de la fille d'un Roy.*

Plus haute à voir que quelque chose née,

D'habits nouveaux estrangement ornez,

Haute en sourcy, superbe en son marcher?

Mal-appris est qui n'ose s'approcher.

Dites-moy Dame, ou Nymphé si vous estes

Du reng de nous, ou des Graces celestes,

Qui quelque fois frequentent les humains:

Puis s'en reuont en ces lieux souverains,

Quand les mortels se plongent en tout vice:

Seriez-vous point ceste belle Iustice,

Qui s'esmouuant nous viene voir ca bas,

Pour appaiser les guerres & combats?

Pa. *Je ne suis pas ce qu'estre tu me pense,*

Je suis la Paix que Charle a mise en Franco

Dont ie suis sœur, bastarde comme luy.

Le plus loyal des hommes d'aujour d'huy.

Pol. *Vrayement tu as un traistre de frere.*

Mais dy-moy donc, qui fut aussi ton pere.

Pa. *Mon pere fut un Diable des-Guise*

Dessous l'habit d'un Prestre suppose

Monstre fatal, compose de tout vice,

Trouble-repos, estable d'auarice,

Dont s'eschaufa celle noble Putain.

Le sang infect des bougres d'Italie,

DIALOGISME!

Nourry du lait d'une horrible Furie,
Qu'un Pape au col de Valois attacha
Et dans le sein de nos Roys la cacha,
Pour y nourrir la flammeſche allumee,
Dont France un iour fuſt toute conſumee,
Cause de maux, ſemence de malheurs!

Pol. Ce voile ainſi bigarré de couleurs,
Et ceſt habit de pourpre figuree,
De bleu, de verd, de rouge coulouree,
Monſtre-il pas, à qui le verra tel,
Que tu n'es pas d'un ſimple naturel?

Pa. Auſſi ne ſuis-je: ains ſuis-je toute telle
Que l'eſprit faux & cauteleux de celle,
Qui la riſſu d'un ouvrage diuers,
Détraistres ieux & de ſemblants couuerts.

Pol. Et ces cheueux que tu vas nonchallante
Portant eſpars, ainſi qu'une Bacchante?

Pa. Ce ſont les Rets: où ſous ombre de Foy,
Et de repos, ceux qui viennent à moy
A moy ſont pris, lors qu'ils me penſent prendre,
Et dans mes las ne faillent à ſe rendre
Ceux-la dont Mars n'a dompté la Vertu.

Pol. Quel eſcuſſon, Valoiſe, portes-tu?
Où trois Crapaux dedans le champ ſe traient,

Pa. Les trois Crapaux, ainſi que nos gens tienent,
Furent iadis les armes des vieux Roys:
Mais lors que France heureuſe prit les loix
De Ieſus Chriſt, les armes ſe changerent,
Et les beaux Lis les Crapaux effacerent:
Jusqu'à ce temps, que nos Roys ont quitté
(Ah mal-heureux!) la vraye Chreſtienne:

Intro-

DIALOGISME.

*Introduisans au lieu du Paganisme
Vne Sodome un horrible Atheisme
Dedans la Cour, où les Lis sont fenez.
Et les Crapaux en France retournez.*

Pol. *Mais dequoy sert ce mors & ce cheuestre
Et ce serment qui pend à ta fenestre?*

Pa. *C'est mon amy, dont ie bride les veaux,
Qui s'amusans à mes Edits nouveaux
Croyent à tout ce que Charle leur iure:
Le Serment c'est ma verge de Mercure,
Dequoy i'endors & charme l'Huguenot,
Et du sommeil ie l'enuoye à la Mort.*

Pol. *Et sous tes piez? Pa. les deux piliers de France
(La Pieté & l'egale balance
De la Iustice, hontense de nos Roys,
Qui font passer leurs plaisirs pour les loix)
Iadis debout, & maintenant par terre
Sous vne paix plus barbare que Guerre.*

Pol. *Mais pourquoy donc mauuaise te fais-tu
Nommer la Paix, compagne de Vertu?*

Pa. *Suis-ie pas Paix, qui en paix eternelle,
En couche tel, qui iamais ne s'esueille:
Plus ne font guerre, & plus n'ont d'ennemis,
Ceux qui sous moy reposent endormis,
Et sur la Foy que Charles a iuree.*

Pol. *Pourquoy tiens-tu ceste lame ferree,
Qui serroit mieux à un Mars inhumain?*

Pa. *Pour faire encor un beau coup de ma main:
Sous l'amitié de Noces confermee,
Surprendre au liét la force desarmee,
Mestlant le sang des Nobles massacrez*

DIALOGISME.

- Parmy le vin des Conuines sacrez.
O faux attrait! ô traistre mariage!
Femme, enfans cherront en ce carnage,
Et de leurs corps les ondes s'empliront,
Du sang versé les fleuves rougiront:
Mais a la fin, si d'un coup de tempeste,
Ce Dieu Vengeur ne me froisse la teste,
Du mesme acier moy mesme m'occiray.
Et sur les miens ce sang ie vengeray.*
- Pol.** *Comment! veux-tu outrer aussi toy-mesme?
Tournant vers toy par desespoir extreme
Le fer tout nu dedans ton propre sein?*
- Pa.** *Laisse moy faire, ainsi que de leur main
Mere, & enfans, & du Tyran l'engeance
Faire on verra d'eux mesmes la vengeance*
- Pol.** *Quoy qu'il en soit si faut il te tenir:
Car tu pourras meilleure deuenir,
Et vraye paix vn iour à l'aduenture.*
- Pa.** *Ne le croy pas que iamais ie soye seure:
Tant qu'on verra la maison de Valois
Fausser la foy, & se rir des Loix:
Les faux Edicts d'un Parlement esclaué
D'un Cardinal, parement de Conclaué:
Tant qu'un Conseil de monstres compisè,
Vne Chimere, vn Garde-seaux rusé.
Qui n'ont pour Dieu que l'Estat & la Panse,
Tiendront en main les gouuernaux de France:
Tant qu'Italie en France regnera,
Tant que la France hors de France fuyra:
Tant qu'on verra de Florence la Fee
D'un Clerc sermie, & d'une Rets coiffée.*

DIALOGISME.

*Et que Catin auras Estalons,
Vn Diable au ventre, vn Prestre à ses talons.*

VERS AV CHASSEUR Déloyal.

*Je ne scauroy penser lieu où tu pourrois esire
Charles en seureté auecques quelque honneur:
Le peuple Francois t'a si fort à contre cœur,
Qu'il te veut aussi peu pour valet que pour maistre:
L'accort Italien tes ruses scait cognoistre,
L'Hespagnol politic se rit de ton malheur:
Le More ne pourroit souffrir ta Barbarie:
L'Anglois & l'Escossois ne veulent point de toy;
L'Allemaigne maudit vn si barbare Roy:
Le Turc & le Sophi detestent ta furie,
Ils sont Mahumétains, & tu n'as point de Foy:
Sans Foy lon ne va point en la celeste gloire:
Les Diables en Enfer craindront te recevoir,
Es apres le Concil, que nous deuons auoir
Les Protestans feront raser le Purgatoire:
Tu eusses doncques bien à tes suiets pourueu
Si mort-né le Soleil iamais tu n'eusses veu:
Mais qu'on t'eust droit porté dedans la fosse noire;
Et qu'aux Limbes Papeux tu te fusses iennu.*

AVX VRAIS GENTILS.
hommes Francois.

Pourquoy Francoise Noblesse
D'un Tyran i'estonnes-tu?
Qui n'a force ne vertu,
Sinon celle qu'on luy laisse.

N'atten rien de sa largesse
N'en espere rien de doux,
Et ne crain point son courroux,
Et tu verras sa foiblesse.

Celuy qui craint ou desire
N'est resolu ne constant,
Et le licol v'arrainant,
Par où le Tyran le tire.

ARGUMENT DU

premier dialogue.

liuhie, c'est à dire la verité, estant
A en vne de ses maisons, qu'elle a li-
brement dressez ez quartiers de la
Hongrie qui est sous la puissance du Turc,
voit venir son amy Philalithie eschappé
de la France: l'interroque de l'occasion de
son despart: l'historiographe à la priere de
Philalithie la luy recite, discourant en gros
les choses auenues touchant la Religion
en France, des Francois premier iusques au
mois d'Aoust 1572. sous Charles neuuieme
où il commence à raconter plus par le menu
ce qui s'est passé. Le politique aide l'histo-
riographe au recit de l'histoire & marque
incidemment les fautes faictes de tous les
deux costez, monstrant à l'œil le misera-
ble estat de la France. L'eglise qui là estoit
prie & parle par fois selon la matiere sub

ARGUMENT.

ieté. Daniel, c'est à dire iugement diuin
prononce sur tout cela vn arrest de gran-
de consequence. Contenant entre autres
choses quaranté articles de police ciuile &
militaire. Le politique & l'historiographe
Francois, qui iusques à lors estoient Papi-
stes sont conuertis à Dieu & enuoyez par
l'Eglise en charge: A scauoir l'historiogra-
phe aux princes & Nations voisines pour
leur faire entendre les Tragedies Fran-
coises & leur deuoir enuers les bons. Et le
politique aux Francois oppressez pour
les auertir de l'arrest de Da-
niel & de l'ordre qu'il
leur donne.



DIALOGVE.

Interlocuteurs.

Alithie. Philalithie. L'historiographe. Le Politique.

L'Eglise. Daniel.

Alithie.

VOicy venir à moy le petit pas, tout las & fort harassé, selon qu'il me semble, mon ancien amy Philalithie. C'est-il voirement: He Dieu, qu'il est maigre, deschiré, desbiffé, & mal en poinct! Si faut-il que ie l'embrace, quelque mal vestu qu'il soit. Que tu sois le tresbien venu l'amy: Qui sont ces deux gens de bien qui viennent quand & toy?

Phi. Vous soyez la tresbien trouuee, madame ma grande amie. Quant à ceux-cy desquels vous demandez, l'un est l'Historiographe: l'autre, le Politique François.

Ali. Je suis plus aise de te voir accompagné de l'un que de l'autre, sachant combien l'un est nécessaire & profitable pour aider à la memoire, & servir à la posterité: & l'autre, le plus souvent pernicieux & dommageable, principalement s'il est nourry à la cour d'aucuns Rois & Princes que tu cognois bien: toutesfois, si tu as tousiours bonne souuenance de ce que ie t'ay enseigné, ie m'asseureray que telles gens que les Politiques d'aujour d'huy, ne te destourneront facilement de l'amitié que tu me portes.

Pol. J'aimeroiy' mieux estre mort, que de m'esloitant soit peu de mon deuoir enuers vous, ou de flechir aucunement de ce que m'avez enseigné. Quant au Politique que vous voyez, cōbien qu'il ait esté nourry quelque temps en la cour du Roy

A.

Charles 1^x. si est-il si modeste & bien aisé, que tant s'en faut qu'il se soit essayé à me diuertir de mon saint propos, qu'au contraire tousiours il m'y a aidé & fauorise au possible: iusques là, que me voyant partir de France, il s'est ioinct à moy, avec ce bon Historiographe: Me priâs tous deux (quoy qu'ils ne cognoissent pour toutes veritez, que celle de l'estat) de leur permettre de courre pareille fortune que moy (Ce furēt les mots dont ils m'yserēt à mon depart) quelque chose qui me deust auenir depuis en çà, nous auons tousiours esté compagnons de voyage, de table, & de liēt, avec toute la meilleure paix & creance que lon scauroit desirer.

Ali. le suis bien aise d'entendre ce que tu en dis, & de ce que Dieu t'a pourueu en eux d'une si honeste compagnie, & pense que ce n'est pas sans mystere qu'ils sont venus avec toy. Mais qui t'eust iamais pensé icy?

Phi. Mais vous vraiment: il y a bien plus de quoy s'esmerueiller à vous y voir habiter, & y tenir maison (cōme ie m'apperçoy que vous l'y auez dressée) qu'il n'y a de m'y voir venir.

Ali. Quant à moy, estant plustost Cosmouague qu'arrestee en certain lieu, ce n'est pas de merueilles si passant par ce pays, & m'y voyant la bien receüe, i'y ay planté mon bourdon & enseigne, & dressé ma famille, tout ainsi cōme ie fay en tout autre lieu où lon me reçoit: Mais toy, duquel la patrie est si fertile, si heureuse, & plaine d'un si grand nombre de nos amis, ie m'esbahy comme tu as iamais eu le cœur d'en sortir, pour venir pe-
griner

regirner en region tant esloignee de la tienne.

Phi. Quand tu scauras ce qui m'y a cōduit, tu t'esmerueilleras beaucoup plus de ceux qui m'ōt donné occasion d'en sortir, que de moy qui l'ay sceu prendre. Quant à ma retraicte en ce pays, le peu de seurcté que ie voy aux autres plus voisins, pour la fetardise de ceux qui y commandent, m'a cōtraint (par l'aduismesme du Politique) de venir icy de bōne heure chercher siege, & repos assuré.

Ali. Que tu y sois derechef le bien venu. Quand tout est dit, la demeure en ces terres-cy par la grace de Dieu est beaucoup plus assensee & plus libre pour nos amis, qu'elle n'est en beaucoup d'ēdroits où ceux qui se disent Chrestiés ont la puissance & le gouuernemēt. Mais ie te prie, dy moy la raison, pourquoy tu es sorti de ta patrie, & qui t'a ainsi desualizé & desapointé de la sorte?

Phi. Ie suis content de te le dire, & te prie de croire, Quoy que ce meschef me soit aduenu pour l'amour de roy: de ce que fauorifant ton parti, ie t'ay tousiours confessée & maintenue, enuers tous & contre tous: Ie ne t'en demāderay aucun grand-mercy: encores moins t'en scauray-ie mauuais gré, ny ne quitteray pourtāt l'obligation que i'ay à te defendre & maintenir, à la vie & à la mort: Mais s'il te semble mieux que l'Historiographe que voila, recire le faict plustost que moy, qui pourroy' sēbler suspect à ces messieurs qui nous escoutent: luy, qui a la memoire bonne, & l'integrité requise à son estat, te pourra informer sommairement, & ces auditeurs ensemble, du faict ainsi qu'il est passé.

Ali. Je me refiouy grandement de te voir ainſi conſtamment perſeuerer (quoy qu'il t'aduienne) en mō amitiē: de ma part, ie ne doute point que ie ne te rende la pareille, & à la fin des douceurs (ſi tu pourſuy) nō pareilles. Quāt à ces aigreurs paſſageres que mes amis ſouffrent le plus ſouuent, tu ſcais que la faute (que le mōde qui me hait fait contre moy & les miens) ne me peut eſtre imputee, auſſi peu qu'au bon vin, le blaſme que l'homme par ſon intemperāce ſ'acquiert. Mais pource que ceſte matiere requiert plus long diſcours, & que ie ſcay que tu es biē reſolu de ce qu'il en faut croire, attendāt que nous en puiſſiōs parler plus amplement au benefice commun des ignorans: il vaut mieux que l'Hiſtoriographe nous die maintenant tout haut, afin que ceux-cy l'entendent, ce qu'il a recueilly & appris de tes miſeres & diſgraces. Nous veuſ-tu pas faire ce plaifir, mon compaignon?

Hiſt. Je ſuis ſi grand amy de la veritē, Madame, que combien que ie ne vous cognoiſſe point, & qu'au recir de telle tragēdie, voire au ſeul ſouuerain ie ſente tous mes ſens fremir, & inſqu'au poil ſ'heriſſonner: ſi ſuis- ie contēt de dire ſinceremēt ce que i'en ſcay, à la charge que mon compaignon le Politique m'y aidera, adiouſtant ce que ie pourroy' oublier par meſgarde, & retrenchant ce qu'il cuidera de trop dict.

Ali. C'eſt bien auifē. Que t'en ſemble ſeigneur Politique?

Pol. I'en ſuis contēt: & d'autrepart marry, d'ouyr refreſchir la memoire de ce que, pour l'honneur
de ma

DIALOGUE.

de ma patrie, de mon Roy, & des siens, ie desire-roy' estre enseuely au plus profond du puy de l'oubliance.

Ali. Commence donc ie te prie, Historiographe mon amy, sans y adiouster du tien, ny te mōstrer passionné pour l'un ou l'autre party: dy-nous simplement le fait.

Hist. Je ne le puis pour maintenant dire qu'en gros n'ayāt pres de moy mes memoires: mais i'espere biē en Dieu, qu'un iour ie lairray le tout par le menu, & comme il s'est passé, sans en rien dissimuler, escrit à la posterité.

Pour ceste heure, Oyez.

La lumiere de l'Euāgile (car ainsi l'appelloit-on) commençant par la voix & les escrits de Luther, Bucer, Zuingle, Ecolampade, Melancthon, & autres doctes personnages, comme de nouveau à se manifester: Le Pape (tout ainsi qu'en Alemagne par ses menees, & par les armes & moyens de Charles le quint, aussi en France par le moyen de François premier) s'y opposa fort & ferme pour en empescher le cours, avec bourrees & fagots, iusques à faire brusler par sentences & arrests, les liures du vieil & nouveau Testament, d'où lon tiroit ceste doctrine, s'ils estoient tournez en François ou autre langage vulgaire, & avec les liures, ceux qui les maintenoyent, qu'on nomma pour lors Lutheriens. Ceux de Merindol en Prouence peuple instruit de longue main par les predecesseurs en la doctrine de l'Euangile furent par arrest du Parlement de Prouence en l'an 1540. condemnez comme Lutheriens à estre bruslez.

pource que la ville de Merindol cōme lon disoit estoit la retraite & spelonque des gens tenans sectes damnees fut ordonné par le mesme arrest que les maisons y seroyent rasees & demolies, & le lieu rendu inhabitable.

Quatre ou cinq annees apres ceux de Merindol, ceux des Cabrieres & le peuple de vingt & deux villages dalentour, pour la mesme doctrine furent poursuyuis   feu &   sang par le seigneur d'Opede premier president, & lieutenant pour le Roy en Prouence assis  du Capitaine Poulain qu'on appelle le Baron de la garde, & d'autres Capitaines & soldats en grand nombre iusques là qu'il fut tué & meurtry des pources gens de Cabrieres hommes, femmes & enfans environ le nombre de huit cens, contre la foy que le seigneur d'Opede leur auoit promis & iuree. Plusieurs autres grans meurtres & pilleries furent exercees sur ces b nes gens desquelles ie me t y pour ce que l'histoire qui en a est e escrite en fait assez ample mention. François premier decedé la mesme poursuyte fut faite sous Henry second, qui luy succeda   la couronne: durant le regne duquel, non seulement les liures & les corps des Lutheriens furent bruslez ains aussi leurs legitimes heritiers priuez de leurs biens, qui pour ce regard estoy t confisque  & donne    la duchesse de Valentinois, au Mareschal saint André, ou   d'autres semblables courtizans, en recompense de leurs bons, honestes & loyaux seruices. Il fut descouuert de son Regne vne assemblee de trois cens personnes en la rue Saint laques
dans

dans Paris, qui assistoyent à vn preche qu'on faisoit la nuict en vne maison priuée, où aussi la Cene fut lors celebree entre eux: les prestres & le peuple Parisien les surprirent, les outragerent de parole & de fait, plusieurs de l'assemblée furent faicts prisonniers & poursuyuis par les officiers de la iustice. Nonobstant cela le nombre de ces gens alloit tousiours en augmentant, ils firent courre par Paris & ailleurs certaine Apologie pour eux purger des crimes qu'on leur mettoit à sus affermans qu'ils ne maintenoient que la vraye religion potir laquelle plüstost que de l'abandonner ils estoient contens d'endurer feux & tout autre genre de supplice. Le seigneur Dandelot neveu du Connestable & Colonel de l'infanterie Françoise fut accusé au Roy Henry d'estre du nombre des Luteriens. Et en fin fut fait prisonnier pour auoit dit librement ce qu'il sentoit de la Messe en la presence du Roy & fut priné de sa charge de Colonel, à laquelle toutefois il fut puis apres remis par l'entre mise du Conestable qui le recôcilia au Roylequel à la fin apres la paix faite avec le Roy Philippe, résolu de ruiner Geneue, en haine de la doctrine Lutherienne, & pour icelle mesme, de voit brusler A. du Bourg l'un de ses conseillets au parlement de Paris: au milieu des mariages, festins, delices, jeux & tournois, estant blessé en l'œil d'un coup de lance, que le seigneur de Montgomery luy donna, en ioustât contre luy par son commandement, par grand defastre mourut:

Auili:

Après Henry, le mesme feu cōtinua sous François second qui luy succeda au Royaume, duquel tout le gouvernement tomba aussi tost entre les mains de messieurs de Lorraine, tant à cause de leur niece royne d'Escoffe, qui estoit mariee à François, que pour leur habileté & soupplēse.

Les Princes du sang, voyās l'estat du royaume es mains du Cardinal de Lorraine, du Duc de Guyse, de ses autres freres Lorrains, de leurs partisans & amis, n'apperceuant en François autre chose de reste que le nom de Roy seulement, se resolurent de luy faire entendre l'estat de ses affaires, de le supplier treshumblement de conuoyer au plustost les estats de son Royaume, de le manier & conduire avec l'aduis des princes de son sang ou bien de les charger du maniement, & s'en reposer sur eux, suyuant les anciennes loix de Frāce, iusqu'à ce que l'aage luy eust apporté plus grande cognoissance d'affaires. Quāt à eux, ils ne pouuoient plus longuement souffrir, de voir le Royaume conduit à l'appetit d'un Cardinal, (duquel la vocation estoit de prescher) & de ses freres lesquels denoyent en toutes sortes ceder aux Princes du sang, & plustost rendre conte de leur administration, que passer outre à la conduite de l'estat: n'estans exempts de soupçon de se vouloir emparer du Royaume: Ce que les Princes craignoient d'autāt plus, que ceux de Lorraine se disoient descendus de Charlemagne, fils de Pepin roy de France, sur la lignee duquel, apres la mort de Loys le Quint 34. Roy de Frāce, en l'an 988. selon que leurs historiens le recitent, Hugues Capet vsur-

92 3
34

pet vsurpa le Royaume, lequel depuis est tombé es mains de ses successeurs de Valois, ausquels les Lorrains l'arracheroyent facilement, si la vertu des naturels vassaux & loyaux suiets, n'y meritoit empeschement. Quant à la religion, ils desiroient que le Roy se laissast flechir, à faire cesser les feux qui estoient allumez par tout le Royaume encontre les Lutheriens, à cause de leur foy & doctrine, laquelle les Lutheriens disoyent estre contens, que le Roy fist examiner aux gens doctes par la sainte Escriture, seul & vray iuge de ce faict.

Ces poincts redigez par escrit en forme de supplication & remonstrance, Loys de Bourbon prince de Condé, s'estoit chargé de les presenter au Roy, qui pour lors estoit à Amboise: Quand ceux de Lorraine, doutans qu'une telle requeste ne fust cause de quelque sinistre changement à leur desavantage, par le moyen des gentilshommes de leur suite, & des archers de la garde, firent empoigner aucuns des gentilshommes qui estoient venus pour accompagner le prince de Condé: les firent executer à mort, & escarterent les autres: de sorte, que ce dessein des Princes & seigneurs François fut de tout poinct interuertý, & vn bruit semé (pour rendre le faict odieux) que ce n'estoit pas contre ceux de Lorraine, ains contre le Roy: non pour le supplier pour la religion, ou pour le bien de l'estat, ains pour l'occuper & enuahir, que celle entreprise estoit faite. Le nom de Huguenot fut aussi des lors mis à sus, pour vn sobriquet d'ignominie à ceux qu'auparavant on

nommoit Lutheriens, & au lieu de faire cesser les feux contre eux, ils en firent plus aspre poursuite que deuant, reduisant messieurs de Lorraine en tout le surplus, l'estat des affaires du Royaume à leur plaisir & volonté, iusques là, qu'ayans fait remuer la Cour d'Amboise à Orleans, & là assigné les Estats, ils y firent venir aussi le prince de Condé, Prince du sang, qu'ils firent emprisonner dès l'heure qu'il y fut arriué, pour luy faire redre compte de ce qui s'estoit passé à Amboise: en danger d'y laisser la vie; si le roy François tost après par vn mal d'oreille qui luy suruint, ne se fust hasté de quitter le premier la sienne.

Le pol. Je me souuiens fort bien de ce temps-là & de ce que tu viens de dire. Mais quāt à la conuocation des Estats faite de la part de messieurs de Lorraine, sous le nom du Roy François, ce n'estoit qu'un masque & couuerture qu'ils prenoyent: pour monstrier qu'ils estoient contents que les anciennes loix du Royaume fussent remises sus, & entretenues en leur force & vigueur par l'aduis commun des Estats (iadis cerueau, yeux, & oreilles de nos Rois les mieux aduisez & la bride & chastifol des meschans & des mal sages) afin d'arracher par ce moyen du poing à la Noblesse & au peuple, tout pretexte de murmurer contre le gouvernement Lorrain: Car quant au reste, ie scay bien qu'ils ne vouloyent rien quitter de leurs desseins, faisant pour ceste cause elire aux conuocations particulieres qui se faisoient es prouinces du Royaume, des deputez aux estats generaux, les plus affectionnez de leurs partizans & amis: mais la mort
du Roy

DIALOGUE.

. 11

du Roy inopinee, ne pouuant empescher leur desir de voler, retrancha en beaucoup de sortes les ailes de leur esperance. Peu de temps apres (comme vn desastre ne va gueres seul) il fut ioué vn terrible tout à monsieur le Cardinal, si d'auenture ne l'avez sceu: ie le vous diray en deux mots.

Le pape aduerti de l'issue du faict d'Amboyse, & du bon deuoir que le Cardinal de Lorraine auoit fait à maintenir le parti de sainte mere Eglise Romaine, contre les Lutheriens deuenus Huguenots (qui sembloient ne se contenter que les feux allumez cessassent, si quant & quant ils ne parloyent & disputoyent publiquement de leur religion & doctrine) luy rescriuit par vn courrier expres des lettres gratulatoires, le merçant de la bonne volonté qu'il auoit monstre à maintenir le parti du saint siege Romain, & le priant de continuer de bien en miex en celle bonne affection: en recognoissance de laquelle, il luy enuoyoit en don par le porteur, vn tableau cōsacré par sa sainteté, d'une nostre dame de grace tenant son fils entre ses bras, que Michel Angel de la plus docte main, auoit pourtraiet cōme vn chef-d'œuvre: Aduint (comme Dieu voulut) que le courrier qui portoit les lettres du Pape avec le present du tableau, estant tombé malade par les chemins, rencōtra vn ieune marchand Luquoys catholique qui s'en alloit en cour, & se disoit estre au Cardinal de Lorraine (cōbien qu'à vray dire il fust son ennemi mortel & desesperé, par ce qu'il ne pouuoit auoir seure assignation du Cardinal, qui manioit les finances de France, d'une grande somme

de deniers qu'il auoit fourny au roy Henry lors des guerres de monsieur de Guyse en Toscane) le quel il creut facilement, bien aise de ceste occasion, puis que sa maladie l'empeschoit de passer outre: ayant dōc apprins le nom du Luquoys, & durant que le retardement des lettres de sa saincteté ne luy fust dommageable, il le pria de se charger des lettres & du tableau, qu'il luy remit entre mains, pour les liurer, comme il promit, au Cardinal. Ce Luquois ne fut pas si tost à Paris, que ayant recontré vn peintre à sa poste, & l'occasion de faire vn scorene à mōsieur le Cardinal, fit faire vn tableau de mesme grādeur, où le Cardinal de Lorraine, la Royne sa niece, la Royne mere, & la duchesse de Guyse estoyēt peints au vif nuds, ayās les bras au col, & les iambes entrelacees l'vn avec l'autre: puis le fit soigneusement empaqueter dās le tafetas & toile ciree de l'autre tableau, & trouua moyen de le faire consigner, avec les lettres de sa saincteté, en la chambre du Cardinal, lors qu'il estoit en conseil, entre les mains d'vn de ses secretaires: Quand mōsieur le Cardinal reueu du conseil, eut leu les lettres de sa saincteté, il reserua de voir le tableau au lendemain disner: auquel tout expres il cōuia messieurs les Cardinaux de Bourbon, de Tournon, & de Guyse, les ducs de Montpensier, & de Guyse, & quelques autres grāds seigneurs: ils ne furent pas au second seruice, que monsieur le Cardinal ayant fait lire tout haut les lettres de sa saincteté, esmeut tellement le desir de la compagnie à voir nostre dame de grace, que quittant le repas du corps pour repaistre leurs esprits

esprits, ils firent apporter le tableau, lequel bien dextremēt desueloppé, estant regardé par eux, & trouué tel que ie vous vien de dire, ie vous laisse à penser si ces seigneurs en furent estonnez, & monsieur le Cardinal fasché.

L'hist. Je n'auoy' point encore ouy faire ce conte: mais vrayement il est admirable, & digne que ie le couche entre mes escrits, pour monstrier d'un costé la force de la verité, laquelle d'une façon ou d'autre tost ou tard faut que se descouure, & la puissance du despit sur vne personne outree.

Le pol. Quant au despit dont tu parles, si celuy du Luquoy le poussa à faire ce traict que i'ay recité, assure toy que le despit que monsieur le Cardinal en print, cuidant que ce fussent Huguenots qui luy eussent ioué ce tour, leur a causé beaucoup de maux qui leur sont depuis suruenus.

Phil. Ainsi bien souuent, l'innocent souffre la peine due au coupable: mais pour n'entrer plus auant en ce discours, ie te prie Historiographe, repren le fil de ton histoire.

L'hist. Charles ix. François son frere decedé, succeda à la couronne en l'aage de dix ans: Et Catherine de Medicis sa mere, & Anthoine de Bourbō roy de Nauarre, premier Prince du sang estans en different touchant le gouuernement de la personne de Charles & de son estat, & peu apres tombez d'accord à l'auantage de la mere: le prince de Condé fut déclaré innocent, & absous du faict d'Amboise, tenu pour bon parent du Roy, & deliuré: Les feux aussi & poursuites contre les Huguenots furent faits cesser: les estats de

France assemblez: leur aduis entendu, & suyuant iceluy eu aussi l'aduis des Presidens & Conseillers des Parlemens de la France, avec les seigneurs du conseil priu  du Roy, fut fait vn Colloque   Poissy, deuant le Roy & ses Princes, entre les plus doctes des Catholiques & des Huguenots: lesquels ay s fait confession de leur foy, disputé d'icelle en public, & maintenu leur doctrine par les Escritures obtindrent pour conclusion vn edict du Roy, par l'aduis du susdict Conseil, au mois de Ianuier en l'an 1561. par lequel fut permise aux Huguenots liberté de conscience, & exercice de leur religion hors des villes du Royaume. De là sourdir vn grand nombre d'Eglises (ainsi les nommoit-on) & d'assemblies de Huguenots par la France: on prescha   la Cour, hors de Paris, &  s autres villes, avec telle efficace, qu'  vray dire on voyoit ces gens-là s'amender en la vie, & s'accroistre en nombre   vue d'œil. Monsieur le Cardinal de Lorraine & messieurs ses freres, ne pouu s supporter vne telle liberté en ceux qu'ils reputoyent leurs ennemis, & craignans que si quelquefois telle doctrine venoit en auant, ils ne fussent c traints par la reformation de ces Huguenots, de quitter 300. mille escus de reuenu, qu'ils auoyent des benefices en leur maison, & rendre compte de leurs charges & maniemens passez: pour fortifier leur parti de Lorraine, attirerent   eux Antoine de Bourbon, luy promettans de luy faire rendre par le Roy d'Espagne le royaume de Nauarre qu'il occupoit, ou la Sardaigne en change, erigee en Royaume: Ils s'adioignirent
aussi le

aussi le Connestable, & le mareschal sainct André, tant à cause de la recerche qu'ils craignoyent qu'on fist vn iour sur eux, des dons immenses, receus du Roy, contre les loix du Royaume, que pour la crainte qu'ils auoyent d'estre contrainsts de rendre les confiscations des Lutheriës & Huguenots, si vne fois ils auoyent le credit & la faueur: Plusieurs autres grands seigneurs aussi se rengèrent du costé de messieurs de Lorraine, en haine de ceste doctrine de l'Euangile. L'expugnacion de laquelle estant iuree par eux, le duc de Guise commença à faire preuue de leur dessein sur les Huguenots de Vassy, desquels luy ou ses gens tuèrent vn bon nombre, ainsi qu'ils les trouuerent assemblez au presche. Quand & quand le prince de Condé par le commandement de la Royne mere (qui par lettres & courriers luy recommandoit la defense d'elle & du Roy son fils, ayant descouvert l'entreprise de messieurs de Lorraine, & de leurs confederez) prit les armes, & les fit prendre avec luy aux Huguenots de la Frâce, pour la conseruation du Roy, de ses Edicts, vassaux & suiets.

Messieurs de Lorraine, ayans auparauant assemblez forces de pied & de cheual en grand nombre, & avec eux le Connestable, & le mareschal sainct André, vindrent à la Cour armez: & la s'estans emparez du Roy, eurent aussi à la fin sa mere fauorable à leur party.

Lepo. Il est ainsi. Et voila d'où nous vindrēt beau coup de maux: car si la Royne mere n'eust iamais donné courage & mandement au prince de Condé de s'armer, ou l'ayāt fait, s'elle n'eust point à la fin

adheré à ceux de Lorraine, la guerre ne fust point nee, ny sortie si auant, ne si asprement qu'elle fut depuis: mais ie suis certain que la Royne mere (qui auoir fai& tomber le gouuernement du Roy & du Royaume entre ses mains) se dourant, si les Princes & les grans du Royaume estoÿt vne fois bien d'accord, qu'elle en seroit desarçonnee, vſa de ſe moyen de deſunion, preſtant ſa conſcience & authorité aux deux partis, pour les tenir en diſcorde, les aſſoiblir par leurs mains propres, & ſe conſeruer par ceſt artifice apres les coups ruez au gouuernement du Royaume.

L'hiſt. Ie le croy: mais tant y a que la guerre print vn tel traict, les vns & les autres ayans tantost du bon, tantost du mauuais: que finalement apres plusieurs prinſes, & pertes de villes de tous les deux coſtez, le prince de Cōdé fut fait priſonnier, en vne bataille qui luy fut liuree pres de Dreux: le Conneſtable de l'autre coſté y fut auſſi prins par les Huguenots, le mareschal ſainct André tué, & peu apres le roy de Nauarre deuant Rouen, & le duc de Guyſe deuant Orleans, dont ſ'enſuy uit la paix tant deſiree par les Huguenots, que la neceſſité de ſe defendre, comme i'ay dit, auoit armez: auſquels de nouueau par Edi& ſolennel, fait par le Roy, ſa mere, & ſon conſeil, ſur la pacification de ces troubles, au mois de Mars, 1562. fut accordee liberte de conſcience, & exercice de leur religion dans les villes où pour lors ils faiſoyent preſcher, & en beaucoup d'autres lieux du Royaume. Tout ce qu'ils auoy& fait en ces guerres fut declaré auoir eſté fait pour le ſeruite du
Roy,

Roy, lequel neantmoins par son Edict leur commandoit de mettre les armes bas, & viure au surplus (leur consciëce saue) en paix comme auparauant, sous les loix & police de son Royaume.

Le pol. Tu as oublié de dire, que la Roynes d'Angleterre (pour la conformité de la doctrine qu'elle & ses sujets ont avec les Huguenots) leur enuoya durant la guerre, vn grand & puissant secours: qui fut cause, en partie, de faire haster la resolution de la paix.

L'hist. Tu as raison: Mais pour reprendre le fil de mon discours l'Edict de pacification ne fut pas si tost publié, que les Huguenots mirent les armes bas, & se conformât en tout à la volonté du Roy déclarée par son Edict, menoyent vne vie tranquille & paisible. Quand la Roynes mere, se souuenant du tour qu'elle leur auoit ioué (les faisant armer à son besoin & mandement, & neantmoins accommodant d'autre part son autorité aux Lorrains, pour les faire mieux entrebatre, & en auoir son passe-temps) & dourât qu'ils ne peussent oublier la memoire d'vne telle offense, & que tout le royaume estant d'accord, on ne fist quelque dessein de cōduire les affaires sans elle, craignant de perdre par ce moyé son autorité: ou possible (comme Caton, qui appelloit conspiration enuers le pere de famille, la bonne intelligence de ses domestiques) ne pouuant voir plus long tēps l'estat de l'vn & l'autre parti en balance, elle monstra de vouloir entierement fauoriser le parti des Lorrains: mais cependant elle s'acqueroit particulièrement le plus qu'elle pouuoit d'autres par-

tizans, ayans pour ce, fait faire vn voyage au Roy tout à l'entour de son Royaume, apres auoir pratriqué (sous couleur de vouloir voir la Royne d'Espagne sa fille) vn parlement avec le duc d'Albe à Bayonne, où elle fut avec le Roy: où aussi la royne d'Espagne & le duc d'Albe se trouuerent, non sans estroite conference, & ferme resolution de quelque chose d'importance, que ie ne vous puis declarer.

A. i. Si fay bien moy: ie suis contenté de le vous dire. La Royne mere comme personne curieuse, ayant interrogué Nostradamus (qui se mesloit de predire les choses futures) de ce qui aduiendroit à ses enfans: & ayant ony qu'elle les verroit tous trois Rois, croyant par trop à ses paroles, & doutant s'ainli aduenoit qu'elle ne fut renoyee à Florence, pour voir ses parens & amis, & ne sachant quel parti prendre (tout ainli qu'elle voyoit la force des estats pieça supprimee & la loy Salique, touchant le gouvernement, qui estoit tombé en quenouille, violee) pensant que pour la succession du Royaume elle en pourroit bien faire autant: promit & iura au duc d'Albe, de faire tomber la couronne de France, sur la teste de sa fille aisnee, & par consequent du roy d'Espagne, pour se le rendre bon patron & garant, au cas que ses enfans mourussent: Mais le duc d'Albe ne la pouuant legerement croire, voulut pour confirmation de ce faict, que la Royne mere luy promist cependant, de rompre & casser l'Edict de pacification, & d'oster aux Huguenots tout ce qu'ils auoyent de liberté de conscience, & d'exercice de religion.

religion, pour meilleure preuve de sa bonne volonté enuers l'Espagne, au detrimement de la France, ce que la Royne fit volontiers.

Le pol. C'estoit bien loin de restablir le royaume en son entier, que d'abolir ses plus anciennes loix: elle estoit bien loin de chauffer la botine de Theramenes cōme nous cōseilliōs, quād elle vouloit ruiner la moitié du royaume qu'elle disoit mal saine, au lieu de conseruer les deux, comme en vn corps demi paralitique on a accoustumé d'vser: He Dieu que la maison est malheureuse, quād la poule y chāte plus haut que le coq! Mais s'il vous plaist, que l'Historiographe poursuyue, afin que ie me taise des maux sans remede.

L'hif. Je le veux bien. Apres ce pourparler fait à Bayonne, les Huguenots se plaignoyent en beaucoup d'endroits du royaume, des maux, des torts & iniustices qu'on leur faisoit, de quelques restrictions de l'Edict de pacification, & de plusieurs contrauentions à la volonté du Roy faites iournellement à leur desauantage, depuis la pacification iusques alors, durāt le temps de cinq annees. Et cepēdant la Royne mere sous le nom du Roy, ayant soudoyē, fait entrer en France, & venir droit à la cour six mille Suysses, avec l'aide de ses partizans & autres peu paisibles François, rompit ouuertement l'Edict de paix, sur l'heure que le prince de Condé s'estoit accompagné pour aller trouuer le Roy à Meaux, & luy faire ses plaintes & doleances, tant pour luy que les autres Huguenots, & nommeement sur ceste entree d'estrangers iusques au milieu du Royaume, &

B.ij.

pres la personne de sa maiesté, sans occasiõ apparente. Ceste rupture d'ediẽt fut telle & si à point nommiẽ, que si le prince de Condé & ceux de sa troupe n'eussent pris garde à eux, les Suysses (informez tout autrement des choses) n'eussent failli à les mettre en piẽces, tant leur dessein estoit bien dressé.

Le poë. Nous estions extremement marris, moy & vne troupe de bons François, qui estions pour lors à la cour, zelateurs du bien de l'estat, & de la reputation du Roy, de voir prendre ceste route aux affaires: de voir la foy publique violee, par ceux qui la deussent garder plus chere que leur propre vie: voire que ce fust par les forces des Suysses, qui auoyent la reputation entre les nations, d'estre loyaux observateurs de leurs promesses iurees, d'autant plus que de ce mal dependoit cõme d'un ruisseau vne mer de miseres sur nous & à le vouloir cõtinuer, la subuersion entiere du Royanme: auquel les Suysses estans alliez plus fort qu'au Roy (pour dire vray) & leurs pensions payees des deniers des suiets du Roy, nous nous esmerueilliõs grandement, comme ils n'auoyent regret de prendre de leur argent, pour les venir tuer en leurs maisons, en violant toute foy, alliance, & seureté publique. Et sachans combien es Cantons de Suysses, il y a de grandes & puissantes Republiques, qui tiennẽt la mesme doctrine que les Huguenots François, nous doutions biẽ fort que le feu ne s'allumast parmi les Suysses, en leur propre pays, pour les empescher de venir en France à la tuerie des Huguenots: nous trouuions au-

si fort estrange, de voir ces pources Suysses se laisser mener à la boucherie (car sansdoute il en mourroit & en estoient ruez beaucoup en France pour trois ou quatre escus le mois) à la merci de trois ou quatre Colonels qui remplissoient leurs bougetes, aux despens du sang de leurs cōbourgeois. Et eussions bien voulu qu'au lieu de six mille Suysses armez, les Seigneurs des Lignes en eussent enuoyé six des plus sages & paisibles au Roy & à son conseil, pour faire entendre qu'à tout euenement en telles guerres ciuiles, il vaut mieux armer le parti obeissant, que le seditieux & rebelle. Que ce luy est obeissant, qui se contente des bons Edicts de son Roy: que les Huguenots (hors la conscience) luy redoyent tous deuoirs de suijs, mais qu'au reste le corps est foible & moins appareillé à combattre les autres, quand il a perdu la moitié de ses membres: qu'il n'y a chose plus miserable que la victoire és guerres ciuiles, laquelle affoiblit le vainqueur bien souuent autāt que le vaincu, le liurant à la fin du compte entre les mains de ses voisins: que partāt l'opinion de Machiaueli (que le conseil du Roy sembloit suyure, tenāt ses suijs desunis) estoit vne pernicieuse heresie en matiere d'estat: qu'il valoit donc mieux conseruer le tout, qu'en ruiner vne grāde partie. Que les Republiques des Suysses & celles d'Allemagne (quoy qu'il y ait mesme diuersité de religions qu'en France) ne lassoient pas de prosperer, & estre bien fort paisibles. En somme, nous eussions desiré que les Seigneurs des Lignes eussent fait remonstrer les choses, qu'ilseussent auisē estre mieux pour le biē

& conseruation du Royaume, sans enuoyer leurs gés à vn cōmun & reciproque rauage. Mais quoy? nous n'osions mor sonner, ny en dire ce que nous pensions : & d'autre part l'ambassadeur du Roy vers les Suysses, monsieur Belieure, leur donnoit à entendre, que le prince de Condé vouloit faire tuer le Roy, & se faire Roy luy-mesme tellement que les Colonels des Suysses, faisant semblant de le croire, pour les pensions, gages, & profits qui leur en reuenoyent : au lieu d'y mettre la paix, y voyoyent volontiers la guerre.

L'hyst. Tant y a, les choses estās es termes que j'ay dit, le prince de Condé voyant que c'estoit à bon escient & à descouuert, & non plus par ieu & en cachettes, qu'on en vouloit à luy & aux Huguenots de la France: en ayant assemblé vne bonne troupe, s'en vint pres de Paris, où le Roy s'en estoit allé, pour entendre encore plus au vray la dessein de leurs ennemis: mais luy estant respondu à coups de canon, & couru sus luy à grand force, apres s'estre vaillamment defendu, se retira & les Huguenots qui l'accompagnoyent, pour leur seureté & conseruation dans quelques villes du Royaume. Quand les Princes protestans d'Allemagne ouyrent ces nouvelles, sentans toucher à eux ce qui touchoit aux François de leur religio, & marries de ce qu'ō les traittoit ainsi à la rigueur, enuoyerent au prince de Condé & aux Huguenots François pour leur aide & defense, vn brane & puissant secours de Reystres & Lansquenets, sous la conduite du duc Iean Casimir, fils du comte Palatin. Apres l'arriuee duquel, la Royne
mere

mere, le Roy, ses freres, & son conseil, voyās com-
bien il leur estoit mal-aisē de ruiner pout lors les
Huguenots entierement; leur accorderent de
nouveau par vn Edict solennel; fait au mois de
Mars en l'annee 1568. la mēme liberte de con-
science, & exercice de religion qu'ils auoyent au-
parauant: reputant faire pour le seruice du Roy,
tout ce qu'ils auoyent fait en ceste guerre-la, à la
charge qu'ils mettroient bas les armes, remet-
troient les villes où ils s'estoyēt retirez es mains
du Roy, ou de ses ministres, & renuoyroient leur
secours Alleman, hors de France. Cela ne fut pas
si tost commandē qu'il fut executē par les Hu-
guenots: le parti contraire demeurant tousiours
armē, dont aduint (aussi tost que le duc de Cas-
mir & ses troupes furent retirees) que de nou-
veau furent exercees par la France, plusieurs in-
justices & cruantez sur les Huguenots, rāt que le
prince de Condē fut environnē de garnisons, qui
venoyent pour le surprendre dans sa maison de
Noyers, où il s'estoit retirē: de sorte que s'il ne
fust bien viste & dextremēt eschappē, avec sa fem-
me & ses enfans, & s'il n'eust trouuē le guē des ri-
uieres qu'il luy contiint passer à commandement
il estoit trouuē en malle: & biē luy seruit de trou-
uer la ville de la Rochelle, où il se retira, fauora-
ble: sans cela, c'estoit fait de luy. Estant retirē
dans la Rochelle, les Huguenots faschez, de voit
que si souuēt on leur faulsoit la foy, furēt merueil-
leusemēt estonnez: mais peu apres ayans repris
courage, ils accoururent de toutes parts trou-

uer le prince de Condé, pour se conseruer avec luy. Entre autres Ieanne d'Albrer royne de Navarre, vint aussi trouuer le prince de Condé son beau frere, avec s^{on} fils le prince de Navarre, qu'elle voua tout ieune qu'il estoit à ceste guerre, avec ses bagues & ioyaux, lesquels depuis furent engagez pour aider aux fraix de l'armee. Le duc de Deux-ponts prince de l'Empire, entendant que la foy auoit esté de nouveau violée en Frâce aux Huguenots, esmeu de la grauité du fait, s'achemina en France, & avec luy le prince d'Orange, le comte Ludouic son frere, le comte de Mansfeld & plusieurs autres Seigneurs & Comtes Allemas, avec sept ou huit mille Reystres, & autant de Lansquenets. Cependant le prince de Condé menoit les mains, assiegeoit villes & chasteaux, faisant tout ce qui pouuoit seruir à se defendre, & en dommager l'ennemy: quand le duc d'Aniou frere du roy Charles, & son lieutenant general, conduisant vne puissante armee contre le prince de Condé (qui n'auoit alors que bien peu de ses forces) luy donna vne bataille pres de Iarnac, où le Prince perdit, & y fut fait prisonnier, & peu apres par commandement du duc d'Aniou tué, à sang froid, par vn nommé Montesquiou, de la maison du duc d'Aniou.

Ali. Le prince de Condé se hazardant ainsi, monstra euidentement combien peu il aspiroit à la couronne, desmentât ouuertement ceux qui le calôpioient de cela.

Phil. Il est bien vray: Mais aussi fit-il vne grande faute, hazardât avec peu de forces, tous ceux qui s'estoyent

s'estoyent à luy retirez pour se conseruer, & gene-
ralement tous les Huguenots de France.

Le pol. Ce sont des fautes qu'on ne peut faire qu'y-
ne fois, & qu'il se faut bien garder de commettre.

L'hift. Il est ainsi. Or le reste des forces des Hu-
guenots, apres la mort du prince de Condé, de-
meura (sous le nom du prince de Nauarre, & du
jeune prince de Condé) entre les mains de Gas-
pard comte de Coligny, admiral de France, par
l'auis commun de tous les principaux, lesquels e-
stans allez ensemble au deuant du duc de Deux-
ponts & de son armee, qui leur venoit au secours:
& ayas trouué le duc de Deux-ponts mort de ma-
ladie, ne laisserent pourtant comme freres de mel-
me religion & volonté, de joindre leurs forces en-
semble: avec lesquelles (apres quelques prin-
ses de villes & autres faits d'armes) ils furent contraints
de soustenir vne autre bataille, pres de Montcon-
tour, au mois d'Octobre 1569. que le duc d'Aniou
leur liura, laquelle aussi ils perdirent: mais ne lais-
serent pourtant ayans ramassé leurs forces, de re-
tirer la campagne, & se cōseruer le mieux qu'il leur
fut possible avec leurs villes, durant neuf ou dix
mois: pendant lesquels aussi ils prindrēt plusieurs
villes, & eurent des rencontres en diuers endroits
où il sembloit que la châce se tournast à la faueur
des Huguenots. Ce que lon cognut encores plus
ouuertement. En fin le 22. du mois d'Aoust de
l'an 1570. leur fut derechef ottroye la paix, qu'ils
auoyent tant desirée, par vn edict que le roy Char-
les fit, par l'aduis de la Royne sa mere, de ses fre-
res, des autres Princes & Seigneurs ses conseillers

par lequel entre autres choses, le Roy vouloit que la memoire de toutes les choses passees en guerres ciuiles de la France, voire les sentences & iugemens donnez contre les Lutheriens ou Huguenots, du temps du roy Henry son pere jusques alors, fussent annulees & abolies perpetuellement. Declaroit tout ce qui s'estoit fait en ceste guerre, auoir esté fait pour son seruice : pour lequel aussi il recognoissoit que le secours d'Allemagne leur estoit venu, reputant pour bons parens siens, les princes de Nauarre & de Condé, le prince d'Orange, le comte Ludouic de Nassau, & de Mansfeld, ses bons cousins & amis, & les Huguenots François, ses loyaux vassaux & suiets : leur promettant liberte de conscience & exercice de leur religion, en certaines villes, & es maisons des seigneurs gentilshommes & autres ayans fief de haubert : Et par ce que la memoire des dommages reciproquement donnez en ces guerres, ne se pouuoit si tost perdre comme il seroit bien requis (voulant euitier tout inconuenient, & donner seureté à ceux des Huguenots qui pourroyent estre en quelque crainte retournans en leurs maisons, d'estre prinez du repos) attendant que les rancunes & inimitiez fussent adoucies, le Roy accorda de leur bailier en garde, les villes de la Rochelle, Mont-auban, Coignac, & la Charité : esquelles ceux d'entr'eux qui ne voudroyent si tost s'en aller en leurs maisons, se pourroyent retirer & habiter, à la charge que le roy de Nauarre, le prince de Condé, & vingt gentils-hommes de maison qui

qui seroyent nommez par le Roy, iuretoyent & promettroyent vn seul & pour le tout, pour eux & ceux de leur religion, de garder au Roy lesdites villes, & au bout de deux ans, les remettre entre les mains de celuy qu'il plairoit au Roy d'ordonner, sans rien y innouer: Voulant pour plus grande assurance de l'observation de son Edict, que le Roy donnoit pour irrevocable, que tous les Parlemens, gouvemeurs, & ministres de la iustice & police de la France, iurassent solennellement, de le faire exactement observer selon la forme & tenueur.

Ali. On voit clairement les issues de ces guerres, vne chose admirable, que le mode ne recognoist point: c'est que ces Huguenots perdoyent tousiours les batailles, & toute fois obtenoyent la victoire de leur cause, d'autant que la liberte de conscience & l'exercice de leur religion, leur estoit tousiours accordé, depuis le temps qu'elle leur fut premier ottroyee au mois de Ianvier, en l'an 1561. tellement que on les pourroit dire vainqueurs, alors qu'ils ont esté vaincus. Chose qui fait recognoistre à qui regarde de pres & sans passion en leur doctrine, vn naturel effect de la Palme, symbolizât à la verité, laquelle tant plus qu'elle est pressée, plus elle s'esleue & ressound.

Phi. Cela est certain: Mais ce de quoy ie m'esmerueille le plus, & de quoy ie ne me puis encores bié resoudre: c'est, laquelle de ces choses estoit plus grande, ou au Huguenots la patience, l'obeissance & fidelité: ou en leurs ennemis, la furie, haine, & desloyauté?

Ali. C'est vne question bien mal-aisée à soudre: toutefois quant aux Huguenots, ils ne pouuoient faire de moins pour iustifier leur cause, & recommander deuant Dieu & les hommes leur parti (qu'on accusoit de sedition) que de monstrier vne mansuetude & successive obeissance à leur Roy, & à ses ministres, selon Dieu.

Phila. Voire: mais on pratiquoit par trop souuent sur eux, la fable du loup d'AEsopé, lequel beuuant au haut de la riuere, chargeoit l'agneau (qui beuuoit tout au bas) de luy troubler l'eau, comme il disoit que son pere auoit fait, prenât sur ceste querelle d'Alleman, occasion de le deuorer.

Le pol. Laissons ce discours ie vous prie, n'interrompons pas celuy de l'Historiographie.

L'hist. Cest Edict de paix fait & publié, il fut iuré & promis par tous les officiers de la France, de l'observer: Les Huguenots de leur part rennoyèrent leur secours d'Allemagne, & se conformerent en tout le surplus, à la volonté du Roy, declaree en son Edict.

La Roynie de Navarre, le prince de Navarre, le prince de Condé, l'Admiral, le comte de la Roche-foucault, & quelques autres seigneurs & gentils-hommes s'estans retirez à la Rochelle, apres les sermens & promesses de la conseruer au Roy faites comme il appartenoit, viuoient le plus paisiblement qu'on pourroit penser: & quelques gentils-hômes, gens de lettres, & marchans, sous mesmes promesses s'estoyent pareillement retirez es autres trois villes baillees pour refuge: & tous les autres Huguenots retournent en leurs maisons, se renoyent

renoyent coy, chacun en sa vocation, comme si ja-
mais auparauant on ne leur eust fait tort ou des-
plaisir. Le Roy Charles môstroït de sa part, vou-
loir que son Edict fust de poinct en poinct obser-
ué: iurant bien souuent par la mort, & par le sang,
qu'il le feroit entretenir: qu'il ne croiroit plus ce
qu'on luy auoit voulu faire entédre, que les Hu-
guenots le voulussent tuer, qu'ils luy estoÿét trop
bons suiets, pour attenter telle meschanceté. Mô-
sieur, frere du Roy, ne se pouuoit de tant comman-
der, que de monstret tant soit peu d'enuie, que les
Huguenots iouissent de quelque repos asscuré: au-
contraire, il faisoit ouuertement paroistre, le peu
de plaisir qu'il y prenoit: iusques là, que le Roy &
luy, s'en faisoient mauuaise chere, pour la discre-
pance qu'ils monstroyét auoir en leurs volontez.
Ceux que le Roy aimoit, sembloient hays de Mô-
sieur: ceux que Monsieur aimoit, n'estoÿét en ap-
parence guere bié veus du Roy: duquel plusieurs
(voyans les Huguenots entrer en credit) disoÿét
tout haut, qu'ils luy auoÿét desrobé le cœur. Mais
pource qu'en plusieurs endroits du Royaume on
leur faisoit des torts & iniures, la royne de Nauar-
re, les princes de Nauarre & de Cōdè, & avec eux l'a-
miral, enuoyerēt vers le Roy, quatre gētilshōmes
signalez: sçauoir est, Briquemaut le pere (anciē ser-
uiteur du Roy, & des vieux Capitaines de la Frā-
ce) Teligny gendre de l'Admiral, la Noue, beau-
frere de Teligny, & Canagnes Conseiller au par-
lement de Toulouse: pour faire entendre à sa
maiesté, les torts qu'on faisoit à ceux de leur reli-
gion, contre l'intention expresse de ses Edicts: le

supplier treshumblement d'y pouruoir, & leur administrer iustice, comme vn bon prince doit à ses suiets. Le Roy les ayant humainement receus, & recueilli leurs plaintes, monstroir d'en estre bien fort marri, & leur respondit, que par la mort Dieu il en feroit la vengeance, & chastieroit si bien les seditieux, qu'il en feroit memoire à iamais.

Monsieur, frere du Roy, ne pouuant laisser si tost la haine qu'il portoit aux Huguenots, ny mesmes la dissimuler, pour l'obligation qu'il auoit à l'eglise Romaine (de laquelle & du clergé François, il auoit deux cens mille francs de pensions) donnoit neantmoins par fois esperance ausdicts gentils-hommes deputez, d'appaiser & rabatre vn iour à venir, le mal-talent qu'il leur portoit. Le Roy de sa part, cont inuoit tousiours ses caresses, ausdicts quatre gérils-hommes deputez, leur faisant plusieurs dons & presens: entre autres, il donna vn estat de Maistre des requestes de son hostel, au seigneur de Cauagnes, & quelque present en deniers à Teligny, lequel fit aussi present au Roy d'vn beau & bien adroit courfier Rabican, & d'vn petit cheual, qui manioit en toutes sortes de luy-mesme, sagement & bien à poinct, & sans que personne fust dessus, que le Roy monstroir d'aimer bien fort, & s'en esmerueiller. Presque tous les courtisans sembloient se ressonir, voyans ces deputez en cour, & monstrans d'auoir oublié les aigreurs des guerres, n'oublioyét rien des caresses de cour enuers eux, reprenans en apparence les arres de leurs vieilles cognoissances & familiaritez passées. Sur tout, le Roy, & la Royne
la mere,

la mere, monstroyent desirer que la royne de Nauarre, les princes de Nauarre, & de Condé, & l'Amiral vinssent à la cour: afin que mettans à part toute desfiance, ils receussent de luy le bon visage & accueil qu'il estoit prest de leur faire. Quant au Roy, il desiroit sur toutes choses, s'allier le prince de Nauarre, qu'il aimoit autāt que son propre frere: disant qu'il luy vouloit donner sa sœur en mariage: S'asseurant, qu'outre ce que ce seroit vn rafraeschissement des anciennes alliances de la maison de Nauarre, à celle de Valois, & vn tesmoignage de l'affection cordiale, que le Roy, la Royne sa mere, & mesmement ses freres portoyent à la royne de Nauarre, & au prince de Nauarre son fils: ce seroit aussi vn certain moyen d'assurer & appaiser à iamais l'estat de la France, & oster aux Huguenots tout soupçon qu'on leur vueille dorenavant nuire. Partant le Roy, & la Royne mere, prioyent affectueusement les deputez, d'assurer en toutes sortes la royne de Nauarre, les Princes, & l'Admiral, de leur bonne volonté, & procurer que bien tost le Roy les peust voir en sa cour. Les deputez, tresaisés de voir ce qu'ils n'auoyent iamais euidé, & d'ouyr ce qu'ils n'auoyent iamais esperé, rescriuoyent bien souuent, & quelquefois aucun d'eux alloit à la Rochelle, par deuers la royne de Nauarre, les Princes, & l'Admiral, leur racontans merueilles des langages, façons & affections du Roy enuers eux. Le Marechal de Mont-morécy, & ses freres cousins de l'Admiral, faisoient aussi tout le deuoir à eux possible, pour assurer & tesmoigner la volonté du

Roy, & de sa mere, qu'ils cognoissoient (ce disoient-ils) estre bonne envers les Huguenots, disans que le Roy vouloit reconcilier l'Amiral avec le duc de Guyse, pour se pouoir mieux servir de luy & de son conseil au maniement des affaires d'estat de la France, donnant mesme ceste esperance, qu'avec le temps ceux de Guyse seroyent aussi esloignez de la cour, qu'ils en estoient ptes. Le seigneur de Biron fut enuoyé plusieurs fois vers la Roynie de Navarre, les Princes, & l'Amiral, & certains autres gentilshommes particuliers Huguenots, firent plusieurs alleees & venues à la cour, le tout pour la negociation de ce que dessus. Le Roy cependant enuoya des commissaires en certains endroits du Royaume, pour informer des torts que lon faisoit aux Huguenots, contre les Edicts, & fit chastier à Rouen & en quelques autres endroits, de meurtriers & seditieux, qui auoyent tué quelque nombre de pures hommes & femmes Huguenots, depuis la paix, au retour d'un de leurs presches.

Ceux de Montmorency, & les deputez, persuadez, persuaderent aussi (apres toutefois plusieurs resistances, repliques, difficultez, inconvénients, & solutions de tous costez alleguees) la Roynie de Navarre, les princes de Navarre, & de Condé, l'Admiral, le comte de la Rochefoucault, & tous les autres seigneurs, gentilshommes, & autres Huguenots de France, de la bonne volonté, zele, & affection qu'ils pensoient cognoistre au Roy, & en la Roynie sa mere, envers eux.

Le Roy fit venir en sa cour le comte Ludovic de

de Nassau, frere du prince d'Orenge, qui depuis la paix derniere s'estoit tenu à la Rochelle, avec lequel il traita de diuers moyens & desseins, qu'il desiroit exploiter contre le roy d'Espagne pour se venger des torts qu'il luy auoit faits: & l'entretenant avec douces caresses, resolut avec luy vne entreprise de tresgrande consequence, qui s'est du depuis executee en partie sur le pays bas, par le dict comte Ludouic, le seigneur de la Noue, & plusieurs autres François: au secours desquels estans assiegez dans Mons, le Roy enuoya le seigneur de Gélis, avec quatre mille soldats de pied ou de cheval: Si fut aussi ladite menee du Roy avec le comte Ludouic, occasion & cause que le prince d'Orenge avec vne puissante armee entra dans le pays bas, qui se reuolta presque tout du roy d'Espagne, & print la Hollande (qu'il tient encores maintenant) avec la plus grande partie de Zelande, en danger de ne la quitter iamais.

L'Admiral, persuade & conduit par le mareschal de Cossé, & pour satisfaire à la volonte du Roy, vint trouuer à Bloys sa maieste: qui pour oster la crainte que l'Amiral auoit de la maison de Guyse, luy enuoya des lettres de conge, à mener cinquante gentils-hommes avec luy armez, pour sa seurere, iusques à la cour: où estant arriue, le Roy, & la Royne sa mere, le receurent de toute la plus courtoise facon qu'il leur fut possible: le Roy le voulut ouyr souuent en conseil secret & à part, es choses de plus grande importance, monstrant de se fier en luy de sa vie & de son Royaume, comme il eust fait en son pere propre.

En mesme temps le Roy fit demander pour Monsieur son frere, la Roynne d'Angleterre en mariage, ayant enuoyé à cest effect vn ambassade honorable à ladiete roynne d'Angleterre: avec laquelle aussi le Roy fit traiter d'une ligue, confederation & alliance, laquelle depuis fut conclue & resoluë, au grand contentement des Huguenots: ausquels telle ligue sembloit seruir de gage, de l'amitié du Roy enuers eux.

Ali. Je me souuiens bien, que le Roy apres les premiers troubles de France, enuoya le Mareschal de Vieille-ville en Suyffe, pour traiter Ligue avec les seigneurs de Berne: mais ils n'en voulurent point faire avec luy, qu'il ne leur promist quand & quand, d'observer estroitement son Edict de paix enuers les Huguenots: mais de ceste cy d'Angleterre, ie n'en ay rien ouy dire.

L'hist. Je ne scay pas aussi comme elle est faite, ie ne t'en puis dire autre chose mais en mesme temps le Roy faisoit pareillement traiter vne ligue, d'entre luy, la roynne d'Angleterre, & les princes Protestans d'Allemagne: & vne autre ligue en particulier, du Roy avec le duc de Florence, vers lequel il auoit enuoyé Iean Galeas Fregoze Geneuois, qui en rapporta bonnes paroles, & promesse que le duc de Florence presteroit deux cens mille ducats pour la guerre de Flandre, contre le roy Philippe: pour le moins le faisoit-il entendre ainsi à l'Amiral & aux deputez.

La roynne de Nauarre vint trouuer à la fin le Roy, duquel (ce disoit-il) elle estoit la meilleure tante, la plus desirée, la mieux aimée & mieux ve-

nue

nue, qui iamais fut en France: la Royne-mere le recueillit comme sa treschere sœur: toute la cour en somme, s'en resiouissoit, en double façon.

Le mariage du prince de Nauarre, avec Madame sœur du Roy, fut (apres plusieurs menees, & difficultez faites sur la forme des ceremonies) en fin conclu & arresté: & auisé que les promesses des espoux à venir, seroyent receuës par le cardinal de Bourbon, hors des ceremonies de l'eglise Romaine, pour ne point forcer la conscience du prince de Nauarre Huguenot. Quelque temps apres, la royne de Nauarre fort contente, partit de la cour, qui pour lors estoit à Bloys, pour s'en aller à Paris. L'Amiral aussi s'estoit retiré auparavant en sa maison de Chastillō, où il receuoit souvent lettres & messages du Roy, qui luy demandoit son conseil es affaires occurrens, etquels il monstroit ne vouloir rien resoudre d'importance, sans son auis.

La royne de Nauarre au partir de la cour, estant venue à Paris, tomba malade, & cinq iours apres mourut, en l'aage de 43. à 44. ans, d'un boucon qui luy fust donné à vn festin, où le duc d'Anjou estoit, selon que i'ay ouy dire à vn de ses domestiques: dont on ne voulut parler, de peur que ce fust occasion de rompre ledict mariage, desiré de tous les amateurs de paix & sans soupçon.

Ali. Le Seigneur a acoustumé de retirer en vne façon ou en l'autre, ses bien-amez en paix, quand il veut faire venir quelque mal sur son peuple: Ainsi le promit-il & l'observa à Iosias roy d'Israel, pour vn singulier benefice.

Phi. Je me doutay bien quand & quand, que quel que quelque grād defastre nous auendroit, quād ie vey ceste bonne Princeſſe partie.

L'hiſt. Environ ce temps la, de diuers endroits de la France, eſtoient enuoyez pluſieurs aduertiffemēs à l'Amiral, afin qu'il print garde à ſoy, & qu'il ſe retirast des dangers où lon diſoit qu'il eſtoit eſtant dedans Paris, ou à la cour : entre autres, vn ie ne ſcay qui, luy enuoya vn bordereau de memoires, où il eſtoit eſcrit.

S O I V V E N E Z V O U S Q V E
c'eſt vn article de foy reſolu & arreſté au Concile de Conſtance, auquel Iean Hus fut brulé contre le ſauf conduire de l'Empereur, qu'il ne faut point garder la foy aux heretiques.

Ayez memoire, que les Romains, les Lorrains, & les Courtizans, tiennent les Lutheriēs, les Huguenots, & tous ceux qui font vne meſme profeſſion de l'Euangile (de quelque nom qu'o les appelle) pour heretiques, bruſtables : Croyez que partant ils leur ont rompu, & leur rompront encores la foy iurée & promiſe, touteſois & quantes que la commodité de les ruiner & deſtruire leur ſera offerte.

Sachez, qu'au ſecret conſeil tenu parmi les Peres, au dernier concile de Trente, il a eſté reſolu, qu'on peut & doit tuer, non ſeulement ceux de la Frâce qui ſeront de ceste religion, ains auſſi tous ceux qui en ont eu quelque ſentiment, ſoit de la France, ou d'autre nation : n'eſtant iamais poſſible, que ceux qui ont vne fois eſté abbrenuez de ceste doctrine, ſe fient derechef en ce qu'on leur

à voulu par cy deuant faire entendre, de la part de sa saincteté, la vie & les abus d'icelle leur estās par trop descouuerts & cognus.

Ne doutez pas aussi, que la Royne mere n'accomplisse ce qu'elle promet au duc d'Albe, pour le roy d'Espagne à Bayonne: de rompre les edicts de paix, & ruiner les Huguenots de la France, avec la peau du lion, ou avec la peau du regnard.

Considérez, que le Roy depuis douze ans en ça a eu des maistres & instituteurs qui l'ont appris à iurer, blasphemer, se periurer, paillarder, dissimuler sa foy, sa religion, ses pensees, estre maistre de son visage, & qui l'ont sur tout nourri à aimer de voir du sang, commençant par des bestes, & acheuant par ses suiets.

Prenez garde, que le Roy a esté persuadé par la doctrine de Machiaveli, qu'il ne faut pas qu'il souffre en son Royaume, autre religion que celle sur laquelle son estat a esté fondé: de laquelle, voire de ses faux miracles, il faut qu'il monstre faire compte: Assurez-vous qu'on luy a enseigné & souuent repeté ceste leçon, que son Royaume ne peut estre paisible & assuré, cependant qu'il y aura deux religions.

Notez qu'on a plusieurs fois fait entendre au Roy, que les Huguenots le vouloyent tuer, & pour le luy mieux persuader, luy ont fait voir des lettres de menées & dessein, supposées & fausses: & au reste j'ay sceu de bonne part, que le iour que la royne de Navarre arriva à Bloys, il dit à sa mere: Ne ioue- ie pas bien mon rollet, Madame? Ce n'est rien fait, respondit-elle, il faut acheuer. Par

la mort-Dieu, Madame, ce repliqua-il, ie les vous mettray tous au filé, si vous me voulez laisser faire.

Vous-vous trompez, si vous croyez qu'un Roy ou Prince permette iamais, que son vassal ou suiet, qui s'est vne fois esleué en ligue contre sa volonté pour quelque occasion que ce soit, iuste ou iniuste, vse & iouisse de la faueur des loix. Pensez plustost, que cecy est engraue dás le cœur des rois & des Princes, de venger par les armes, ce qu'ils estiment auoir esté fait contr'eux par les armes.

Faites vostre compte, que ce que les Rois & Princes qui ne regardent à la consciéce pensent auoir fait par crainte ou necessité, ils se dispensent de le rompre, soudain que l'une ou l'autre de ces deux occasions cessent; & tiennent pour maxims d'estat, qu'il ne faut point garder les conuentions, faites par le prince, à ses suiets armez: Que pour regner, il est loisible de violer la loy, & que lon peut piper les enfans avec paroles & promesses, & tromper les hommes avec des iuremens solennels. C'est leur caballe: ce sont leurs loix inuiolables, qu'ils n'osent outrepasser, se souciant bié peu ou rien, de la force faite à toute autre loy, soit diuine, naturelle, ciuile, des gens, ou municipale, pour estre (ce disent-ils) ennemie de leur repos, estat, & grandeur.

Voicy quelque traict & exemple, de leurs plus rares vertus.

Antonin Commode, faisant par fois trenes avec ses voluptez, esquelles il estoit du tout plongé, pour employer le temps & fuir l'oïssuete, va-

quoit

quoit à contemplation, s'appliquant à proieter
 & executer des meurtres & enuieus contre la no-
 -blesse de son Empire: entre les autres, Iulien gou-
 -verneur d'une province, qui estoit son plus fauo-
 -rit, qu'il souloit baïser & embrasser, l'appellant
 -son père & son mignon, fut par luy traitté & semé tuit.
 Antonin Caracalle, estant irrité en Alexan-
 -drie, irrité contre les Alexandrins, qui auoyent te-
 -cité de luy quelques vers mal plaisans, fit semblât
 -de vouloir voir la monstre de quelques gens de la
 -ville, des plus aptes à la guerre: & les ayant fait ap-
 -presenter pour la reuue, les fit tous mettre en pie-
 -ces, commandât aux soldats Romains qu'il y eut
 -bien eue à ce luy: & d'en faire ceste nuit, là chacun
 -autant à son hoste. Il fit faire telle boucherie d'as-
 -Alexandrie, qu'il n'osa faire compter les corps
 -morts, ains escriptans de ceste execution au Se-
 -nat de Rome: & luy manda, Qu'il n'estoit à be-
 -son se mettre en peine pour scauoir quels &
 -combien de gens y auoyent esté tuez: que c'estoit
 -assez de scauoir, que tous auoyent bien mérité
 -la mort.

Lyandre colonel des Lacedemoniens, ayant
 -sous couleur d'amitié, fait venir à soy huit cens
 -Milesiens, les fit tous tailler en pieces.

Serue Galbe, ayant conuocqué & assemblé le
 -peuple de trois citez de Portugal, pour traiter
 -avec eux les choses qu'il disoit leur appartenir, en
 -choisit neuf mille d'entre eux des plus gaillards &
 -robustes, qu'il desarma, en fit tuer une partie, l'au-
 -tre partie vendit.

Antoine Spinole, gouuerneur pour les Ge-

neuois de l'Isle de Corse, ayant iuré & donné sa foy aux Princes, seigneurs, & grans personnages de Corse, qu'il appellera au conseil, & de là au banquet, leur fit à tous trancher la teste.

Charles septiesme, roy de France, apres plusieurs guerres & tumultes arrivez en son Royaume, ayant fait alliance, & contracté affinité avec le duc de Bourgogne, & promis d'oublier toutes iniures & inimitiez passees : & pour le mieux asseurer, ayant tout cela iuré sur son hostie consacrée, le fit venir pour le festoyer à Montreuil-faut-yonne, & en le caressant, il le tua sur le pont d'Yonne.

Et plusieurs autres, desquels le recit seroit long & ennuyeux, les exemples desquels on rameneroit ordinairement au Roy, avec le chapitre dixhuitieme du liure du prince de Machiavel, où il traitte comme c'est que les princes doyvent garder la foy : surquoy les maistres d'escole (aussi peu soucieux de sa conscience que de sa reputation) font des additions & gloses plus dangereuses, que le mesme texte : Partant soyez diligent à prendre garde à vous, n'y ayant autre remede d'eschapper qu'en fuyant hors de la cour, que ie puis appeller Sodome.

L'Amiral ayant veu cest escrit, fit fort mauvais visage à celuy qui le luy bailla : Et repusya pour toute response, dire à celuy qui luy avoit enuoyé, Que si par le passé il avoit eu, & les autres Huguenots aussi, occasion de ne se fier pas legere ment en des promesses que, Dieu merci, telle peur ou desiance estoit alors sans fondement.

Que

Que la prouidence de Dieu, laquelle guide & conduit iusques aux plus petites choses de ceste vie, auoit changé le cœur du Roy: de sorte qu'il y auoit de quoy bien & mieux esperer.

Qu'il ne croiroit iamais, que dans le cœur de son roy, peust loger vne pensée si meschante, ny approuuante à ce qu'on luy escriuoit.

Que tout au contraire il croyoit, que dès que la France a esté erigee en regne, il n'y auoit eu vn meilleur roy, que Charles neufieme l'estoit pour lors.

Qu'il estoit bien vray, que Monsieur frere du Roy n'aimoit pas les Huguenots, & qu'on leur faisoit tout plein d'outrages en diuers lieux du Royanme: mais qu'il esperoit de voir Monsieur vn iour adouci, pour les bōs seruices que les Huguenots luy pouroyent faire, & s'attendoit bien (le mariage de Madame fait & cōsommé) que le Roy feroit faire iustice des seditieux & perturbateurs de paix.

Que la ligue qui estoit freschement faite avec la royne d'Angleterre, seruoit d'assez bon tesmoignage aux Huguenots, de l'affection du Roy enuers eux.

Et la ligue qu'il fait rechercher avec les Protestans d'Allemagne, cōfermera du tout ceste bonne opinion.

Que le Roy portât meilleure affection à monsieur l'Electeur Palatin, qu'à nul des autres princes Protestans, auoit choisi le duc Jean Casimir son fils, pour se le faire pensionnaire, & le duc Christian son maistre, pour le retirer en sa cour, avec

entretènement digne de sa qualité.

Qu'il desiroit aussi auoir de l'Angleterre, le millord de Lycestre, & le myllord Būrgley, ou l'un d'eux, pour les festoyer & traiter, comme il desireroit de caresser tous les loyaux seruiteurs de sa sœur la roynē d'Angleterre, en signe de vraye alliance.

Que le Roy auoit entoyé sa foy au prince d'Orange, & l'auoit donnée au comte Ludouic son frere, de leur aider & les secourir en tout & par tout contre le roy d'Espagne : & que sans cela, iamais ils n'eussent rien entrepris de remuer en l'estat de Flandres.

Que combien que monsieur de Genlis & ses gens qu'il leur menoit eussent esté deffaits, le Roy ne lairroit à leur enuoyer de pouueau, & biē tost, vn brave & puissant secours.

Que Jean Galeas Fregoze asseuroit, que pour ceste guerre de Flandres, le duc de Florence presteroit au Roy, ou au prince d'Orange, deux cens mille ducats.

Que les affaires yont si bien en Flandres, que l'Agent du Roy pres le duc d'Albe, donne continuellement auis au prince d'Orange, & communique avec luy par lettres & messages, tous les desfeins qu'il peut entendre du duc d'Albe, & le prince d'Orange à l'Agent tous les siens : tellement que quand il n'y auroit autre chose que ceste bonne intelligēce, elle est suffisante à faire bien esperer aux plus timides.

Mais qu'il y a bien plus, c'est que l'armee de Strossy & du Baron de la garde, ne sont pres de la Rochelle, que pour attēdre la flotte venant d'Espagne.

pagne, la cōbatre, & de là singler à la Flessinghe, pour se ioindre au prince d'Orenge, & faire la guerre à ieu descouuert.

Qu'à ceste occasion le prince d'Orenge a enuoyé par l'auis du Roy, de l'argent pour payer les nauires & galeres à Strossy, qui est de la meilleure volonté du monde.

Quant à son faict, & querelle particuliere avec le duc de Guyse, le Roy les auoit mis d'accord, & fait iurer l'vn & l'autre entre les mains, de ne se rechercher que d'amitié. Mais que ce miraculeux mariage de Madame, que le Roy donne (ce dit-il) nō pas au prince de Nauarre, ains à tous les Huguenots à femme, pour se marier comme avec eux, estant le comble de toute seureté & repos: le faisoit prier ce gentil-homme & tout autre, que s'ils luy vouloyēt faire plaisir, qu'ils ne luy parlassent plus de ces fascheuses choses du passé, qu'ils se contentassent de prier Dieu, & le remercier de la grace qu'il leur auoit daigné faire, d'amener les choses à vn si paisible estat.

Or le prince de Nauarre (fait Roy par la mort de sa mere) & le prince de Condé en ces entrefaites, sollicitent & assurent de toutes parts de venir à la cour, vindrent à la fin trouuer le Roy à Paris, où il s'estoit remué, pour y faire celebrer les nocces de sa sœur: Plusieurs Seigneurs, Barons, & gentils-hommes Huguenots, y accompagnerent le roy de Nauarre, & le prince de Condé, au deuant desquels presque toute la cour y alla: Ils y furent recueillis du Roy, de sa mere, & de ses freres, & des autres Princes, de Madame, & des prin

cesse, comme ils le pouuoient desirer en apparence.

Quelques iours se passerent en festes & banquets, attendant le iour des nopces, que lon dilayoit pour diuers respects d'un iour à l'autre : entre autres, pource que le cardinal de Bourbon, qui deuoit receuoir les promesses du mariage, n'y osoit toucher sans dispense du Pape, qu'il luy auoit enuoyé demander : laquelle apres estre venue, & à son gré n'estât assez ample pour sa conscience, il fallut renuoyer à Rome, pour en auoir vne à sa fantasie : Et sur ce, le Roy faisant semblant de se fascher de tant de remises, blasphemant & despitant, iura, qu'il vouloit que le mariage se consommast sans plus tarder : que si le cardinal de Bourbon ne les vouloit espouser, il les meneroit luy-mesme à vn presche des Huguenots, pour les faire espouser à vn ministre : Et que par la mort-Dieu il ne vouloit pas que sa margot (car ainsi appelloit-il sa sœur) fust plus long temps en ceste langueur.

Ali. La bonne dame n'auoit garde d'auoir si long temps attendu : Monsieur son frere scauoit bien qu'il auoit eu son pucelage.

L'hist. Je ne scauois pas cela : Mais j'auois bien ouy dire qu'elle estoit presté d'accoucher dès lors que la Royne fut à Xainctes.

Ali. Il est ainsi ie t'asseure. Et tu vois que ces beaux Princes ne font maintenant que le cerf de depuceller leurs parentes. Regarde-moy vn roy d'Espagne, & vn Archeduc Ferdinand, chascun d'eux n'a-il pas sa niece?

L'hist.

L'hist. Voire. Mais aussi le Pape leur en a baillé la dispense.

Ali. Comme si l'homme pecheur pouuoit rompre la loy de Dieu & en dispenser les autres. Quel seruiteur des seruiteurs de Dieu! Tu verras tu verras amy quelque iour que ce mariage du Roy d'Espagne avec la fille de sa sœur & de son cousin germain l'Empereur, qui luy fait naistre des enfans, fils, neveux & cousins ensemble, sera cause s'il plaist à Dieu de l'entiere ruine de Rome, du Pape & de sa papauté.

L'hist. Comment cela, Bon dieu!

Ali. Le Roy d'Espagne mourant les enfans males de l'Empereur sont appelez à la couronne d'Espagne (car de la fille nee d'Izabel de France, l'Espagnol n'en veut point & ne croit pas qu'elle soit legitime) Les enfans de ce mariage de la niece, diront que la Couronne leur appartient. Les legitimes neveux leur repliqueront qu'ils sont incestueux & bastards, partant ne peuuent succeder: voire mais, ce diront les autres, le Pape en a dispense, Le seruiteur, diront les legitimes (afin que nous ne flattions plus) n'est pas par dessus le maistre, Dieu la defedu, le Pape ne le doit permettre, c'est l'Antechrist tant attedu. En somme, par ce moyen la puissance de ce faux pasteur sera mise en dispute, ses abas seront cognus, on ne les pourra plus souffrir, & dieu scait le beau mefnage qu'il y aura pour ce seducteur.

L'h. Dieu nous vueille estre en aide, cela n'a que trop d'apparence, on a bien fait autrefois la guerre pour moindre chose que n'est la couronne d'E

spagne: mais, pour reuenir à mon discours, les nopces (pour le faire court) du roy de Nauarre, & de Marguerite sœur du Roy, se celebrerent en tresgrande pompe, le lundy dixhuietieme iour du mois d'Aoult dernier passé: les Princes, Comtes, Barons, & autres seigneurs, & gentilshommes de marque Huguenots, y alsistoyent presque tous, dont aucuns y auoyent amene leurs femmes & enfans: Et pouuoient estre en tout, enuiron mille gentils-hommes.

Le mardi, mecredi, & iendi suyans, furent employez en toutes sortes de ieux & passe-temps & rechange, esquels l'Amiral souuent alsistoit, ayant le bon visage du Roy à l'accoustumé.

Le mecredi, l'Amiral voulât entretenir le Roy de quelques affaires de grande importâce, le Roy en riant, le pria de luy donner quatre iours pour s'esgayer & esbatre, promettât à foy de Roy, qu'il ne bougeroit de Paris, qu'il ne l'eust rendu content, & tous ceux qui auoyent affaire à luy.

Peu de iours auparauant, outre les auertissemens susdits, l'Amiral auoit esté aduertit de certain homicide, fait par des Catholiques seditieux de Troye, sur certains Huguenots reuenans de leur presche.

Que ceux de Rouen, & d'Orleans menaçoient les presches de prendre fin, les deux ans apres la pacification derniere, passez.

Et parmi les gentils-hommes courtizans, on sentoît souuent murmurer entre leurs dents, que dâs la fin du mois d'Aoult, on interdiroit les presches aux Huguenots, mesmes que plusieurs gentilshommes

Ilshommes Catholiques vouloyent faire gageu-
re avec des Huguenots, que deuant quatre mois
ils iroyent à la messe.

Qu'on sentoit courre vn bruit d'entre les prin-
cipaux du peuple de Paris, qu'en ces nopces se re-
spandroit plus de sang que d'eau.

Que les Commissaires, Centeniers, & Dixe-
niers de Paris braçoÿent quelque entreprise, facile
à estre descouuerte à qui y regarderoit de pres.

Qu'un fameux Aduocat Huguenot du palais
de Paris, auoit esté aduertti par vn Président, de se
retirer pour quelqs iours avec sa famille hors de
Paris, s'il vouloit cōseruer sa vie, & celle des siens.

Qu'un Italien engageoit sa teste, au cas que ces
nopces s'accomplissent: Et vn autre Italien à la ta-
ble de leā Michael & Sabalin ambassadeur de la
seigneurie de Venise, se vantoit de sauoir le moy-
en pour ruiner les Huguenots en vingt-quatre
heures.

Autres semblables choses se respendoyent
parmi le vulgaire, desquelles aussi l'Admiral e-
stoit aduertti.

On adioustoit à cela, que la faction des sedi-
tieux, desiroit la ruine des Huguenots sur toutes
choses, Que le lieu & le temps le facilitoyent. La
voulant donc, & la pouiāt mettre à effect, qu'on
ne deuoit attendre autre chose d'eux.

A tout cela, l'Amiral sans peur, tousiours sem-
blable à soy, tousiours cōstant & assuré sur la bō-
té du Roy, ne pouuoit prēdre occasion d'alarme.

Le Ieudi il fut dit au conseil priuē du Roy,
qu'on auoit veu certains hommes à cheual,

au pré aux clercs, & par les places de Paris, avec des pistoles & harquebuzes à l'arçō de la selle, cōtre les deffenses du port des armes: à quoy quelqu'un du conseil respondit, que ce pouuoient estre quelques vns qui se preparoyent & s'exercoient pour la reueuē, qui se deuoit faire, pour la recreation de la cour.

Le vendredy 12. iour d'Aoust au matin, fut tenu conseil au Louure, pour remedier aux plaintes des Huguenots) Monsieur frere du Roy qui y presidoit, s'estant leuē & sorti plustost que de coustume) l'Amiral qui y estoit pareillemēt, sortit avec les autres seigneurs du conseil: & comme il alloit en son logis, ayant trouuē le Roy qui sortoit d'une chappelle qui est au deuant du Louure, le ramena iusques dans le ieu de paulme, où le Roy & le duc de Guyse ayant dresse partie, contre Teligny & un autre gentilhomme, & ionē quelque peu) l'Amiral en sortit pour s'en aller dîner à son logis, accompagné de douze ou quinze gentilshommes, entre lesquels i'estoy: il ne fut point cent pas loin du Louure, que d'une fenestre ferree, du logis (où logeoit ordinairement Villemus precepteur du duc de Guyse) luy fut tiree vne harquebouzade avec trois balles, sur le point qu'il lisoit vne requeste (allant à pied par la rue) l'une des balles luy emporta le doigt indice de la main droite: de l'autre balle, il fut blessē au bras gauche pres du carpe, & sortit la balle par l'olecrane.

Lors qu'il fut blessē, le seigneur de Guerchy estoit à son costē droit, d'où luy fut tiree l'harquebouzade,

bouzade, & à son gauche, laisné des Pruneaux. Ils furent fort esbahys & esperdus, & tous ceux qui estoient en la compagnie.

L'Amiral ne dict jamais autre chose, sinon qu'il môstra le lieu d'où on luy auoit tiré le coup, & où les balles auoyent donné: priant le capitaine Pilles, qui suruint là, avec le capitaine Monins, d'aller dire au Roy ce qui luy estoit aduenu: qu'il iugeast quelle belle fidelité c'estoit (l'entendant de l'accord fait entre luy & le duc de Guyse.)

Vn autre gentil-homme voyant l'Amiral blessé, s'approcha de luy, pour luy soustenir son bras gauche, luy serrant l'endroit de la blessure avec son mouchoir: le seigneur de Guérchy luy soustenoit le droit: & en ceste façon fut mené à son logis, distant de là enuiron de six vingts pas: En y allant, vn gentil-homme luy dit, qu'il estoit à craindre que les balles ne fussent empoisonnées: à quoy l'Amiral respondit, qu'il n'auoit droit que ce qu'il plairoit à Dieu.

Soudain après le coup, la porte du logis d'où l'arquebouzade auoit esté tirée, fut enfoncée par certains gentils-hommes de la suite de l'Amiral. L'arquebonze fut trouuée, mais non l'arquebouzier: on y bien vn sien laquais, & vn seruaute du logis: l'arquebouzier s'estoit soudain enfuy par la porte de derrière, qui sort sur le cloistre de saint Germain d'Auxerrois: où lon luy gardoit vn cheual prest, garni de pistoles à l'arçon de la selle: sur lequel estant eschappé, il sortit hors de la porte saint Anthoine, où ayant trouuë vn cheual d'Espagne qu'on luy tenoit en main, descendit du pre-

mier, & monta sur le second, puis se mit au grand galop.

Le Roy entendant la blessure de l'Amiral, quitta le ieu, où il estoit encoré iouant avec le duc de Guyse, jecta la raquette par terre, & avec vn visage triste & abbatu, se retira en sa chambre. le duc de Guyse sortit aussi peu apres le Roy, du ieu de paume.

La chambrière du logis interrogée, respondit, que le seigneur de Chailly (qui est maistre d'hôtel du Roy, & superintendant des affaires du duc de Guyse) le iour auparauant auoit mené l'arque bouzier dans le logis, & l'auoit affectueusement commandé à l'hostesse.

Le laquais interrogué, respond que ce iour-là bien matin, son maistre l'auoit enuoyé à Chailly, pour le prier de faire en sorte, que l'escuyer du duc de Guyse tint les cheuaux qu'il luy auoit promis tous prests: Quant au nom de son maistre, il n'y auoit pas lōg temps qu'il estoit à luy, & ne l'auoit ouy appeller que Bolland, l'vn des soldats de la garde du Roy: mais à la verité dire, c'estoit Mōr-reuel de Brie, celuy qui aux guerres passées tua en trahison le seigneur de Mouy.

Le roy de Navarre, le prince de Cōté, le comte de la Roche-foucault, & plusieurs autres Seigneurs, Barons, & gentils-hommes Huguenots, aduertis de la blessure, vindrent incontinent visiter l'Amiral: il y vint aussi plusieurs autres seigneurs, & gentils-hommes Catholiques, amis de l'Amiral, tous biē fort marris de ce qui luy estoit aduenu.

Les playes pensees par les plus experts Chyrurgiens, le Roy de Navarre, & le Prince de Condé aller trouuer le Roy, auquel ils firent leurs plaintes selon le merite du fait & remonstrent qu'il ne faisoit pas leur due dans Paris pour eux, & le supplias meesmement de leur donner congé & en fortir, & de se retirer ailleurs.

Le Roy se plaignant aussi à eux du desastre auenu, & les consolant, iura & promit de faire du coupable, des conuenans & fauteurs si memorable iustice, que l'Amiral & ses amis auoyent de quoy se contenter. Cependant il les prie de ne bouger de la cour, & qu'ils luy en laissent la punition & vengeance, & y assouret qu'il y pouruoiria bien tost.

La Roynie-mere qui là aussi estoit, monstroit d'estre bien fort marrie du cas aduenu. Que c'estoit vn grand outrage fait au Roy, qui à le supporter aujourdhuy, demain on prendroit la hardiesse d'en faire autant dans le Louure, vne autre fois d'as son lit, & l'autre dedans son sein, & entre ses bras. Par cest artifice, le Roy de Navarre, le Prince de Condé, les autres seigneurs & gentils hommes François Huguenots, furent arrestez d'as Paris. Mais pource qu'il sembla bon à aucuns d'eux, de faire conduire l'Amiral en sa maison de Chastillon sur Loire, il y eut deux iours de Paris le Roy pour empescher ce dessein, luy offrit chaire d'as le Louure pour s'y retirer. Mais il ne pouuoit pour la douleur des playes remuer de logis, il luy enuoyeroit en compagnie des soldats de la garde, pour la seurte de sa personne & de son logis.

L'Amiral entendant les honestes offres que le Roy luy faisoit, l'en remercia beaucoup de fois tres humblement, & se recognoissant estre assez asseuré en la protection du Roy, apres Dieu, il disoit n'auoir besoin d'aucune autre garde: toutefois il y eut ce iour-là enuiron cent soldats posez en garde deuant son logis, par le commandement du Roy.

Cependant on poursuyuit le criminel, lequel s'enfuyant & passant par Ville neuue saint George (où il print vn autre cheval) alloit disant tout haut, Vous n'avez plus d'Amiral en France.

Le Roy en ces entrefaites commanda à Nancé, l'vn des capitaines de ses gardes, d'aller saisir Chailly, & le mener en prison: mais il auoit desia gagné le haut, ou pour le moins il s'estoit caché si bien, qu'on ne le vouloit trouuer.

Ce iour-là, le Roy escriuit des lettres à tous les gouuerneurs des prouinces, & des principales villes de son Royaume, & aussi à ses ambassadeurs estans près de princes estrangers: par lesquelles il les aduertissoit de ce qui estoit auenu, & promettoit de faire en sorte, que les auteurs & coupables d'vn si meschât acte, seroyent descouuerts & chastiez selon leur demerites. Cependât qu'ils fissent entendre à tout le monde, combien cest outrage luy desplaisoit. La Royne-mere ce mesme iour escriuit des lettres de mesme sustâce ausdicts gouuerneurs & ambassadeurs.

Le Roy ce iour-là apres son disner (qu'il fit court) enuiron deux heures apres midy, & avec luy la Royne sa mere, ses freres, tous les Marchaux

chaux de France (excepté celui de Mont-morency, qui le iour au parauant estoit allé à la chasse) le cheualier d'Angolesme, le duc de Neuers, Chaungny, & plusieurs autres capitaines, alla visiter l'Amiral, qui mouroit d'enuie de luy parler: le Roy l'ayant ouy, & faisant du pleureux, confessa librement, que l'Amiral s'asseurant sur sa foy & bienvueillance, estoit venu à la cour: & partant quoy que la douleur des blessures fust à l'Amiral, que l'injure & l'outrage estoit fait à luy, & qu'il estoit resolu de tout son cœur, d'en auoir la raison, & en faire iustice si exemplaire, qu'il en seroit memoire à iamais.

L'Amiral repliqua, qu'il en remettoit la vengeance à Dieu, & au Roy le iugement: quant à l'auteur du faict, qu'il estoit assez bien cognu. Et pource qu'il ne scauoit s'il auoit encores longuement à viure, il supplioit treshumblement le Roy de l'ouyr sur certaines choses qu'il luy vouloit communiquer, qui estoient tresnecessaires à l'estat de son Royaume.

Le Roy à ceste demande, ayant fait semblant de vouloir ouyr l'Amiral en secret, commanda que chacun sortist de la chambre, quand la Royne-mere, qui n'abandonnoit le Roy d'un pas empesché (ie ne scay pourquoy) que ce colloque secret ne se fist.

Le samedi suyuant 23. iour d'Aoust, les playes se portoyent assez bien, tellement que les medecins & chyrurgiens disoyent, que la vie de l'Amiral n'en estoit en aucún danger: que le bras, en perdant bien peu de sa force, seroit aisément guéri.

Ce iour-là de samedi, le Roy enuoya visiter l'Amiral par diuers gentils hommes. La nouuelle esponsee l'alla aussi visiter. Ce mesme samedi, d'as le cōseil priuē du Roy, furent examinez certains tesmoins, touchant l'arquebuzade, le tireur, & les coupables: tellement que l'Amiral & ses amis, croyās que la voye à iustice leur fust ouuerte, se resouilloient grandement, s'assurans de pouoir facilement conuaincre les auteurs du faict: dequoy ils aduertirent leurs amis en plusieurs endroits du royaume, par des lettres qu'ils leur escriuirent, les prians de ne bouger, & ne se fascher de ce qui estoit aduenū à l'Amiral; Que Dieu & le Roy estoient puissans d'en faire la vengeance: que desia on commençoit à proceder contre le coupable & ses fauteurs par iustice, & les blessures n'estoyent pas, Dieu merci, à mort: que combien que le bras fust blessé, le cerueau ne l'estoit pas. En ceste facon les consolant par lettres, les auertissoient de se tenir coys, en attendant l'issue telle qu'il plairoit à Dieu d'enuoyer.

Ce iour-là Mōsieur frere du Roy, & le cheualier d'Angoulesme, se pourmenoyent dans vn coche par la ville de Paris, environ les quatre heures apres midy. Dès ceste heure-là il courut vn bruit par Paris, que le Roy auoit mandé le mareschal de Montmorency, pour le faire venir à Paris, avec grand nombre de canalerie & d'infanterie: que partant les Parisiens auoyent occasion de se prendre garde: mais ce bruit-là estoit faux.

On vit

On vit entrer ce iour-la six crocheteurs chargés d'armes dans le Louure: de quoy Teligny avertit par le trompette de l'Amiral, respōdit, Que c'estoyent des peurs qu'on se donnoit sans occasion: qu'il estoit tresassuré de la bonne intention du Roy, qu'il cognoissoit fort bien son cœur & ses affections: qu'on ne deuoit pas se faire accroire des choses tant hors de propos. Le croy que Teligny ny pensoit aucun mal, d'autant que le iour deuant la blessure de l'Amiral, on auoit ordonné certain combat & assaut, qu'on deuoit donner à vn chasteau, qui pour best effect deuoit estre dressé, à quoy les courtisans estoient conuiez de se preparer.

Le Roy, pour assembler les seigneurs & gētils hommes Huguenots en vn quartier, leur fit à tous marquer logis pres celuy de l'Amiral, pour luy estre plus pres & à poinct: quelques vns y allerēt loger, les autres ne peurent si tost changer de logis.

Le comte de Montgomery, Briquemaut le pere, & quelques autres gentils hommes, auoyent mandé à Teligny, que s'il vouloit, ils iroyent volontiers veiller au logis de l'Amiral: mais Teligny les remerciant, leur māda qu'il n'estoit ia de besoin.

Cependant les autres veilloient: le Cheualier d'Angoulesme (qui ne se voulut point aller coucher) entretenant ses plus intimes amis, leur donnoit bon courage, les assentāt qu'il seroit ce iour la Amiral de France: mais il fut trompé, d'autant que l'estat vaquāt fut donné au marquis de Villars.

La Royne-mere, peu apres la minuit du samedi passée, fut venue entrer dans la chambre du Roy, n'ayât avec elle qu'une femme de chambre, quelques seigneurs qui y furent mandez, y entrèrent peu de temps après, mais ie ne scay pourquoy ce fut. Bien est vray que deux heures apres, on donna le signe du temple de saint Germain l'Auxerrois, à son de cloche: lequel ouy, soudain les soldats qui estoient en garde deuant le logis de l'Amiral, forçant la porte du logis, y entrèrent facilement, leur ayant esté aussi tost ouuerte, que le nom du Roy (duquel ils se vantoyent) y fut ouy. Le duc de Guise y entra aussi tost apres à cheual, accompagné d'une grande troupe de ses partizans: il n'y eut que peu ou point de resistance, n'estans ceux de la famille, & suite, de l'Amiral, aucunement armez.

L'Amiral oyant le bruit, & craignant qu'il y eüst quelque sedition, commanda à vn sien valet de chambre (qu'on nommoit Nicolas le Trucheman) de monter sur le toit du logis, & appeller les soldats de la garde, que le Roy luy auoit baillez, ne pensant à rien moins que ce fussent ceux qui faisoient l'effort & violence: quant à luy, il se leua, & s'estant affublé de sa robe de nuit, se mit à prier Dieu: & à l'instant vn nommé le Besme Alleman, seruiteur domestique du duc de Guise, qui avec les capitaines Caussens, Sarlaboux, & plusieurs autres, estoit entré dans la chambre, le tua: toutesfois Sarlaboux s'est vanté, que ce fut luy.

Les dernières paroles de l'Amiral, parlant au Besme,

Besme, furent: Mon enfant, tu ne feras ia pourtāt
ma vie plus brieue.

On ne pardonna à pas vn de ceux de la maison
de l'Amiral, qui se laisserent trouuer, que tous ne
fussiez tuez.

Le corps mort de l'Amiral fut ietté par Sar-
laboux par les fenestres de sa chambre, en la cour
de son logis, par le commandement du duc de
Guyse, & du duc d'Aumale (qui y estoit aussi ac-
couru) & le voulurent voir mort deuant que par-
tir de là.

Le iour de la blessure de l'Amiral, le Roy auoit
baillé aduis à son beap frere le roy de Nauarre,
de faire coucher dans sa chābre dix ou douze de
ses plus fauoris, pour se garder des desseins du
duc de Guyse, qu'il disoit estre vn mauuais gar-
çon, Or ces gétils-hommes là, & quelques autres
qui couchoyent en l'antichambre du roy de Na-
uarre, furent menez hors desdites chambres, a-
pres la mort de l'Amiral, & desarmez de l'espee
& dague qu'ils portoyent, par les mains de Nan-
cé, & des soldats de la garde du Roy, & menez iuf-
ques à la porte du Louure: là (le Roy les regar-
dant par vne fenestre) furent tuez en sa presence.
Entre ceux là estoient le baron de Pardillan, le
capitaines Piles, sainct Martin-Bourfes, & autres
dont ie ne scay le nom.

Alors on amēa le roy de Nauarre, & le prin-
ce de Condé au Roy, lequel les voyant leur dit,
qu'il n'entendoit supporter dorefnauant en son
Royaume, plus d'vne religion: partant il vouloit
qu'ils vesquissent à la façon de ses predecesseurs,

à sauoir qu'ils allaissent à la messe, si leur vie & leurs biens leur estoient en quelque recommandation.

Le Roy de Nauarre (sans toutes fois condescendre à la proposition du Roy) luy respondit fort humblement: & le prince de Condé, qui est d'une nature vn peu plus brusque, ayant respondu aussi vn peu plus asprement, ne fut menacé par le Roy de moins, que de la perte de sa teste, s'il ne se rauisoit dans trois iours, que le Roy luy bailloit pour tous delais, l'appellant opiniastre, obstiné, seditieux, & fils de seditieux.

Les autres Huguenots qui estoient dedans le Louure, auxquels à prix on priere on auoit iusqu'à lors sauué la vie, promettoient de faire tout ce que le Roy commanderoit. Entre autres, Grammont, Campane, Duras, & certains autres, eurent d'autant plus facilement leur pardon, que le Roy scauoit fort bien, qu'ils n'auoyent iamais eu que peu ou point de religion. A l'instant on sonna le tocin du Palais, afin qu'on se ruast sur les autres Huguenots de toutes qualitez & sexes) qui estoient dās la ville: leur pretexte estoit, vn bruit qu'ils firent contre, qu'on auoit descouuert vne conspiration faite contre le Roy, sa mere, & ses freres, par les Huguenots: lesquels auoyent desia tué plus de quinze soldats de la garde. (ce disoyent ceux qui estoient morts) partant le Roy commandoit qu'on ne pardonnast à pas vn Huguenot.

Les Courtisans, & les soldats de la garde du Roy, furent ceux qui firent l'exécution sur la Noblesse, finissant avec eux (ce disoyent-ils) par fer & des-

& desordres les proces, que la plume, le papier, & l'ordre de iustice, n'auoyent iusqu'a lors sceu vuidar. De sorte, que les chetifs, accusez de conspiration & d'entreprise, tous nuds, mal-auisez, demi-dormans, desarmez, & entre les mains de leurs ennemis, par simplicité sans loisir de respirer, furent tuez qui dans leurs lits, qui sur les toits des maisons, & qui en autres lieux, selon qu'ils se laissent trouuer.

Le comte de la Roche-foucault, qui iusques apres onze heures de la nuit du samedi, auoit deuiſe, ris, & plaisanté avec le Roy, ayant à peine commencé son premier somme, fut reſueille par six masques, & armez, qui entrerent dans ſa chambre: entre lesquels cuidant le Roy estre, qui vint pour le ſonner à ieu: il prioit qu'on le traitast doucement, quand apres luy auoir ouuert & ſaccagé les coffres, vn de ces masques (valet de chambre du duc d'Aniou) le tua, par le commandement de ſon maistre.

Bien eſt vray que le capitaine la Barge, qui eſtoit l'vn des masquez, auoit eu commandement du Roy de l'aller tuer avec promeſſe d'auoir la compagnie de gendarmes du comte de la Roche-foucault, ny eſtant autrement voulu aller qu'à celle condition. Et quoy que le valet, comme on m'a dit, l'ait anticipé à tuer, ſi n'a-il pas pourtant moins eu la compagnie du comte meurtry.

Teligny fut veu de pluſieurs courtiſans, & quoy qu'ils euſſent charge de le tuer, ils n'eurent

oncques la hardiesse de ce faire en le voyant, tant il estoit de douce nature, & aimé de qui le connoissoit : à la fin vn qui ne le connoissoit pas, le tua.

Le marquis de Renel fut chassé tout en chemin, iusques à la riuiere de Seine, par des soldats & le peuple, & là fait monter sur vn petit bateau, fut tué par Bussy d'Amboyle son cousin.

Monsieur frere du Roy, pour gratifier à l'Archan capitaine de sa garde amoureux de la Chastegnèraye, enuoya tuer par les soldats de sa garde, le seigneur de la Forse son beau-pere : & cuidant auoir tué deux des freres de la Chastegnèraye, il ne s'en trouua qu'vn mort, l'autre estoit seulement blessé, & caché sous le corps mort de son pere qui luy estoit trebuché dessus, d'où sur le soir il se despestra se glissant iusques dedès le logis du seigneur de Biron son parent : Ce que sachant la Chastèneraye sa sœur, marrie de ce que tout l'heritage ne luy pouuoit demeurer, vint trouuer le seigneur de Biron à l'Arcenal, où il estoit logé, seignant d'estre bien aise que son frere fust eschappé, & disant qu'elle desiroit le voir & le faire penser : Mais le seigneur de Biron qui s'aperceut de la fraude ne le luy voulut descouurir, luy sauuant par ce moyen la vie.

Le president de la Place, homme fort docte, & rare, fut à coups de hallebarde mené iusques à la Seine, tué & ietté dans l'eau : autant en fut fait à Pierre Ramus, lecteur publique du Roy. A l'auocat de Chappes aussi, & à l'Omenie secretaire du Roy, apres luy auoir fait faire (sous promesse de luy

DIALOGUE I.

61

luy sauuer la vie) donaison du plus beau de son bien, & resignation de son estat de secretaire: plusieurs autres furent massacrez de mesmes, desquels ie ne sauroy dire les noms.

Les commissaires, quarteniers, & dixeniers de Paris, alloient avec leurs gens de maison en maison, là où ils cuidoyent trouuer des Huguenots, se faisant ouuir les portes par le Roy, & vengeant sur pources artisans, ieunes, vieux, femmes & enfans Huguenots, leur conspiration pretendue, sans auoir esgard à sexe, aage, ou condition quelconque: Estans à ce faire animez & induits, par les ducs d'Aumale, de Guyse, & de Neuers, qui alloient par les rues disans, Tuez tout, le Roy le commande. Les charrettes chargees des corps morts de damoiselles femmes, filles, hommes & enfans, estoient conduits à la riuere.

De bon heur, le seigneur de Fontenay, frere de monsieur de Rohan, le Vidame de Chartres, le comte de Mont-gomery, le seigneur de Caumôt, l'un des Pardillans, Beauuois la Nocle, & plusieurs autres seigneurs & gentils hommes Huguenots, estoient logez aux fauxbourgs saint Germain, vis à vis du Louure, la riuere entre deux. Et Dieu voulut que Marcel, preuost des marchés de Paris, ayant des le samedi au soir eu commandement du Roy, de luy tenir mille hommes armez prest sur la minuit du Dimanche, pour les bailler à Maugiron (auquel il auoit donné charge de depescher ceux des faux-bourgs, ayant aussi commandé au commissaire du quartier & au Contrerolleur du Mas, de le guider avec sa trou-

pe par les logis des Huguenots) n'eust pas ses gres prests, & que du Mas Commissaire, s'endormit plus de l'heure assignee: & cependant vn certain homme (qu'on n'a pas veu ny cognu depuis) qui estoit passe dans vne nacelle de la ville aux faux-bourgs saint Germain, ayant veu tout ce qui auoit esté fait toute la nuit sur les Huguenots en la ville, auertit environ les cinq heures du Dimanche matin, le conte de Montgomery de ce qu'il en scauoit. Le conte de Montgomery en bailla auertissement au Vidame de Chartres, & aux autres seigneurs & gentilshommes Huguenots logez aux fauxbourgs: plusieurs desquelz ne se pouuans persuader que le Roy fust (ion ne dy pas au heur, mais seulement consentant de la merrie) se resolurent de passer avec barques la riuere, & aller trouuer le Roy: aimant beaucoup mieux se fier en luy, qu'en fuyant; monstrent d'en auoir quelque des fiance: & d'autres y en auoit, lesquels euidans que la partie fust dressée contre la personne du Roy mesme, se vouloyent aller rendre pres de sa personne, pour luy faire treshumble seruice, & mourir si besoin estoit à ses pieds: & ne tarda gueres qu'ils virent sur la riuere, & venir droit à eux (qui estoient encore es faux-bourgs) iusqu'à deux cens soldats armez de la garde du Roy, crians; Tue; tue: & leurs tirans hure que boufades à la veue du Roy, qui estoit aux fenestres de sa chambre, & pouuoit estre alors environ le sept heures du Dimanche matin. Encores m'a-on dict que le Roy prenant vne harquebousse de chasse entre ses mains, en tenant Dieu; dit

Tirons,

Tirons, mort. Dient; ils s'enfuyent. A ce spectacle ne sachas les Huguenots des faubourgs que croire, furent contraincts qui à pied, qui à cheual, qui bottés, & qui sans bottes & espérons, laissant tout ce qu'ils auoyent de plus précieux, s'enfuir pour sauuer leur vie, là où ils cuidoyent auoir lieu de refuge plus assuré. Ils ne furent pas parus que les soldars, les Suyffes de la garde du Roy, & aucuns des courusans, saccagerent leurs logis, tuans tous ceux qu'ils trouuerent de reste.

Encores vint-il bien à propos, que le duc de Guyse voulût sortir par la porte de Bussy, se trouua auoir esté pris vne clef pour l'autre, ce qui donnant plus de loisir de monter à cheual aux paresseux. Et ne laisserent pourtant d'estre poursuuis par le duc de Guyse, le duc d'Anmale, le cheualier d'Angoulesme, & par plusieurs gentils hommes tueurs, enuiron huit lieues loin de Paris, le duc de Guyse fut iusques à Montfort, où il s'arresta, & manda à saint Cegies & autres gentils hommes d'alentour, de son humeur & partisans siens, de faire en sorte, que lesdicts seigneurs & gentils hommes qui se sauoyent de vitesse, n'eschappassent point, tant en enuoya-il dire à ceux de Houdā & de Dreux. En ceste chasse d'hommes, il y en eut quelques vns de bléssez, & bien peu où point de tuez.

Les duc de Guyse & d'Anmale, quelque semblant qu'ils fissent s'y deporterēt assez doucement, & comme si leur cholere fust appaisée apres la mort de l'Ammiral, ils sauierent à beaucoup la vie, mêmes en leur maison de Guyse, où le seigneur

d'Acier, & quelques autres Huguenots se retirèrent à sauueré: tellement qu'à leur retour de la poursuyte, & quelques iours apres, le Roy leur en fit mauuais visage, croyant que ceux qui estoient reschappez, n'estoient sauuez que par leur faute.

Tout ce iour de Dimanche 24. d'Aoust, fut employé à tuer, violer, & saccager: de sorte, qu'on croit que le nombre des tuez ce iour-la dans Paris & les faux-bourgs, surpasse dix mille personnes, tant seigneurs, gentilhommes, presidens, conseillers, aduocats, escoliers, medecins, procureurs, marchands, artisans, femmes, filles, qu'enfans, & prescheurs. Les rues estoient couuertes de corps morts, la riuere teincte en sang, les portes & entrees du palais du Roy peinctes de mesme couleur: mais les tueurs n'estoient pas encores saoulez.

Le Roy, la Roynne sa mere, & messieurs ses freres, & les dames sortirent sut le soir, pour voir les morts l'un apres l'autre: Entre autres, la Roynne mere voulut voir le seigneur de Soubise, pour sauoir à quoy il tenoit, qu'il fust impuissant d'habiter avec sa femme.

Vers les cinq heures apres midy de ce Dimanche, il fut fait vn ban avec les trompettes de par le Roy, Que chacun eust à se retirer dans les maisons, & que ceux qui y estoient, n'eussent à en sortir hors: ains fust seulement loisible aux soldats de la garde, & au commissaires de Paris avec leurs troupes, d'aller par la ville armez, Sur peine de grief chastiment à qui feroit au contraire.

Plusieurs ayans ouy ce ban, pensoient que l'af faire

faire se mitiguerait : mais le lendemain & iours
suyuans, ce fut à recommencer.

Ce iour mesme de Dimanche, le Roy escriuit
des lettres à ses ambassadeurs pres les princes e-
strangers, & aux gouuerneurs des prouinces, &
villes capitales du Royaume, les auertissant que
l'homicide de l'Amiral son trescher & bien aimé
cousin, & des autres Huguenots, n'auoit pas esté
fait de son consentement, ains du tout contre sa
volonté. Que la maison de Guyse, ayant descou-
uert que les amis & parés de l'Amiral, vouloyent
de sa blessure faire quelque haute vengeance:
pour les anticiper, auoyent assemblé des gentils-
hommes & des Parisiens leurs partisans, en tel
nombre, qu'ayans premierement forcé la garde
que le Roy auoit dōnée à l'Amiral, & estans en-
trez en son logis le samedi de nuict, ils l'auoyent
tué, luy & ses amis qu'ils auoyent peu rencōtrer,
au tresgrand regret du Roy, de la Royné sa mere,
& de ses freres, estant contraint de l'endurer, &
pour la crainte qu'il auoit de sa propre personne,
se contenir dedans le Louure, où il auoit avec luy
son trescher frere le roy de Nauarre, & son bien-
aimé cousin le prince de Condé, qui iouyroient
de pareille fortune que luy: Ce qu'il vouloit bien
que tout le monde sceust, & entēdist le desplaisir
qu'il auoit eu, de voir, qu'ayant tant de fois tenté
la sincere reconciliation du duc de Guyse, & de
l'Amiral, c'estoit neantmoins pour neant.

Avec ces lettres, le Roy enuoya ensemble des
patentes, par lesquelles il estoit deffendu de por-
ter armes illicites, de faire assemblees illicites, ou

chose aucune en fraude, & alencontre des Edicts de paix, sous le benefice desquels, il commandoit à tous ses suiets, de se comporter & viure paisiblement l'un avec l'autre: Ces lettres estoient signees par Pinart secretaire d'estat, le 24. d'Aoust.

La Roynne-mere escriuit aussi des lettres ausdits gouverneurs & ambassadeurs, de mesme substance que les lettres du Roy. N'en l'une n'en l'autre de ces lettres, il n'estoit faite aucune mention de la conspiratiō de l'Amiral, ne de ses consorts. Mais combié que ces lettres fussent enuoyees par les prouinces de la France, dans Paris on n'oyoit parler de chose qui en approchast, ne qui tendist à appaiser la furie des seditieux.

Le lundi 25. d'Aoust, les Parisiens ayans assis des gardes aux portes de leur ville, par commandement du Roy qui en voulut auoir les clefs, afin (ce disoit-il) que nul Huguenot eschappast par cōpere ou par commere, apres auoir moissonné le champ à grand ras & à plaine main, ils alloient cueillant çà & là les espics restans du iour precedent: menaçant de mort quiconque receleroit aucun Huguenot, quelque parent ou amy qu'il luy fust: de sorte, que tant qu'ils en trouuerent de reste, furent tuez, & leurs meubles baillez en proye comme aussi les meubles des absens.

Le Roy donna aux Suysſes de sa garde, pour le bon deuoir qu'ils auoyent monstré en cest affaire, le sac & pillage de la maison d'un tres-riche lapidaire, nommé Thierry Baduere: i'ay ouy dire, que ce qu'on luy a pillé, valoit plus de deux cens mille escus.

Le pillage des seigneurs, gentilshommes, marchands, & autres Huguenots tuez, estoit fait par autorité priuée, ou donnée & départi par le Roy à ses courtisans, & autres siens bons teniteurs: desquels les aucuns trouuâs quelque chose de singulier parmi la desponille des morts, le venoyent offrir & presenter au Roy, à sa mère, ou à quelque autre des Princes à qui ils estoient plus affectionnez.

En ces entrefaites le Roy assemble son conseil, auquel furent monstrees par Monsieur frere du Roy certaines lettres du mareschal de Montmorency, à Teligny, du vendredi 22. d'Aoust apres la blessure de l'Amiral, en response de celles que Teligny luy en auoit escrit: & furent lesdictes lettres trouuees dâs les coffres & entre les papiers de Teligny mort. Par icelles le mareschal de Montmorency monstroie ouuertement, le desplaisir qu'il auoit receu, entendant la blessure de l'Amiral son cousin: Qu'il ne vouloit pas en pour suyre moins la vengeance, que si l'outrage eust esté fait à sa propre personne, n'estant pas pour laisser en arriere, chose qui peust seruir à cest effect, sachât combien vn tel acte estoit desplaisant au Roy.

Or auoit-il esté conhelu au secret conseil d'entre le Roy, la Royne mere, Monsieur frere du Roy le duc d'Aumale, le duc de Neuers, le comte de Retz, Lانسac, Taucanes, Moruilliers, Limoges, & Villeroy (venu quelques iours auant la tuerie) qu'aussi tost que l'Amiral & les Huguenots seroyent depeschez dâs Paris, le duc de Guise, & ceux

de la maison vuideroient, & se retireroient hors de Paris en quelqu'une de leurs maisons: afin qu'il semblast mieux à toute la France, & aux regions voisines, que c'estoyent ceux de Guyse qui auoyent fait le tout, sans le sceu du Roy: pour venger sur l'Amiral & autres Huguenots, la mort du vieux duc de Guyse, qu'un Huguenot auoit tué au premiers troubles de la France. Voila pourquoy en ses lettres du Dimanche, il auoit le tout ietté sur ceux de Guyse: mais ceux de Guyse voyans l'atrocité du faict auenu, & considerans qu'ils attiroient sur eux & leur posterité l'ire de tous hommes, à qui l'humaine société est chere: & par conséquent se mettoient en butte, à laquelle chacun viseroit, comme sur les seuls auteurs & coupables: prenoyans, di-ie, le mal qui leur en pourroit auenir, estans retournés dans Paris, n'en voulurent sortir, n'abandonner la cour, demandans au contraire instamment, que le Roy aduouast le tout.

Le Roy avec le mesme conseil que dessus, tant à l'occasion des lettres du mareschal de Montmorency (qui prenoit pretexte sur la volonte du Roy de se vouloir véger) que par ce que ceux de Guyse ne vouloyent sortir hors de Paris, ny se charger de la faute fut contraint le tout aduouer: Car disoyent ceux de son conseil, si le mareschal de Montmorency, seulement pour la blesseure de l'Amiral son cousin, est si fort piqué, & menace tant: que fera-il quand il en entendra la mort, & de tant de gens qu'il aimoit? & si la maison de Guyse ne s'en charge, comment couurira-on le faict?

Partant, le Roy par l'avis de son dict conseil, rescrivit

DIALOGUE II.

rescriuir des lettres à ses ambassadeurs, & aux gou-
uerneurs des provinces, & villes principales de la
France: par lesquelles il les auertissoit, que ce qui
estoit auenu à Paris, ne concernoit aucunement
la religion, ains auoit esté seulemēt fait pour em-
pescher l'executiō d'une mandite cōspiratiō, que
l'Amiral & ses alliez auoyent faite, contre luy, sa
mere & ses freres: partant vouloit que ses Edicts
de pacification fussent observez: Que s'il auenoit
que quelques Huguenots, esmeus des nouvelles
de Paris, s'assemblassent en armes en quelque lieu
que ce fust, il commandoit à seldits gouuerneurs
de tenir la main qu'ils fussent dissipez, & rompus.
Et afin que par les studieux de nouveauté, quel-
que sinistre cas n'aduint, il entendoit que les por-
teurs des villes de son Royaume, fussent bien & di-
ligemment gardez: remettant sur la creance des
porteurs, le surplus de sa volonte.

Ces lettres ne furent pas si tost receues à Me-
aux, Orleans, Tours, Angiers, Bourges, Thoulou-
ze, & en plusieurs autres citez, que les Huguenots
par le commandement des gouuerneurs, y furent
tuez. Quelques gouuerneurs moins cruels, com-
me Mandelot à Lyon, & Carrouges à Rouen, se
contenterent pour le commencement de faire em-
prisonner les Huguenots de leurs villes: mais peu
de iours apres, aussi bien furent-ils tuez.

Le mesme iour du lundy au matin, le Roy en-
uoya quelques capitaines & soldats de sa garde à
Chastillon sur Loir, pour luy amener les enfans
de l'Amiral, & de son feu frere d'Andelot, de gré,
ou par force: mais on trouua les aînez partis, &

desia sauuez à la fuite.

Le duc d'Aniou enuoya pareillement des soldats de sa garde à la campagne, es enuiron de Paris, visiter les Huguenots dans leurs maisons aux champs, & les y tuer. Et afin que nul ny fust espargné, il enuoyoit à point nommé en diuers quartiers, ceux de ses soldats qui ny cognoissoyent personne, tellement qu'aussi il n'en espargnerent pas vn, excepté quelques vns qui furent prins à rançon par ceux qui estoient plus frians de l'argent. Et si ne laissoyent pas pourtaut de tuer les prisonniers apres leur rançon payée.

Ces iours de dimanche & de lundy, le temps fut beau & serain à Paris, & es enuiron, tellement que le Roy s'estant mis aux fenestres du Louure, contemplant le temps d'ice, Qu'il sembloit que le temps se resiouist, de la merie des Huguenots.

Enuiron le midi du lundy (hors de toute saison) on vit vn aubespain fleury au ueniet de saint Innocent: Si tost que le bruit en fut espandé par la ville, le peuple y accourut de toutes parts, criant, Miracle, miracle, & les cloches en carrillonnerent de ioye. On fut contraint pour empescher la foule du peuple, & afin que le miracle (qui estoit comme il a esté scéu, fait par l'artifice d'un bon vieux homme de cordelier) ne fust descouuert, & auilé: on fut, dis-je, contraint d'asseoir des gardes à l'entour de l'aubespain, pour empescher le peuple de s'y approcher de trop pres. Il n'y eut pas fante de gens qui interpretoyent ce miracle ne vouloir de noter autre chose, sinon que la France recoutreroit sa belle fleur & splendeur perdue, Le peuple

s'en

s'en retournant de la veüe de l'aubespini content & satisfait, pensant que Dieu par vn tel signe approuuast toutes leurs actions, s'en alla droict au logis du defūct Admiral: où ayāt trouuē son corps mort, le prindrēt, & l'ayās trainé par les rues iusques au bord de la riuiere, luy coupperent le membre, & puis la teste, qu'vn soldat de la garde (par commandement comme il disoit) porta au Roy: le trone, avec dagues & courteaux lacerē, & deschi querē en toutes sortes par la populasse, fut à la fin trainé au gibet de Montfaucon & là pendu par les pieds.

Le mardi 26. d'Aoust, le Roy accompagné de ses freres, & des plus grāds de sa cour, s'en alla au Palais de Paris (qu'on appelloit iadis la cour des Pairs de France, & le liēt de iustice du Roy) Là se ant en plein senat, toutes les ph. ābres assemblees, il declara tout haut, que ce qui estoit auent dans Paris, auoit estē fait non seulement par son consentement, ains par son commandement, & de son propre mouuement. Partant entendoit il que toute la louange & la honte, en fussent reuenues sur luy.

Alors le premiet President, au nom de tout le Senat, en louant l'acte, comme digne d'vn grand Roy, luy respondit, que c'estoit bien fait, & qu'il l'auoit iustement peu faire.

Que qui ne sealt bien dissimuler ne sealt re-
gner.

Le pol. C'estoit bien loin de faire comme la Vacquerie, iadis President en mesme lieu & charge, lequel, comme Pasquier le recite en son liure des

recerches, Estant pressé par le roy Loys 11. d'emologuer vn Edict qui n'estoit point de iustice, & pour ce qu'il ne le vouloit faire estant menacé par ce Roy là de la mort, & tout le parlement aussi, s'habilla, & avec luy tous les Senateurs de Paris de robes rouges, & en cest equippage s'en alla trouver le Roy qui estoit courroucé outre mesure. Le Roy esmerueillé de les voir en vn tel habit hors de saison, les enquit de ce qu'ils cerchoyent. Surquoy la Vaquerie respôdant pour tous, Nous cerchons la mort (dit-il) Sire, de laquelle vous nous avez menacez si nous ne confirmiôs vostre Edict. Estans tous appareillez de la souffrir plustost que de faire chose contre nostre deuoir & consoience.

Libist. Cestuy-cy n'auoit garde de faire le semblable, il prend trop de plaisir à toute sorte d'injustice pour s'y vouloir opposer. Mais, pour retourner à mon histoire, Ainsi que le Roy alloit au palais, vn gentil-homme fut reconnu en la troupe pour Huguenot, & aussi tost tué, assez pres du Roy (qui en se retirant pour le bruit, ayant entendu que c'estoit) Passôs outre, dit-il, pleust à Dieu que ce fust le dernier.

Ce iour de mardi, & autres iours suyans, il y eut peu de Huguenots tuez dans Paris, Car aussi y en auoit-il peu de demeurez de ceste.

Quelques Catholiques, prindrent la hardiesse de sauuer la vie à aucuns de leurs anciens amis & parëns. Entre autres, Feruaques la voulut sauuer au capitaine Monins, pour lequel il alla prier le Roy, & pour tous ses seruices passez, de luy donner

per la vie qu'il luy auoit sauuee iusques à l'heure, mais ce fut en vain, car le Roy luy commanda de tuer Monins, si luy mesme ne vouloit mourir de la main de Charles. Feruaques eut horreur du faict (quoy qu'il fust fort alpre ennemy des Huguenots, & qu'il en eust rué & saccagé plusieurs de sa main les iours precedens) pour l'amitié particulière qu'il portoit à Monins: toutefois il fut contraint de desconrir où il estoit caché, auquel aussi tost fut enuoyé vn meur qui le depescha.

Le semblable est auenu à quelques autres Huguenots, lors qu'ils cuidoyent estre eschappez.

Le ieu di 28. iour d'Aoust, fut celebré dans Paris vn Iubilé extraordinaire, avec la procession generale, à laquelle le Roy assista: ayant premièrement sollicité (mais en vain) le roy de Nauarre par douces paroles, & le prince de Condé par menaces de s'y trouuer.

Le mesme iour furent publices des lettres patentes du Roy, par lesquelles ouuertement il declairoit, qu'il ne vouloit plus vser de paroles couuettes, ny de dissimulations: Que la tuerie des Huguenots auoit esté faite par son commandement: à cause d'vne maudite conspiration faite par l'Amiral, contre luy, sa mere, ses freres, & autres princes & grans seigneurs de la cour, n'entendâr pourtant que les Edicts de pacification fussent moins que bien obseruez: avec tel si toutesfois, que les Huguenots ne feroient faire aucuns presches, ny assemblees, iusques à ce qu'autrement y fust pourueu.

Au premier exemplaire desdictes lettres, le roy

de Navarre ny estoit pas compris : mais sachant bien qu'on tireroit de luy tout le tesmoignage qu'on voudroit, il sembla bon au conseil de l'y nōmer.

Ces lettres patentes, furent enuoyees par courriers expres à tous les gouuerneurs de la France, avec d'autres lettres particulieres du Roy de mesme substance : Excepté qu'il y estoit adionsté un commandement, Qu'incontinent les lettres receuës, les gouuerneurs fissent tailler en pieces tous les Huguenots que lon trouueroit hors de leurs maisons. Aucuns Huguenots (que la peur auoit fait sortir hors de leurs maisons) entendant ce mandement, se retournoyent mettre dedans : les autres qui ne s'y osoyent fier, & se trouuoient dehors, soudain estoient tuez, autres prins à rançon : Mais à la fin, ceux qui obeissans au mandement s'estoyent retirez en leurs maisons, ne furent pas de meilleure condition que les autres. Et toutefois les gouuerneurs ayās receu lesdictes lettres, donnoyent à entendre, qu'ils ne recherchoyent d'entre les Huguenots, que les coupables de ceste derniere conspiration de l'Amiral : que quant au passé, ils n'y vouloyent pas seulement toucher, n'y s'en souuenir.

Mais pource que peu de iours apres fut adionsté ausdictes lettres, que les prisonniers fussent deliurez, & que nul ne fust fait dorésnauant prisonnier, excepté ceux qui es guerres ciuiles de la France, auoyent eu quelque charge pour les Huguenots, manié affaires, ou autrement en auoyent eu intelligence : desquels si aucun estoit pris, on l'eust

à re-

à remettre entre les mains du gouverneur de la ville, ou du pays, qui entendroit du Roy ce qu'il luy plairoit d'en ordonner. Et toutefois on voyoit que les prisonniers n'estoyent point deliurez, ains tous les iours en emprisonnoit-on de nouveaux. Plusieurs d'entre lesdicts Huguenots moins credules que les autres, ont pense faire plus sagement de sortir viftement hors de France que d'y demeurer plus longuement: mais ils n'ont pas si tost esté hors du Royanme (côbien qu'ils se soyent retirez es terres côfederées au Roy) que les officiers en beaucoup d'endroits, leur ont saisi & annoté leurs biens, les ont confisquez, vendu les meubles d'aucuns, & d'aucuns autres saçagez & pilliez.

Or pour retourner aux choses de Paris, le Roy le 5. iour du mois de Decembre, ayant fait venir à soy Pezon Bouchier (l'un des conducteurs des Parisiens) luy demanda, s'il y auoit encôres dâs la ville quelques Huguenots de reste: A quoy Pezon respondit, qu'il en auoit ietté le iour auparavant six vingts dans l'eau, & qu'il en auoit encôres entre ses mains autant pour la nuit venant. Dequoy le Roy grandement resiouy, s'en print à rire si fort, que ne le scauriez croire.

Le 9. iour de Septêbre, le Roy esmeu de peur, & de cholere tout ensemble, iurant & blasphemant qu'il vouloit tuer de sa main propre tout le residu des Huguenots, commanda qu'on luy apportast ses armes, se fit armer, & fit venir à soy les capitaines de ses gardes, disant que par la mort-Dieu, il vouloit commencer à la teste du prince

de Condé. Adonc la Royne regnante s'agenouillant deuant luy, le supplia qu'il ne fist point vne chose de si grande consequence, sans l'avis de son conseil. Le Roy aucunement vaincu des prieres de sa femme, souppa & dormit avec elle; Le matin venu (ce feu luy estant vn peu passé) il fit venir le prince de Condé, auquel il proposa trois choses, la messe, la mort, ou prison perpetuelle; & qu'il aduisast laquelle des trois luy agreeroit le plus. Le prince de Condé respondant luy dit, Que moyenant la grace de Dieu, il ne choisiroit jamais la premiere: les deux dernieres, il les laissoit (adres Dieu) à l'arbitrage & disposition du Roy.

Vray est qu'ayant entendu qu'on luy preparoit vne chambre à la Bastille (où lon a accoustumé d'emprisonner les Princes) i'ay ouy dire, que ce jeune prince de Condé, a changé du depuis d'avis.

Peu de iours apres, on a imprimé avec priuilege du Roy, certains liures mordans & plein d'injures, contre l'Amiral: esquels nommément est disputé & maintenu, qu'il a esté loisible au Roy de traiter ainsi ses suiets, pour la religion violee, ne plus ne moins que furent chastiez les sacrificeurs de Baal. Mais de la conspiration de l'Amiral, point de nouvelles, ces liures n'en dient rien de particulier: & les cōseillers & courtisans à qui i'en ay parlé auant mon depart (entre autres, messieurs de Foix, & de Mal-assise) s'en moquent disans par leur foy, que ç'a esté vne galante couuerture: recognoissant le faict si barbare & diaboliquement cruel, qu'on ne luy peut donner autre titre

tre (toutefois il est mal caché, à qui le cul paroist.) Mais quoy qu'il en soit, ils disent, que le Roy veut qu'on croye, qu'il y a eu de la coniuration. Et tout ce qu'il y a de bon c'est, qu'ils ont nommé le roy de Nauarre, entre ceux que les Huguenots vouloyent tuer.

Le pol. C'a esté vne sorte inuention que celle-la, pour faire croire la conspiration : & encore me semble plus estrange, puis qu'ils se vouloyent seruir de ce pretexte, pourquoy le Roy a mandé à tous ses officiers, que quoy qu'il en puisse aduenir, il ne veut qu'il y ait autre religion que la siene en son Royaume : & cependant il veut faire croire aux Princes estrangers, qu'il veut entretenir l'Edict de pacification.

Ali. Je ne trouue cela estrange : car le diable, ny ses enfans, ne se scauroyent aider que de leurs outils : à scauoir, du mensonge, ce qui est vne grande consolation pour les esleus, sachant que la verité surmonte.

Phi. Tu vois cependant Alithie, quel blasme on nous met à sus, & la façon dont ont nous traicte, & le tout pour l'amour de toy.

Ali. Ce n'est pas chose nouuelle, de voir mes amis hays, blasmez, calōniez, barus, & le plus souvent tuez. Vne infinité d'histoires tant prophanes qu'ecclesiastiques & saintes, nous font ressentir la foy, que ce n'est que leur ordinaire. La verité (ce dit l'autre) engendre haine : La croix est comme collee à l'Euangile. Vous pleurerez, dit Iesus Christ en vn mot, & le monde rira.

L'hist. Pour conclusion, par toute la France où le

Roy a pouuoir, qui ne veut aller à la messe: sans qu'il meure, ou qu'il fuye secrettement hors du Royaume: Et croit-on que depuis le 24. d'Aoust iusques à maintenant, il y a eu plus de cent mille personnes Huguenotes tuées par toute la France, sous pretexte de leur conspiration: Encores ne sont-ils pas saoulez, leur cholere n'est point assouuie.

L'egl. O Dieu tout-puissant, ô pasteur d'Israel, iusques à quand fumeras-tu contre l'oraison de ton peuple? Tu l'as repeu de pain de larmes, & l'as abreuiué de pleurs. Tu nous as mis en querelles contre nos plus prophes, & en moqueries parmi les nations. Tu as transporté ta vigne d'Egypte, tu l'as plantée, & luy as préparé le lieu, afin qu'elle y prinst racines & s'estendit, en remplissant la terre: Pourquoi d'oc as-tu rompu ta haye, la baillant en proye aux passans? pourquoi a elle esté consumée par le sanglier, & deuoree par les bestes sauuages? Les gens sont entrez en ton heritage, ils ont baillé les corps de tes seruiteurs en viande aux corbeaux & la chair des bien viuans aux bestes de la terre. Ils ont espars le sang des tiens, & n'y auoit aucun qui les enseuelist. Iusques à quand Seigneur, te courrouceras-tu? ton ire sera-elle pour iamais embrasée? Respan Seigneur tes indignations, sur les gens qui ne te cognoissent point, & sur les royaumes qui n'inuoquent point ton Nom: car ils ont presque esteinte toute la posterité de Iacob, & ruiné sa demeure. Que la vengeance du sang de ceux qui te reclamoyent espan du contre tout droict, soit cognue par toute la terre

terre: Veuilles, grand Dieu, auoir esgard aux cris & gemissemens de tant de pources yefues, & de pources enfans orphelins. Souuienne-toy des plainctes des pri'onniers. Relue en vie selon la grandeur de ta force, tes enfans destinez à la mort. Et rends à nos voisins sept fois au double, l'outrage duquel ils t'ont diffamé, Seigneur.

Phil. Amen.

L'hst. Encore n'est-ce pas tout: Car comme ie disois tantost (lors que tu m'as interrompu) quelque grande tuerie qu'il y ait en France, la cholere du Roy ne passera iamais, pendant qu'il y aura vn Huguenot en vie. Encore iure-il par le ventre Dieu, qu'ils ont beau faire, que la Messe ne les sauuera-ia.

Al. Iamais en sa vie il n'a dit parole plus veritable: Mais comment l'entend il ie te prie?

L'hst. Il n'a garde de l'entendre comme les Huguenots l'entendent, qui maintiennent que le Pape, nostre bonne intention, nos bonnes ceuures, les merites des Saincts, le bois de la sainte croix, les grans perelinages, l'eau beniste, la sainte & digne messe, & tout cela ensemble, & chacun d'eux seul & pour le tout, ne nous peut sauuer: ains seulement Dieu par sa pure grace, & par la misericorde qu'il fait à ceux qui esperét en luy, despoillez de toute arrogance & fierté, humiliez & abbattez par le sentimét de leurs fautes, & appuyez sur le seul merite de la mort & passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Il n'a di-ie, garde de parler de ce salut-là, il n'y pense pas.

Al. Ie le croy. Il appert euidentement par ses

ceures, qu'il n'en a ny soin ny cure: Et toutefois si y faut-il penser, Historiographe mon amy, & y entendre continuellement: ce doit estre nostre principal but. Mais s'il plaist à Dieu, nous en parlerons à loisir, deuant que nous-nous laissions l'un l'autre. Tu entendras possible, ce que tu n'as iamais appris, quoy qu'il semble que tu en ayes ouy parler quelque fois: Pour maintenant il est question de poursuyure ton histoire, & de nous dire (si tu le scais) comme c'est que le Roy entend ce que tu as dit.

L'hist. Je te le diray tout à ceste heure, & t'esouteray quand tu voudras: aussi bien ne scay-je dire (quand il est question de salut) où c'est que i'en suis. L'ignorance de nos curez, & la nostre, nous a logez touchant cela, chez Guillor le songeur (cōme on dit.)

Le pol. Je seray s'il te plaist de la partie, Alithie, aussi bien ne voy ie point de religion, ne de voye de salut, ains plustost tout atheisme, & chemin de perdition parmi nous. On a beau se dire tref-chrestien, il est tout clair qu'on ment fausement.

Ali. Je suis bien aise de vous voir en chemin de vouloir apprendre, nous en parlerōs plus à plein Dieu aidant: Pour ceste heure oyons l'Historiographe sur son interpretation, & le reste de son discours.

L'hi. Comme ie vous ay dit, il y a des Huguenots en grand nombre, qui sont eschappez de la tuerie, tous lesquels peuvent estre repartis en deux especes: l'une sera de ceux qui s'en sont fuyz hors
la

la France, l'autre, de ceux qui y sont demeurez. Ceux qui sont sortis, se sont retirez en Suyffe, en Allemagne, en Angleterre, & es Isles qui luy sont suiuettes. A ceux-cy le Roy ne touche que par lettres, messagers, & autres menaces: taschant (comme bon pere de famille qui a soin de ses enfans) de le faire reuenir en lieu où il les puisse trouuer quand il vouldra: pour la pitié qu'il a des disettes & necessitez qu'ils endurent estans hors de leurs maisons, esquelles il desire (ce disent ses lettres) qu'ils reuiennent, pour pouuoir iouyr de leurs biens en se conformant à sa volonté, & faisant ce qu'il commandera. Ceux qui sont demeurez en France, outre les morts, sont de diuerses conditions. Les vns se sont retirez dans des villes fortes, comme vous diriez dans Montauban, Sancerre, Nismes, la Rochelle, & dans certaines autres villes. Contre ceux-cy le Roy a enuoyé ses freres pour les exterminer s'il le peut faire: pource qu'ils n'ont pas voulu laisser entrer dans les villes où ils sont, ceux qui y alloient pour les tuer de par le Roy, & qu'ils leur ont fermé les portes.

Ali. O poutres gens! leur condition sera-elle doncques pire que des bestes, à qui nature apprend de se conseruer, les armant en diuerses sortes pour leur deffense? seront-ils pirement traictez que l'esclau, à qui outre le droit de nature, celui des gens, voire la loy ciuile, permet de fermer l'huis au nez de son maistre, s'il cognoist qu'il le vueille tuer?

L'hist. Je ne scay qu'en dire: mais sur toutes les villes, il en veut à celle de la Rochelle.

Le pol. Elle l'a eschappé belle ceste pource Rochelle : Car si tu ne le scais , ie t'ose dire pour certain, que l'armee de mer de Strossy , & du Baron de la garde, qui estoit en Brouage pres de la Rochelle il y auoit plus de quatre mois , pour attendre (ce disoyent-ils en secret) la flotte d'Espagne, & la cabarre comme aussi l'Amiral le pensoit) & de là, singler à Flessinghe , ne taschoit qu'à surprendre la Rochelle à poinct nommé : & plus de deux mois auant la tuerie de Paris, la Roynie-mere auoit enuoyé à Strossy vne lettre escrite de sa main propre bien cacheree , luy deffendant par vne autre lettre qu'il receut la premiere , de ne point ouurir ceste-la, iusques au 24. iour d'Aoust : Or les mots de la lettre que Strossy ouurit le 24. d'Aoust, estoient,

STROSSY. ie vous auertis que ce iourdhuy 24. d'Aoust, l'Amiral, & tous les Huguenots qui estoient icy avec luy, ont esté tuez. Partant auisez diligemment à vous rendre maistre de la Rochelle, & faites aux Huguenots qui vous tomberont entre les mains , le mesme que nous auons fait à ceux-cy. Gardez vous bien d'y faire faute, d'autant que craignez de desplaire au Roy, Monsieur mon fils, & à moy. Et au dessous, **CATHERINE.**

Je te laisse à penser, si Dieu les a bien gardez.
L'hist. I'auoy bien tousiours creu, que l'armee de Strossy n'estoit pas pres de la Rochelle pour neant : & que les soldats qui estoient à l'entour par mer & par terre, mangeans, forçans, & pillans le bon homme , ne taschoient qu'à se rendre plus forts

forts dans la Rochelle, pour la surprétre, & y mener les mains basses, & scauoy bien qu'ils y auoyent failli deux ou trois fois: voire mesmes i'ay bien scéu, que le iour du massacre fait à Paris, il estoit entré dans la Rochelle, plus de deux cens soldats de Strossy, avec armes, faisant semblant de faire racoustrer leurs harquebuses, ou d'acheter quelques viures, & munitions: lesquels pour quelque frayeur qui les surprit, craignans que ceux de la Rochelle (jaloux des priuileges & libertez de leur ville qui les exéptent de garnison) ne se doutassent des desseins de Strossy, s'enfuyrent en tapinois tout bellement hors de la ville. Mais ie n'auoy' encores rien scéu de ceste lettre, ie n'ay garde d'oublier à la mettre en mes memoires: Voila de merueilleux traicts. On a raison de dire qu'il y a eu coniuration: Mais ç'a esté contre les Huguenots. Pources miserables! il faut bien dire que la deliurâce de ceux qui sont demeurez de reste, est miraculeuse, ayant esté si subtilement trahis! Mais pour retourner à eux: outre ceux qui se sont retirez és villes & lieux de seureté, il y en a d'autres qui ne s'y sont pas retirez, ou pource qu'ils n'ont peu, ou pource qu'ils n'ont voulu, ou ose s'y retirer.

De ceux-cy, les vns (mais en petit nombre) se tiennent coys & couuerts en leurs maisons, & sans aller ny à messe ny à matines, prient Dieu vn chacun chez soy: bien secretement toutefois, de peur d'estre surpris, attendans qu'on les accommode (c'est le mot dont vsent les tuteurs.)

Les autres, s'en vont à la Messe de gayeté de

cœur, & comme à l'enuy l'un de l'autre, blasphemement, despitent, & renient mille fois le iour, pour monstrier qu'ils n'en sont plus, faisans en tout le surplus, des vilenies, & des maux, plus que ie ne t'en scauroy reciter: vne grande partie de ceux-cy, porte les armes contre les autres Huguenots, mais le Roy ne s'y fie pas beaucoup. Et les autres vont aussi à la Messe, mais contre leur gré, & par force, comme il est aisé à iuger à leur mine & contenance, tant ils sont abbatuz & contristez, & si n'osent bonnement parler l'un à l'autre, ny se laisser rencontrer par les rues, ou en leurs maisons deux à la fois. l'estime que c'est de ceux-cy desquels le Roy parle, quand il dit, Que par la mort de Dieu, la messe ne les sauera pas, & possible entend-il aussi parler des autres qui monstrent d'y aller de plain gré, & par despit:

Alib. Je ne doute pas qu'il ne parle de tous les deux. Quel piteux & miserable estat, ne se contenter point de tuer le corps, si on ne perd l'ame quand & quand: & ne se contenter point de tuer l'ame, si le corps n'est aussi meurtry!

O Seigneur, iusques à quand?

L'egl. Benit sois-tu, Seigneur Dieu de nos Peres, ton nom est louable, & digne d'estre glorifié à jamais. Tu es iuste en toutes les choses que tu as faites: tes voyes sont droittes: tous tes iugemens par lesquels nous sont aduenues toutes ces choses, sont droituriers. Nous auons contreuenu à tes loix, nous n'auons point escouté ny gardé tes commandemens. Nous nous sommes par trop desbordez en delices, & auons cherché en la cour des

de grans (d'où par Edict solennel ta verité auoir esté bannie) les honneurs & les alliances.

Tu as vſe d'un vray iugemēt, en toutes les choses que tu as fait venir sur nous, nous liurant aux mains de nos ennemis, qui sont sans loy, & tres-meschās traistres, & à un Roy iniuste, & res-mauuais, par dessus ceux de toute la terre. Nous sommes liurez à mort pour l'amour de toy tous les iours, & sommes estimez cōme brebis de la boucherie: Nous te prions que tu ne nous liures pas ainsi à tousiours. A cause de ton Nom, ne dissipe point ton alliance, ne nous cōfonds point du tout mais fay-nous selon ta douceur, & selon la grandeur de ta misericorde, afin que la semence des tiens que tu as reseruez, croisse, vegete, & multiplie, en nombre, zele & vertu. Seigneur, tu t'es serui autres fois de l'instrument de persecution, pour l'accroisse-mēt & augmentation de ton troupeau, qui venoit seulement de naistre & s'assembler en Ierusalem, lors que tu l'espardis par la Iudee & Samarie: fay, Seigneur, que le reste des tiens que tu as espars maintenant en regions lointaines & peregrines par ceste horrible dissipation, continue tousiours en ton seruice, servant d'exemple & edification aux nations qui lesont recueillis, & portant doucement l'exil: recognoissent que toute la terre t'appartient, qu'elle toute n'est qu'une seule cité, de laquelle l'homme est bourgeois passager, en quelque climat qu'il habite: ou plustost Seigneur, donne leur de cognoistre, que nous n'auōs point icy de cité permanente, afin que cerchans la cité à venir, ils perseverent en l'esperāce de la vie biē

heureuse, que tu nous as acquise par le precieux sang de Iesus Christ ton Fils nostre Seigneur. Et en rendans leur vocation certaine, par bōnes œuvres & la saincte conuersation (que tu as ordonné aux tiens, afin d'estre glorifié en eux) qu'ils considerent les fascheuses & frequentes peregrinations d'Abrahā, d'Isaac & de Jacob qu'ils iettent l'œil sur ton Fils vnique, ton Bien aimé, fuyāt de nuit, tost apres sa naissance, en Egypte, avec sa Mere-vierge, sous la conduite de Ioseph, pour eschapper les mains d'Herode, qui cērchoit la vie de l'enfant. Fays entendre à tous les tiens, que tu chasties ceux que tu aimes, afin qu'il ne leur semble estrange, comme si quelque chose nouvelle leur arriuoit, quand ils seront par feu, par glaiue, ou exil, examinez pour faire preuue de leur foy: que plustost estans faits participans des passions de tō Fils Iesus Christ, & iniuriez pour son Nom ils s'en resiouissent, en attendant que ceux qui cherchent l'ame de l'enfant, soyent morts. Cependant dōne-leur iugement & prudence, afin qu'ils ne se laissent plus endormir ne piper, à la voix de ce Pseudo-pere de famille, aux larmes de ce Crocodile, qui sous vne feinte piete, ne cherche qu'à les deuorer & destruire. Garni les aussi Seigneur, de bon courage, & de force, par lesquels surmontans en vraye foy & charité toutes les difficultez qui leur seront presentees, eux qui sont eschappez du naufrage, s'efforcent de tout leur pouuoir & moyens d'en retirer leurs freres: d'aider & secourir ceux que les dangers de mort environnent, que l'armee de Pharaon, que ce nouveau Sennacherib, & Rab-

& Rabfaces le prophane pourſuyuent.

Seigneur, nous auons ouy de nos oreilles, nos peres nous ont raconté les ceuures que tu as faites en leurs iours en Egypte, aux deſerts, en la terre où tu les auois introduits: comment tu as de ta main dechasse les nations, & abbatu les plus grâs qui empeschoyent les tiens de iouyr du repos promis.

Ils ne conquererent point la terre par leur glainc, leur bras ne les a point sauuez; mais ta dextre, ton bras, & la lumiere de ta face les deliura, pourtant que tu les auois prins en amour. Il est bien vray Seigneur que par leur deffiance t'ayans irrité grandement, plusieurs d'entr'eux moururēt au deſert, voire ton seruiteur Moÿse; que tu leur auois donné pour liberateur: mais tu ne laissas pourtant d'accomplir en leur enfans par Iosué, tout ce que tu auois promis à leurs peres par Moÿse.

O Seigneur, nous auons peché; nous t'auons offensé; tu nous as aussi deboutez, tu nous as disciplesz & t'es courroucé amèrement, nous mettant comme en vn train de ruine irreparable. Tu as traité ton peuple rudement, & l'as abbrenué de vin d'estourdillemer: mais depuis, tu as donné vne banjere à ceux qui te craignent, afin de l'esleuer en haut, pour l'amour de ta verité. Fay Seigneur, que tes Israelites n'esperēt plus au bras de la chair, en leurs armes, ou aurtte puissance humaine, ains en toy seul, Dieu des armées, le fort des forts: sachant que c'est en vain qu'on edifie la maison si tu n'y mets la main, & que c'est en vain

F.iiiij.

qu'on veille, si tu ne gardes la cité. Toy qui par les raines, par les poux, par les sauterelles, & autre telle gendarmerie, as fait trembler cest ancie Pharaon dans son liect, & luy faisant sentir ta main forte, lors qu'il poursuuyuoit tes enfans, l'as enseuely dans les eaux avec toute son armee: faisant passer les tiens à sec.

Toy Seigneur Dieu d'Israel, qui es assis sur les Cherubins, tu es le seul Dieu de tous les Royaumes de la terre, tu l'as faite, & le ciel aussi. Seigneur, incline ton oreille, & oy: ouvre les yeux, & regarde. Escoute les paroles de Sennacherib, & de ce ieune Rabfaces confit en blasphemes, qui en t'appellant au combat demande, Où est le Dieu, le Fort, Gardien de ce petit troupeau. Il est vray, Seigneur, que les rois des Assyriens ont destruit les Gentils & leur terre, & ont mis au feu les dieux d'iceux. Car ils n'estoyent point dieux, mais ouurages des mains des hommes, bois & pierres, pourtant ils les ont destruits: mais ceux-cy, Seigneur t'iniurient, ils te blasphement & despitent, esleuant leurs voix contre toy, saint d'Israel, se vantans qu'ils raseront toutes les villes sur lesquelles ton Nom est inuoqué, & qu'ils en effaceront la memoire de dessus la terre. Seigneur, si les as tu faites & formees, & as planté au milieu d'icelles le sceptre, de ta parole, pour lequel arracher, on les poursuit. Ne les meine pas donc à desolation, deffen-les plustost, Pere saint, à cause de ton honneur & gloire, qui est coniointe à leur deliurance.

Enuoye ton Ange Seigneur, l'Ange que tu enuoyas

royas contre ce Sennacherib, ou suscite vne Iudith contre cest Holoferne, pour la deliurancede ta Bethulie. Ne te tiens plus arriere de nous, & ne te cache point au temps de tribulation: Car le meschant avec orgueil poursuit le poure, & s'esgayé quand toutes choses luy succedēt à souhait. Il est tant fier, qu'il ne se soucie point de ta maïesté, Seigneur, ains toutes ses pensees sont, qu'il n'est point de Dieu. Sa bouche est pleine de mauidisson, de fraude, & de tromperie, sous sa langue gist moleste & nuisance: Il se tiēt aux embusches, il occit l'innocēt aux lieux cachez: ses yeux aguerrent le desolē, & dit en son cœur, Dieu l'a oublié, & a caché sa face afin que iamais ne le voye. Leue toy doncques Seigneur, hausse ta main, casse le bras des meschans; pren le bouclier & la targe, pour secourir ceux qu'o persécute pour tō Nom. Tire hors la lāce, & ferre le passage à ceux qui les poursuyuent: qu'ils soyent comme la paille exposée au vent, leur voye soit tenebreuse & glissante, & que ton Ange les poursuyue à iamais. Et pour autāt Seigneur, qu'il y a encorés quelques vns de tes enfans, qui comme Daniel en Babylone t'adorent & t'inuoquent, mais non point avec telle hardiesse de foy, craignans comme vn Helie d'estre demeurez seuls en toute la terre: Toy Seigneur, qui es pres de ceux qui sont rompus de cœur, & sauues ceux qui sont brisez d'esprit. Qui as ton œil fiché sur ceux qui te craignent, & qui s'attendent à ta bonté, afin de retirer leur ame de mort & les preseruer en vie au temps de l'aduersité Tien-les tousiours en ta reserve, avec les sept mil

hommes qui n'ont pas flechi le genouil deuant Baal. Fortifie-les, Seigneur, comme tu renforcas iadis par ton Esprit ton seruiteur Daniel. Pre-serue-les comme les trois enfans en la fournaise, afin qu'ils n'adorent l'image de ce grand Nabuchodonosor. Chasse-le plustost Seigneur, arriere des hommes, son habitation soit avec les bestes des champs. Qu'on le paisse d'herbe comme les bœufs, iusqu'à ce qu'il te reconnoisse pour souuerain dominateur, Roy des Rois, & Seigneur des Seigneurs, establisant les dominations, & les donnant & ostant à qui & quand bon te semble. Quant a ceux, Père de misericorde, qui comme brebis sans pasteur entre les loups affamez, pour l'infirmité de la chair & foiblesse de leur foy, font de leur corps vn hommage contraint à ce morceau de paste transsubstantié en chair, à cest accident sans subiet, forcez (par l'erreur commun qui a obtenu lieu de loy) d'aller à la Messe, pour sau-ter leur vie & leurs biens. Monstre-leur, Seigneur, & leur fay sentir viuement & à bon escient en leur cœur, combien ta gloire & ton honneur nous doyuent estre plus recommandez que nostre propre vie. Fay-leur cognoistre l'outrage qu'ils ont à ta maiesté, adherant tant soit peu au seruire des faux dieux, que Dauid ne vouloit pas seulement nommer par sa bouche.

Que l'impudicité est trop grande de la femme qui apres s'estre oubliée, lors que son mari la chasteie recourt soudain à son paillard.

Que tu vomis les tiedes, & ne près point plaisir à ceux qui clochent de deux costez.

Que

Que qui aime sa vie, son pere, sa mere, ou ses biens, plus que ta gloire & ton honneur, n'est pas digne d'estre des tiens. Toy Pere, qui nourris les corbeaux, & donnes robbes somptueuses aux lys des champs deuant nos yeux.

Qui as nourri ton peuple au desert de la manne tresprecieuse, les entretiens vestus comme tes mignons & rendrets. Arrache de tes enfans la deffiance de disette, que le diable, le monde, & la chair, impriment dans le cœur des hommes. Ramentoy-leur Seigneur, les merueilles que ton Fils nostre Seigneur Iesus Christ fit, en repaisant abondamment ceux qui oublians eux mesmes, le suyuoient, pour ouyr sa voix, comme les brebis leur pasteur.

Monstre-leur que ton bras puissant est toujours semblable à soy-mesme, sans diminuer ou accourcir: sinon autant que nostre ingratitude & deffiance, diuertit ou empesche le cours de tes benedictions & graces. Et pour autant que la faute que les tiens commettent en cest endroit, est grande & detestable, Toy Pere, qui ne veux point la mort du pecheur, ains demandes qu'il se conuertisse & viue.

Conuertri les à toy Seigneur, ne leur imputant point leurs fautes. Touche leur le cœur come tu fis à Pierre te reniât, afin que recognoissans l'horrible faute qu'ils commettent, ils s'humilient deuant toy, gemissent & pleurēt pour leurs pechez: & ainsi relenez par ta main, qu'ils se mōstrēt forts & puissans, à soulleuer leurs freres infirmes. Ouvre leur aussi la voye Seigneur, afin qu'ils puissent

bien tost sortir de Sodome, deuant que ceux qui leur font quitter l'heritage du ciel pour vne esculle de lentilles, executent leur coniuuration & des seins. Qu'ils n'ayēt point regret de laisser les aulx & les oignons d'Egypte, sachans combien plus vaut vn peu de pain avec ioye & contentement de conscience, qu'une maison pleine de richesses avec vne inquietude & continuel tourment d'esprit.

Que trop mieux vaut en toutes sortes

Vn iour chez toy, que mille ailleurs:

Et sont les estats trop meilleurs

Des simples gardes de tes portes,

Qu'auoir vn logis de beauté,

Entre les meschans arresté.

Qu'ils ayent memoire (en considerant leur miserable condition) de ce pource enfant prodigue, & qu'à son exemple, ils laissent la viande aux pourceaux: s'asseurans que roy grand Pere de famille, es prest à les recueillir, & à les traicter & entretenir, tout ainsi que ceux-là qui n'ont bougé de ta maison. Les autres qui d'une gayerie de cœur ont delaisse ton saint seruice, communiquans à toutes infametez: voire Seigneur, en te faisant la guerre, se sont adioints à ces tueurs, s'il y a encores quelque reste de misericorde pour eux, si parmi ceux-ci se trouuent quelques vns de tes eleus, aye pitié Seigneur, aye compassiō d'iceux, les faisant retourner en ta sainte famille, de laquelle ils s'ont foruscis. Abba-les Seigneur, & les atterre, comme iadis tu fis Saul, qui persecutant tō fils en ses membres, seruit apres sa conuersion de bon re-moin

moins à ta verité eternelle: afin qu'après l'estonnement, estans par roy releuez & soustenus, ils seruent plus ardemment à ta gloire, qu'ils n'ont fait par cy deuant. Que si c'est malicieusement contre ta verité cognue qu'ils se bandent, s'obstinans à leur escient à te faire outrage, mon Dieu, fay les semblables à la roué, & au rounbillon: poursuy-les par terreur & espuuantement: rempli leurs faces de mespris, & darde sur eux ta cholere: fay pleuoir charbons sur leur teste, feu, soulfhre & vent de tempeste soit la portion de leur hanap, afin que toute la terre cognoisse, que tu es nostre Dieu & Sauueur.

Et nous alors ton vray peuple & tes hommes,

Et qui troupeau de ta pasture sommes,

Te chanterons par siecles inombrables,

De fils en fils preschans tes faits louables.

Ali. Je m'esmerueille grandement, seigneur politique François, considerant le piteux estar de la France (si tu as ta patrie en quelque recommandation) maintenant qu'elle a plus de besoin de ses vrais amis & bons conseillers qu'elle n'eut oncques, comme c'est que tu as eu le courage de l'abandonner: au lieu de t'employer à guairir sa playe, à la penser, de la frenesie & de la rage qui la mene.

Le Pol. Je n'en suis parti qu'en pleurant, avec vn regret incredible, prenoyant la prochaine & in-euitable ruine, où va tomber ce pource Royaume, pour l'extreme confusion où il est: laquelle i'ose asseuer estre irremediable, au iugement de tous bons esprits: car (ie me tay de la religion des Huguenots en laquelle ie n'ay iamais peu mordre,

quelque bonne vie & changemēt de mœurs que
 i'aye apperceu en mes proches voisins qui en fai-
 soient profession, & ie laisse à part ceste barba-
 re tuerie que l'Historiographe a recitē) tout y est
 tellement conduit, qu'il n'est pas possible de voir
 yne plus grāde masse de meschācetez, ny vn cha-
 os plus horrible, soit que tu regardes la iustice,
 ou que tu contemples la Police, depuis yn bout
 insques à l'autre. Que dy-ie, si tu les regardes: tu
 aurois beau y regarder, tu ne les y scanrois voir:
 elles n'y sont pas, pieç'a qu'elles s'en sont allees:
 on ne les y trouue plus qu'en escrit, on n'y voit
 que leurs noms & leurs masques. Quant au ser-
 uice de Dieu que nos peres nous auoyent ap-
 prins à bonne intention, nos Princes d'aujour-
 dhuy, leurs courrisans, & à leur imitation vne in-
 finité d'autres gentils-hommes & de bourgeois
 & marchands, ne s'en font que rire & moquer.
 Le soldat le despire & deteste: la cour pour le di-
 re en vn mot à l'exemple du Roy, & la plus gran-
 de partie de Frāce à l'exemple de la cour est plei-
 ne de blasphemēs, d'atheisme, & parmi eux l'epi-
 curiesme, l'inceste, la sodomie, & toute autre sor-
 te de lubricité, est vulgaire & familiere. Tu as
 ouy combien de fois la foy publique (qui deust es-
 tre vn lien indissoluble pour entretenir la societé
 humaine) y a esté violée, tellement qu'on ne scait
 plus à qui lon se doit fier. Nous pensions qu'a-
 pres tant d'Edicts rompus, celui de la pacifica-
 tion dernière, fait au mois d'Aoust en l'an 1570.
 seroit à la fin obserué. Nostre pource France com-
 mençoit d'auoir quelque relasche à ses miseres
 nous

1570
 152
 1722

nous voyions ce nous sembloit l'entree de mieux esperer. Les Huguenots se comportoyent fort modestement, quelques outrages qu'ils leur sceust faire: ils aymoient mieux les endurer, que d'vser d'aucune reuenge. Il est vray qu'ils recouroient au Roy & à son conseil, pour la punition de ceux qui les offensoient: mais combien que le Roy ne fist que le semblât de leur en vouloir faire raison cela les contentoit. Ils remirent les villes que le Roy leur auoit baillie pour leur seureté & retraite durant les deux ans, beaucoup plustost que le terme assigné, entre les mains de ceux qu'il pleut au Roy d'ordonner: qui fut cause que le Roy là dessus, enuoya par tout son Royaume, des lettres parentes de confirmation de son Edict de paix, n'oubliant rien de ce que luy & son bon conseil se pouuoient aduiser pour les appriuoiser: & faisant comme le bon faulconnier qui veille les oyseaux, & vse de toute la diligence qu'il peut pour leur faire oublier leur liberté, & les accoustumer au chapperon. Les principaux d'entre les Huguenots vindrent à la cour au mandement du Roy, se resigner entre ses mains, monstrant d'auoir agreables les tresbõ & tresnobiles seruices qu'ils luy faisoient: & est bien certain que si le Roy eust poursuuy à se seruir d'eux comme il auoit commencé, il seroit auourd'huy patron de Flandres: & s'il eust sceu entretenir ce parti de religion, il estoit pour estre esleu Roy des Romains, & son beau-pere mourant appellé à l'Empire. Nous pèsiõs que ce tragique mariage du roy de Nauarre & de la sœur du Roy, qui auoit osté toute def-

fiance aux Huguenots, seroit vne confirmation de paix entre nous: quand ce mal-heureux coup d'arquebouse (qui fut tiré à l'Amiral, le mesme iour, comme ie croy, de l'Edict de la pacification derniere, à scauoir le 22.iour d'Aoust, & par ainsi le dernier iour desdeux ans de retraicte asseuree) me fit penser & à beaucoup de mes amis aussi, qu'il y auoit des long temps de la menee secrette cōtre luy & les autres Huguenots, & que ce coup traineroit apres soy quelque dangereuse queue. Ainsi comme ie le pensoy il aduint non pas ainsi, la Dieu ne plaise que i'eusse iamais pense, qu'un si meschant œuf deust estre ponnu, couué, & eclos, en la France! Mais tant y a que ie me doutay bien quand & quand, que les choses estoient pre parées à quelque grād & insigne malheur: tu l'as ouy reciter, sinon du tout, au moins en partie. Je te laisse à penser maintenant qui est l'homme de bien, qui voulust habiter tant soit peu en France. Quant à moy, & beaucoup de mes amis (bons Catholiques François ie t'en assure,) voyans la desloyauté & bizarrerie du Roy (puis qu'il faut que ie le die,) ensemble de son conseil, composé d'une femme Italiene Florétine, de la maison de Medicis, de pensionnaires du roy d'Espagne, de pensionnaires & creatures du Pape, d'Italiens, de Lorrains, & non d'autres, & le mal sans remede: craignās que demain ou l'autre il ne nous en eust fait autant qu'aux Huguenots, si dauenture il en venoit enuie au Roy, ou à ses premiers conseillers qui nous en veulent, comme à ceux qui cognoissent leurs desseins & menées, & portent quelque affection

affection au bien de la France. Craignant, dy-ie, que tout à vn coup ils ne nous iettassent le chat aux iambes & la rage sur le dos, comme font ordinairement ceux à qui il prend enuie de tuer leur chien, & que sur cela ils nous fissent nostre proces apres la mort, comme on a fait à l'Amiral: nous auons mieux aimé nous en sortir de bõne heure, que d'y demeurer trop longuement. Sur tout quand nous auons consideré, que de tous les Princes voisins, les vns ne s'en souciét pas beaucoup, les autres sont bien aises de la ruine de tant de François, de si grands personnes & de si bons seruiteurs du Roy: & prennent plaisir de voir le Roy, se couper du bras droict le gauche, & autres membres de son corps. Je dy notamment qu'ils y prennent plaisir: car s'ils en estoient marries, s'ils auoyent regret de voir vn si piteux spectacle, ils s'y opposeroyent de faict, & l'empescheroient par force de passer outre à se deschirer soy mesme, tout ainsi qu'on fait à l'amy frenetique qui se veut precipiter, lequel on veille & on retient à force, le liant pieds & mains, quand il blesse, bat, ou tue. Mais quand ie voy que les Potentats voisins n'en tiennent compte, non pas seulement de luy faire entédre par lettres & ambassades, le tort qu'il se fait, & aux siens, de les massacrer de la sorte: ie dy qu'ils en sont bien aises, & que c'est le doigt de Dieu qui est courroucé contre France: que de quelque costé que le bast vire, il faut que ceste grande & florissante maison de Valoys prene fin, & que ce braue & puissant Royaume, soit transporté à quelqu'autre Prince, ou reparti entre

pluseurs. Là dessus, ie scay que le roy d'Espagne entre autres Princes voisins, a de si bonnes intelligences en la France: il y a de longue main, de si bons seruiteurs: ses ducats de Castille luy ont tât acquis de partizans & seruiteurs en France, voire mesme au conseil du Roy (ie ne peux pas dire que le comte de Rets, Lansac, Moruilliers, Limoges, & Villeroy, en ayent pension ordinaire, car on les cognoist bien: ne que la maison de Gonzague ne fut iamais qu'Espagnole) Que s'il vent seulement employer le prince d'Orenge & le comte Ludouic son frere, avec leur credit & leur force (comme il luy sera bien aise de les auoir à commandement, autât fideles seruiteurs qu'ils luy furent onques, en leur laissant & à ses autres suiets la liberte de leur conscience, & les remettant en leurs biens, priuileges & estats) ie m'assure que non seulement ils luy rendroyent tous les pays bas raf fermis & paisibles, mais aussi en moins d'un an la France distraite & alienee pour le iourd'huy de l'amitié de son Roy) toute paisible & à sa deuotion.

Et ne faut ia douter que le prince d'Orenge, & son frere, ne s'y employassent volontiers, tant pour le tour que le Roy leur a ioué les mettant en besongne sur sa parole, & les laissant apres au danger, que pour l'enuie qu'ils doyuent auoir de rentrer en grace par quelque bonne occasion avec leur prince naturel, & pour le bien & honneur qui leur reuiendrait d'une si belle entreprise. Quant au roy d'Espagne, il a occasion de se les reconcilier, non seulement pour attraper ceste belle ter-

re qui bransle : mais aussi pour raffermir & affermer son estat de Flandres, qui autrement est en voye d'estre perdu, pour la bonne conduite de ce vieil resueur le duc d'Albe. Que si le roy d'Espagne ne se veut servir en cest affaire du prince d'Orange, aimant mieux perdre tout à plat son estat de Flandres, que de le conseruer par son moyen, & en acquerir vn autre: cela s'appelle se courroucer contre ses morceaux. Mais quoy qu'il en soit, s'il aime mieux y employer monsieur de Sauoye, en luy laissant pour son partage, le Lyonois, Dauphiné & Prouence, contigus à son estat: ie ne doute pas que ce Prince, qui a occasion de se ressentir des torts que la France a fait à son feu pere & à luy-mesmes, luy qui est guerrier & sage, & qui a la reputation de garder inuiolablement la foy à ses suiets Huguenots, n'acquiere facilement & en peu de temps, sinon tout, au moins la plus grande partie de France: Surquoy (pour les difficultez & messeances procedantes d'alliances & affinitez que quelques vns pourroyent alleguer, pour desguiser le mal qui est à la porte) ie diray que les grands n'ont point accoustumé de pardonner à loix d'amitié, d'affinité, ou d'autre confederation quelques anciennes qu'elles soyent, quand il est question d'amplifier & d'estendre leur Empire: ains plantent tousiours les limites de leur terre, là où la pointe de leur espee peut arriuer.

Au demeurant, quant au roy d'Espagne, il n'a pas faute de prises suffisantes sur le Roy. Pour auoir suborné les villes de son obeissance au pays bas voulu subuertir ses estats par pratiques: entrete nu

ses rebelles en sa cour, gratifié & honoré en toutes sortes. Avoir communiqué avec le comte Ludovic plusieurs fois, & approuvé ses entreprises, avec grande attention, contentement, & promesses. Luy avoir baillé aide de ses suiets, & permis d'entrer grande troupe d'iceux és pays bas: marchâs à enseigne desployée par le royaume de France. Fait faire plusieurs voyages à saint Remy, & autres, qu'il enuoyoit vers le duc d'Albe, pour l'amuser & tromper, cependant que le Roy donnoit moyen à l'exécution des entreprises & mesmes en pratiquoit vne sur Arras, par le moyen du petit Refuge, qui est mort à Paris, luy estant venu dire qu'il enuoyast gens, & qu'il estoit temps, & qu'il ne doutast nullement du moyen de la prendre. Pour avoir donné seur accez en ses hautes aux Pirates, qui ont depredé ses suiets. Commandé à ceux de la Rochelle d'administrer viures aux nauires du prince d'Orenge, & librement les laisser descharger leurs prises, & les vendre. Permis au ven & sceu de tout le monde, que les Capitaines de marine dudit Prince, fissent leurs equipages de François, tant de mariniers que soldats. Pour avoir fait des menees & pratiques sur la Franche-comté. Avoir enuoyé le capitaine Minguetiere, recognoistre les descètes du Perou, avec nauire desguisé en marchandise, plein toutefois de soldats, qui fut prins à la Spagnole. Avoir voulu traicter la paix des Venetiens avec le Turc, pour faire tomber toute la guerre sur l'Espagnol: Et pour avoir depuis la mort mesme de l'Amiral, pratiqué par lettres & messages le prince d'Orenge,

ge, chaudement & à bon elcient: & plusieurs autres, qu'il seroit long à deduire. Voila quant au roy d'Espagne.

Maintenant la royne d'Angleterre, laquelle tiét la mesme religion en son Royaume, que les Huguenots de France: qui a tant de prises nouuelles sur le Roy (afin que ie raise les prises anciennes, que la ligue d'entre elle & le Roy auoit assopies, comme ceste tuerie les peut auoir resueillees) laquelle peut bien cognoistre aujourd'huy, que ceste ligue ne se fit, que pour esblouir les yeux à l'Amiral, & aux autres Huguenots de la France, afin qu'ils se laissassét mieux prédre à la pipee. Laquelle cognoist maintenant, comme c'est que le Roy scait garder sa foy promise. Laquelle scait que deux estats voisins ayant quelque cõtrepoids l'vn avec l'autre, ne peuuent auoir amitié ne ligue ensemble autre, que celle que la necessité ou la force y entretient: & que l'vne ou l'autre y defaillâr, il ne faut pas qu'elle s'attende aux promesses de son voisin. Elle qui scait bien, que le Roy demandoit les Myllords ses plus speciaux conseillers, pour les festoyer (comme vous pouuez penser) en sa cour. Laquelle doit auoir cognu, que tout ainsi que par les nopces de la sœur en France, aussi par celles du frere en Angleterre (s'il y eust peu paruenir) on se fust efforcé d'y mettre bas le parti de la Religion, & par cõsequent son Royaume en ruine. Qui scait bien que le Roy a tenu & tient iournellement la main à la royne d'Escoffe sa belle sœur, non seulement pour la faire euader mais possible pour plus haut dessein & affaire. Que le

Roy a voulu & tasché, comme il tasche encorés faire enleuer en Frâce le petit roy d'Escoffe, pour mettre vn iour à venir toute la grāde Bretagne en vn accessoire dangereux: & qu'il entretiēt la guerre par forces & par menees le plus qu'il peut en Escoffe. Elle qui est bien aduertie d'une entrepri se faite n'a gueres par le cōmandemēt du Roy, sur l'Isle de Gersay, pour y surprēdre & tuer ceux qui y estoient refugiez sous sa protectiō. Ceste Princeesse, à laquelle sans doute tous les Huguenots regardent attentiuemēt, luy adressans leurs prieres & vœus. Je scay fort bien que toutes les fois qu'elle voudra, il luy sera fort aise (y employāt vn des Myllords que le Roy demandoit, ou autre tel des grans de son Royaume qu'elle voudra choisir) de se faire maistresse de la terre, dōt elle ne porte que le nom & les armes. Quāt aux Princes & Estats de l'Empire, ne doutez pas s'ils veulent (cōme ils doynēt) qu'ils ne puissent recouurer maintenant, les terres de Mets, Verdun, & Thon, que le Roy a vsurpē sur l'Empire: & avec ce, passer outre pour se rēbourser des despēs que l'Emperereur Charles leur fit faire denāt Mets, & de ceux qu'il ferōt au recouuremēt de ces terres. A vostre auis, l'Electeur Palatin entre autres Princes de la Germanie, n'a-il pas occasiō de se ressentir de ce que le Roy taschoit d'attirer en sa cour le duc Christofle, & d'endormir le duc Iean Casimir, par des pensions qu'il luy offroit, pendant qu'il faisoit son apprest pour perdre tous ceux de la religiō: & particulièrement l'Amiral, que l'Electeur aimoit singulièrement? Je diray cela, que quād ce Prince seul se vouldra esuertuer & ressentir de l'outrage fait à l'Amiral

ral & aux autres Huguenots, & qu'il y voudraem
ployer seu leuēt le comte de Mäsfeld) auquel, &
à ses Reistremaistres est deuë grāde sōme de de-
niers par le Roy) le faisant avec vne mediocre ar-
mee(sous couleur d'aller querir leur argēt) entrer
vn peu auant en France(cōme la chose luy est ai-
see) ont ne vit iamais telle cōfution qu'il y auroit:
tout le mōde crierait le haro & au meurtre, cōtre
ceux qui sōt cause de ces maux. Voila quār aux pri-
ces estrāgers, lesquels me sēblēt auoir vn beau su-
iet d'entrer en Frāce. Mais ce que i'apperçoy au
dedans, est ce qui me trouble le plus. Je ne doute
point que la maisō de Mōtmorēcy, leurs parēs, a-
mis, alliez, & partizās, qui se sentēt vilainemēt in-
terellez en la mort de l'Amiral, & de plusieurs au-
tres seigneurs & gētilhommes qui leur apparte-
noyēt de sang, d'alliāce, ou d'amitié: ne taschēt de
se venger en vne façō ou en l'autre, du Roy, de sa
mere, de sō frere, de ceux de la maisō de Guyse, &
des autres cōseillers, qui ont dressē & fait execu-
ter ceste tragedie en la Frāce: ou s'ils ne le fōt, ils
sōt les plus lādres, les plus couards, & les plus des-
loyaux à leur sang (afin que ie ne parle de leur pa-
trie) que gētilshōmes furēt onques. De moins ne
peuēt-ils faire, que de se ioinde eux & leurs par-
tizans, au premiēr Prince estrāger qui branslera
pour entrer en France: aussi bien scauent-ils que
c'est fait d'eux, & de leur maison à iamais, celle de
Guyse ne la lairra ia debout: le Roy mesmes à ce
que i'ay entendu, parlant ces iours passez à sa me-
re, a biē sceu dire, que par le corps Dieu il n'a riē
fait, s'il n'a les quatre fils Aymon, parlant des qua-
tres freres de Montmorency. Ils ont beau se tenir

escartez, l'un en Lâguedoc, l'autre à l'isle-Adam, l'autre çà, l'autre là, l'on a beau faire semblant de n'auoir souci que de la chasse & de la vollerie: les voyages qu'il a faits é cour, ny tout le visage qu'il y reçoit y estant, ne le garantiront non plus que l'Amiral: & s'il se souuient de l'aduis qu'il donna au comte d'Aiguemont allant en Espagne, & de la faute qu'il fit à ne le croire, il ne s'y fierà. L'autre a beau s'employer à ce qu'on luy commande, & les autres ont beau contrefaire les fats & les mi touards: le Roy ne croira iamais qu'ils puissent oublier l'iniure qui a esté faite à leur maison: son conseil est trop fin & rusé, pour se laisser persuader vne si grande asnerie.

La maison de Guyse, maintenât qu'elle se voit depeistree de ceux qui s'opposoyent à sa grâdeur, & lesquels seuls pouuoient empescher ses desseins, n'ayant plus que ceux-cy de Montmorency à tuer, pour pouuoir dire, Tout le reste m'aime: à vostre aduis s'elle se scaura bien venger des traiçts, que la maison de Montmorécy luy a faits: de ce beau liure des marchands de Paris, que le mareschal de Montmorency fit faire à la Planche contre leur maison: de la peur & honte qu'il fit recevoir au cardinal de Lorraine à son entree dans Paris, dont la chanson de fy-fy a prins son origine. Et ie m'asseure s'il ne gagne le deuant, qu'il sera accommodé comme les autres.

Au reste, à quoy tient-il que ceux de Lorraine (qu'on scait bien estre descendus de Charlemagne, & priuez de la couronne de France) ne la recourent maintenant? Il ne tient ia qu'à vne habileté

bilité de main : Que s'ils y veulent aller à force ouverte (mais qu'il n'en desplaie au Roy) messieurs de Lorraine mettront deux fois plus de gës en campagne, qu'il n'y en scauroit mettre. Ils ont plus d'amis, & plus de villes partizanes qu'il n'a. Estenez-vous pour tous assurez, qu'à tout euenement, si la couronne de France s'en va perdre, ou changer de maistre, ils l'aimeront mieux sur leur teste, que sur celle d'un Prince estranger. Pour ma part, ayant veu le peu de seureté qu'il y a sous le regne d'aprèsér, ie l'aimeroys beaucoup mieux (puis qu'il faut que ie le die) en la maison de Lorraine, que là où elle est. Et diray vne chose que le Huguenot (despité pour iamais, & desgouté en toutes sortes de la maison de Valois) seroit bien aise, voire s'employeroit (à mon aduis) à ce que la maison de Lorraine recourast ce qui leur appartient : s'assurant bien qu'elle lairroit la conscience du Huguenot libre & l'exercice de sa religion, & luy garderoit la foy qui luy auroit esté promise : se souuenât du malheur que la desloyauté auroit apporté à son maistre. Desia ont-ils donné quelque occasiõ aux Huguenots, de croire qu'ils ne leur sont pas si aspres comme on croit. Ils en ont sauué, comme a dit l'Historiographe, beaucoup, & en sauuent secretement tous les iours.

Au reste, ils ont fait porter la marote au Roy (si vous y auez prins garde) de toute ceste tuerie, tant pour n'en auoir le blasme, que pour moyenner que la furie des petits ou des grans s'esleuât, elle se descharge sur celuy qui se vante de l'aueir fait faire. Ils se sont bié gardez, d'en vouloir pré-

dre le faix sur eux.

Mais voyons le traict qu'a faict Monsieur frere du Roy, & la Royne sa mere, en ceste tragedie de Paris. Le samedi au soir, deuant le Dimanche du massacre, ils vindrēt tous deux trouuer le Roy: Ils luy remonstrent, ils le prient qu'il haste l'execution de leur entreprise: ils scanoyent bien que si ceste occasion se perdoit, qu'ils ne la reconueroient iamais telle, comme ils l'auoyent lors sur les Huguenots: qu'ils les tenoyent tous dans le filé qu'il leur auoit promis: que le moyen que ils auoyēt tant de fois tenté (mais en vain) de les exterminer, estoit tout prest & present: qu'il ne falloit donc plus songer, qu'il estoit temps de s'en resoudre: que le roy d'Espagne (si les affaires du prince d'Orenge alloient mal, comme ils sembloient decliner depuis la route de Genlis) scanroit bien tout à temps se venger sur la France, du mal qu'il auoit receu par son moyen & support en ses estats du pays bas. Partant le supplioient qu'il y fist mettre la main à bon escient & soudainement, dès ce soir-là sans plus tarder: qu'ils auoyent donné ordre avec le duc de Guyse, le duc d'Anmale, le duc de Neuers, & le comte de Retz, que toutes chosses fussent prestes & disposees. Que si le Roy vouloit retarder plus longuement l'execution, la Royne sa mere le prioit avec larmes, & son frere fort affectueusement de leur donner congé, en recompense des seruices qu'ils luy auoyent faits: qu'ils estoient resolus de se retirer hors de France, & de s'en aller en part où ils n'en ouysent iamais parler.

Par ceste chaude alarme, ils esmeurent si bien le Roy, qu'il fut contraint de s'accorder qu'on ex-
xecutast dès la nuict mesmes, ce qu'il auoit desi-
gné de differer encore: pour voir cependant le
train que prendroit son esperâce de Flandres, par
le seruice que les Huguenots luy feroient en ce
pays-là. Je vous laisse à penser, quel trai& la mere
fit en cela pour son fils bien-aimé, contre le bien
de celuy qui pieç'a l'auoit despitée, & qu'elle n'ai-
me que bien peu dès quelque temps. En luy fai-
sant pratiquer vne des leçons de Machiauelli, qui
est de ne garder aucune foy, qu'autât qu'on la cui-
dera tourner à son aduantage, elle luy a fait rom-
pre l'autre (que Denys de Sicile entendoit mi-
eux) entretenant pres de soy le plus meschant hó-
me du monde, sur qui le peuple voulât recourir
sa liberté, peust vomir toute sa cholere. Et par
mesme moyen la mere ayant attiré l'ire de Dieu
& des hommes sur l'aisné de ses enfans, elle a ar-
mé le m'aisné d'une grande & puissante armee,
qui luy est venue entre mains, comme lieutenant
général, sous couleur de vouloir raser les Hugue-
nots de dessus la terre. A vostre aduis, est-il main-
tenant à cheual? a-il beau moyen d'accomplir ses
desseins, luy qui de si long temps abboye à la con-
ronne?

L'hist. Je n'auoy' pas entendu ce trai&: Il est vray
que ie scanoy' bien, que Monsieur auoit belle en-
uie d'estre Roy, de quelque Royaume q̄ ce fust:
& que le Roy & sa mere, pour le contenter ay-
ans perdu l'esperance du mariage & du Royau-
me d'Angleterre, auoyent depesché en Poloigne

pour tascher de le marier avec la Reginelle sœur du roy de Pologne, toute vieille qu'elle estoit, estimans que ce seroit vn bon moyen pour le faire paruenir à ce Royaume là apres la mort de Sigismond lors regnant. I'auois bien sceu aussi qu'apres ceste depesche, le Roy & la Roynes ayans esté aduertis que le roy Sigismond estoit mort sur ces entrefaites, auoyent enuoyé en ambassade Monluc euesque de Valéce, par deuers les Polonois avec des bien belles memoires & charge bié ample de richement mentir de beaucoup promettre, & de rien tenir: pour essayer par cest artifice, de faire eslire Monsieur à ce beau Royaume vacquant. Maintenant tant plus ie pense à ce stratageme que tu m'as recité, tât plus ie le trouue remarquable, & digne d'estre logé en son reng au liure de mes memoires. Mais ie m'assure bié si le Roy y aduise de pres, qu'il empeschera bien le dessein de l'autre.

Le pol. Tout aussi bien comme l'autre se peut garder d'estre attrappé, anticipant son cōpagnon, par vn gaillard contrantidote.

L'hist. A bon chat, bon rat.

Le pol. Or ie veux laisser ces grands iouer leurs tours, comme mieux ils l'entendent: & achenant mon discours dire en vn mot, ce que ie pense de la portee des petits. Ie suis tresasseuré que quand tous les autres se rairoyent, les vrais Catholiques François & quelque nouveau Bodille, que les Historiens nous recitent auoit iadis tué Childeric roy de Frâce, ainsi qu'il reuenoit de la chasse, pour ce qu'il l'auoit fait fouërter publiquement attaché

ché à vn pal:& qui tua aussi (outré de mesme despit) Vlride la Roynie enceinte, sont bien gens pour dōner eschek-&mar à la maison de Valois, s'ils entrent vn coup en furie.

Ali. Tu m'as remis à la memoire ce que Ronfard en fort bons termes, & sans en rien dissimuler, a mis en escrit de Bodille dans sa Franciade, remise en lumiere depuis le massacre de Paris, quand en parlant de trois Rois freres, il dit tout à propos.

Trois fait-neants, grosses masses de terre,
Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,
La maudisson du peuple despité:
L'vn pour souiller son corps d'oisiueté,
Pour n'aller point au conseil, ny pour faire
Chose qui soit au Prince nécessaire:
Pour ne donner audience à chacun,
Pour n'auoir soin de soy ny du commun,
Pour ne voir point ny palais ny iustices,
Mais pour rouiller sa vie entre les vices:
Traistre à son peuple, & à soy desloyal,
Sans plus monter en son throne royal.

& peu apres,

De ses fuiets comme peste hay,
A contre-cœur des seigneurs obey:
Chaud de cholere, & d'ardeur inutile,
Fera fouëtter le Cheualier Bodille
En lieu public, lié contre vn posteau,
Tout deschiré de veines & de peau:
Bodille plein d'vn valeureux courage,
Toufiours pensif en si vilain outrage,
Ne remaschant que vengeance en son cœur

Lairra couler quelque temps en longueur.
 Puis si despit, la fureur l'espoignonne,
 Que sans respect de sceptre ou de couronne
 Tout allumé de honte & de courroux,
 Ce Roy peu sage occira de cent coups.
 Luy de son Prince ayant la dextre teincte,
 Pres le Roy mort tuera la Royne enceincte
 D'un mesme coup (tant son fiel sera grand)
 Perdant le pere, & la mere & l'enfant
 Qui se cachoit dedans le ventre encore.

Et suynamment adressant son langage au plus
 ieune frere, que lon dit n'auoir rien sceu de ces
 desseins sanguinaires, pour le contenir en office,
 il dit,

Seigneur Troyen, le Prince ne s'honore
 De felonnie, il faut que la fierté
 Soit aux lions: aux Rois soit la bonté,
 Comme mieux nez, & qui ont la nature
 Plus pres de Dieu que toute creature.

Et reprenant la description de ce Roy, il ad-
 iouste,

Ce Roy doit estre abuse par flatteurs
 Peste des rois, courtizans & menteurs:
 Qui des plus grans assiegeans les oreilles
 Font les discrets, & leur content merueilles.

& peu apres,

Le plus souuent les Princes s'abestissent
 De deux ou trois, que mignons ils choisissent:
 Vrais ignorans, qui sont les suffisans,
 Qui ne seroyent entre les artizans
 Dignes d'honneur, grosses lames ferrees,
 Du peuple simple à grand tort honorees:

Qui

Qui viuent gras des impofts & des maux,
 Que les Rois font à leurs propres vaffaux;
 Tant la faueur qui les fautes efface,
 Fait que le sot pour habile homme paffe
 Quelle fureur! qu'un Roy pere commun
 Doyue chaffer tous les autres pour vn,
 Ou deux, ou trois! & bleffer par audace
 Vn mafle cœur iffu de noble race,
 Sans regarder fi le flateur dit vray!
 Ce Childeric doit cognoiftre à leffay
 Le mal qui vient de croire à flaterie,
 Perdant d'un coup & vie & feigneurie.

Le pol. A ce que ie voy, vrayemēt Ronfard triom-
 phe de dire, & touche de merueilleux poincts. Je
 n'euffe iamais penſe, qu'il euſt oſé mettre ces cho-
 ſes ſi clairement en auant du viuant de ce Roy,
 quoy qu'il les couche ſous d'autres noms ſeincts.

Phil. Or confere ie te prie maintenāt ce que nous
 auons veu, avec ce diſcours.

Ali. Certes c'eſt vn piteux eſtat, ie ne ſcay qu'en
 dire.

Le pol. Comment eſt-il poſſible que Ronfard ait
 publiē cela?

Ali. Il en dit bien d'auantage: Il deſcrit bien en-
 cores plus particulierement ce Roy & ſon re-
 gne, ſous le nom de Chilperic: l'impudicité de
 la cour, les meurtres, l'eſtoille nouuelle qui appa-
 roift, & autres ſignes: l'obſtinatiō du Roy, iuſqu'à
 predire qu'il eſtouffera ſa femme pour eſpouſer
 ſa putain.

Le pol. He ie te prie ſi tu te ſouuiens de ce qu'il en
 dit, recite-le moy.

Ali. Je n'ay pas retenu le tout : mais voicy ce que
j'en scay.

C'est Chilperic indigne d'estre Roy,
Mange-suiet, tout rouillé d'avarice,
Cruel tyrân, seruiteur de tout vice:
Lequel d'impôts son peuple destraira,
Ses citoyens en exil bannira.
Affamé d'or, & par armes contraires,
Voudra raur la terre de ses freres.
N'aimant personne, & de personne aimé,
Qui de putains vn ferrail diffamé,
Fera mener en quelque part qu'il aille:
Soit temps de paix, ou soit temps de bataille,
En voluptez consumera le iour,
Et n'aura Dieu que le ventre & l'amour,
Du peuple sien n'entendra les complaints,
Toutes vertus, toutes coustumes saintes
Des vieux Gaulois, fuyront deuant ce Roy:
Grand ennemy des pasteurs de sa loy.
Les escoliers n'auront les benefices,
Les gens de bien les honneurs des offices.
Tout se fera par flatteurs eshontez,
Et les vertus seront les voluptez.
Iamais d'enhaut la puissance celeste,
Ne monstreat son ire manifeste,
Et iamais Dieu le grand Pere de tous
Ne monstra tant aux hommes son courroux:
Signes de sang, de meurtres, & de guerre,
De tous costez vn tremblement de terre
(Horrible peur des hommes agitez)
De fonds en comble abbattrâ les citez,
Iamais les feux la terre ne creuerent

En

En plus de lieux, iamais ne s'esleuerent
Plus longs cheueux de Cometes aux cieux.
Iamais le vent (esprit audacieux)
En fracassant & forests & montagnes,
Ne fit tel bruit: le ballay des campagnes,
Les pains coupez, de sang se rougiront,
En plein hyuer les arbres fleuriront:
Et toute fois par ces menaces hautes,
Ce meschant Roy n'amendera ses fautes:
Mais tout superbe, en vices endurcy,
Contre le ciel esleuant le sourcy
Au cœur brulé d'infame paillardise
Estouffera contre sa foy promise,
En honnissant le saint liect nuprial,
Sa propre espouse, espoux tres desloyal,
loincte à son flanc, le baisant en son liect,
Seure en ses bras, l'estranglera de nuict.
Cruel tyran! à qui dessus la teste
L'ire de Dieu pend desia toute preste.

Puis en parlant de ie ne scay quel Clotaire,
& de la vengeance qu'il fera de la Royné-mere,
qu'il entend sous le nom de Brunehaut, il adioute apres,

Sage guerrier victorieux & fort
Qui pour l'honneur mesprisera la mort,
De Brunehaut princesse miserable
Fera punir le vice abominable,
Luy attachant à la queue d'un chenal
Bras & cheueux: puis à mont & à val
Par les rochers par les ronces tiree,
En cent morceaux la rendra deschiée:
Si qu'en tous lieux ses membres diffamez,

Seront aux loups pour carnages semez,
& peu apres,

Les Lestrigons, les Cyclopes, qui n'ont
Qu'un œil au front, en leur rochers ne sont
Si cruels qu'elle, à toute peste nec:
Qui en filant menée sur menée,
Guerre sur guerre, & débats sur débats,
Fera mourir la France par combats:
Mais à la fin sous les mains de Clotaire
Doit de ses maux recevoir le salaire.

Le pol. Mon Dieu, qu'est-ce là? qui vit iamais des-
crire mieux les choses dessous noms couuerts?
He que ces Poetes sont grands quuriers? il y en a
mille & mille qui liront cela sans l'entendre, &
cependant on n'en scauroit dire davantage en peu
de mots.

Ali. Le bon est, que Iamyn qui a fait les argumens
de la Franciade de Ronsard, & qui cognoist bien
le sens caché sous l'escorce, & l'intention de l'Au-
teur, l'a esclaircy en l'argument du 4. liure, quand
en parlant de l'erreur Pythagorique, touchant la
transmigration des ames, il dit que Ronsard se
sert expresse de ceste faulxe opinion, afin que cela
luy soit comme un chemin & argument plus fa-
cile, pour faire venir les esprits des vieux Rois en
nouueaux corps: car sans telle inuention, il eust
fallu se monstrier plustost Historiographe, que
Poète.

Le pol. Voila qui va bien. Mais si seroy'-ie bien
marri que la prophetie de Ronsard aduint tou-
chant ceste pource Princeesse la Royne regnante,
qu'elle fust estouffée par son mari: quant à Brun-
haut,

haut, il ne me chaut quoy qu'il luy puisse aduenir. Que pleust à Dieu qu'elle ne fust iamais venue en France, nous ne serions pas és peines où nous sommes. Mais ie te prie, considere vn peu quel argument Ronfard baille à tous François, quand il monstre l'entreprise exeeutee par Bodille, contre le Roy Childeric, sa femme, & son enfant, pour auoir esté seulement fouetté. A ton aduis, n'est-ce pas autant que s'il disoit en argumentât du moins au plus grand: Vous tous qui avez esté en dix mille sortes plus inhumainement traictés que Bodille, en vos personnes, honneurs & biens, de vos femmes & enfans: Vous desquels les plus proches parens, alliez, amis & voisins ont esté meurtris & violez, contre tout droit, contre la foy publique: s'il y a quelque cœur masle issu de noble race, s'il y a quelque generosité de reste entre vous, que ne la monstrez-vous à ceste fois contre ce traistre à son peuple, & à foy desloyal? cōtre ce mange-suict, cruel tyran, affamé d'or, n'aimant personne? ce meschāt Roy, en vices endurcy (car voila vne partie des titres qu'il luy baille) Ne voyez-vous pas ces deportemens, ceux de sa mere, de son frere, de ses autres conseillers que ie vien de descrire: attendez-vous à voir dauantage de signes du ciel? ou plus de tesmoins en la terre de son infame desloyauté? comme s'il disoit, Vous ne scauriez. Assure-toy Alithie, que Ronfard est merueilleusement subtil, il scait bien pinser sans rire.

Ali. Ouy pour le seur: Que ie seroy' aise que on entendist bien son discours, pour estre esmeus

chacun en son deuoir. Mais ie ne vouldroy pas que le tyran sceust qu'il eust escrit quelque chose de luy, sous quelque escorce que ce soit: sans doute il le feroit mourir, ou pour le moins il l'en feroit desdire par force, cōme il a fait escrire à monsieur de Puybrac par viue crainte, & avec la promesse d'une abbaye, vne epistre en latin à Stanislaus Heluidius Polonois, pour donner couleur à sa trahison du 24. d'Aoust.

Le pol. Tu dis vray, l'ay veu ceste letre dont tu parlès, ie ne pensoy pas que ce fust Puybrac qui l'eust faite: il ne s'est osé nommer de honte le pour homme. Mon Dieu, que ie le regrette! il n'a gueres profité iusqu'à presēt, avec tous ses escrits enuers les Polonois: tout le monde cognoist desia par trop la trahison de celuy, & la louange duquel il s'est efforcé d'escrire. Il ne faut auourd'huy que les traicts que tu m'as recité de Ronfard, pour faire deuiner que c'est, & de qui il parle: & si l'Historiographe met en lumiere ce qu'il en scait, comme il nous le vient de racompter, cela est trop plus que suffisant pour mōstrer à tous gens de bien, la preudhommie des meurtis, & la felonnie des meurtriers.

L'hist. Ne doute pas que ie ne le publie, avec toutes les circonstances des tours qu'ils ont ioué pour surprendre ces pources gens: les lettres, les menées plus secretes, les larmes feinctes, les mors couuerts: tout sera deduit par le menu. L'arrest du parlement aussi qu'ils ont donné contre l'Amiral, long temps apres sa mort: & celuy contre Briquemaut & Cauagnes. Je n'en oubliera rien,
Dieu

Dieu aidant.

L'egl. Que dis-tu de l'arrest contre l'Amiral, & de celuy contre Briquemaut & Canagnès?

Je ne t'entens pas; y a-il quelque arrest donné contr'eux?

L'hist. N'en scauez-vous autre chose?

L'egl. Non.

L'hist. Je vous le diray. Apres la mort de l'Amiral, & le massacre fait sur les Huguenots dans Paris le 24. d'Aoust: le 26. ensuyuant, le Roy (comme ie vous ay dit) alla au palais de Paris: & là seant, addioua tout le massacre auoir esté fait par son aduis & propre mouuement, commandant que lon informast de la conspiration qu'il auoit fait mettre à sus à l'Amiral, avec les tesmoins qui seroyent trouuez les plus propres. Ce commandement & arrest fait, la cour de Parlement (apres auoir dit que le Roy auoit bien & vertueusement fait, en faisant meurtir les Huguenots) deputa commissaires, fit informer parmi les tueurs, forma le procez au meurtri, & pareillement à Briquemaut & à Canagnès (qui furent faits prisonniers en ces iours-là de massacre, & reseruez pour seruir de bonne couuerture à quelque solénelle execution, qu'il leur sembloit deuoir estre faite par les voyes de iustice ordinaires.) Il s'ensuyuit en fin arrest, par lequel (veues par la chābre ordonnée par le Roy en temps de vacations, les informations faites apres la mort, interrogatoires, confessions & denegations de quelques prisonniers, & les autres papiers qu'ils voulurent dire auoir veus) ledict Amiral fut declaré auoir esté crimineux de

lese maieſté, perturbateur & violateur de paix, en-
nemy de repos, tranquillité, & ſeureté publique:
chef principal, auteur & conducteur de ladicte
conſpiration, faicte contre le Roy & ſon eſtat: Sa
memoire damnee, ſon nom ſupprimé à perpetui-
té. Et pour reparation deſdicts crimes, ordonné
que le corps dudit Amiral (ſi trouuer ſe pou-
uoit, ſinon en figure) ſeroit prins par l'executeur
de la haute iuſtice, mené, conduit & trainé ſur
vne claye, depuis les priſons de la cōciergerie du
Palais, iuſques à la place de Greue: & illec pendu
à vne potence, qui pour ce faire ſeroit dreſſee &
erigee deuant l'hoſtel de ville, & y demeureroit
pendu l'eſpace de vingt & quatre heures: Et ce
faict, ſeroit porté & pendu au gibet de Montfan-
con, au plus haut & eminent lieu. Les enſignes,
armes, & armoiries dudit feu Amiral, trainez à
queues de cheneaux par les rues de Paris, & autres
villes, bourgs & bourgades où elles ſeroyēt trou-
uees auoir eſté miſes à ſon honneur, & apres rom-
pues & briſee par l'executeur de la haute iuſtice,
en ſigne d'ignominie perpetuelle, en chacun lieu
& carrefour, où lon a accouſtumé faire cris &
proclamations publiques. Toutes les armoi-
ries & pourtraictures dudit feu Amiral, ſoit en
boſſe, ou peinture, tableaux, & autres pourtraits
en quelque lieu qu'ils ſoyent, caſſez, razez, rom-
pus, & lacerez: Enioignant à tous inges Royaux,
de faire executer chacun en ſon reſſort pareille la-
ceration d'armoiries, & à tous ſes ſuiets du reſſort
de Paris, de n'en garder ou retenir aucunes: Tous
les biens ſeigneurs dudit feu Amiral mouuans de

la couronne de France, reunis & incorporéz au domaine d'icelle, & les autres fiefs & biens tant meubles qu'immeubles, acquis & confisquéz au Roy : declarant les enfans de l'Amiral, ignobles, vilains, roturiers, infames, indignes & incapables de tester, ne tenir estats, offices, dignitez & biens en France : lesquels, si aucuns en ont, ladicte chambre declairoit acquis au Roy : Ordonnant que la maison seigneuriale & chastel de Chastillon fut Loin, qui estoit l'habitation & principal domicile dudit Coligny, ensemble la basse cour, & tout ce qui dépend du principal manoir, seroit demolis, rasez, & abbatüs, & deffendu de iamais y bastir, ny edifier : & que les arbres plantez es environs de ladicte maison & chastel, pour l'embellissement & decoration d'icelle, seront coupez par le milieu : & en l'air dudit chasteau, vñ pillier de pierre de taille erigé, auquel seroit mise & apposee vñe lame de cuyre, en laquelle seroit gravé & escrit ledict arrest : & que dorenavant par chacun an le 14. iour d'Aoust, seroyent faites prières publiques & processions generales dans Paris, pour rendre graces à Dieu de la punition de la conspiration faite contre le Roy & son estat. Le semblable & pareil arrest (excepté quant à ceste derniere clause, touchant le demolissement de maison) fut donné contre Briquemaut & Cauagnès. Si furent lesdicts arrests prononcez & exécutez le 27. & 29. d'Octobre, 1572. l'un fut vn fantosme au lieu du corps de l'Amiral (lequel auoit pieça esté emporté de Môtfaucou, & depédu par quelques vns qui l'auoyent re-

ueré en son viuant) Et fut l'autre arrest executé sur les personnes propres desdicts Briquemaut & Cauagnes , en la presence du Roy qui les voulut voir mourir: eux protestans du tort qu'on leur faisoit, & en demandans vengeance à Dieu.

L'egl. Je puis bien dire maintenant avec David, parlant de la meschanceté des ministres de Saul, & de leur iniquité & iniustice.

Entre vous conseillers, qui estes

Liguez & bandez contre moy,

Dites vn peu en bonne foy,

Est-ce iustice que vous faites?

Enfans d'Adam, vous meslez-vous,

De faire la raison à tous?

Ainçois vos ames desloyales

Ne pensent qu'à meschanceté,

Et ne pesez qu'iniquité,

En vos balances inegales.

Car les meschans dès qu'ils sont nez

Du Seigneur sont alienez.

Ali. Les iugemens de Dieu sont grands: Mais ie veux bien dire en passant (sans entrer aux particulieres occasiōs de courroux que tous hommes donnoient à Dieu par leurs pechez, & sur tous, ceux qui auent la volonté du maistre & ne la font, car cela est immēse) qu'il ne se pouuoit faire, que le Seigneur ne fust merueilleusement emeu à ire, de ce que les Huguenots (comme s'ils eussent perdu toute souuenance des bien-faits de Dieu, qui seul les auoit iusqu'à lors cōseruez : voire tant de fois & par miracles tant extraordinaires retirez d'extremes perils) n'auoyent les yeux ny l'espe-

rance

rance d'aucun repos ou felicité, que sur le mariage du roy de Nauarre (comme s'il eust esté le sauueur de l'Eglise) ayans bien quelque peu, voire trop legerement insisté sur la forme, mais sur la matiere nullement.

L'egl. Il est certain : Et ceste faute me poise beaucoup: Mais cependant i'ay tant d'asseurance de la loyauté de mon espoux, qu'il ne laissera d'accomplir le contract de nostre alliance: ce qu'il a esté, il est, & sera à iamais.

Ali. Il faut tenir ceste resolution, & s'y consoler: que Dieu est tout sage, tout bon, tout puissant, & ialoux de sa gloire, & partant qu'il ne veut rien perdre du sien: & qu'estant la mesme verité, il ne defaudra vn seul iota de sa parole, à sçauoir de ses promesses enuers ses enfans, & de ses iugemens enuers ses ennemis, & le temps est pres.

L'egl. Mais sur quoy est-ce ie vous prie que ces meichans ont pris leur argument pour tout rauager & destruire, qu'elle occasion en auoyent ils? car de ceste conspiration qu'ils ont imposée aux mieux, c'est vne couuerture si forte qu'on y voit le iour au trauers.

Ali. Je ne fache point qu'ils ayent eu autre occasion de ce faire, que celle que Cain eut en tuant Abel, celle d'Herode en faisant meurtir les enfans. Le tout pour ensuyure les loix qui estoient bien au long couchees dans les memoires qu'on bailla à l'Amiral deuant les nopces, que pleust à Dieu qu'il les eust creues, & que quelque iour tout le reste des gens de bien y prêne garde pour euitter à leurs surprises.

Le pol. L'historiographe scait bien les principales poincts sur lesquels la Roynemere, qui tient ses enfans dans la manche, & la France dedans ses pieds, auoit voulu prendre subiect de se forger vne haine irreconciliable contre les Huguenots.

L'hist. Pource qu'il seroit trop long de réciter à present tous les particuliers incident de ceste matiere, ie remettray à les deduire ailleurs amplement: & pour ceste heure vous diray, que rien ne l'a tant piquée contre les Huguenots, que la publication de ses lettres en pleine diette de Francfort (en la presence de l'Empereur Ferdinand, & de son fils à present Empereur) Je dy l'original, escrit & signé de sa main: par lesquelles elle auoit fait prendre les armes au prince de Condé aux premiers troubles, & dont par consequent il estoit tout apparent, qu'elle auoit allumé le feu en France.

Et pour de tant plus legitimer sa vengeance, elle s'est voulu persuader, qu'autresque les Huguenots n'auoyent publié son impudicité: Et que la reputation qu'elle auoit d'estre forcier venoit d'eux, ce qu'elle ne pouuoit souffrir escouler de sa memoire: mesmement que par leurs escrits elle cognoissoit bien, qu'il ne tiédroit à eux qu'ils ne luy tirassent le gouuernement & authorité des poings: Qu'elle cognoissoit bien aussi, que l'Amiral n'oublieroit iamais les tours qu'elle luy auoit faits, & partant le vray expedient de leur offer (aux vns en general le moyen de luy mal faire, &

re, & à l'autre en particulier de se ressentir) c'estoit de tout exterminer, par les voyes que nous auons touchées au commencement de nostre discours, se confirmant en ce dessein par plusieurs autres impressions, qui d'elle-mesme & d'ailleurs luy suruenoyent tous les iours: mais sur toutes, celle qui est successiue & à sa maison, & à sa nation, à sçauoir, de hayr à mort ceux qu'une fois ils ont offensez, & qu'il ne se faut reconcilier à vn ennemy, que pour le destruire.

Ce qui l'irrita aussi bien fort, fut vn tableau de quatorze seruiteurs secrets de la Royne, entre lesquels le Peron tenoit le premier rang peints au vis avec elle. Lequel le Chetialier de la Batterie supposa vn iour (ainsi que l'on ma dict) au lieu d'un dessein de sa maison des Tuyleries, qu'il trouua sur le lietz de l'antichambre de la Royne, & l'enleua subtilement, logeant en sa place le tableau, lequel tost apres fut veu au grand regret de la Dame, & detrimement de sa bonne renommee.

Le pol. Mais pourquoy est-ce que la Batterie fit ce tour-là.

L'hist. On m'a dict que ce fust par despit, & à cause de la ialousie, qu'il auoit conceu de se voir postposé à tant de vilains, de voir (di-ie, qu'il n'auoit peu estre receu en mesme charge avec ces quatorze, luy qui comme bon & beau estalon pensoit l'auoir mieux merité.

Ceste supposition de tableau enuenima fort la Royne contre les Huguenots, qu'elle cuydoit luy auoir ioué ce tour.

Parcillement elle s'est fort offensée de certaine Rithme, parlant des Roynes Fredegonde & Brunehaut, & de Iezabel & Catherine, & la monstrant estre pire que Iezabel ne fut iamais : pour ce qu'elle a tousiours creu que ces bōs offices luy estoient faits de la part des Huguenots : Le m'en vay te reciter les vers,

Si France pure de loix,
 Pleine d'equité & droiture,
 A souffert tout à la fois
 Ruine & desconfiture
 Par la Royme Fredegonde
 Mastinant le François monde
 Avec son Landry infect,
 S'elle a esté en effect
 Foulée par Brunehaut,
 Iezabel qui moins ne vaut
 Et son estalon Gondy
 Qui de plein sault à bondy
 Plus haut que nul de nos Princes,
 Pourquoi parmy nos prouinces,
 Maintenant qu'il n'y a loy
 Ne coustume qui se garde,
 Maintenant qu'il n'y a foy
 Ny estars qui les engarde,
 Ne feront ils de ravage
 D'oppression & carnage?
 Parle qui parler voudra
 Tant que Iezabel voudra,
 Mais que dy-ie Iezabel,
 L'entens dire Catherine
 Qui la grand tour de Babel

Confu-

Confusion & ruine
De la maison de Valois
A basty comme tu vois
Aux quatre coings de la France,
Et qui est mille fois pire,
Ainsi que tu m'orras dire,
Que ne fut onc Iezabel,
Qu'il soit vray le fait est tel.

Sypathie de la vie de Catherine & de
Iezabel, avec L'antipathie de
leur mort.

S'on demande la conuenance
De Catherine & Iezabel,
L'une ruine d'Israel,
L'autre ruine de la France;
Iezabel maintenoit l'idole
Contraire à la saincte parole
L'autre maintient la Papauté
Par trahison & cruauté:
L'une estoit de malice extreme,
L'autre est la malice mesme:
Par l'une furent massacrez
Les prophetes à Dieu sacrez:
L'autre en a fait mourir cent mille
De ceux qui suyuent l'Euangile:
Iezabel pour auoir son bien:
Fit mourir vn homme de bien:
L'autre n'est encor assouuie
S'elle n'a les biens & la vie:
En fin le iugement fut tel,
Les chiens mangerent Iezabel,

Par vne vengeance diuine:

La charongne de Catherine,

Sera differente en ce poinct:

Les chiens mesmes n'en voudront point.

Voila à mon aduis les choses qui ont ainsi fait enrager ceste bonne dame. Et penses-tu si elle ne scauoit au vray que Ronsard a faict les autres vers qu' Alithie recitoit tantost d'elle & de ses enfans, qu'elle ne creust que c'est quelque Huguenot qui la gallope de la sorte, quoy qu'elle donne avec les siens par trop d'argumēt aux Papistes de crier aux armes contre eux.

Ali. Je le croy biē; Mais encores ne touchez vous point à la vraye matiere qui l'a deduite à ces furieuses idees. Tenez pour certain, que ceux qui vomissent comme elle, le don celeste (à scauoir la cognoissance de Dieu en son Fils Iesus Christ qui est sa parole) & malicieusement se bandent contre la verité qu'ils cognoissent, ne trouuans au cun lieu de repentance, sont tellement abandonnez de Dieu, qu'ils entrent aisement en ceste rage canine, qui les fait mordre & deuorer tout ce qu'ils rencontrent.

Phi. Vous m'avez fait souuenir d'un sonnet qui fut fait pour elle y a environ cinq ans, sur ce subiect, iequel i'ay retenu par cœur, & ie le vous reciteray presentement.

Lors qu'un zele bastard, enfant de l'ignorance
Ton Henry furieux incitoit à poursuivre
Par feu, sang & tourmens, ceux qui desiroient vi
ure

En la crainte de Dieu sous son obeissance,

Lors

Lors d'une voix commune on bruyoit en la Frâce
Que (du monde caduc ta pensée deliure)

Des mains, des yeux, du cœur, sans cesse au sacré
liure

Tu recherches de Dieu la vraye cognoissance;

Mais ayant sauouré par ton libre vefuage,

L'imperieux honneur, nay de ton mariage,

Il ne faut s'estonner (aussi n'est-il estrange)

S'il on t'a soudain veu deschoir de telle grace:

Car la truye a de propre & tient cela de race,

De retourner au baing de sa première fange.

Le pol. Je vous laisse à penser de quel naturel peu-
uët estre ses enfans, qui sont nourris de son lait,
& dressez sa main. Et en cela remarquez la lour-
de faute que firent ceux qui auoyent puissanced'y
pouruoir apres la mort du Roy Henry, qui au lieu
de s'en saisir (pour les faire instituer en toutes ver-
tus) luy en laisserent le gouuernemēt, pour en fai-
re des exemplaires de toute desloyauté & execra-
tion: & pour le comble de tout malheur, elle les a
faits instrumens de leur ruine, de l'estat & de la
couronne dont elle a receu tant d'honneur.

Phi. C'est vne chose estrange, que d'ouyr les pro-
pos que le Roy tient, & de l'endurcissement que
Dieu a mis en luy: en sorte que si Dieu ne luy re-
tardoit ses malheureux desseins, le sâg de son peu-
ple regorgeroit iusques aux sommets des monta-
gnes, si tant il en pouuoit resprendre.

Ali. Dieu pour certain est courroucé, & pour l'ap-
paier, faut s'humilier deuant luy, autrement qu'on
n'a fait par le passé: & que les discours & iugemēs
humains cedent aux siens, se resignant & ayant

recours à sa bonté & prouidence, par prieres continuelles & ardentes, avec assurance qu'il a la volonté & la puissance de deliurer les siens quand il fera temps.

L'egl. O Seigneur, mets ce tyran en la puissance d'un meschant, qui ne s'estudie qu'à le tourmenter: Que Satan soit tousiours à ses costez. Fay que luy & les bourreaux conseillers & satellites, soyent par toute la terre recognus pour tels qu'ils sont. Accourcy leurs iours, & pouruoy, ô Dieu, en leur place, de gens qui soyent selon ton cœur. Que leurs enfans soyent orphelins, leurs femmes veues: Les leurs vagabons & errant soyent dechassez de leurs maisons, cerchans leur pain, sans que personne s'auise d'estêdre sa misericorde sur eux. L'vsurier attrape leurs biens, & l'estranger leur substance. Leur posterité soit ostee du monde, le nom, dy-ie, de ce tyran soit aboli de la terre. Que l'iniquité de ses peres soit continuellement deuât toy, & n'efface point les pechez de sa mere: d'autant que tant s'en faut qu'ils ayent eu souuenance d'aider le poure en son aduersité, qu'au contraire ils n'ont rendu qu'à tourmenter les personnes oppressees, lassées, chetines, & angoissées, iusques à leur pourchasser la mort, voire apres la mort les poursuivre.

Ils ont aimé la mal-encontre,

Fay donc, Seigneur, qu'ils la rencontrent:

La bonne rencontre ils ont haye,

Que deux bonne-encontre s'enfuyè.

Soyent entortillez de tous maux ainsi que d'un habillement: Mais aide moy mon Dieu, mon Roy,
& par

& par ta bonté sauue moy: Car Seigneur, ie remercs
 en toy & moy & mon affaire, n'ayant esperance
 qu'en ta bonté, & attendant ta iustice sur les per-
 uers & iniques. Accomply & par fay ton œuvre,
 Seigneur. Mets en veüe la preud'hômie des tiens,
 afin que leur innocence & bonne vie reluise & ap-
 paroisse comme tu l'as promis. Que si (comme il
 peut estre, & toy seul le cognois Seigneur) il y a
 quelques vns de tes enfans meslez parmi ces des-
 loiaux, comme nous auons iadis veu Paul tō vail-
 leant esleu persecuter les tiens auant sa conuersiō:
 Abbrege les iours, Seigneur, haste le tēps de leur
 vocation, afin que parauanture ils ne soyent com-
 prins sous mesmes iugemens, & perissent parmi
 les faux vieillards de Susanne. Suscite tō Daniel,
 Seigneur, pour la iustification de ta seruante, &
 nous exauce pour l'amour de Iesus Christ tō Fils
 nostre Seigneur.

Ali. A donc tous pleins d'esioiſſance

Tes enfans qu'on a oppressez,

Voyans desrompus & cassez

Les peruers par iuste vengeance,

Dedans le sang se baigneront

De ces meschans, & puis diront:

L'innocent ne perd point sa peine,

C'est vn poinct du tout arresté,

Quoy que le iuste ait enduré,

C'est vne chose bien certaine

Qu'il est vn Dieu, qui iuge icy,

Les bons & les mauuais aussi,

Dan. Je suis innocēt de ce sang respandu: Et pour
 dire ce qu'il me semble d'vne telle perfidie &

crnauté & d'un si peruers iugement, Apres auoir
 veu pieç'a (côme auffi tout le monde a peu voir)
 la confession de foy de ces vieux Lutheriens Frā
 çois, qui aimoyent mieux endurer tous tourmens
 que de riē quitter de la cognoissance que le saint
 Esprit leur auoit donné, de Dieu le Pere en nostre
 Seigneur Iesus Christ, laquelle ils recognoissent
 estre le souuerain bien de l'homme, le salut eter
 nel, sans lequel la condition des hommes seroit
 plus miserable que celle des bestes brutes: Et a
 uoir veu que nul ne leur pouuoit arracher ceste
 esperāce, Que nulle tribulation, angoisse, persecu
 tion, faim, nudité, cousteau, ny feu, ne les pouuoit
 separer de l'amour de Christ, quoy qu'ils fussent
 pour ceste seule occasion tous les iours tuez, re
 putez comme brebis de la boucherie, voire sans
 comparaison plus rudement traittez: estans iour
 nellement bruslez tous vifs à petit feu, & leurs la
 gues couppees, pour les garder de donner gloire
 à Dieu deuant le peuple, estans en tout & par tout
 pour le dire en vn mot, mastinez en leur hōneur,
 vie, & biens, comme les plus detestables hereti
 ques qui furent onques, & declarez criminels de
 leze maiesté diuine & humaine, ainsi que plus à
 plein appert tant par les proces, procédures & a
 rests sur ces faits, reservez iusques à maintenant en
 re les greffes des Parlemēs, & des autres iuges de
 la France, que par les actes & confession de foy
 d'un grand nombre d'eux redigez par escrit es li
 ures des martyrs & tesmoins de la verité.

Auoir veu aussi que pour vn de ces Lutheriens
 qu'on brusloit, vn grand nombre d'hōmes, fem
 mes

mes & enfans, garnis de mesme foy & esperance, en estoit suscité iournellement: tellement que les cendres de leurs corps bruslez & leur sang respan du, sembloit seruir    veu   d'œil de semence    l'Eglise. Et que nonobstant cela, on ne laissoit pas de tousiours brusler iusques    s'en prendre    la Sainte écriture, au vieil & nouveau Testament, qu'on n'auoit pas honte de brusler s'il estoit trouu   écrit en langage que le peuple peust entendre, pensans arracher par ce moyen    aucuns d'eux les armes du poing, le bouclier de leur foy & le heaume de leur salut, & aux autres, en empeschant du tout la cognoissance.

Veut pareillement la confession de leur foy, que le prince de Condé ayant compassion d'eux, pour les tourmens qu'on leur donnoit & les blasmes qu'on leur mettoit    sus, voulut presenter en écrit au Roy Francois second    Amboise, afin qu'elle fust examinée de g  s doctes par la sainte écriture, & que la rigueur des feus qu'on allumoit iournellement contr'eux fust modérée & faite cesser.

Veut aussi la confession de foy que les Huguenots presenterent au Roy Charles 9. au colloque de Poissy, laquelle fut disputee & maintenue publiquement par les ministres du saint Euangile, contre les Cardinaux, Euesques, & Docteurs de la Papauté, en la pres  nce dudit Charles, & sa mere, ses freres des Princes & Seigneurs de son conseil: laquelle fut traduite & imprimée en plusieurs langues, & qui est entre les mains de tous ceux qui la veulent voir, conforme en tout & par tout   

la parole de Dieu, contenue au vieil & nouveau Testament, & au symbole des Apostres.

61
61
22
Avoir veu aussi l'Edict fait tost apres ce colloque de Poissy au mois de Iannier en l'an 1561. par Charles, du conseil de sa mere, de tous les Princes & Seigneurs de son conseil, & d'un grand nombre & Presidents & Conseillers de toute la France, qui pour ce furent assemblez: par lequel Edict les feux & recherches cõtre ces pources gens furent cessez, leur conscience delaissee en liberte (selon la confession de leur foy) à eux permis de faire prescher l'Euangile & administrer les sacremens en leurs assemblees, es fauxbourgs des villes de France, par leurs Ministres à ce appelez, ordonnez, & esleus, comme plus à plein, es parentes sur ce faites (qu'un chacun a peu voir) est escrit & contenu.

Consideré aussi le massacre fait à Vassy contre la teneur de cest Edict sur les Huguenots, iouyssans en paix du benefice d'iceluy: La requeste que le duc de Guise, le Connestable, le mareschal saint André presenterēt peu de temps apres (les armes au poing) au Roy Charles, tendant à exterminer ceste religion-là, & ceux qui en faisoient profession: les lettres que la Roynie, mere du Roy, en ces entrefaites rescriuit de sa main au feu prince de Condé, luy commandant de s'armer & faire armer le plus d'hommes qu'il pourroit pour s'opposer aux desseins de ces trois, & de leurs adhérens, qui tenoyent l'enfant & la mere captifs: Le secours que la roynie d'Angleterre & les princes d'Allemagne donnerent lors aux Huguenots, & tout ce qui s'en est ensuyui insques au mois de Mars

Mars 1562. Veu & consideré aussi l'Edict de pacification alors fait, confirmatif de celuy de Janvier, leur permettant outre plus, qu'ils peussent auoir l'exercice de leur religion dans quelques villes: Les restrictions & violemens dudit Edict de Mars faites en apres par le Roy & son conseil, sous titre de declaration de l'Edict: Les menees faites durant cinq ans par la mere de Charles, les Lorrains, & autres de leurs faction: L'obeissance des Huguenots: La creance, nourriture & leçon, que la mere a donné & fait donner ce temps pendant à ses enfans: L'entreueüe & parlement de la mere, de sa feu fille d'Espagne, & du duc d'Albe à Bayonne, leur deliberation & promesses: Les leues de Suysses faites par Charles en l'an 1567. Le peu de compte qu'il tenoit des plainctes & remonstrances des Huguenots, qu'on tuoit & outrageoit en beaucoup d'endroits de la France: La guerre ouuerte pour les exterminer: Le secours que les princes d'Allemagne Protestans leur enuoyerent, sous la conduicte du duc Jean Casimir: Ce qui s'est passé en ceste guerre là: L'edict fait & publié pour la pacifier au mois de Mars 1568. La rupture de cest edict tost apres faite par Charles & ses forces: La fuite du prince de Condé de plusieurs autres Huguenots, & leurs familles, qui faillirent à estre attrappez dans leurs maisons par les infracteurs des Edicts de la paix & foy publique: Le secours que le duc de Deux pors pour le commun lien de religion donna aux Huguenots: Les batailles donnees en toutes ces guerres-la, principalement la bataille de Iarnac, où le prince

de Condé fut fait prisonnier, & puis tué de sang froid, par commandement du duc d'Anjou: La charge de l'armée des Huguenots par eux remise (après la mort du prince de Condé) entre les mains de l'Amiral, sous l'autorité des ieunes princes de Navarre & de Condé. L'edict de pacification de ces troubles fait par Charles & son conseil, avec toutes les solennitez requises le 22. iour d'Aoust 1570. Les promesses & iuremens solennels faits par Charles, les Seigneurs de son conseil, tous les parlemens, gouverneurs & ministres de la iustice de France, de le garder inuiolablement & à iamais: Les outrages, violences, & iniustices faites presque par toute la France aux Huguenots, durant deux ans depuis ledict Edict: Le semblât que Charles faisoit de vouloir faire chastier les seditieux & perturbateurs de paix & repos: Les menées que luy & sa mere ont fait, pour faire venir à leur cour la royne de Navarre, son fils, ses neveux, l'Amiral, & autres seigneurs & gentils-hommes Huguenots: Les nopces du roy de Navarre avec Marguerite sœur de Charles: La blessure de l'Amiral faite le dernier iour des deux ans après la paix dernière: Le meurtre d'iceluy Amiral, & de tant de seigneurs gentils-hommes, & autres, tant hommes, femmes, que petits enfans Huguenots, massacrez inhumainement dans Paris, le Dimanche 24. iour d'Aoust 1572. & autres iours ensuyuans: les cruels massacres, violences, & ravissemens faits en plusieurs villes & endroits de la France, & ceux qu'on fait iournellement, sur la conscience, hōneur, vie & biens des Huguenots: les

les armées & forces que Charles assemble, pout en exterminer la memoire dessus la terre.

Veu pareillement l'arest donné par Charles, & par son parlement de Paris, contre l'Amiral: l'arest eontre Briquemaut & Cauagnes, & tout ce qui fait à voir: ayans ouy sur beaucoup d'autres particularitez l'Historiographe, le Politique, & plusieurs autres tesmoins dignes de foy: & sur tout cela, escouté les plainctes, requestes & prieres treshumbles de l'Eglise, laquelle nous scations auoir tousiours auparavant prié bien & affectueusement pour la conuersion de ses ennemis, conseruation & accroissement de leur estat & grandeur, pendant qu'elle y a veu quelque esperance d'amendement. Le tout bien considéré, Nous auons dit & disons, que les Lutheriens & Huguenots de la France, n'ont tenu, comme ils ne tiennent, aucun erreur ne proposition fausse en matiere de la foy & religion: ains tiennent la pure vraye, & sainte doctrine Chrestienne, que la vraye Eglise catholique (de laquelle Iesus Christ est le chef) a tenu & confesse, tient & confesse, avec tous les saints martyrs qui sont morts pour la seeller de leur sang: la mesme (à qui bien l'entend) que les Eglises d'Allemagne, d'Angleterre, d'Ecosse, de Suede, de Danneinark, de Noruege, de Suyssë, & tous autres esleus & enfans de Dieu tiennent & confessent, ayans ensemble mesmes marques & sacremens, ainsi qu'il appert suffisamment à tout homme, qui sans passion, pour seulement donner gloire à Dieu, y regardera de pres. Qu'ils ont puisé & tiré ceste doctrine des saintes Escritures du

vieil & nouveau Testament, lequel les ennemi^s de Dieu ont rasché & raschèt iournellement (mai^s en vain) d'abolir & esteindre: Ayant esté arresté au conseil eternal de Dieu, que les cieux & la terre passeront, mais sa parole demeurera eternellement; quelque persecution que les ennemis de Dieu, en haine de la verité, dressent à l'encontre de ceux qui en font professiō, lesquels plus on les pressera, plus ils croistront, comme vn Israel en Egypte: & au contraire, Toute plante que le Pere n'a plantée, toute fausse doctrine, & ceux qui la maintiennent & favori sent, seront arrachez de dessus la terre. Partant sont exhortez tous enfans de Dieu, de constamment perseuerer, & continuer en mesme foy & esperance iusqu'au dernier soupir de leur vie, en adioustant autant que faire se pourra à ces deux, la charité pour compagne, sans laquelle la foy est incogne & morte.

Ce faisant qu'ils ne doutent nullement, quoy qu'il leur auiene de sinistre en ceste vie, que le Pere celeste ne les face participās en l'autre, des choses que l'œil ne scauroit voir, l'oreille ne scauroit ouyr, & l'entendement de l'homme ne pourroit comprendre, que Dieu a preparees deuant la constitution du monde à ceux qui l'aiment & le craignent: là où au contraire, les iniques, infideles & desloyaux, serōt logez és prisons perpetuelles, où il y aura tenebres, grincement de dents, & peines (pour le dire en vn mot) infinies: lors qu'ils diront, Ne sont-ce point ceux-la desquels la vie nous sembloit tant infame, & leur fin tant malheureuse? Nous insensez! He, comment sont-ils lo-

gez

gez en telle gloire? comme leur est escheuë leur portion parmi les Saincts?

Quant aux arests de Charles & de son parlement de Paris, dōnez cōtre l'Amiral, Briquemaut & Cauagnes, nous les auons declarez & declarōs iniquement, iniustement, & desloyalemēt faits & donnez, & sur fausses, desloyales & impudentes calomnies, lesquelles les peruers ont accoustumē de prendre pour pretexte de leur cruauté, ainsi qu'il appert euidentmēt en vn seul exemple pour tous: scauoir est, en la mort cruelle & ignominieuse que les Prestres de la loy, les Scribes & Phariſiens, voire le grād Sacrificateur mēme, & le peuple de Ierusalē, ont fait souffrir à nostre Seigneur Iesus Christ authēur de vie, le pendāt entre deux lartōs en croix, luy imposant qu'il estoit vn seducteur & perturbateur d'estat, & qu'il se vouloit faire Roy, quoy qu'il marchast en toute mansuetude & de bonnairētē, faisant au benefice de la nation des Iuifs de continuels miracles deuāt leurs yeux, & n'estāt venu que pour leur conuersion & salut. Or le disciple n'est pas par dessus le maître, s'ils l'ont persecutē, aussi vous persecutērōt-ils. Au reste, entant que touche ceste persecution (du mois d'Aoust & depuis en çà, faite sur l'Amiral & sur les autres fideles) nous auons dit & disons, que c'est la plus horrible, la plus estrange & detestable conspiration, la trahison la plus poltronnemēt menee, la desloyauté proiettee de plus loin, & le massacre le pl^s barbare, qui ait esté ouy dēs que Cain en trahison tua son frere Abel le iuste iusques à maintenant. Et ne sachant trouuer

nom propre & conuenable à Charles, à sa mere, son frere, à ses cōseillers, fauteurs, iannissaires, & autres seruants : Nous disons pour maintenant (en attendant qu'ayons rencontré des termes assez significatifs pour exprimer le fait) qu'ils ont effacé la gloire de tous les tyrans les plus horribles, & des traistres les plus felons qui ont esté, sont, & serót à iamais, comme tels les auons banni & bannissons à iamais eux & toute leur posterité de toute la société humaine. Ordonnant que doreseuuant sera faite tous les vingtquatriemes iours des mois de l'an, memoire solennelle (en execration de leur abomination) du massacre fait le 24. d'Aoust & autres iours ensuyuans, sur les Eglises Françoises, vrais membres de l'Eglise catholique, de laquelle ces tyrās se vantent en vain n'en tenās ny marque ny enseigne, & n'ayāt pour toute religion, que le blaspheme en la bouche, & l'atheisme enraciné en leur cœur.

QU'E ledict iour du massacre 24. d'Aoust sera à iamais nommé, La Journée de la Trahison, Et le Roy (comme plusieurs de ses predecesseurs ont esté surnommez l'un debónaire, l'autre pere du peuple, &c.) sera appellé Charles le Traistre, & aura pour blason par l'anagrame de son nom, Chasseur Déloyal.

Et faisant droit sur la requeste & priere de la dicte Eglise, touchant Charles, son parlement, & autres manicipes de sa tyrannie, nous osons hardiment asseurer, que sadite requeste, & toute autre qu'elle a fait & fera, sera exaucée, pour l'amour de son chef le Fils de Dieu, lequel ne poursuura pas

moins cest outrage, que s'il estoit fait à sa propre personne: ayant vne fois déclaré, que qui la touche, touche la prunelle de son œil. Partant est enjoinct à l'Eglise, & à tous ses membres suruiuans, d'attendre en toute patience l'aduenemēt du Seigneur, Ayans souuenance que Ierusalem, apres le meurtre fait en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ (d'autāt que la vengeance tardoit à venir, cuidant estre eschappee & à deliure) se sentit raser iusques aux fondemēs, & vit dissiper & destruire la nation quarante ans apres, par l'armee des Romains, desquels neantmoins (en mettāt à mort Iesus Christ) ils sembloiyēt pourchasser l'amitiē & la bonne grace. Qu'ils se souuiēnt aussi que le premier monde moqueur & prophane, apres auoir mesprise par l'espace de plus de cent ans les admonitions de ce bon patriarche Noë, fut submergē, lors qu'il y pensoit le moins: quand l'Eglise de Dieu (laquelle route consistoit lors en huit personnes) fut garātie & conseruee, au milieu des flots & des vagues. Qu'Achab & Iezabel la femme, apres auoir quelque tēps regnē en persecutāt l'Eglise, furent destruits, eux & toute leur race, par Iehu, que Dieu suscita à cest effet: & d'une infinitē d'autres exemples, par lesquels on voit à l'œil que le Seigneur apres auoir fouettē ses enfans, iette les verges au feu. Et pource que (cōme le peuvent considerer toutes personnes qui ont quelque sentiment, solide iugement & bon discours) la ligne du Pape, du roy d'Espagne, & de tous les catholiques Romains, & la particuliere intelligencē qui est entre l'Empereur & ses deux

gédres Rois, ne tendét qu'à exterminer tous ceux qui se sont retirez de l'obeissance de l'Eglise Romaine : S'il est ainsi que Iesus Christ n'a qu'une Eglise, dont la pluspart des Allemagnes, d'Angleterre, d'Escoffe, Dannemarc, Suede, Noruege, Pologne, Suyffe, & generalement tous ceux qui font vraye profession de l'Evangile par toute la terre, sont les membres: s'il est ainsi dy-ie, qu'ils soyent tous freres en vn mesme esprit, tous d'un corps, membres l'un de l'autre, selon l'intention du Seigneur, qui distribue vne mesme vie à tous les seruiteurs d'un maistre, suiets & soldats d'un Roy & Capitaine Iesus Christ, qui n'a point fait de difference ou distinction des nations en la communication de son salut eternel, Qu'ils sont ensemble la maison du Seigneur, edifiee sur le fondement des Prophetes & Apostres, en vn temple saint, duquel Iesus Christ est la maistresse pierre du coing. Et si derechef il est ainsi, que les bras, les mains, les iambes, & les pieds d'un mesme corps doyuent seruice au chef, & particulièrement secours les vns aux autres: Que les Princes, Princesses, & Potétats qu'il a cōstituez sur les pays cy dessus nōmez, qui se disent de l'Eglise Chrestienne, auisent de s'employer tous, à cōposer d'un costé les differēs qu'en particulier les vns d'eux ont avec les autres, & d'autre part, à traicter entr'eux tous chaudement (sans marchander à qui cōmencera, à rechercher les autres, car cela n'est point de l'Esprit de Dieu) & par bonne negociation, vne ligue generale, d'eux, leurs suiets, & pays, pour se maintenir les vns les autres, s'opposer aux entreprises

prises de l'Antechrist & ses supposts: & se ressentir autrement que par le passé, des outrages faits à leurs freres à l'occasion de la religion, quelque autre pretexte qu'on y puisse auoir donné, Reconnoissans (avec visage relatif) que Dieu ne les acouronnez, ny cōstituez sur les autres & (qui plus est) receus en son Eglise pour leurs beaux yeux, ny pour les entretenir oiseux, gras & en bō point: mais pour seruir à sa gloire, & au soulagement de leurs freres (ie ne dy pas selon la chair) Ne doutans nullemēt que Dieu ne benisse, fortifie, & rende stable la ligue qui aura vn tel fondement: & en ceste assurance, employent leurs forces & moyens à maintenir l'Euāgile & tous ceux qui en font profession, contre la rage de Satan & les siens: & sans tarder ny perdre temps, considerans les langueurs & miseres extremes dont sont pourſuyuis ceux qui sont sous la tyrannie de l'Antechrist & ses enfans. Et s'il y en a de si aueuglez par l'enfercellement du monde, qui ne vueillēt entendre à ceste ligue, Le leur annōce au nom de Dieu, qu'ils ne sçauroyent par leurs subterfuges charnels & prudēces mondaines, euitier vn aspre & horrible sentiment des iugemens de Dieu (lequel n'a rien de cōmun avec la chair & le sang, & ne veut point que ceux qui mettent la main à la charrue regardent derriere eux) & moins avec leurs subtilitez & astuces aux affaires d'estat, euitier ce que leur brasse la ligue contraire, de laquelle ils ne pēuēt ignorer le but, & la haine conceuē cōtr'eux: & en fin, fuyr qu'ils ne comparoissent deuant le grand Iuge, deuant lequel les maximes de Machiauell

ny de ses semblables ou disciples, n'ont aucune valeur. Que pour les defaillās, les autres ne laissent à la faire: & si du tout elle ne se peut, ceux auxquels Dieu aura reserué la plus saine volonté & zele, s'employent autant que leurs moyens se pourront estendre, à donner tesmoignage de leur pieté: sachans que (sans rompre la liaison de ce bastiment de l'Eglise, sans offenser la symmetrie de ce corps esleu & precieux, sans en somme commettre vne horrible lascheté) ils ne peuvent differer de dōner à leurs freres, le secours qu'ils voudroyent en pareil cas leur estre donné. Et si le cōmandement qui leur est fait d'assister principalement aux domestiques de la foy, & les exēples des anciens, & de ceux qui en moindre necessité ont secouru aux guerres passees les fideles de la Frāce, ne les esmeuent: qu'ils se souuiennēt des menaces qui sont faites en l'Escripture, contre les froids & contre les tiedes. Qui fera l'oreille sourde à la clameur du poure (dit l'Escripture) il criera au iour de la tribulation, & ne sera point exaucé. Allez (dira ce grand Roy au dernier iour) maudits de Dieu mon Pere, au feu eternel qui vous est preparé: l'ay eu soif, j'ay eu faim, j'ay esté nud, vous ne m'avez point soulagé, &c. Qu'ils sachent, qu'outre la ruine qu'ils en peuuent receuoir en leurs estats & en leurs maisons priuees, le Seigneur leur redemādera tout le sang de leurs freres qui aura esté respendu deuant leurs yeux, faute d'aide & de secours par leur nonchallance, dès l'heure qu'ils ont sceu l'affliction de leurs freres, y ont peu remedier & ne l'ont pas fait.

Quant

Quant aux fideles François suruinās, nous leur auons establi & establissons par le present arrest & iugement, les loix & ordonnances politiques qui s'ensuyuent.

1 Premièrement, que comme les Ninuites à la voix de Ionas, les fideles aussi à la voix de Dieu courroucé, parlant par ses seruiteurs, & ses verges & menaces, publient & obseruent estroitement & sans hypocrisie, par autāt de iours que l'Eglise auisera, en chacune cité ou ville, où Dieu les aura retirez, vn sainct & chrestie ieusne, qui serue à les humilier, abbatre & matter la chair, & eleuer l'esprit à Dieu.

2 Que par prieres publiques & tresardentes avec vn cōtinuel amendemēt de vie, du plus grād iusques au plus petit, ils facent (comme de nouveau) ainsi qu'au temps de Iosias, paix & alliance avec ce grand pere de famille irrité pour leurs pechez: & sur ce l'vn avec l'autre cōioints par vraye foy & charité, ils annōcent la mort du Seigneur, celebrans sa memoire en l'action de la saincte & sacree Cene.

3 Que cela fait, en chacune ville estans assemblez en lieu public, ils iurent pour eux & leur posterité, d'accomplir inuiolablement les loix qui s'ensuyuent, à sçauoir:

4 Qu'en attendant qu'il plaise à Dieu (qui a les cœurs des Rois en sa main) de changer celui de leur tyran, & restituer l'estat de France en bon ordre, ou susciter vn Prince voisin qui soit manifesté (par sa vertu & marques insignes) estre liberateur de ce pource peuple affligé.

Après le serment fait, ils eslisent avec voix & suffrages publiques en leur dicte ville ou cité, vn chef ou Maieur pour leur cōmander, tant au fait de la guerre (pour leur defense & conseruation) que de la police ciuile, afin que le tout y soit fait par bon ordre.

5 Qu'à chacun desdicts Maieurs ils eslisent vn conseil de 24. hommes, lesquels & pareillement le Maieur, seront pris & choisis sans acceptiō de la qualité, soit des nobles, ou d'entre le peuple, tant de la ville que du plat pays, comme ils seront cognus propres pour le bien public.

6 Qu'outre lesdicts 24. conseillers qui seront ordinaires avec le Maieur qui sera le 25. y ait 75. hommes esleus, lesquels avec le nombre de cent, qui seront pareillement indifferemment pristant des habitans des villes que du plat pays: par deuant lesquels pourront appeller les parties es causes criminelles seulement, c'est à sçauoir, où y auroit condamnation de mort, bannissement, ou mutilation de membres.

7 Que sans le cōseil des 24. le Maieur ne puisse se resoudre ny faire aucune chose de la guerre ou de la police (qui peuent tomber sous deliberation) Et es choses de plus grande importance, le conseil des 25. ne puisse aucune chose determiner sans le conseil des cent: comme pour loy nouuelle, ou abrogatiō d'anciene, ordonnāce des monnoyes, leuee de deniers, accord de trefues ou paix & choses directement touchantes au public, & d'importance.

8 Que les choses ordonnees par les chefs & conseils

conseils soyent diligemment executees & volontierement, sans aucune cunctation (comme deuant Dieu) sur peine de correction exemplaire.

9 Que tous les ans aux calendes de Ianuier, les 25. se deposent de leurs charges en l'assemblee des cent, & puis demeurans personnes priuees (si non du nombre des cent) par l'aduis d'eux tous, on procede à nouuelle election d'autres: à sçauoir d'un Maieur & 24. conseillers, qui seront choisis comme est dict cy dessus, & dont ne seront exclus ceux qui se seront nouuellement deposez s'il est trouué bon à la pluralité des voix, excepté le Maieur qui ne pourra estre appellé à mesme charge, qu'il n'y ait deux ans d'intervalle pour le moins: mais demeurera du nombres des 24. conseillers pour ceste année, en sorte qu'il n'y en aura que 23. à eslire de nouveau: & puis le nouveau Maieur qui sera le 25. & aduenant la mort de quelqu'un d'eux dans l'an, seront assemblez les cent, qui y pouruoiront pour le reste de l'année, selõ qu'ils verront bon estre,

10 Que ces 25. le iour ensuyuant leur electiõ cassent les 75. & en essisent autant en leur place comme dessus, dont seront exclus ceux qui en auront esté l'année dernière seulement, & soit ainsi poursuyui cest ordre tant que besoin sera.

Que si quelqu'un dudit conseil des cent est appellé à quelque charge civile ou militaire, soit depose d'entre les cent, sinõ qu'il fust enuoyé en qualité de commissaire pour traiter de paix, guerre, ou autre affaire publique, avec Princes ou Republiques.

12. Que ceux qui seront comptables ne puissent estre appelez à charge aucune quelle qu'elle soit, iusques apres la reddition & closture de leurs comptes, & qu'ils ayent payé le reliqua s'ils sont redenables: & si aucun donnoit voix ou suffrages à vn comptable, soit condamné à vingt escus d'amende qu'il payera proprement à peine de prison.

13. Que les officiers ordinaires de la iustice s'ils sont cognus gens de bien, demeurent en leur premier estat, pour l'exercer comme de coustume, & iuger absolument des causes de leur iurisdiction, avec conseil de douze de la qualité requise. Et si lesdicts officiers ordinaires, ne sont gens qui ayent accoustumé de s'acquiter de leur devoir, & hors de toute chiquanerie: en les desmettant, le Maieur & conseil de chacune ville en pourra establir d'autres, de la qualité requise & nécessaire pour exercer l'estat de indicature: & seront lesdicts officiers suiets à censures, reprimendes, & chastiemens s'il y eschet.

14. Qu'entre tous lesdicts chefs & conseils particuliers, ils essissent vn chef general, à la façon de Dictateur Romain, pour commander en la campagne: auquel aussi ceux des villes & citez obeiront en tout ce qui sera de sa charge, pour le benefice commun de leur conseruation.

15. La façon d'essire ce chef general seroit bonne, si (comme les Ioniens, Doriens, Beotiens, Achées, Delopes, & autres peuples des douze florissantes villes de Grece, qui pour aduiser à leur estat, s'assembloyent deux fois en l'an: ou comme le conseil des Amphietyons du temps de Pausa-

nias) les Maieurs & Conseils des villes se pouuoient assembler en quelque lieu & ville commode pour toutes : Mais pource que cela leur est malaisé pour maintenant, ils pourront apres vne sainte priere, chacun Maieur & conseil assemblé en droit soy, proceder à l'election d'un chef general, & enuoyer chacun Maieur & conseil son vœu & suffrage à celui de la ville, qui (par un aduis courrant) sera trouuee plus propre à recueillir tous les aduis des autres: afin que là, selon la pluralité des voix & suffrages qui y seront enuoyez de dehors, ioints avec celui de dedans, celui soit solennellement déclaré & prononcé chef general d'entre les membres, à qui Dieu, par le plus de voix, l'aura voulu accorder.

16 Et combien que les necessitez des guerres n'attendent pas tousiours ce conseil, & que (comme lon dit) la guerre se face à l'œil: neantmoins, que soit esleu par mesme moyen & établi par la mesme voye que dessus, un conseil au chef general, du quel il soit tenu de prendre aduis, toutefois & quantes que l'occasion s'y presentera, & que la necessité du temps & des affaires le permettra.

17 Que par mesmes moyes soyent esleus cinq ou six lieutenans au General, qui luy succederont (selon qu'ils seront nommez) un, apres la mort ou desmise de l'autre, en mesme ou semblable charge: pour euitier toute confusion, desordre, & inuenient qui pourroit aduenir, par l'entreprise que les ennemis pourroyent faire en trahison, ou autrement, contre le General, pour priver les membres de conduite par la mort.

18 Que tous lesdicts chefs & lieutenans soyent gens qui ayent (tant que faire se pourra) la crainte de Dieu, son honneur, sa gloire, & son Eglise, en souveraine recommandation : Et avec la prudenec, soyent accompagnez de quatre choses, que lon scait denoir estre en vn grand capitaine, scauoir est, de science militaire, de magnanimité & hardiesse, de reputation & creance, & de prosperité en ses entreprises.

19 Que les conseillers des chefs des villes & de la campagne, outre la cognoissance de l'art de la guerre, & de la police, soyent de ceux que Iethro beau-pere de Moysé luy conseilloit d'auoir pour soulagement, hommes vertueux, qui craignent Dieu, hommes veritables, qui ayent en haine l'auarice.

20 Qu'ils prennent garde à ce que dit le sage, Que la repentance suit de pres le conseil leger, & que la plus part des fautes en la guerre & en l'estat, ne se peuuent faire qu'une fois: Partant qu'ils n'oublient se garder d'en faire, & n'oublient à remedier à tout ce que par conseil se pourra remedier & pourvoir.

21 Que sur les deniers & thresor publique (quoy qu'il ne doye estre en cest affaire de religion & necessité commune à se conseruer, appelle le nerf de la guerre) soyent commis par lesdits chefs & conseils chacun endroit soy, en chacune cité, gens de bien & sans fraude, tant pour receuoir que pour deliurer, & autres pour contreroller: & sur tous eux, vn receueur & vn contrerolleur general, establi au lieu où ils auiseront le mieux & gens

& gens superintendans aux finances: tous comprables au conseil, pour euitier à toute fraude & maluerfation.

22 Et pour euitier aux calomnies, lesquelles souuent sont esparfes & mises à sus aux Chefs & principaux membres du corps, par l'artifice des ennemis, ou par enuie, ambition, ou autres semblables pestes que le diable fait souuent glisser, & cherche d'introduire en l'Eglise, ou qui naissent de quelque soupçon legerement pris par les soldars ou par le peuple: & pour empelcher les desordres qui en aduiennent bien souuent: qu'il soit loisible en chacune ville à vn chacun, d'accuser par deuant le Maieur & son conseil tous ceux (soit de la noblesse, ou autres chefs, ou membres) qu'ils penseront machiner, pratiquer, ou faire quelque chose contre le bien public de la religion, & de la defense cōmune du corps. Et s'il aduenoit que le soupçon fut sur le chef & le conseil ou partie d'iceluy, l'accusateur pourra requerir que les cent soyent assemblez pour le bien public (à quoy seront tenus satisfaire le Maieur & le conseil) & là par deuant eux tous proposer son accusation, afin d'y estre pourueu comme ils verront bon estre. Et ne se tiene pourtant aucun de ceux qui seront ainsi accusez, pour offense, de l'accusateur (qui ne doit estre mené que d'une bonne cōscience) ains plus tost l'accusé soit aise & ioyeux, que Dieu face à tous ses compagnons paroistre son innocēce (s'il le y est.)

23 Que suyuant les iugemens qui s'en ensuyuront, soit faite punition cōdigne des coupables

sans auoir esgard en telles fautes, nyës autres, aux seruices passez que les coupables, leurs parens & amis peuuent auoir faits: afin que la vertu (à laquelle parmi les hommes est deuë recognoissance & guerdon) ne soit satisfaite de ses merites (au preiudice de la gloire de Dieu & de la fraternité cõmune) avec la remission de la peine deuë à la faute: ains soit l'vne trespas guerdonnée, & l'autre chastiee & punie: & qu'aussi aux faux accusateurs soit imposee peine, suyuant les loix, ordonnances, ou coustumes des lieux.

24. Que la necessité de tenir armee en campagne passée, le General en remettant sa charge entre les mains du conseil, ne desdaigne point (ny les autres chefs inferieurs pareillement leur trespas accompli) de retourner comme auparauant personnes priuées, ou auoir moindre charge.

25. Que l'on introduise & observe tresestroitement, depuis le chef general iusques aux moindres chefs & membres, la discipline ecclesiastique & religieuse, ordonnée & introduite par cy deuant par les Synodes tenus en la France, auant la dernière dissipation des Eglises, par les Ministres & Anciens d'icelles: afin que par ce moyen on voye à l'œil, le regne de Dieu & le sceptre de sa parole, establi & entretenu: & le regne de Satan, avec la cohorte des vices, que le monde & la chair entretiennent, destruits, chassés, & abolis d'entre les fideles, comme il appartient à vrais enfans de lumiere: Estans assurez qu'en ce faisant, ils seront benits à la ville & aux champs: ils habiteront en toute seureté, rien ne les espouuentera: le consteau
meur

meurtrier ne passera point par leur terre: Cinq d'entr'eux poursuyurôt cent de leurs ennemis, & cent, dix mille. Le Seigneur establira son alliance avec eux: & les fera croistre & multiplier en paix & abondance de toutes choses necessaires: là où au contraire, s'ils mesprisent les ordonnances du Dieu viuant, s'ils laissent régner les vices & desbauches parmi eux, la peur, le tremblement, les maladies, & autres langueurs, & toutes sortes de maledictions les poursuyuront: Le Seigneur tien dra tousiours sa face courroucée contr'eux: Ils mourront par la main de leurs ennemis, & fuyrôt sans que nul les poursuyue. Le Seigneur adiou- stera aussi (s'il n'y voit vn amendement, sept fois au double de leurs playes, comme il en a menacé son peuple d'Israel, en la place duquel ils ont sans doute esté plantez.

26 Qu'à l'exécution d'vne si saincte œuvre, qu'est l'establissement & obseruation de la discipline ecclesiastique, à vn frein tant sainct & neces- faire, les Magistrats tiennent la main aux Consistoi- res dans les villes: & à la campagne, le General, son conseil, ou autres capitaines, & tant qu'il y au- ra de gens de bien en l'armee.

27 Qu'on introduise aussi & qu'on pratique le plus exactement que faire se pourra, entre tous les capitaines, chefs mineurs, & soldats, la discipli- ne militaire, de laquelle ne sera ia besoï faire beau- coup d'articles & ordonances: estant la multitude d'icelles (si les chefs font leur deuoir superflue, & ne le faisât point, pernicieuse & dommageable. Il suf- fira que toute la discipline militaire soit puissante

d'enseigner (sous la loy de Dieu) & de faire pratiquer aux soldats l'art & mestier des Lacedemoniens, lequel en somme consistoit en trois choses: A bien obeir à leurs officiers, à porter gayement les travaux de la guerre, & à vaincre ou mourir au combat.

28 Qu'ils se souuient de ce que Iudas Machabeen respôdit aux cœurs faillis, Que la victoire ne gist pas en la multitude, & au grand nombre de soldats, ains la force est du ciel: Partant, qu'en inuoquant continuellement le Seigneur, ils suyuent en leurs entreprises l'exemple de ce bon Machabeen, contre Nicanor, & autres ennemis du peuple de Dieu: Et n'oublient ce que Gedeon, assisté du Seigneur, fit de beau & de gaillard avec trois cents soldats, contre les Madianites: Car (à vray dire) tout ainsi que les ennemis au temps du Machabeen, aussi bien auourd'huy les meschans assaillent-ils ce pource peuple, confus par leur injustice, trahison, & desloyauté, voulans abbatre le seruice de Dieu, & destruire hommes, femmes, & enfans: Et au contraire, les fideles cōbatent pour la gloire de Dieu, pour la deffense de son Eglise, & pour leur vie & conseruation.

29 Que les capitaines s'estudient à faire exercer les soldats aux armes, au combat à l'escarmonche, à soustenir ou liurer vn assaut, Et que le General en particulier s'estudie à apprendre à toute l'armee, de se rengier en vn clein d'œil (si besoin est) en bataille, en plusieurs & diuerses sortes, à garder leurs rengs, à se rallier, selon le lieu, les gés ou selon les ordres, reng, & constitution de bataille

le de l'ennemi, ou autre necessité occurrente.

³⁰ Que les chefs, & principalement le General, harangue souuent l'armee & les particulieres compagnies, pour encourager, retenir, louer, blâmer, ou autrement renger le soldat, selon l'occasion qui se présentera.

³¹ Que les soldats Chrestiens ayent honte qu'il se trouue entr'eux querelles, brigues, & debats, n'ayans iamais esté rouuez entre les soldats (quoy que prophanes de l'armee de Annibal, en vn si long temps qu'il fit la guerre aux Romains, bien que son armee fust composee de soldats de diuerses natiōs, & langues: qu'ils considerēt quelle vergongne ce seroit à vn homme, si ses mēbres s'entrequereloient l'vn l'autre. Quel reproche ce seroit à vn pere de famille, si on voyoit ses enfans s'entrepicquer: Et partant, qu'ils aduisent de combattre en toute vnion & concorde la querelle du Seigneur, comme deuant sa face.

³² Et pource qu'il a esté enseigné tant par theorique, que par prarique & experiēce: que des trois voyes du traictemēt qu'on peut faire aux ennemis, la moyene est tousiours dōmageable, comme celle qui n'acquiert point d'amis, & ne prime point d'ennemis: que tous les chefs & conseils se resoluent, à faire pratiquer exactement ces deux extremes: sçauoir est, toute rigueur enuers lestraitres & seditieux armez, & toute la douceur qu'il sera possible enuers les catholiques paisibles.

³³ Que de ceux-là, nul ne soit espargné: & qu'à ceux-cy, ne soit fait aucun outrage ne force, en leur conscience, honneur, vie, & biens, ains

K.v.

soyent conseruez en amitié, & en paix, cōme cōtē patriotes & freres bien-amez: en leur communiquant de la doctrine de salut avec toute charité & affection chrestienne, autant qu'ils se voudrōt rendre capables & dociles pour la recenoir: sans vser en leur endroit pour regard de la foy que d'un bō exemple, que chacun s'efforcera de leur donner en bien viuant, suffisant moyen (s'il plaist à Dieu le benir) avec la predication de l'Euangile, pour les amener à la cognoissance du souuerain bien de l'homme.

34 Vray est, que pour autant que l'estat affligé des fideles pourroit auoir besoin de viures, munition & deniers, les Catholiques François (ainsi traictez que dit est) pourront estre priez de les en secourir: & aduenant qu'ils refusassent de le faire, y pourront en cas de grande necessité estre contrains par tous les plus honnestes moyens dont on se pourra auiser: ce qui ne pourra tourner à blasme, si on considere que Dauid en la necessité s'est serui des pains de proposition.

35 Surquoy les Chefs & Conseils seront aduertis, de bien & soigneusement mesnager tout ce qui pourra tomber en mesnage, & profit public, pour ne rien despandre superflueusement, & n'auoir à charger les amis plus que de besoin: Prenās garde à ce que Tite Liue dit, que la guerre se nourrist elle-mesme, cōme l'enseigne très bien le long temps que Annibal a mené la guerre en Italie, sans auoir aide, ou argent frais de la republique de Carthage.

36 On scait bien que quand on sera cōtraint de

de camper, si le soldat est instruit & commandé de se cōtenter de l'ordinaire du bon-hōme avec toute modestie & crainte de Dieu, (ce qui auiedra aisement, si outre la parole de Dieu, & les loix militaires qui leur doyuent seruir de bride & cōduire, le capitaine ou soldat considere le traictement qu'il vōdroit luy estre fait, s'il estoit en la place du bon-homme, voire tout le village en corps, sera bien aise de dresser estappe, fournir munitiōs, argent & autres commoditez, entre les mains de ceux qui seront establis pour les receuoir.

37 Ceste bonne & modeste façon de loger, outre que c'est le deuoir du soldat Chrestie d'ainsi le pratiquer, contentera infiniment le cœur du peuple des villes & du plat pays, qui scait combien ceste querele est iuste, & la deffense contrainte: au contraire, le parti des ennemis, meschant traistre, desloyal, & volontaire: tellement qu'au lieu que par le passé, les desbauches & desordres auoyent aliené le bon-hōme, des fideles, en sorte qu'en vn bien grād village, quand on alloit pour y loger, à peine y trouuoit-on à qui parler, maintenant avec vn tel deportemēt, le bon-hōme s'efforcera de recueillir le soldat, & de faire au reste tous les bons offices qu'il luy sera possible, cōtre les ennemis de la paix & société civile des Frāçois.

38 Qu'il y ait vn ou plusieurs bons preuosts de camp, accompagnez de bon nombre d'archers pour punir à la rigueur & promptement, les fautes que le soldat desbauché pourroit faire, contre la loy de Dieu, & la police de l'armee.

39 Que les Chefs se souuiennent de ce que

Polibe dit, que la partie la plus requise en vn grãd Capitaine est, qu'il cognoisse les cõseils & le naturel de son ennemi: & partãt ne soyent iamais sans vn bon nombre d'espies (desquels ils doyuent & peuuent auoir à rechange) de toutes parts.

40 Qu'ils ayent entre toutes leurs maximes de negociation, ceste-cy en singuliere recõmandation, De ne se fier iamais en ceux qui tant de fois & par si insignes & prodigieuses trahisõs, ont violé & rõpu la foy, le repos, & la paix publique, ny iamais se desarmer tant qu'ils feront poursuite cõtre la doctrine de salut, ou cõtre la vie de ceux qui en font profession: se gardans bien de faire iamais de ces paix, qui seruent d'instrumẽs à massacres. Que s'il aduenoit de tomber en quelques termes d'accord, ce soit avec telles conditions, qu'auant tout œuure, soit resolutement establi ce qui est expedient pour la gloire de Dieu: & apres cela, si biẽ aduise à la seureté des potres Eglises, qu'elles ne soyent plus à la merci des loups & tygres.

Que si (comme dit est) il plaist à Dieu de toucher le cõeur des tyrans, & les changer, comme il en a la puissance, lors de bonne volonté ils se submettent à ceux que Dieu leur a ordonnez pour Princes naturels, & leur rendent tout deuoir de bons & obeissans suiets. Mais si le mal est venu iusques au cõble, & que la volõre de Dieu soit de les exterminer: s'il plaist à Dieu susciter vn prince Chrestien vengeur des offenses, & liberateur des affligez, qu'à cestuy ils se rendent suiets & obeissans, comme à vn Cyrus que Dieu leur aura enuoyé.

enuoyé, & en attendant ceste occasion, qu'ils se gouvernent par l'ordre cy dessus establi par forme de loix.

Lesquelles loix, aduis, & ordonnances, & autres qu'ils pourront d'eux-mesmes selon l'occurrence des choses, dresser & bastir, cōformes aux presenres, selon la parole de Dieu: Nous leur auons ordonné & ordonnons d'observer & entretenir de poinct en poinct, selon leur forme & teneur, & de lignee en lignee: se gardans bien de permettre, qu'elles ressembrent (comme Anacharsis disoit à Solon) aux toilles d'araignee, dans lesquelles si quelque chose de leger tombe, il est retenu, là où le pesant fardeau passe au trauers en deschirant la toille: Enquoy faisans, nous les auons assurez & assurons, que quād bien ils ne seroyent iamais secourus par leurs freres des autres nations (ce qui seroit trop indigne, & ie ne le veux seulement imaginer) ils se pourront conseruer (moyenant la grace de Dieu) en son pur seruice, exercice de la religion Chrestienne, pleine liberte de leurs consciences, & en toute seureté & repos, autāt que les euenemēs d'une guerre iuste, biē fondee, biē conduite & ordonnee, le peuvent souffrir & endurer sous la garde de ce grād Dieu des armees, du Roy des siecles, immortel, inuisible, seul Dieu sage & puissant, auquel soit tout honneur & gloire à iamais.

L'egl. Ainsi soit-il. Et certainement ie le croy, ie m'en tien toute assuree, & soubscris fort volontiers à ton aduis & iugement.

Ali. Et moy.

Phil. Et moy aussi.

L'host. Je trouue ce que Daniel a dit si saint, que non seulement ie soubscris à la verité du faict, à l'aduis qu'il dōne à tous Princes qui ont receu l'Euangile, & à l'ordre qu'il dōne aux pures François. Mais aussi (par la grace de Dieu, qui m'a touché en l'oyant discourir du faict des Huguenots) pour beaucoup de circonstances, en la consideration desquelles il m'a fait entrer, ie croy qu'ils sont gens de bien, & qu'ils tienent la vraye pureté de religion Chrestienne: mesmement quand ie me remets en memoire de leur confession de foy (qui est imprimée au bout des Pseaumes de Dauid) laquelle i'ay leuë & reluë plusieurs fois. Mais pour ce que deuant qu'y mettre le nez, ie m'estoy toujours proposé de ne rien croire de ce qui y est contenu, de peur d'estre surprins, comme nostre sur nous a toujours dit, qu'il est mal-aisé de lire vn liure des Huguenots sans le deuenir: le n'y auoy pas prins garde de si pres, mais ie suis cōtent d'estre trompé de ceste sorte. Et ausurplus ie m'assure, comme Daniel a dit, que Dieu ne laissera impunie (quoy qu'il tarde) la meschanceté qui a esté faite aux pures Huguenots François: Et les meschans ont beau en rire, car ils ne scauroient attacher au bout de leur vie celle des Huguenots, qu'ils leur ostent si licencieusement, cōme s'il n'estoit point de Dieu. Or à luy soit louange, de la grace qu'il me fait de m'ouurir les yeux, me communiquer sa lumiere, & m'esloigner des tenebres le priant qu'il me fortifie, pour pouuoir, si besoin est, souffrir & endurer pour le tesmoignage de la verité,

verité, avec le surplus des fideles.

Le pol. Et moy, i'en dy, i'en croy, & en prie tout autant: estant prest & appareillé de faire tout ce qui sera aduisé expediér pour la gloire de Dieu, & la conseruation de son Eglise, autant qu'il me sera possible, par sa grace.

L'egl. Loué soit l'Eternel à iamais, qui a manifesté sa vertu & puissance conioincte à sa bonté & grace en ces deux bonnes gens icy. Vous soyez les tresbien receus en la maison du Seigneur. Je tascheray de faire que vostre conuersion y soit connue de tous, afin de nous en resiouir ensemble, & en redre graces solénelles au Seigneur. Ce fait, vous Historiographe, irez par deuers les Rois, Princes, & Nations, qui ont receu l'Euāgile: leur faire entendre tout ce qui s'est passé en Frāce contre les Chrestiens, & l'arrest que Daniel en a donné, afin qu'ils aduisent de pres à leur deuoir. Et vous, Politique, irez trouuer nos freres & membres François, pour leur declarer l'arrest, l'aduis, & ordonnances, que Daniel a donné sur ce faict. Et tiendrez la main avec eux, à ce que le tout s'effectue pour la gloire de nostre Dieu, & conseruation de ses enfans.

L'hist. Je le veux bien.

Le pol. J'en suis content.

L'egl. Le bon Dieu vous benie & conduise toujours par son sainct Esprit, pour l'amour de son Fils Iesus Christ nostre Seigneur. Amen.

F I N.

ARCA MONTANA COND

SECONDDV

REVEILLEMATIN

DES FRANCOIS, ET

DE LEURS VOISINS.

L'an à l'antre le lacer de leurs voyages, l'esta pre
s'entre recongnaissent de l'estaill, ils recient
me hôteille à l'ibout de l'igoye, de apres
doutent (comme l'en vent) l'occe en une mel-

sent de la France, par occasion d'un trait de

celuy d'Angleterre. Ils tracent ainsi de la

Composé par Eusebe Philadelphie Caspo-

-politte, & mis de nouveau en

lumiere.

necessaires en ce temps, de-

scians au l'endemain ce

du li. de l'op

de plus

DIA

A EDIMBOURG,

De l'imprimerie de Jaques James.

Avec permission.

1574

ARGUMENT DV SECOND Dialogue.

Le Politique & l'Historiographe François, re-
uenans par diuers chemins de leur charge, se ren-
contrent (comme Dieu vent) logez en vne mes-
me hostellerie à Fribourg & Brisgoye, & apres
s'estre recognus, caresséz & recueillis, ils recitent
l'un à l'autre le succez de leurs voyages, l'estat pre-
sent de la France, & par occasion quelque trait de
celuy d'Angleterre. Ils traitent aussi de la
puissance des Rois, de la tyrannie, &
de la seruitude volontaire, & plu-
sieurs autres belles matieres tres
necessaires en ce temps, re-
seruans au lendemain ce
qu'ils ont à dire
de plus.

DIA-

N. EDIMBOURG.

De l'imprimerie de Jacques Lamer.

Avec permission.

1774

DIALOGVE SECOND.

Interlocuteurs.

Le Politique

l'Historiographe.

*Le Politique commence en chantant le Pſalme***CXXIIII.**

Le pol. Or peut bien dire Israel maintenant,
Si le Seigneur pour nous n'eust point esté,
Si le Seigneur nostre droict n'eust porté,
Quand tout le monde à grand fureur venant
Pour nous meurtrir, dessus nous s'est ietté:

L'hi. Je suis deceu si ce n'est la voix de celuy que
ie desire le plus de voir en ce monde.

Le pol. Pieça fussions vifs deuorez par eux,
Veu la fureur ardente des peruers:

Pieça fussions sous les eaux à l'enuers,
Et tout ainsi qu'un flot impetueux,
Nous eussent tous abyſmez & couuerts.

L'hi. Ou ie refue, ou c'est l'amy sans nulle doute,
Mon Dieu où peut-il estre entré? Seroit-ce point
en ceste chambre? Hola he, Ouurez vn peu, ie
vous prie.

Le pol. Qui estes-vous, qui ainsi hurtez?

L'hi. Gens de paix, ouure l'amy.

Le pol. O Seigneur, C'est l'Historiographe. Est-il
possible!

L'hi. Ce l'est vrayement, mon grand amy.

Le pol. Que ie t'embrasse, He qu'il y a de temps
que ie souhaite d'auoir le bien que ie reçooy!

L'hist. Il m'auient tout ainsi qu'à ceux qui ont lon-
guement attendu, apres quelque bien rare chose,
qui mal à peine peunent croire lors qu'ils l'ont

en leur puissance, que ce soit ce qu'ils desiroient. Ainsi dy-ie m'aient-il de te voir maintenant icy.

Le pol. Je t'assure mon grand amy, qu'il m'aient aussi tout de mesme, en t'y voyant.

L'hist. Si n'est-ce fable, ny fantasme, nous voicy tous deux, Dieu merci.

Le pol. Dieu soit loué, qui nous a conduits à sau-
uete, & nous a faict entrecontrer lors que nous
y pensions le moins. S'il te semble nous en remer-
cierons ensemble nostre bon Dieu, de tout nostre
cœur, & puis apres nous entretiendrons l'un l'au-
tre tout à l'aïse du succez de nos voyages.

L'hist. Nous ne pouuons honestement laisser pas-
ser ceste occasion, de remercier bien humblement
nostre grand Dieu, sans encourir le vice d'ingra-
titude, l'un des plus desplaisans à Dieu, & moins
souffrable entre les hommes. Mais il nous faut
tenir la porte close, pour euitier l'inconueniet qui
nous pourroit suruenir, veu le lieu où nous som-
mes : où le pur seruice & l'inuocation du nom de
Dieu (comme en tout le reste de la Papauté) est
deffendue.

Le pol. J'espere que bien tost (comme il nous est
commandé de Dieu, expedient pour nos miseres
& necessaire pour nostre deuoir) il nous sera aussi
permis de seruir Dieu par tout ouuertement. A-
pres que sa Majesté aura fait iustice de la grande
Paillardie, qui a corrompu la terre par sa paillar-
dise, & qu'il aura végé le sang de ses seruiteurs de
la main d'icelle: lors que les Rois de la terre, qui
ont paillardé avec elle, & ont vescu en delices,
pleure-

DIALOGUE II.

pleureront & se lamenteront à cause d'elle, quand ils verront la fumée de son bruslement: Lors dy-ie, qu'il n'y aura plus nuls Chananeens en la maison du Seigneur des armées. Et que tous ceux qui seront demeurez de reste de toutes les nations qui auront fait la guerre à l'Eglise de Dieu, adoreront le Roy le Seigneur des armées. Ainsi que la predi& Zacharie en sa Prophetie.

L'hist. Je l'espere aussi tout ainsi. | Cependant nostre deuoir est, de marcher en tout prudemment, & d'attendre en toute patience ce temps là que le Pere a mis en sa puissance.

Bien le pouuons nous prier qu'il abbrege ces iours-là, & qu'il haste la vocation de ses esleus.

Le pol. Tu dis vray. Or le prions donc à genoux, s'il te plaist de faire les prieres ie te suyuyay de tout mon cœur.

L'hi. Je le veux bien. Prions,

Seigneur Dieu Pere eternal & tout puissant,
Nous tes pources seruiteurs, ayans esté transportez par ta grace, du Royaume tenebreux, au Royaume de lumiere, & tost apres employez par ton Eglise en des charges importantes à ton seruice: Te rendons graces, nous te louons, nous te magnifions Seigneur, pour les biens infinis (& qui à dire vray, nous sont incomprehensibles) que tu nous distribues iournellemēt de ta liberale & infatigable main, de ce que par ton bras fauorable tu nous as conduits & ramenez nous ayant administré les choses necessaires à nostre voyage, & nous deliurāt des dāgers auxquels nous sommes exposez le plus souuent pour nos pechez. Nous

te supplions Seigneur, qu'il te plaise en nous pardonner nos fautes, continuer tes benedictiōs & graces sur nous, & sur tes autres enfans & seruiteurs, comme tu cognois estre expedient pour le bien de ta gloire. Sur tout Pere & Sauueur, fay nous tousiours fermement esperer es promesses du salut eternel qui nous a esté acquis par le sang precieux de ton Fils ton bien-aimé. Et nous fay continuellement dependre de ta prouidence, par laquelle iusqu'aux plus petits d'entre les oyseaux sont nourris & soustentez, & les cheueux de nos testes comptez & gardez, iusques à tant Seigneur, que tu nous retires de ces miseres, pour nous faire iouyr de l'immortalité bien-heureuse, de laquelle iouyssent ceux que tu as retirez en paix. Cependant Seigneur, nous te supplions de prouoier en general & en particulier, à toutes les necessitez de ton Eglise, de hastier le temps de la vocation des tiens, & abbreger les iours de la restauration des choses. Et de nous faire en particulier la grace que nous puissiōs bien tost estre rendus en sauueté, à l'Eglise qui nous a enuoyé pour luy pouoir rendre fidelemēt compte de la charge qu'elle nous a donnée: fay-le Seigneur, pour l'amour de Iesus Christ ton Fils nostre sauueur. Ainsi soit-il.

Lepol. Ainsi soit-il. Or il faut que ie te die deuant que passer outre, que ie me resiouy grandement, & m'esmerueille quand & quand, considerant la peine que tu as eue, & les dāgers par où tu as passé en faisant vn si lōg voyage, de l'embon point que tu nous en rapportes.

L'his

L'hi. J'ay eu de la peine vrayement pour la longueur du chemin, & diuersité de Regions, par où il m'a conuenu passer. Mais la gayeté de cœur, de laquelle j'ay marché, m'a fait trouuer tout le labeur facile: Quant aux dangers, tu scay bien que celuy pour lequel ie marchois est bõ & fort pour garder ceux qui se retirent en sa garde: aussi m'a-il tellement garenty que les dâgers ne m'ont approché que de bien loin. Le plus d'ennuy que j'ay senty, ç'a esté (afin que ie n'en dissimule rien) les Karhous & autres insoléces ou lon m'a voulu cõtraindre d'entrer par plusieurs fois en trauersant les Allemagnes: Les coups de coude pareillemēt & les brocards de Franche dogues, dont les Anglois vsent souuient, conioints avec la vaine & superbe contenance, & autres desbauches qu'on voit en Anglererre, m'ont merueilleusement offensé.

Le pol. Il y auoit assez de quoy se fâcher: mais l'ennuy seroit grand au double, si ces sortises estoient pratiquées par quelques Chrestiens & gens de marque. Et ie me doute bien que les Karhous Allemans ne se trouuent quē parmi quelques vieux yuérôgnes Papistes, estatuernes & hostelleries où il seroit biē aisé de se faire seruir à part pour fuyr la violence de ces Sacs-à vin. Quant aux cours des Princes & Seigneurs Protestans, où tu auois le plus affaire, ie m'asseure que tu n'y as rien veu de semblable, ny pareillement parmi les Anglois de bonne estoffe (si leur contenance ne trompe mon iugement) rien que courtoisie & douceur, accompagnée de toute modestie.

L'hi. Pleust à Dieu qu'ainfi fust l'amy cōme c'est pour la plus part, tout au contraire. Les plus grās y font les plus lourdes fautes, voire les plus religieux sont plus qu'il ne seroit à desirer, embrenez de ces ordures.

Le pol. Que me dis-tu?

L'hi. Il est ainfi ie t'en assure, & nul ne leur vient au denant, ils s'en dispensent à leur gré.

Le pol. Et les Pasteurs, quoy cependant? ne repre-
nent-ils pas ces vices?

L'hi. La plus part sont des chiens muets, presque tous compagnons d'Hely, il n'y a point de discipline.

Le pol. Si est-ce que i'ay ouy dire qu'il y auoit en Angleterre plusieurs Ministres bons Pasteurs, qui desirās la reformation de la vie & mœurs des hommes, & de quelques ceremonies externes qui sont demeurees de reste de la Papauté, ne cessoy-
ent de faire tout deuoir par escrit & de vne voix, pour mettre la discipline Ecclesiastique au dessus: Et quelque bon Prince Protestant qui la vouloit mettre en ses terres.

L'hi. Tu dis vray: Mais son bon vouloir n'a pas eu l'effet desiré: Et quant à ces bons personnages Anglois, du temps mesme que i'ay esté en Angleterre, ils ont esté merueilleusement travaillez par les Ministres de la iustice: Les vns ont esté bannis, les autres deposez de leurs ministeres: Et leurs escrits parlans de reformation, condamnez comme seditieux.

Le pol. Est-il possible?

L'hi. Il est ainfi.

Lepol. Quant au dessein de ce bon Prince, ie ne m'esbahy pas par trop qu'il s'en soit allé en fumee, vey la tiedeur & lentitude de laquelle les Princes marchent, quand il est question de repurger les Eglises qui leur sont commises: Considerât aussi la malice des Peuples qui abusent le plus souvent du bon naturel de leurs Princes. Mais de ce fait-là d'Angleterre: i'en demeure tout estonné. Quelle iniustice! Quelle d'esloyauté! Le me doute bien d'où cela peut venir, il ne peut proceder que de la bobance, ambition & insolence des Prelats Anglois, fauorisee de la Chattemiterie de quelques vns du conseil que ie te pourrois bié nommer. Mais qu'ils oyent(outre les passages de l'Ecriture) ce que dit quelque grand personnage de nostre temps, parlant de la discipline Ecclesiastique. S'il n'y a (dit-il) nulle compagnie, ni mesmes nulle maison quelque petite qu'elle soit, qui se puisse maintenir en son estat, sans discipline: Il est certain qu'il est beaucoup plus requis d'en auoir en l'Eglise, laquelle doit estre ordonnee mieux que nulle maison, ny autre assemblee. Pourtant comme la doctrine de nostre Seigneur Iesus est l'ame de l'Eglise, aussi la discipline est en icelle, comme les nerfs sont en vn corps pour vnir les membres & les tenir chacun en son lieu & en son ordre. Pourtant tous ceux qui desirent que la discipline soit abbatue, ou qui empeschent qu'elle ne soit remise au dessus, soit qu'ils le facent à leur escient, ou par inconsideration, cherchent d'amener l'Eglise à vne dissipation extreme.

L'hist. Cela est tant bien dit que rien plns: Mais

quel remede quand les principaux d'entre les gens d'Eglise qu'on appelle, qui deussent porter le haubeau devant les autres, se contentans d'auoir receu la doctrine, n'ont cure de reformatiō. Et quel que bon exemple que leurs voisins Escossois & autres peuples qui l'ont receue, leur en sachent dōner, n'ont pas honte dese monstrier ennemis ou uerts de toute discipline, cependant la feinte simplicité du surpelis plié menu comme celuy d'un prestre, la fotte & superflue clarté des chandeles en plein midy, le son sans intelligēce des Orgues, La gaye musique gringotée ne manque point de dans leurs temples, en leurs services ordinaires. Là dessus Monsieur l'Archeuesque, Monsieur le Primat, Mōsieur l'Euesque, & autres tels officiers accompagnez de pages, laquets, estaffiers, & autres falots, iusques à 20 30 40 100, & tel y en a iusques à 200 cheuaux.

Le pol. O Seigneur, iusques à quand y aura-il de tels Maistre-d'hostels en ta maison! Quels vigneron, quels moissonneurs! ils ont prins l'Euangile en vain les paillards, & s'en sont fait riches.

L'hi. Bellement ie te supplie, tu es trop prodigue censeur, ils ne sont pas tous ainsi Dieu mercy, & pour le moins la doctrine est pure parmi eux.

Le pol. Voire dea! Mais où sont les fruiets de la vigne du grand Seigneur? Ne sont-ce plu stost des lambrusches que bons raisins? Et ne craignent-ils pas, ie parle à ceux que le Seigneur a establis guettes sur Israël, que le Seigneur leur redemāde les brebis qui perissent par leur faute: Voire & les vris & les autres ne craignēt-il pas q̄ le Seigneur oste

DIALOGUE II.

11

oste son Chandelier du milieu d'eux, & leur face souffrir la faim, ie dis la faim de sa parole vraye pasture des ames, puis qu'ils en abusent ainsi? Et c'este Princesse leur Royne, qui a la reputation d'estre tât sage & vertueuse, qui porte le titre de chef de l'Eglise en son Royaume, & de deffésatrice de la foy. Est-il possible qu'elle & les seigneurs de son Conseil endurent vne telle desbauche en la maison du Dieu viuant? *L'bi.* Ce n'est pas là tout, Il y a biē encore pis à crädre.

Lepol. Nostre Seigneur! qu'y pourroit il auoir de pire, entre ceux qui ont receul' Euāgile, que de n'ē vouloir (par maniere de dire) que la moitié, à sc. la seule doctrine? *L'bi.* Ne seroit-ce pas chose plus déplorable, si encores de ceste moitié-là ils en faisoient si peu d'estat, qu'ils ne se souciaissent, quand bien aujour d'huy ou demain elle leur seroit ostee.

Lepol. Cela est bien certain. *L'bi.* Or sont-ils presque sur le point de la perdre s'ils ne s'auiſent.

Lepol. Je serois extremement marri, quoy que le peuple qui en abuse soit digne d'en estre priuē, si ce que tu dis auenoit: Mais dy moy comment ce peut estre. *L'bi.* Il ne faut que la seule mort de la

Royne, pour tout chāger & rēuerſer. *Lepol.* Cōment, Bon Dieu! En 14. ou 15. ans qu'elle a regnē, n'a elle ſceu establir telles loix & ordōnāces que la doctrine de l'Euāgile puisse demeurer pure apres ſō despart bō grē mal grē la Papauté? A-elle si peu profitē en la lecture des bōs liures, que i'en tens luy estre tāt familiers? Faudra-il qu'un Cicero luy enseigne sa leçon, surpassant de zele enuers la Republique Romaine, le zele de ceste Royne enuers l'Eglise de Dieu?

Quant il afferme n'auoir moins de soin de l'estat auenir que de l'estat present de sa Republicque: he Dieu, quelle lascheté voila,

L'hi. le rassure l'amy que si la Royne & son Conseil ou le Parlement d'Angleterre ny remédie, qu'ils sont venus comme à la veille de voir la subuersion de leur estat & de la Religion ensemble.

Le pol. Ha misérables! Et que tardent-ils, qui les empesche d'y mettre la main deuant la main?

L'hi. Rien ne les en destourne que la desbauche & la vanité de la cour, les delices des Prelats, la superbe des nobles: Et pour le dire en vn mot le peu de zele que la plus part des Anglois a enuers le seruice de Dieu. Et Dieu par son secret iugement, pour se venger de telle lascheté tient come en lesse vne royne d'Ecosse, que chaëcun cognoist assez plus proche de la Coufouine d'Angleterre, pour la lascher tout aussi tost apres la mort de ceste-cy. Et Dieu scait quel remuement on y verra s'ainsi aduient.

Le pol. O Seigneur! Et vit-elle encore ceste fatale Medee? Qui eust iamais cuyde cela? Catherine de Medicis, & ses enfans ont bien surpasse en luxure, en cruauté & perfidie trestous leurs deuäciers tyräs, ils les ont dy-ie, iustifiez, & aboly le plus de leur renom: Mais apres ceux-lä, ie croy certes qu'on doit l'honneur à ceste-cy, d'auoir couché à toutes restes son estat, honneur & grandeur, & rafreschy en plus de sortes le ieu tragique malheureux. Il sembloit bien que sa prison la deuoit auoir priuee des moyens de continuer ses deportemens: Mais à ce que l'on a veu la violence de cest esprit

esprit, n'a peu estre retenue ny empeschee qu'elle n'ait téré le dernier effort de son destin, trainant avec son desastre la ruine de tous ceux qui s'en sont ac costez. L'infortuné duc de Northfolc a esté le dernier, qui par son supplice nous sert de bon tesmoin, qu'elle n'a laisse peril à essayer. Ayant fait la plus hasardeuse entreprise qui se peut faire, qui est, d'attenter sur la vie de celle qui a la sienne en la puissance, & de contraindre ceux qui ont sa vie en leurs mains, de n'estimer point leur vie estre asseuree s'ils ne luy ostét la siene: Mais qu'attendét ils ces Anglois? N'y a-il ame qui remonstre à la Royne & à son Conseil la necessité qu'ils ont de s'oster vne telle espine du pied?

L'h. Voire dea: Il y en a eu des plus doctes & plus zelez qui n'ont rien oublié à luy dire sur ces arguments: Mais la royne d'Angleterre est si bonne, elle est tant pleine de clemence & d'adouceur quelle ne prent point de plaisir à voir respendre le sang.

Le po. Quelle douceur nostre Seigneur, & quelle clemence est celle-là, qui traine avec soy la ruine d'un estat si beau & si grand, & de la Religion ensemble! N'est-ce plustost la cruauté la plus extreme qu'on vit onques? Si vne telle calamité se peut euitier par moyes iustes & licites: Celuy qui ne l'empeschera ne sera-il pas coupable de tous les mal-heurs qui en aduiendront: Sera-ce pas vne cruelle clemence pour espargner le digne de mort, faire mourir tant d'innocents, & vne double charge de conscience à vn Prince de ne vouloir faire iustice, ne procurer le salut de tout son Royanme. Dieu preste ce choix à la royne d'An

gleterre de faire iustice, & affermer son estat & la Religion en Angleterre, ou refusant iustice, y ruiner l'estat & la religion ensemble. Car on ne peut dire qu'apres le decez de la Royne d'Angleterre, les choses estant en l'estat qu'elles sont, il y ait moyen d'empescher que la royne d'Escoffe ne vienne à succeder, & par consequent tout l'estat du Royaume à renuerser, & la Religion à changer, tous ceux qui ne voudront estre si meschans que de quitter le ciel pour la terre, & renier leur religion, pour le moins bannis, chassez, eux & leurs enfans miserables, come on a ia veu le pourtraict au regne de la Royne Marie.

L'hi. Cela est certain: Et beaucoup de gens de bien Anglois, avec lesquels i'ay deuise de ceste affaire, ne s'attendent pas à mieux. Encore dernièrement la royne Elizabeth, estant tombee malade (craignant que pire luy auint) il y en auoit desia plusieurs qui pensoient à trousser leurs quilles.

Le pol. Ha poures gens! Et comment est-ce qu'un Parlement (duquel l'autorité est si grande, comme tu seay) ne fait ouuertement resoudre ceste Royne en ce faict-cy, en ce fait dy-ie, auquel il n'est pas question seulement de punir le passé, mais aussi d'eniter le mal present & aduenir. Dieu aura bien puny d'aneuglement, ceux qui ne verront clair en ceste affaire. Ceux qui ont remis vn pareil forfait autrefois, l'ont remis à ceux de qui il n'auoyent occasion de douter semblable conspiration: mais de pardonner à ceux qui retiennent la mesme volonté, & mesmes moyens pour mal.

se, c'est plustost temerité que douceur.

L'Angleterre tient (comme l'on dict) le loup par les oreilles, ils ne le peuuent tenir long temps, & encores moins le lascher, que en l'une & l'autre sorte il ne leur face beaucoup de mal. Le peril y est tout euident, & ia essayé: vouloit encores choquer au mesme escueil où l'on vient de faire naufrage, ce seroit à tort, comme dit le proverbe, qu'on accuseroit Neptune.

Cela est bien certain, que tant que la royne d'Escoce y sera, elle ne cessera de troubler cest estat, par conspirations intestines: Et si elle en est vne fois hors (comme Charles de Valois s'essaye journellement de l'en tirer) par guerre externe.

Il n'y a rien de si pernicieux à vn Royaume que d'y auoir vn successeur, ayant des qualitez si pernicieuses à vn estat, que la royne d'Escoce. Car en premier lieu, C'est vn successeur ennemy, elle l'auoit assez monstré par les guerres passees. Mais en la conspiration derniere elle a descouuert la plus capitale haine qui se peut monstrer.

L'ambition & cupidité de ceste Couronne, ne luy permet point d'attendre le temps de la succession. Elle a autrefois v surpé le titre & les armes.

A present par ceste conspiration, elle a monstré d'en vouloir auoir la possession & la commodité.

Danantage, elle est estrangere de nation, tellement que l'affection naturelle, comme seroit

en vn autre successeur qui seroit fils, ne peut arrester l'ambition qu'elle a d'empier le Royaume.

Item elle est estrangere de religion, qui est la pire qualite de toutes, d'autant mesmes, qu'elle a (comme j'ay entendu dire, les partis piega dressez dans le Royaume, tellement qu'il n'y escheeroit que le coup de l'exécution.

La retention doncques d'un tel successeur ne peut estre que tresdangereuse à tout estat. Et au contraire l'extermination fort vile & au grand repos & tranquillite d'iceluy, de sorte qu'on ne peut douter que ce ne fust vn grand bien à ce Royaume de luy oster ceste espine du pied, qui ne cesse de le troubler & picquer. Et de s'exposer au peril, qu'on peut facilement & par moyens licites euitier, pour apres essayer d'ostre sauez par quelque voye miraculeuse de Dieu, & aimer plustost demourer toujours en danger, en retardant ou refusant iustice, que s'asseurer de son salut avec la iustice. Cela s'appelle en bon François, Tenter Dieu trop vilainement.

L'hi. Tu en parles bien à ton aise & ainsi comme tu l'entens: Mais ie me doute bien l'amy que si tu tendois vne oreille à l'acousee & à ses droits, que possible tu pourrois faire vne toute autre conclusion.

Le pot. la à Dieu ne plaise que ie tende l'oreille à ceste bonne Dame-là: l'entens qu'elle a trop de moyens pour corrompre les plus parfaits. Mais si serois-je bien aise d'estre en lieu où son faict fust traité, pour en dire ce qu'il m'en semble.

L'hi. Tu en as desia dict assez pour te garder d'en estre

estre iuge. Et nous auons (comme tu scay) à
 traiter d'une autre matiere: toutefois pource que
 cest affaire importe tant à l'Eglise de Dieu, si tu
 veux, afin que faute de raisons, on ne laisse plus lo-
 guement vne punition si necessaire en arriere, ie
 tiendray le parti de la royne d'Escoffe (par forme
 de deuis) & r'allegueray au mieux mal qu'il me
 sera possible, tout ce que ces partizans alleguent,
 pour l'exempter de son dernier supplice, toy au
 contraire debarras ce qu'il te semblera estre rai-
 sonnable, selon l'estat, & la conscience pour le bie
 de ce peuple-là. I'ay bon moyen d'en aduertir des
 Myllords qui me sont amis. Apres cecy, ie te fe-
 ray entendre le succez de tout mon voyage.

Le pol. Ie le veux bien, & si ne fay point de dou-
 te que ie n'en puisse bien resoudre ceux qui sans
 passion avec vn iugement pur & net, voudront me
 surer mes raisons. Mais deuant que passer outre,
 ie suis d'avis qu'en ce fait-cy (comme en toute au-
 tre matiere d'estat) nous ayons deux considerati-
 ons conioinctement, L'une, Si ce qu'on propose
 est honeste, l'autre, S'il est vtile. Ceux qui en ma-
 riores d'estat, dient qu'il ne faut cōsiderer que l'u-
 tilité, monstrent qu'ils n'ont guere l'honneur, &
 encores moins la conscience en recommandatiō.
 Le populace d'Athenes suffit pour leur faire hō-
 te au iugement qu'il donna, du conseil que The-
 mistocles leur vouloit bailler sās le declarer qu'à
 vn. Ils esleurent (comme tu scay) pour l'ouyr non
 point le plus affectionné à l'amplification de leur
 Republique, ains Aristides le plus iuste, auquel
 apres qu'il leur eut rapporté que le cōseil de The-

mistocles estoit fort vtile , mais , tres-iniuste. Ils dirent tous d'une voix qu'ils n'en vouloyent point : Nous auons donc en ce faict-cy obligation & deuoir de regarder autāt la iustice & honesteté, cōme l'vtilité publique du royaume d'Angleterre. De ce biē public s'il y a interest ou nō, i'en ay desia, ce me semble, parlé assez : reste seulement à vuyder, si le fait est aussi iuste & honeste, comme vtile & necessaire. Il est bien certain & ne se peut nier, que cest vn des plus grans crimes qui se peuēt commettre enuers les hommes que de conspirer contre le Roy en son royaume, contre son estat & rauissement d'iceluy : l'exemplaire punition de Coré, Dathan, & Abiron le tesmoigne assez : Dauid ordonné & esleu de Dieu pour estre Roy apres Saul, s'est contenté de se deffendre & se garantir sans iamais attenter sur la personne de Saul, à qui neantmoins il estoit destiné successeur de la bouche de Dieu. Et combien que Saul luy fist guerre mortelle & iniuste, si est-ce que Dauid se condamnoit comme digne de mort, s'il eust attenté contre Saul, & fir mourir celuy qui l'osa entreprendre, quoy qu'il se courust du commandement & de la necessité de Saul. Ce seroit vne superflue & vaine ostentation de s'amplifier en long discours sur la preuue d'une maxime si indubitable: Que celuy qui veut rennerfer l'estat & attēter sur la vie du Seigneur souuerain d'iceluy (ie ne parle pas du tyran ny de la tyrānie aussi) est digne du supplice de mort: & est permis, voire cōmandé aux Peres de massacrer leurs enfās, & aux freres leurs freres qui conspirent contre l'estat. Aussi qui regarde combiē de maux & de crimes

sont trouuez en ce seul crime, combiẽ de personnes y sont offensees: les ruines & calamitez qui s'en ensuyuent: la lōgue misere qu'vn tel fait traîne apres soy, il s'en trouuera tant d'expres & en si grãd nōbre, dōt chaquẽ est seul digne de mort qu'il n'y a pas assez de supplices pour vne telle hydre de crimes. Il ne faut que se figurer l'image d'vne desolatiō vnierselle de tout le royaume, la cruauté des proscriptions & calamiteux spectacle des pros crits, pour iuger le merite de celuy qui en aura esté cause. Et iettant les yeux plus loin considerer qu'il faut abolir toute espee de Republique & d'estat, & rēdre les hōmes brutaux sans societé ne iustice, si tel crime n'est condāné, d'autāt qu'il n'y a estat qui puisse subsister, si telles cōspiratiōs demeurerēt impunies. Et d'autre part leuant encores les yeux plus haut, considerer de qui procede l'autorité & puissance que Dieu a mise aux Princes souuerains, qui leur raut le sceptre resiste à la puissance de Dieu, & viole ce qu'il a voulu estre sainct & inuiolable par dessus autres choses humaines. Ce seroit chose trop ridicule de penser excuser ce fait, pour dire que le crime n'a pas esté effectué, ny par cōsequēt tous les susdits maux ensuyuis. Car en vn tel crime, si on attēd l'executiō, il ne reste plus moyē de le punir: il faut que l'entreprise soit punie cōme le fait: autrement iamais il ni auroit punitiō. Car si le crime eust reussy, qui eust puny les coupables? il n'y eust eu ny loy, ny iuge pour les condāner. Au cōtraire ils eussēt eu le pouuoir sur la loy & iustice. Les exēples de ceux qu'ō lit auoir esté punis ne sōt pour auoir executé: ains

seulement pour auoir attenté. Reste donc pour vn principe consenty & indubitable par toutes les nations de la terre, & par toutes loix diuines & humaines. Que vne telle conspiration est digne de plus de morts & supplices que le coupable ne scauroit souffrir : & par consequent sensuit que la punition n'est pas moins iuste & honeste, qu'elle est vtile & profitable.

L'hi. Je t'accorde cela simplement: Mais aussi il faut que tu me confesses, par l'aduis de Ciceron mesmes, que si l'on propose deux honestes & deux vtils, quand & quand qu'il faut prendre le plus vtile, le plus honeste & mieux seant.

Le pol. Je l'auoué.

L'hi. Il y a plus: C'est qu'en toutes choses & sur tout en tous iugemens, on traite premier des personnes, apres l'on traite de leur fait, ie dis notamment des personnes du iuge & de l'accusé.

Le pol. Je le confesse, mais que s'ensuyura-il pour tant?

L'hi. C'est que si nous considerons les qualitez de la personne de la royne d'Escoffe, nous trouuerôs pour la premiere, qu'elle est maistresse de s^{on} Roy aume, de pareille puissance que la royne d'Angle terre n'est subiecte, inferieure ny iusticiable. Qui es tu don, dit l'Ecriture, qui iuges le seruiteur d'autrui? Dieu a, comme avec vn cordeau, departy la terre entre les hommes, qui tasche de l'outre passer, contreuient au dixieme commandement perpetuel & inuiolable. Et d'aller resusciter quelques vieux droits de souueraineté, que l'Angle terre pretend dessus l'Escoffe, & en vouloir vser, pour

pour rendre la royne d'Escoffe iusticiable de la royne d'Angleterre: Il n'y a homme de bon iugement, qui ne die que ce seroit des pretendues couleurs & recherches, pour se deffaire d'une Princeesse à qui l'on veut mal. Car puis qu'elle a esté auant sa prison en possession, de se dire Monarque en son Royaume, elle ne peut estre par la contrainte tenue, qu'en la mesme conditiō qu'elle estoit lors de la premiere heure de son emprisonnement. Ce sont les loix du grād Empire Romain, en toutes les grandes guerres qu'ils ont eues par toute la terre: C'est la raison naturelle qui le persuade assez à vn chacun. Et de pretendre aussi qu'elle n'est plus Royne, qu'elle a esté priuee du Royaume par sa desmission, & par la deliberation des estats d'Escoffe: Ce sont des traits que la Royne d'Angleterre, ny autre Prince ne peut approuuer, sans faire tort à l'authorité que tous les Princes souverains vsurpent & pretendent auoir, de iuger & donner la loy à leurs suiets, non point estre iugez ny receuoir la loy d'eux, ou autres cōtables de leurs actions qu'au seul Dieu quoy qu'ils facent. Tu scay bien que le nostre s'en est souuent fait à croire. Et en telles occasions, il semble que les Rois sont tous vnīs à reprimer & cōbarre le faict des suiets: Tāt s'en faut que la royne d'Angleterre s'en puisse seruir pour s'appropriet autorité sur le royaume d'Escoffe. Il reste donc à la royne Marie Stuard, ceste qualité de Royne souveraine, non inferieure de la royne d'Angleterre, laquelle par consequent ne peut iustement cognoistre ny iuger sur elle, d'autant que le fondement

plus grand & preallable pour solider vn bon iugement, c'est d'establi la puissance & authorité legitime de celuy qui veut estre iuge.

Les ambassadeurs des Rois sont par toutes les plus agrestes nations, par toutes especes de religions, inuiolables, & ceux qui les offensent tenus pour execrables & violateurs du droit des gens: à plus forte raison ceux qui offensent les Rois, desquels les ambassadeurs n'ont que la reputation. Les Romains ont laisse vn exemple qui est en plusieurs points cōforme au fait de la royne d'Escoffe. C'est des ambassadeurs venus de la part des Tarquins à Rome pour emporter leurs meubles apres leur reiection. Ces ambassadeurs firent vne conspiratiō avec aucuns Romains pour remettre les Tarquins & renuerfer la Republique, tuer les Consuls & principaux d'icelle: la conspiratiō est descouuerte: les Romains sont punis, iusques à la que Brutus fit mourir ses propres enfans. Quāt aux ambassadeurs, le fait est debatū au Senat, où le droit des gens le gagna, & furent les ambassadeurs ennoyez en seureté. Celuy qu'ils representoyēt qui estoit Tarquin estoit chassé de son Royaume, comme la royne d'Escoffe: les ambassadeurs auoyent faict la conspiration dans Rome, apres y auoit esté receus, comme la royne d'Escoffe a fait en Angleterre apres y auoit esté receue. Et toute fois il fut iugé qu'encore en ce cas ils estoient inuiolables.

La seconde qualite que la royne d'Escoffe peut alleguer pour estre exempt de la generale condātion des cōspirateurs, est, qu'elle est refugeee en

Angle-

Angleterre: chacū scait cōme elle y est venue à refuge apres la desroute de la bataille, cōme elle y a esté receue à refuge & seureté de sa vie: à ceste heure la faire mourir, on dira que c'est l'acte le plus indigne d'un Prince qui ait esté fait iamais à autre Prince. Les plus barbares Princes ont eu ce ste humanité de receuoir les rois deie & de leurs thrones, & les maintenir en toute seureté, les traiter avec honneur & dignité: & ont pensé que c'estoit leur propre grandeur de secourir, ou pour le moins retirer les rois expoliez de leurs estats, soit par leurs suiets ou par autres Princes. En n'y a eu iamais difference de religiō, inimitié passée, ny autre occasion qui ait empesché ce respect deu à la maiesté des Rois & Princes souuerains, & à ceux qui leur appartiennent. On lit de Chilperic 4. roy de Frâce, que les François chasserent de son royaume qu'il fut receu à refuge par le roy de Lorraine Loys. Alphonse roy de Portugal chassé par son frere Sancho roy de Chastille fut receu par le roy de Grenade Tilleda, biē qu'il fut Sarrazin: & quoy qu'il luy fust predict, qu'il ruinerait sa posterité: il le tint en seureté, & le laissa aller apres la mort de son frere en son royaume. Les rois Loys 11. & Charles 8. receurēt Zizim ou Gemes Tutc deieré de l'Empire par Baiazet son frere, voire mesmes le pape Innocēt le receut. Il est vray qu'Alexādre 6. son successeur luy fit en fin vn trait de Pape. Themistocles fut receu par le roy des Perses, & quoy que sa sœur luy demandast pūitiō, de ce qu'il luy auoit tué ses enfans à Salamine, iamais ne voulut violer l'Azyle & refuge, qui est es maisōs des Rois pour tous les Princes affligéz: b. iiii.

Il y a biē en plusieurs Roys & Princes, cōme en tous estats, de la meschancetē & nō gueremois d'exemples de ceux qui ont enfreint & violē ce sainct droit d'hospitalité, mais le consentement universel de toutes les nations de la terre a detestē ceste perfidie, la fin malheureuse de la plus part des perfides les condamne assez, les poetes s'en sont fersis pour suiets de leurs tragedies, & les ont logez en leur enfer fabuleux, parmi les plus cruels tourmens qu'ils ont peu excogiter. Les histoires en rapportent des exemples dignes plustost d'estre enseuelis que recueillis en la memoire des hōmes, si n'est pour la fin qu'ils ont eue miserable.

On n'a que faire de disputer si la royne d'Angleterre a donné la foy à la royne d'Ecosse, de la tenir en seureté: Car depuis qu'elle est receue, la detient vn si long temps, cela importe à ses promesses de seureté: autrement il eust fallu dès le commencement ne la recevoir point, comme on voit par les histoires Romaines, que quand ils ne voyent donner seureté aux estrangers qui venoyent à eux: ils leur commandoyent dedans dix iours de desloger de l'Italie, mais que depuis qu'ils les auoyent receus, ils les ayent recerchez de rien, on ne l'a veu iamais. Aussi n'y a-il homme qui ne blasme ceux qui de froid sang font mourir vn qu'ils tiennent en leur puissance, encorē qu'il soit leur ennemy, & pareux prins en guerre, ce que n'a esté la royne d'Ecosse.

La troisieme qualite de la royne d'Ecosse est, qu'elle est prisonniere. Il sembleroit que ceste qualite luy deust preiudicier, par ce que par cela

on cognoist qu'elle n'a point esté receuë comme
refugiee ny donné aucune foy: Mais c'est au con-
traire: si elle auoit esté receuë à refuge & promes-
se donnée, on luy pourroit imputer d'auoir con-
spiré contre celle qui luy auoit vſe de ceste gran-
de humanité: à present n'ayant receu aucune hu-
manité de la royne d'Angleterre, elle ne luy est de
rien obligée, voire que pour luy auoir vſe de ce-
ste rigueur & n'auoir exercé en son endroit, ceste
genetofité & beneficence royale, comme les Rois
dont i'ay parlé, elle auroit occasion d'en prendre
vengeance: Cômme fit d'un roy d'Hôgrie quatrie-
me, Federic duc d'Austriche, qui ayant fuy vers
luy apres la defroute d'une bataille gaignee sur
luy par les Tartares: il le retint prisonnier, & le cō-
traignit luy bailler d'argent & trois Comtez pro-
chains d'Austriche. En fin estant deliuré, luy fit la
guerre, & le tua à vne bataille. Il est certain que la
royne d'Ecosse a esté tousiours sous bonne & seu-
re garde, iamaïs n'a esté en liberté sous sa foy: vn
prisonnier qui n'est point sur sa foy & à qui on a
baillé garde: il ne peut estre blasmé de rechercher
sa retraicte par toutes les voyes qu'il est possible.
Mesmement qu'elle dira auoir esté iniustement
faicte prisonniere: Car où l'on pretend qu'elle
soit prisonniere de iustice, ou de guerre: autre ti-
ers moyen agile ne s'en peut trouuer: d'estre pri-
sonniere de iustice, i'ay desia dit qu'elle n'est iu-
sticiable de la royne d'Angleterre: Par ainsi elle
ne peut estre prisonniere de iustice en Angleter-
re, par ce que le fondement d'une vraye iustice y
deffaut, c'est la puissance du Iuge: D'estre prison-

niere de guerre, on demande en quelle guerre les Anglois l'ont prinse. Que l'on se represente ce que Elizee dit au roy d'Israel, quand il amena les Syriens miraculeusement au englez au roy d'Israel, lesquels voulât faire mourir, le Prophete luy dit, qu'il ne les auoit pas prins par glainé : & par ainsi qu'il ne les pouuoit faire mourir, ny retenir : ains les deuoit laisser aller en paix : comme il fit.

Si on vouloit subtilizer sur les actiōs passees de la royne d'Ecosse, & dire qu'elle est chargée d'auoir fait mourir le feu roy d'Ecosse sō mary, natif d'Angleterre : par ainsi qu'il estoit loisible à la royne d'Angleterre de cognoistre & iuger du tort fait à son suiet par vn estrāger le trouuant en sa terre. Ce seroit entre gens de bon iugement vne couleur recetchee, pour masquer vne charité de Cour : & ne fust il que de ce que le feu roy d'Ecosse se faisant roy d'Ecosse, quitta assez par la sa naturelle patrie. Et la Royne mesme l'ayant approuné pour roy d'Ecosse, taifiblement abdicā de soy son suiet : comme ancienement les patrs leurs serfs. Par ainsi elle ne la peu depuis tenir pour son suiet.

Et quand bien la iustice, le droit & la raison, permettroyēt de faire mourir legitimement la royne d'Ecosse : encores proposera-on à la Royne d'Angleterre, pour l'esmouoir à grace & cōmission : Premierement que la royne d'Ecosse est sa prochaine parente. L'exēple de Dauid enuers son fils Absalon : du roy Charles, enuers le roy Philippe de Nauarre. Puis le naturel de la royne d'Angleterre ayant tousiours regné en telle douceur, qu'elle en est louee & admiree par toute la terre

terre: d'oublier ceste vertu si recommandable aux Princes, que la debonnaireté par la cruelle effusio deslag de ses plus proches, les anciens Empereurs qui ont pardonné les cōinrations contr'eux faites, luy seront proposez, lesquels elle a surpassé iusques à présent en ceste louage d'humanité & clemence. Dauantage la punition qu'on en feroit si ignominieuse: que d'un costé on met deuant les yeux la maiesté Royale, en laquelle chacū à ven la royne d'Escoffe, estant royne d'Escoffe & de France des deux plus anciennes Couronnes de toute la terre, & apres le spectacle miserable, qu'elle fust linree entre les mains d'un bourreau: il n'y a si felon & cruel cœurant fust il seuer & hardy en la condānation, qui ne fust amolly & larmoyāt à l'exécution. D'autre part le respect du fils du roy d'Escoffe sera de quelque valeur, pour respecter l'honneur de la mere inseparable de l'honneur du fils: lequel ne peut estre, s'il a bon cœr, qu'il ne se ressent de deshōneur que sa mere aura souffert par la main des Anglois: tellement que quād la mere en seroit digne, si on aime ou respecte le fils: il faut luy deferer en cest endroit qu'on ne deshōnore point la mere & luy en elle consequēment. Outre les points que i'ay traictez de la iustice & de la cōmiseration, encore adioustera-on ce point de l'vtilité du royaume: car on dira si on viēt iusques là que d'entreprēdre sur la personne de la royne d'Escoffe: les Rois voisins auront vn beau pretexte, voire occasion, digne de Rois, protecteurs des Princes affligez, d'entreprendre vne guerre contre la royne d'Angleterre: de sorte que

pensant affermer son estat elle le met en guerre & en danger: pour le moins le roy d'Escoffe son fils, comme nous venons de dire, s'il deuiant grand ne seroit pas vrayement fils s'il ne haïssoit mortellement l'Angleterre, voyant l'outrage qui aura esté fait à sa mere: & quoy qu'il trouue bon d'estre Roy affermé par ce moyen, si est-ce qu'il fera comme Dauid de celuy qui auoit tué Absalon son fils, ennemy & conspirateur contre sa vie & son estat. Voila donc vne haine entre ces deux Royaumes qui sont à present de bon accord, & vne guerre mortelle preparée à venir.

Je te laisse à penser maintenant l'amy, si ce ne sont pas là des raisons & circoïstances de tel poids qu'elles peuvent bien emporter à vne iuste balance, tout ce que tu pourrois dire alencontre pour vouloir comprendre la royne d'Escoffe en la condemnation que nous tenons tous estre reïusée, sur les conspirateurs contre l'estat & la vie d'un Prince.

Le pol. Tes raisons ont quelque apparence, pour emporter les passionnez au party que tu auois prins à deffendre: Mais elles ne peuvent en rien esmouuoir vn cerueau bien fait vn iugemēt cler, & vne conscience nette, qu'elle ne iuge le plus honeste, le plus iuste & vtile estre tousiours de mon party. Et qu'il soit vray, escoute vn peu en silence ce que j'en scay & ce que i'en veux dire.

Le premier poinct que tu as allegué de ce que la royne d'Escoffe n'est iusticiable de la royne d'Angleterre, ains est egalle en puissance à elle, souveraine en sa terre comme elle, & que ce se-
roit

roit vsurper sur le sceptre d'autrui, &c. Tout cela à lieu (afin que ie me taife de sa desmission) quand elle seroit en Escosse, ou qu'il seroit question de ce qu'elle a faict en son Royaume: Car alors la royne d'Angleterre n'y a que voir, & ne la pourroit iustement rechercher en aucune façon, sous quelque pretexte que ce fust (si ce n'est pour l'oppression & tyrânie qu'elle feroit à l'Eglise de Dieu & au royaume de Iesus Christ, le quel estat espan du au long & au large par toute la terre, n'est enclos dans aucunes limites. La deffense duquel est également & indifferemment recômande à tous Princes de la terre: Pour cecy dy-ie le Prince qui a esgard à son deuoir, peut rechercher, chastier & combattre son cōpagnō qui fait la guerre à Dieu. Constantin sert de bon exemple qui renga par armes Licinius à laisser en paix les Chrestiens qu'il persecutoit en ses terres. Mais de ce que la royne d'Escosse a fait estat en Angleterre, qui peut dōter qu'elle n'en puisse estre iugee par la royne d'Angleterre? La souueraineté des Rois a lieu en leurs Royaumes: mais depuis qu'ils sont au royaume d'autrui, leur souueraineté n'a poit de lieu. Car en la terre d'un souuerain, il n'y a personne qui ne luy soit inferieur, mesmes en ce qui concerne l'estat & la seureté de la Republique. L'on voit cōme les Rois en ont tousiours vsé quelque autre Roy qui viene en leur terre, soit-il tant amy & parent qu'il voudra, quelle gratification qu'on luy vueille faire, iamaïs on ne permet qu'il commande souuerainement: si n'est avec autāt de puissance que par courtoisie on luy ottroye. C'est vne

chose pleine de ialousie que la souueraineté, qui ne se communique iamais à autrui, de sorte que toutes les raisons que la royne d'Escoffe pourroit alleguer en cest endroit font contre elle. Car si pour estre souueraine elle preted que nul ne peut ny doit attenter sur sa personne, par ce que ce seroit entreprendre sur la personne & estat d'un souuerain. Pourquoy est-ce qu'elle a entrepris & coniué contre la personne de la royne d'Angleterre & son estat mesmes en son Royaume? Et tout ce qu'elle peut dire pour extoller la souueraineté & exemption des Rois fait contre elle. Par ce que c'est la premiere qui l'a violee, par ain si elle ne s'en peut plus seruir, non plus que celuy qui enfreint vn prinilege, ne s'en peut plus aider, mesmes enuers celuy enuers lequel il l'a rompu. Celuy qui n'estoit respecté par le Consul comme Sénateur, disoit qu'il ne le respecteroit aussi comme Cōsul. Je ne veux pas debatre si elle est pareille, ou subalterne à l'Angleterre: si elle est encores Royne ou priuee de son Royaume, cela est certain que les estats l'en ont peu desmettre. Mais quand elle seroit plus asseuree royne ou monarque, quelle n'est, puis qu'elle ne craint en la terre d'un autre Roy faire des entreprinſes pour luy oster la vie & la Couronne, ne peut il pas iustement dire? Pourquoy voulez vous que ie respecte la souueraineté que vous auez hors d'icy, que vous ne respectez pas la mienne en ma terre propre?

Si il n'estoit permis à vn Roy de cognoistre de tels faits sur les estrangers Rois, le meschāt seroit de meilleure condition que l'innocēt. Il seroit loisible

able de conspirer par prodicion cōtre les Rois: & les Rois ne pourroyēt deffēdre leurs vies & leurs estats par la iustice. Et tant plus doit il estre loisible à vn Roy de maintenir son estat par vne iuste punition sur vn autre Roy ou Monarque, que sur vn autre qui ne seroit souuerain: d'autant qu'encores pouroit on desirer que le Roy offensé en requist iustice au superieur du coupable, pour n'estre iuge ē sa cause propre. Mais où il n'y a aucū iuge par dessus le coupable: ou il faut que les Rois facent eux mesmes la iustice, ou biē qu'ils soyent en pire condition, que les plus infirmes. Car à fante de iuge ils n'auroyēt aucune reparatiō des torts qui leur seroyent faits. Et toute fois la où il n'y a point moyen d'auoir iuge, les loix permettēt aux suiets mesmes de faire iustice de leur main.

Au reste ie te confesse, que (comme tu as dict) les ambassadeurs sont inuiolables, mais c'est tant qu'il se contienēt aux termes d'ambassadeurs: Mais quād ils sortent hors des bornes de leur estat, ils ne doyēt plus estre tenus pour tels. Les Romains ont attribué la prinse de Rome par les François au crime, qui auoit esté cōmis par Q. Fabius leur ambassadeur enuoyé aux François, où il tua hostilemēt vn François, & apres s'en alla à Rome. Les François demāderent aux Romains, qu'ils le leur baillassent, pour auoir le supplice que merite vn ambassadeur qui fait actes d'hostilité.

Les Fecialiens estoient d'avis qu'il le leur failloit liurer: autrement que les dieux en seroyent fort courroucez & desplaisans. Le peuple Romain au coptraire sauua le dict ambassadeur:

dont apres l'ire des dieux (comme ils disent) fut telle contre Rome, qu'ils donnerent la Cité en proye aux François, & ne leur resta de tout leur Empire que la petite tour du Capitoile. Demades ambassadeurs de Arheniens à Antipater, escriuoit des lettres à Antigonus, pour venir prendre Macedoine & l'Empire de Grece qu'il disoit ne tenir qu'à vn filet viel & pourry, pource que Antipater estoit vieil. Cassander le fit mourir comme traistre. Les ambassadeurs des Perles venus à Amyntas, roy de Macedone, voulurent violer les concubines: Alexander son fils leur supposa des garçons qui les tuerent. Antonius fit donner les estruières à vn ambassadeur de Cesar, & apres le luy enuoya, disant qu'il auoit parlé trop superbement. Que si le senat Romain à iugé les ambassadeurs des Tarquins estre inuiolables par le droict des gens, combien qu'ils eussent conspiré contre la Republicque: ç'a esté parce qu'ils ne faisoient autre, que la charge que leur maistre leur auoit baillee: mais ils en voulurent bien punir le maistre de ce qu'ils pouuoient: Car combien que auparauant ladicte conspiration descouuerte ils les declarerét cōfisque & execrables aussi. La consequence n'est pas bonne, ce qui est permis à vn ambassadeur, sera permis au maistre: car les ambassadeurs ne sont pas inuiolables, pource qu'il représentent leurs maistres: Ains au contraire, les ambassadeurs qui viennent de la part de ceux qu'on voudroit le plus offenser

ne

ne laissent pas d'estre inuiolables: Et toutesfois si on tenoit leurs maistres, on les traiteroit hostilement: Mais le priuilege des ambassadeurs est fondé sur vn droit de gens, par ce que s'il n'y auoit franchise & immunité pour telles personnes, toute seurte humaine seroit perdue, & ceux mesmes qui les offenseroyent sont interessez à les conseruer, autrement on en feroit autant des leurs. Les Consuls Romains respondirēt à Hanno ambassadeur des Carthaginiens, que leurs maistres meritoient qu'on ne leur tint point la foy nō plus qu'ils l'auoyent tenue à leurs ambassadeurs: mais ils ne vouloyent pas punir au seruiteur ce que le maistre meritoit, non pour autre chose que pour la foy publique. D'ailleurs il y a des faicts, qui sont excusables voire louables aux seruiteurs, freres, enfans & femmes pour vne fidelité & affectiō seruiable & officieuse, qui toutefois seroyent biē punis aux maistres, peres & meres. Les histoires des seruiteurs qui ont hazardé leur vie pour sauuer la vie de leurs maistres iustemēt condamnez, sont vulgaires & en louange à chacun. Mais si les condamnez eussent fait de mesme, ils eussent esté doublement punis.

La seconde qualité & circonstāce de ce que la royne d'Escoffe est refugiee en Angleterre, & par ainsi ne peut estre offensée sans reproche & note de perfidie, fait pareillemēt contre elle. Car d'autāt sō ingratitude est plus punissable, d'auoir voulu oster la vie à celle qui luy conseruoit la siene. Si celuy qui n'a rien meritē enuers le Prince qui le reçoit à refuge, veut que pour le seul respect

d'humanité on le conserue: à plus forte raison doit il rendre le mesme deuoir à celuy, qui luy a fait desia vn bon office de protection. Si ceux qui ont violé le droict d'hospitalité aux Princes refugiez vers eux, sont detestables: combien le meritent dauantage ceux qui l'ont violé aux Princes qui les ont receus?

Ie tiens la foy & seureté donnee par la seule reception de la royne d'Escoffe, & accorde que ce feroit rompre la foy, d'offenser celuy qui a esté reçu à refuge: mais c'est vne perfidie detestable d'offenser celuy qui le reçoit.

Les poetes sont encores plus abondans en tragedies composees sur ce sujet, de la punition de telles perfidies, que des premieres. Les histoires pareillement n'en rapportent que trop d'exemples: la seule histoire de l'euerfion de Troye pour la perfidie commise par Paris à Menelaus, le consentement de toute la Grece à la punir & s'y obstiner dix ans, avec toutes les incommoditez & malheurs qu'il est possible,

Cleomenes roy de Sparte receu à refuge par Ptolomee, fuyant Antigonus, & ayant apres conspiré contre luy, se tua. Ptolomee l'ayant descouvert fit pendre ignominieusement son corps, comme indigne de sepulture. Mais qui est celuy là qui voudroit deffendre vne telle desloyauté, d'un qui auroit esté recueilly en sa misere par vn autre, & apres auroit conspiré contre sa vie? Qui tient vn tel fait impuny oste tout le lien de la société humaine, & fait perdre tous les offices d'humanité entre les Rois, s'ils pensent qu'ayan-
cey

ceuy vn autre Roy à refuge, il luy seroit loisible cōspirer contre celuy qui luy fait bon office, sans crainte d'aucune punition. Il n'en faut faire iuges que ceux mesmes qui sont refugiez chez autrui, ceux-là les detesterōt comme pernicioeux & dommageables à tous les Princes, tant à ceux qui reçoient, que aussi à ceux qui ont besoin d'estre recens.

Pour la derniere qualité & circonstance: Tu dis que la royne d'Escoffe estant prisonniere & mal traittee pour sa condition & dignité Royale, peut licitement tenter tous les moyens pour eschapper & recouurer sa liberté. Ceste opinion est veritable, mais qu'elle soit bien entendue: c'est à dire, qu'on ne peut point imputer desloyauté à celuy, que l'on tient sur garde, & ne se fie on en rien à sa foy, s'il cherche quelques moyens pour euader.

Mais que si vn prisonnier pour eschapper commet quelque crime qu'on ne l'en puisse punir: il s'ensuyuroit que pour estre prisonnier, il auroit toute licence de mal faire.

Le plus yrgent argument en ce faict, est, de ce que la royne d'Escoffe pretend estre iniustement, & sans legitime occasiō detenue prisonniere par la royne d'Angleterre, comme n'ayant esté prinse en guerre ou autrement.

Et par ainsi, comme entre les Roys, le glaiue est le vray iuge pour punir, & venger leurs faits: Si elle a voulu faire tous apprests, pour venger par vne guerre le tort qu'elle pretend que la royne d'Angleterre luy fait, elle ne fait que ce

que tous les Rois feroient en semblable cas, & cōme ce duc d'Austriche fit enuers le roy d'Hongrie duquel tu as parlé. Je te responds que la royne d'Angleterre a si bien iustifié son faict enuers tous les Princes Chrestiens, & monstre que tant par les loix & conuenances des deux royaumes d'Angleterre, & d'Escoffe, que par l'vsage obserué entre les predecesseurs Rois de l'un & de l'autre royaume, il luy estoit loisible de retenir la royne d'Escoffe, & luy estoit impossible de la lascher sans faire tort aux loix anciennes & à son estat, qu'il n'est besoin de faire plus grande instance sur ce point.

Et mesmes quand bien la royne d'Escoffe eust peu pretendre auoir esté iniustement faite prisonniere apres auoir faicte ceste conspiration, lon ne peut dire qu'elle ne le soit iustement: comme il aduiant souuent que d'une bonne cause, la poursuivant par meschans moyens l'on la rend mauuaise.

Pompee, Caton & le Senat Romain faisoient tort à Cesar de luy refuser le triomphe si iustement acquis: toutefois par ce qu'il le poursuyuoit par conspirations contre la patrie: il n'y a homme qui n'ait ingé, qu'il auoit fait de sa bonne cause vne mauuaise. Si on considere toute les conspirations qui se font à vn estat, elles sont la plus part accompagnées de quelque tort, que l'on a faict à ceux qui viennent iusques à ceste extremité & hazardeuse entreprinse: mais ne s'en suit pas pource la, qu'ils soyent innocens & non punissables.

La royne d'Angleterre mesmes suffira pour exemple,

DIALOGUE II

ple, en ce faict: y eut il iamais Princesse plus iniustement & tyranniquement retenue prisonniere, plus seuerement traitee, plus souuent exposee au danger de mort qu'elle fut par sa fené sœur: combien qu'elle ne l'eust iamais offensee? Si est ce que iamais n'entreprint, ne conspira contre elle: & quand elle l'eust entrepris, il est sans doute quelle eust esté iustement cōdamnee, combien qu'elle eust peu pretendre droit à la Couronne. Aussi Dieu a ouy sa iuste plainte, & luy a fait iustice de sa main.

Quand la royne d'Escosse auroit eu seulement ce but de reconuer sa liberté, & employer les moyens tendans à s'eschapper, elle seroit excusable: mais d'auoir voulu vsurper l'estat de la royne d'Angleterre & attenter sur sa personne: c'est bien indignement reconnu, ce que la royne d'Angleterre a fait en son endroiect. Elle a eü puissance sur la royne d'Escosse, sur sa vie, (il est certain) sur son estat, Les occasions en ont esté si propres, si souuent par tant de guerres ciuiles & partialitez qui sont en ce Royaume-là, qu'il n'y a hōme qui par discours humain ne le recognoisse: si est ce qu'elle n'a voulu iamais attenter sur sa vie, ny la liurer es mains de ceux qui la vouloyent faire iuger par les estats: encores moins faire entreprise sur le Royaume. Mais au contraire elle a tasché par tous moyens à le pacifier & le réserver pour son fils: toutesfois à present elle luy rend tout le contraire.

Ce que l'on peut alleguer pour attirer à clemence la royne d'Angleterre à pardonner ce faict,

gna
est bien considerable pour auoir compassion de la royne d'Escoffe. Aussi vraye iustice doit estre accompagnee de compassion, & vuide de toute cholere, malice & cruauté. Mais que pour vne pieté, il faille au lieu de iustice faire iniustices & s'il faut auoir pitié, en auoir plus d'une seule personne, que de tout l'estat vniuersel, ce seroit mesurer à fausse mesure, & poiser à faux poids la clemence, & l'humanité, car s'il faut estre pitoyable, ce seroit plustost estre cruel, que humain, pour sauuer vn particulier, que on n'aye point de pitié de tout vn peuple, de tant de noblesse, de tant de familles, desquels la mort, le pillage, la ruine, & la misere estoit toute proiettee par ceste conspiration, & ne scauroyent estre asseurez que par la punition du chef de la coniration.

gna
Il y a eu des Empereurs qui ont pardonné les conspirations: Vespasien les mesprisoit toutes, par ce qu'il s'estoit persuadé, qu'il scauoit le iour, heure & espee de la mort.

ii Ce sont des exemples d'agereux à imiter: comme de ce pere, qui ayant descouvert que son fils le vouloit tuer, le mena en lieu où il estoit seul, luy baille l'espee, luy dit qu'il le tuast, s'il vouloit. Il y a plus de temerité en tels exemples, que de clemence.

iii Mais en ce fait: il y a vne consideration plus importante, que en tous les exemples qui se peuvent proposer: & qui met du tout la Royne hors de puissance d'vser de clemence en cest endroit, sans offenser Dieu. Car il n'est pas icy question, d'une conspiration qui n'apportast autre change-
ment

ment que d'estat, & regne temporel, mais elle importoit changement de la Religion, en laquelle, quand les Princes voudroyent quitter leur offense, negliger le soin qu'ils doyent du salut, & repos des suiets que Dieu leur a baillé en protection, encores ne peuvent-ils quitter l'offense, qui tend à renuerfer le regne de Dieu, son honneur, & gloire, & son vray seruitice.

Il est certain, que si la conspiration eust sorty son effect, la Religion eust changé en Angleterre: l'intelligence du Pape, du roy d'Espagne, & du duc d'Albè le descouurent assez.

Que la royne d'Angleterre donques se represente, le iuste iugement que Dieu fit sur Saul, pour auoir sauue la vie à Agag roy d'Amalec, Roy qui auoit conitrué la ruine du peuple, & du seruice de Dieu. Ceste clemence le fit reietter de deuant la face de Dieu, rendit inutiles les prieres de Samuel, iusques là, que Dieu luy deffendit de prier pour Saul: & fit que le Royaume fust transporté de luy à son prochain, ainsi qu'en parle l'Escripture.

Achab ayant donné la vie à Benadab, ennemy & contempteur de la puissance de Dieu, fut condamné par la sentence de Dieu, prononcée de la bouche du Prophete, qui luy dit que son ame seroit pour la siene: Dieu a voulu que les hommes fussent clemens & doux à pardonner leurs iniures, & seueres à punir les sienes.

Et si on regarde bien l'histoire sainte, en laquelle les iugemens de Dieu se cognoissent au vray, & par certitude: (Car aux prophanes, ils ne

se cognoissent que par cōiecture.) On verra plus de punitions, sur les Rois qui ont voulu estre clemens aux despens de l'honneur de Dieu, que sur ceux qui ont esté trop cruels. Saul est puny pour clemence: Salomon est loué de la seuerité: Iosué, ayans sans aucune humanité, tué trente vn Roy, est loué: Saul, & Achab, pour en auoir laissé échapper vn, sont cōdamnez à mort: c'est vne vertu fort recommandable aux Princes que clemence, mais le zele de la Religion, est plus commandé que la clemence.

De vouloir persuader qu'il n'est point utile, de prendre punition de ceste conspiration sur la royne d'Escoffe, & vouloir faire peur à la royne d'Angleterre des Rois voisins, elle a desia essayé, que les entreprinſes de Rois voisins ne cesseront pas pour reseruer la royne d'Escoffe: Mais au contraire, il n'y a rien qui ait donné courage, volonte, ny moyen aux Rois voisins, pour entreprendre sur son estat, que la reserue qu'elle a faict iusques à ceste heure, de la royne d'Escoffe. Il est certain que tous les troubles passez en Angleterre, ont esté braslez par elle, & fondez sur l'esperance de la faire royne d'Angleterre. Les Rois qui s'esmouroient de sa mort, sont la esmeus: tant sous pretexte de la seule detētion, & du zele pretendu de leur Religion, que, pour dire plus vray, pour l'enue qu'ils ont de ce beau Royaume, si riche, & si opulent, qu'ils estimer vne proye bien aisée, pour estre entre les mains d'une femme, n'estant appuyee de personne, & de laquelle ils imputent la clemence à timidité, & crainte de n'oser chastier
ceux

ceux qui troublent son estat. La punition de ceste conspiration, n'adiousterà rien à leur mauuaise volonté: mais l'impunité adiousterà bien aux moyens de l'executer. Le Pape, le roy d'Espagne, ny le duc d'Albe, quelle parentelle, ny confederation, ou amitié si estroicte ont ils à ladite royne d'Escosse, que pour son respect ils ayent iamais voulu s'armer contre la royne d'Angleterre: c'est plustost la haine que le Pape, le roy d'Espagne, & le duc d'Albe, portent à la royne d'Angleterre, l'enuie qu'ils ont de la voir si heureuse, au plus fort des malheurs de tous ses voisins.

L'ambition qu'ils ont de ce Royaume si florissant, & encores l'indignatiō qu'a le Pape, de voir la Religion plantee, tant en ce Royaume, qu'en ce luy d'Escosse, de voir ses reuenus, & son auctorité du tout perdue, sans espoir de recouurement. La royne d'Escosse ne leur sert que de couleur, & de leur fournir de moyēs à pratiquer troubles, & remuemens en tous les deux Royaumes. Quand la royne d'Escosse ny sera plus, leur malice demeurera, mais leurs moyens cesseront, & entre autres celui qui est le plus specieux, & auantageux pour leur party: C'est que la royne d'Escosse ne peut faillir d'estre royne d'Angleterre, par le droit de prochaineté, & cours de son aage.

Ceste consideration apporte de grands malheurs à l'Angleterre: car les ennemis de la Religion & de la Roynie, en ont le cœur enflé, voyant la saison de leur regne si proche: Ses plus affectiōnez seruiteurs y en sont au contraire intimidez, voyans leur ruine d'autant approcher: & les Prin-

ces estrangers sont retenus à s'associer à la royne d'Angleterre, si ce n'est pour mieux la trahir (comme nostre Tyran souhaite) sachans bien que l'amitié qu'ils contracteront avec elle, sera autant d'inimitié avec son successeur: tellement que ce seroit contracter avec la personne, non point avec le Royaume: par ce qu'elle estant moins, tout le Royaume sera renuersé.

On ne peut gueres bastir sur vn fondement, qu'on voit ne pouuoir long temps durer: & (comme dit le prouerbe) Il y a plus de gens qui adorent le Soleil leuant, que le couchant. Il est certain que ceste consideration, desfauiorise infiniment tous les desseins de l'Angleterre: Mais la facilité que la royne d'Angleterre a, de se priner d'un tel successeur, & de s'en eslire vn proche, qui soit capable & suffisant, peut couper broche à tous leurs desseins.

Quant à l'indignation que le Roy d'Escoce pourra auoir à l'aduenir, ou contre ceux qui auront fait mourir sa mere, ou contre sa mere, qui a fait mourir son pere. S'il regarde la raison, il a plus d'occasion de se ressentir du meurtre de son pere, auquel ny a ny occasion, ny pretexte, ains un parricide, & perfidie detestable: que de celuy de sa mere, qui est accompagné de toute la raison, & iustice, qu'il est possible de desirer à un iuste iugement: loint, que c'est vne peur de si loin, & si incertaine: à scauoir de ce que fera un enfant quand il sera grand, qu'elle ne merite d'estre reputée, au prix d'un danger present & euident.

Outre ce que la comparaison est fort inegale, de

de la crainte d'une guerre externe, à une conspiration intestine.

Nous auons dit qu'en affaires d'estat, il faut regarder si ce qu'on propose est iuste, & utile au public: les autres respects de clemence, de liberalité, de generosité particuliere, doyuent tousiours ceder à l'utilité publique; mais il y a encores vn tiers, qui surmonte tous autres: C'est vne necessité publique. Celle-la est preferee quelquefois aux loix diuines ceremoniales. Les Machabees qui ne voulurent combattre au iour du Sabbath, demourerent enseigneurs à leurs successeurs, de faire ceder les ceremonies diuines, à la necessité.

Les Romains disent, que leurs maieurs auoyent souuent prefere la necessité, à la Religion: les loix politiques luy cedent. Caton qui en a esté le plus rude observateur, le persuada au Senat en la question Catilinaire; aussi le salut du peuple, est la souveraine Loy d'un estat: car alors, la necessité publique fait licite ce qui autrement ne l'estoit point: A plus forte raison sera-elle preferee à vne douceur, qui n'est que volontaire: & à vne clemence, qui traine avec soy la ruine de l'estat.

Que la necessité, & salut publique soit en cest endroit, il est assez aisé à iuger, par ce que dessus, où il a esté monstré que ceste conspiration n'apportoit pas seulement changement d'estat, mais ruine de Religion.

Il ne reste doncques, que de bien fonder la verité, & certitude du delict: Et auoir intention

8.

droicte, & sincere. N'apporter haine, ny passions à ce iugement: ains cherchant la verité, desirer plus tost trouuer l'innocence, que la coulpe. La coulpe estant verifiée, auoir compassion du malheur auquel le coupable est cheu: Mais auoir vne balance, & mesure iuste à ceste pitié, qui est, comme la haine particuliere, ne doit iamais nuire au public, aussi la particuliere amitié, ou commisération, ne doit iamais faire contrepoids, à la pitié que le prince doit auoir, de la ruine publique, & generale de son Royaume: & encores moins, au zele qu'il doit à la conseruation, & amplification du regne de Dieu.

Le Prince qui refuse la iustice à vn sien suied, est coupable devant Dieu: à plus forte raison ce luy qui la refuse à tous ses suiets d'un coup, & notamment à ceux desquels on scait que leur mort estoit iurée par ceste conspiration: lesquels (à ce que l'ay entendu) sont des plus illustres de son Royaume. Et qui par les fideles seruices qu'ils ont fait à la royne d'Angleterre, meritent qu'elle leur octroye, ce qu'elle doit au moindre de ses suiets, qui est la iustice des machinations qu'on fait contre leurs vies.

Il est certain qu'il n'y a fidele seruiteur de la royne d'Angleterre qui n'aye fait, & deu faire toutes les offices qu'il a peu, de descouurir, accuser, & condamner (chacun selon sa vocation & qualité) vne si malheureuse conspiration, & qui par là ne soit exposé, à la haine de tous les conspirateurs, & de leur complices: & plus ils y auront fait leur deuoir, plus ils en seront hays de ceux qui sont les plus

plus principaux de ceste conspiration : de façon, que venant la royne d'Escoffe à la succession du Royaume, ceux qui ont descouuert à la Royne d'Angleterre ceste conspiratiō, l'ont exposez eux, & leurs familles, à la haine d'icelle, si on la laisse impunie. Qu'est cela sinon pour sauuer le conspirateur, & ennemy, laisser en proye en ses mains, le fidele suiet, & avec ce, donner vn tres-mauuais exemple, à tous ceux qui doresnauant scauront quelque semblable conspiration (comme il est à craindre, puis qu'on s'acoustume à telles factiōs en vn Royaume, que ceste cy ne sera pas la dernière) à n'estre si volontaire à la descouurir, voyant la ruine qui leur est, & à leur posterité toute certaine, pour auoir voulu sauuer la vie, & l'estat à leur Royne.

Il ne faut pas aller gueres loin, pour voir les inconueniens, qui arriuent de pareils faits. Qu'est-ce qui a rendu le roy d'Escoffe dernier, delaisse des siens, expose à la cruauté de ses ennemis, que pour auoir quitté ses amis, lesquels luy auoyent descouuert ce qui touchoit à son honneur, & à sa vie, s'estans monstrez ses bons, & fideles seruiteurs, & s'estans par là, rendus ennemis de la royne d'Escoffe, & des ministres de sa lubricité? Il voulut appaiser ses ennemis, & laisser ceux qui luy auoyent voulu faire seruice : il luy aduint que depuis, il n'y eut homme qui voulust, ou osast luy vser de pareils offices, lors que le besoin en estoit plus grand : aussi est ce vne fidelité, & resolution bien rare aujourd'huy quand vn suiet descouure vn forfait, duquel il voit deux euenemēs trescer-

tains deuant ses yeux: à scau. que celuy qu'il accuse, pourroit estre quelque iour son Roy, & auoir sa vie, son honneur, ses biens, & de tous les siens en sa puissance: & l'autre, Que quoy qu'il sache dire & verifier, l'accusé n'en souffrira rien.

Si le conspirateur estoit quelque personne infame, de laquelle ils n'eussent occasion de craindre la haine, & inimitié, on pourroit dire qu'ils ont interest particulier à ceste douceur, & clemence, & qu'il n'y auroit que l'exemple public que qui fust frustré. Mais estant celle qui est la plus proche à estre leur Royne, contre laquelle ils ont descouuerte ceste machination, & les laisser en proye entre ses mains, il n'y a pas vn de ceux qui s'en sont meslez, qui ne doine penser, que c'est fait de sa vie, de ses biens, & de tout ce qu'il a de plus cher en ce monde, si la royne d'Escolle vient à estre leur Royne.

Il est à esperer, que ceux qui ont esté fideles à la royne d'Angleterre, à la descouuerte, & verification de la coniuration, perseuereront tousiours en la mesme fidelité, quel que danger qu'ils se voyent proposé deuant les yeux. Or c'est vne tentation bien dangereuse, qu'un Prince pour garantir vn qui est digne de punition, mette en telle espee de desespoir ses plus loyaux seruiteurs.

Le refus de iustice fait par le Prince à ses suiets, mesmement à ceux qui sont les principaux, pres de sa personne, a esté tousiours dommageable

ble au refusant. L'exemple de la mort de Philippe, pere d'Alexandre, suffira pour tous : Le desespoir où tous les suiets se voyent sans esperance de protection de leur Roy, les contraint d'aller chercher leur seurté ailleurs.

Or est-ce le pire conseil qu'un Prince peut auoir, de delaisser en desespoir ses principaux seruiteurs, & les contraindre d'aller chercher leur protection, ailleurs qu'à son Prince naturel.

Si l'on s'amuse à l'opinion que lon aura de la punition qui se feroit : C'est chose trop vaine, que les opinions, & rumeurs des hommes, pour les mettre deuant le salut : Fabius Maximus n'en estoit pas d'aduís, Aussi quiconque s'arreste à cela, il monstre n'auoir guere droicte intention.

Ce bon Empereur d'Antonin, aduertissoit les Proconsuls qui alloient aux prouinces, de n'affecter en la iustice, reputation ny de seuerité, ny de clemence : car l'une, & l'autre affection, desuoyent du droict sentier de la iustice.

Ceux qui iugeront sainement, & sans passion de cest affaire, ne pourrôt estimer la royne d'Angleterre que tres-iuste Princesse, tres-sage, & bien zelee au salut de tout son peuple, & à la deffense & propagation de la vraye Religion Chrestienne.

Ceux qui en iugeront par affection, & contre la raison, ne meritent qu'on se soucie de leur iugement, ny qu'on dispute avec eux par raison, veu qu'ils la bannissent de leur iugemét, par leur passion particuliere.

Pour conclusion, la punition de ceste conspiration sur la royne d'Escoffe, suppose qu'elle soit veritablement coupable, quoy que sachent dire & alleguer ses partizans, est tres-iuste, & legitime, par toutes loix diuines, & humaines: vtile, voire tresnecessaire, pour le salut, & conseruation de la personne de la Royne, & de tout l'estat d'Angleterre, & mesmes de ceux, que la Royne a occasiō d'aimer le plus. Au contraire, l'impunitē, est vn vray refus de iustice, & de protection à ses suiets, vn mespris du salut de son peuple, & (ce qui est plus à regretter) vne desertion, & contemnement de la conseruation de l'Eglise de Dieu, & de son pur seruice, lequel, comme tu as dict au commencement, y seroit de tout point renuersē, si la mort de la royne Elizabeth aduenoit, deuant le supplice deu à la royne Marie.

Dieu n'aura faute de moyens pour garantir son peuple esleu, & amplifier son regne: mais malheur au Pasteur, qui aura nourry le loup dans le troupeau: & au laboureur, qui n'a chassē le sanglier de la vigne du Seigneur. Et comme dit Ezechiel, au 33. chapitre: Celuy qui oit sonner la trompette, & ne reçoit point l'aduertissement, si l'espee vient, & l'occit, son sang est sur luy: & encores apres il adioust. La guette qui oyt le son de l'enemy venant, & n'aduertit, si l'espee vient, & occit vn autre, le sang de celuy là est sur luy. Car il est mort en son peché. Mais il redemandera (dit le Seigneur) son sçg de la main de la guette. Il ne faut point dire, ce danger est loin de nous, ce sera apres la mort de la Royne: Dieu luy face la grace de

de viure longuement: tout bon fidele le doit souhaiter: mais c'estoit le prouerbe des enfans d'Israel, duquel le Prophete crie tant, vous avez dit, la prophetie est prológee, ou sera d'icy a plusieurs iours, & apres long temps: Non, dit le Seigneur: l'auanceray le iour, & ma Prophetie sera auancee, non pas prolongee. Dieu vueille diuertir ce malheur, comme il monstre bien le vouloir: veu qu'il en donne les moyens si iustes, honestes, vtils, profitables, necessaires, aisez, & faisables.

Amen.

Voila l'amy en somme, ce que ie pense qu'on peut dire sur ce fait, pour l'esclaircir, & pour resoudre, & desueloper les nœuds de toute la matiere. C'est à toy maintenant, si tu le trouues bon d'en aduertir les grands de ta cognoissance: afin que rien ne les empesche, de demander iustice à haute voix, & crier tant, que les plus sourds l'entendent.

L'hi. Je suis tant satisfait en ton discours grane, & prudent: Je l'ay tellement imprimé au liure de ma memoire: j'ay si bonne enaie qu'il soit veu, & entendu, de tous les zelateurs du bien public de l'Eglise de Dieu, & ay de si bons moyens, Dieu mercy, pour les en aduertir, que ie ne voudrois pour rien, que nous eussions employé ceste heure, à autre deuis quel qu'il soit. Maintenant, ie te diray plus gayement comme il me semble, tout le succez de mes voyages.

Le pol. Je t'en prie beau sire, mais que ce soit sans digression, le temps me dure, que ie ne sache cōme c'est que Dieu a beny tes saincts labeurs.

L'hi. Certes amy, ie te puis dire, que i'ay presque trauaillé en vain, & ie te diray en deux mots comment reseruant toutefois à dire quelques particularitez à l'Eglise qui nous a enuoyé.

Tu dois scauoir amy, qu'au departir d'aucc toy, i'ay tant fait par mes iournees, que ie me suis rendu, par grace de Dieu, en la Cour de la plupart des princes Protestans, i'ay esté en celle de l'Electeur Palatin, du duc Auguste de Saxe, du Marquis de Brandebourg, des Lantgraues de Hessen, du duc de Vvitemberg, du Marquis de Baden, (ie te les nomme ainsi qu'ils me viennent à la bouche, & non selon leurs degrez, ou l'ordre de mon voyage) I'ay esté à la Cour du duc de Prusse, du duc de Melzelbourg, du duc Inles de Brunzuich, du Prince d'An-halt, du duc de Lunebourg, des ducs de Pomeranie, du comte de Oldembourg, du comte de Hansbach, de l'Archenesque de Magdebourg, du Roy de Suedde, du Roy de Dannemarc, des ducs de Olstian : & finalement en la Cour des Comtes de Emden, I'ay aussi parlé aux Seigneurs du Conseil des principales republiques d'Allemagne, qui ont receu l'Euangile, ie leur ay bien au long fait entendre, à chacun en particulier, l'histoire tragique du Massacre de Paris. I'en ay trouué aucuns d'entre eux, qui estoient desia apertis, par des Estaffiers de Charles, qui, donnans leur ame au Diable, pour l'amour de leurs maistres, auoyét voulu persuader à ces Princes, que l'agneau auoit troublé l'eau au loup. Mais, pas vn d'eux n'auoit esté si mal auisé de le croire.

Je leur ay fait entédre, autant comme i'ay peu, & sceu, le surplus de la perfidie de Charles de Valois, & des siens, leurs desseins, leurs entreprises, la calamité de l'Eglise Françoisé, le besoin qu'elle a d'aide, le deuoir qu'ils ont de la secourir en sa neccessité, comme membres de l'Eglise Catholique, que nous croyons tous n'ayant qu'un seul chef Iesus Christ: ie leur ay remonstre le bien qu'il leur en reuiendra, s'ils le font, & le mal ne le faisant pas: ie leur ay dit là dessus, ce que Daniel en auoit prononcé en l'arrest que tu scay, i'ay acompagné mon dire d'autoritez de l'Eseriture, des saincts docteurs, d'exemples anciens, & modernes de la raison diuine, & humaine: ie l'ay mesmes entrelardé de quelques fables seruās à ce propos: entre autres, ie leur ay recité bien a point (comme ils me l'ont par apres confessé) la fable que tu scay du bon homme Mercier.

Le pol. Je ne scay quelle fable tu veux dire, ie l'orerois volóriers dire, s'il te plaist en prédre la peine.

L'hi. Je pensois que tu la sceussés mieux que moy: elle est assez vulgaire, mais fort conuenable à nostre fait.

Escoute. Il y auoit vne fois vn bon homme de Mercier, trafiquant, & frequentant les foires, monté d'un bon & beau courtaut, qui menoit apres soy vn asne, chargé des balles de sa marchandise: Auint vn iour, ou pource que l'asne estoit trop dru, frais, & gaillard, qu'il s'esgarroit à trauers chāps, ne se soutenāt plus des coups de bastō qu'il en auoit receu au parauant, ou pour quelque autre occasiō secreto, qu'auoit le maistre d'ainsi faire: il auint dis-ie, qu'il s'auisa de charger

son asne, d'un ballot, d'environ cent liures pesant, plus que sa charge accoustumee, un iour, auquel, par grand desastre les chemins estoient empirez, pour l'iniure du temps de la nuit: tellement que le pource asne, n'auoit garde de regimber, plustost ahanant sous le faix, esmonnoit à pitié tous ceux qui regardoyent sa contenance, le seul cheual ne faisoit que s'en rire. Le Maistre estant cōtraint de s'arrester en un village, pour payer le peage, enuoya son courtant deuant, & l'asne aussi qui le suy-
noit, au moins mal qu'il estoit possible, iusques à ce qu'estans arrivez en un mauuais passage, duquel l'asne preuoyoit bien qu'il luy estoit impossible d'eschapper, ny de passer outre, sans se rompre ou bras, ou iambe, & parauēture aussi le col, pria lors affectueusement le cheual de luy assister, & l'aider à passer ce mauuais chemin, ne luy demandant pour tout secours autre chose, sinon qu'il print sur soy le ballot d'extraordinaire, iusques à ce, tant seulement, qu'il eust passé par delà ce mauuais passage, promettāt le reprendre apres tres-volontiers dessus son dos: mais il craignoit autant ce boubier-là, comme la ruine presente. Le cheual se moquāt de l'asne, au lieu de luy vouloir aider, le menaçoit fierement du rude baston de son Maistre, qu'il disoit ne pouuoir tarder: que d'obligation, il n'en auoit point à l'asne, & quand bien il en eust quelqu'une, elle ne s'estēdoit point iusques-là, que de luy persuader, de faire le vil office de Baudet, qu'il estoit cheual de nature, plus genereux qu'on ne pensoit, qu'il s'estoit trouué maintefois entre les rangs des grands cheuaux:

Som-

Somme, que quoy qu'eux d'eux n'eussent qu'un Maistre, que leurs offices estoient separez, & qu'à chacun le sien n'est pas trop: s'assurant d'auoir bien tost son passe-temps à tenir compte des bös petits coups de baston. Bauder, se voyant escondit du cheual, craignant les menaces du Maistre, voire, & s'assurant des coups, autant, dit-il lors, me vaut-il mourir icy, que plus attédre: mon Maistre me ruera de coups. Si se mit sans plus marchäder, à deuoit de biē passer outre: mais le boubier par trop profond, luy ayant rōpu son dessein l'arresta tout court, & de sorte, qu'il luy fut force d'y mourir, le col cassé sous la charge. Le cheual aussi mal-enseigné, que beaucoup de gens de nostre aage, qui ne rient iamais mieux, qu'alors que quelque mal s'adresse, se print à rire aussi grassement, comme s'il eut fait quelque grande conqueste: mais le Maistre arriué, ayant demandé nouvelles de Martin, le voyant mort sous la charge, fit bien tost changer contenance, à ce beau monsieur le cheual, luy remonstrant, qu'il estoit force, de luy charger le bast dessus, qu'il ne vouloit pas laisser perdre sa marchandise: ny la laisser illec plus longuement.

Le pol. Hé que i'eusse volontiers veu la contenance du cheual!

L'hi. Il faisoit lors (ce dit le compte) vne bien pitreuse grimasse, & n'allegant rien que ses droits, ses qualitez, & ses merites, disoit, qu'il n'estoit coustumier à porter rien plus que la selle. Ce qu'il faisoit bien volontiers, s'offrant à mieux porter son Maistre, qu'il n'auoit fait par le passé: mais au re-

ste, qu'il le prioit de ne luy parler point du bast, que c'estoit le mestier des asnes, qu'on en trouue roit bien vn autre, qui vaudroit trop mieux que Martin: mais, le maistre, ne voulant prendre ces raisons en payement, ayant attaché le cheual à vn arbre, & retiré le bast, & les balles du boubier, avec vn regret indicible de la mort du poure Martin, chargea le tout, à l'aide de quelques passans, sur le dos du seigneur Cheual: lequel, se rauissant bien tard, de la faute qu'il auoit faite, refusant d'aider à Martin, regretta tout le reste de sa vie, la mort du bon pouure Bandet.

Le pol. Je t'assure, que voila vne fable autant à propos, que nul autre qu'on eust peu forger de ce temps. Hé qu'il fut bien employé à ce vilain, & cruel cheual, de luy charger le tout dessus.

L'hi. Il le confessoit bien luy mesmes, & qu'il en pouuoit (ce dit la fable) eschapper à meilleur marché, s'il eut esté bien auisé, ou si la compassion de l'asne, luy fust peu entrer dans le cœur: mais c'estoit trop tard.

Le pol. Il estoit du naturel de ceux, qui sont sages apres le coup, il auoit appris des François, à ne cognoistre point sa faute, qu'alors que le remede estoit loin.

L'hi. Ainsi donc, côme ie t'ay dit, pour retourner à mon propos, ces bōs Princes, & Seigneurs, trou uoyent ceste fable de fort bon goust, & recognois soyent facilement, que c'estoit vne pierre, que ie iettois en leur iardin, ie passay encore plus outre: Je leur dis, tout ce que Daniel auoit auisé estre bō de faire, pour les vnir & liguer en vn corps,

com-

comme ils le font , ou doiuent estre en vn esprit, les vns, avec les autres, & tous ensemble avec nous. Le leur discours de beaucoup de petites choses, que la concorde a faict croistre, & surgir: & de beaucoup d'autres bien grandes, que la discorde a fait cheoir, & perir. Le leur dis aussi là dessus, l'histoire de ce bon vieux Prince, qui ayant vingt & deux enfans, luy vieux, cassé, estant aulict malade, les ayant fait venir à soy, leur commanda de rōpre en sa presence, vn fagot de cheneuotes, qu'il auoit fait lier tout expres: mais, comme du plus grand, iusques au plus petit, ils s'y fussent essayez en vain, luy seul, ayant deslié le fagot, rompit, & fort aisement, toutes les cheneuottes, vne à vne: leur remonstrant par là, fort dextrement, cōbien l'vnion estoit puissante, au prix d'une folle discorde. Le leur dy, que ceste vnion, & estroicte amitié, & intelligence qui deust estre entre les Chrestiens, c'est à dire, ce consentement des choses humaines, & diuines, cōjoinct avec vne beneuolence, & charité, estoit le seul lien pour conseruer & eux, & nous, & toute l'Eglise de Christ espandue par tout.

Que les choses qui assemblent les gens en vn, sont facilement trouuees entre nous, qui desirons mesmes choses, haïssons mesmes choses, & craignons mesmes choses: que c'est ce qui contracte les amitez parmi les bons, comme aussi c'est la cause des factions & ligues parmy les meschans.

Pour tout cela pas maille (comme lon dit) & l'assure, que, me souuenant de la prophetie de
d.iiii.

Daniel parlant de cest Empire des Romains, il m'a semblé, afin que ie ne mente, parler aux vrais doigts de terre, desquels Daniel le Prophete, fait mention, tous separez les vns, des autres aisez à rompre, & à froisser, ou bien, ainsi que disoit l'autre, tous prests à védre, s'ils trouuoýét quelqu'un qui les voulust acheter.

Voyant que ie ne profitois de rien enuers eux, ainsi comme nous tombions d'un propos, à l'autre: ie leur ay mis les iugemens de Dieu deuant les yeux. Ie leur ay dit, que ce n'est pas le Iuif, qui tue Iesus Christ: car il attend son Messie. Que ce n'est pas aussi le Turc: que le Papisste ne tue nō plus (par maniere de dire) Iesus Christ en ses membres: Il pense (comme dit l'Escripture) faire vn sacrifice à Dieu, en ce faisant qu'il n'y a personne qui tue plus veritablement Iesus Christ en ses membres, que les Rois, Princes, Potentats, & peuples, qui cognoissent Iesus Christ, qui l'ont receu & laissant neantmoins à leurs portes, & comme en leur presence, massacrer leurs freres, combourgeois, & concitoyens, sans leur donner aucune aide ne secours.

En somme, l'amy, ie t'asseure, que ie n'ay, Dieu mercy, rien laissé à dire, de ce que i'ay estimé pouoir seruir, à promouoir vne si bonne cause. Pour tout cela, comme si le fait ne les eust en rien touché, pas vn d'eux n'a fait semblant de vouloir donner vn brin d'aide. Bien ont-ils confessé chacun à son tour, que l'acte estoit tres-inhumain: la trahison tres-detestable: Charles de Valois, & tout son Cōseil, le plus desloyal de la terre: qu'ils

ne s'y fieront iamais: Qu'ils s'esbahissent comme c'est que les defuncts, (desquels la memoire leur est honorable) apres auoir esté tant de fois trahis, s'estoyent, encores à ceste fois, osé fier aux mesmes traistres. Qu'ils donnent par aduis aux suruiuās de nos freres, de ne iamais plus s'endormir aux paroles de Charles, ny des siens, & ne iamais plus mettre bas les armes (que Dieu, & vne iuste, & legitime deffense leur ont mis en main.) Que quant à eux, ils s'armeroyēt volontiers pour nous: mais leurs gens ne marchent pas sans argēt, & nous n'auons pas les moyens, d'en fournir: qu'ils seroyent bien aises de trouuer de l'argent, pour faire vne bonne leuee de Reystres: mais ils ne scauoient où en prendre, & leurs gens sont mercenaires, regardans moins à Dieu, qu'à l'argent, cōme nous auons peu voir és troubles passez de la France, où il y auoit des leur assez, d'une mesme religion, seruans sans aucune conscience, ne honte à deux maistres diuers, & contraires.

Pour le dire en vn mot, apres beaucoup de paroles, ils m'ont traité, comme l'on traite communément les pources, mendiāns l'aumosne à la porte des riches: Je vois bien qu'il y a pitié en vous, (ce leur dit-on) mais ie n'ay pas que vous dōner. Allez de par Dieu, Dieu vous soit en aide: Voila comme ils m'ont renuoyé, à mon grand regret, à bast vuide. Voyant cela, apres les auoir menacez derechef des iugemens de Dieu, qui ne peut longuement souffrir vne telle lascheté, en ceux qui se renomment siens, qui ne peut souffrir, l'Empire de ceux-là demourer de bout, qui laissent fouler

le sien aux pieds: ie les ay laissez-là:& ay passé de Emden en Angleterre, où i'ay trouué, les nouvelles que i'allois annoncer de la verité des Massacres, espandues au long, & au large par toute l'isle: les Ecclesiastiques, les Nobles, & le peuple, tous eschauffez à les vouloir venger, ne demandans, que cōgé de la Royne, pour pouuoir guerir leurs fossiez. I'ay trouué, en somme, les choses si bien disposees, qu'il m'a semblé, de prime face, qu'il ne seroit ia besoin de leur faire plus grande instance, ny poursuite de secours, que d'eux-mesmes sans estre pressez d'auantage, ils s'y achemineroient assez.

Ce neantmoins i'ay fait la reuerence à la Royne, & aux seigneurs de son Conseil, ie leur ay fait entendre l'occasiō de ma venue: & la charge que l'Eglise m'auoit donné: ie leur ay dit là dessus que qui voit brusler la maison de son voisin, doit auoir peur de la siene: que ces fossiez qui separēt la grād Bretagne, du reste du mōde, ne sont pas suffisans à empescher la flamme de la cruauté de la maison de Valois, de voler sur les Anglois. Qu'on a accoustumé de porter de l'eau, à la maison du voisin qui brusle, encore que ce fut la maison de son ennemy. Ie leur ay aussi auācé les mesmes autoritez de l'Ecriture, les exemples & raisons, allegues aux princes Protestans, ie leur ay remōstré qu'il ny escheoit qu'à bailler congé à quelques Myllords, qui s'offroyent d'aller à leurs despens; à vn nombre de noblesse, & de peuple volontaire, pour voir bien tost vengé, l'outrage fait à Dieu, & à son Eglise Françoise.

Sur cela, la Royné, & la plus part de son Conseil, ne m'a sceu que dire, ny opposer autre chose, que la ligue, qu'elle auoit freschement faite avec Charles de Valois, enuers lequel, quoy qu'elle le recognoisse pour tyran, traistre, & meschant, elle estoit resoluë de garder sa foy promise. Qu'elle voudroit bien qu'il fust mort, & que Dieu en fist la vengeance, qu'elle l'en prie de bon cœur: mais que d'aller contre sa promesse, qu'elle ne le fera iamais. Surquoy, apres luy auoir repliqué, que telle promesse peut estre à bon droit comparee à celle d'Herodes, à Herodias, & autres semblables, qui ne meritent pas d'estre gardees, au detrimēt de la gloire de Dieu: Qu'il y a des promesses, lesquelles sont bonnes à leur naissance, mais (comme Ciceron le dit) par traict de temps viennent à estre dommageables, & pernicieuses: comme d'un prest, qu'on aura promis faire, à un qu'on tient estre bon citoyen, auquel, si d'auenture il se rēdoit ennemy de la Republique, on n'est nullement tenu d'accomplir la promesse: qu'ainsi en est-il de sa ligue.

Que sa Maiesté, a promis foy, & homage dès le Baptisme au Dieu viuant, souuerain Roy, duquel Charles de Valois est ennemy iuré. Que dès lors qu'elle fut introduicte en l'Eglise de Dieu, elle contracta avec les autres membres de l'Eglise de quelque region qu'ils soyēt, ligue, & confederatiō inuiolable: que Dieu la sōme de sa foy, & toute raison diuine, ciuile, & des gens la dispense de celle qu'elle a donnee au Fidefrage: lequel, comme elle peut cognoistre: n'a iamais contracté

ligné avec elle, que pour la decevoir, & tromper, & trahir sous mesme manteau, les pources Hugue nots François: Que Dieu, qui luy a fait tant de faueur, que de la tirer de la prison, à la Couronne d'Angleterre, luy demande presentement, qu'elle tire hors de la presse, les membres de son fils Iesus, & autres raisons pregnantes, tirees non seulement del'Escripture, laquelle nous monstre en mille passages que ie luy alleguois, la symmetrie, & bone intelligēce, qui doit estre au corps de Christ ains aussi, des raisons, tiree de la necessité, de l'estat, & d'autres que le sens commun simplement nous dicte, nous enseignāt de nous opposer à ces vilains & execrables môstres, & de les retrencher d'entre les hommes, cōme ennemis iurez du gēre humain: Ainsi que Ciceron mesmes le nous enseigne en son liure des Offices, duquel ie luy alleguay le passage, en lāgue Latine, que sa maiesté entend fort bien, qui dit que nous ne pouuons ne deuons nous associer, ou auoir commerce avec les tyrans, plustost nous en esloigner, & distraire: & que ce n'est pas contre nature, de despouiller, si nous pouuons, celuy, que nous pouuons honestement tuer: que tout ce genre pestifere, & prophane, doit estre exterminé de la communauté des hommes, estant chose tresraisonnable, tout ainsi comme nous voyons, qu'on retrenche les membres estiomez du reste du corps, de separer du conforce, & commune societé des hommes, ces bestes cruelles, & farouches.

Après (dis-ie) luy auoir remonstré cela, & plusieurs autres choses, touchant la charité Chrestienne,

ne, & la nature de la vraye magnanimité, compagne honorable des grands, qui ne se monstre iamais mieux, qu'alors qu'on deffend en toute iustice, les foibles, & oppressez. & ses alliez, des brigands, & volleurs: Trouuant sa maiesté aussi froide, & gelee à la fin que ie l'auois trouuee au commencement, ie m'apperceu, que cela ne pouuoit proceder que de la couardie, & pusillanimité du sexe: & de ce, qu'elle voit son Royaume, despourueu d'un grand Capitaine, auquel elle puisse fier vne armee, pour en esperer vn bon succez: Aussi que le principal de ses Conseillers, qui gouuerne le temporel, & le spirituel, (cōme l'on dit, en toutes ses terres) est vn vray couard, & recreu, sentant son clerc trop mieux que son gendarme: Et neantmoins, (selon que quelques vns estiment) pour se dresser vn appuy apres la mort de sa maistresse, est aux gages de deux autres Rois: Voyant, dis-ie cela, ie m'adressay sans sortir hors de l'Angleterre, à d'autres Myllords mienx zelez, par le moyen desquels, & de l'Euesque de Londres, avec quelques gentils-hommes, & marchands, du sceu & consentemēt de la Roynes, qu'elle preloit sous main, & par l'etremise du Sienr, Apſter Ciampernon, on amassa, partie par forme d'aumosne, partie par forme de prest, dont quelques vns de nos freres de la Rochelle se sont obligez, enuiron quarante mille francs: à l'aide desquels, le Comte de Montgomery, qui pour lors estoit en Angleterre refugié, du vouloir & commandemēt secret de la Roynes, accompagné du ieune Ciampernon, des l'un de Morgans, & de plusieurs au-

tres gentils-hommes, & soldats Anglois, & François, dressa vne petite armee, d'environ cinquante Nauires petits, & grans: entre lesquels, la Roynie fournit vn sien nauire, nommé la Prime-rose, du port de quatre cens tonneaux: & eust baillé aussi le nauire Biscain de mester Hacquin, n'eust esté que mester Olstar, Vice-amiral Anglois, auoit environ ce temps-là, desualizé sur le nauire Biscain, plus de vingt nauires François, & Vvallons, qui estoÿet es hautes, & en la coste d'Angleterre, armez, & prests à acôpagner le côre de Môrgomery.

Le pol. Et cômement bon Dieu! Vn seul nauire, pouuoit-il bien desualiser vingt nauires armez?

L'hist. Fort aisement, ainsi comme il les trouuoit dans les hautes, où ils ne se doutoyent de rien, cômme n'estans en rien coupables, oyans que c'estoit par le commandement de l'Amiral d'Angleterre le myllord de Clynton, les pources gens n'osoyent point resister.

Le ps. Voire, mais quelle occasiô auoit le myllord de Clynton de cômmander que l'on fît vn tel vol?

L'hi. Il n'é auoit du tout point: mais voicy son pretexte. La Roynie d'Angleterre, ne se contentant point d'estre liguee avec le plus meschât Tyrâ de la terre, voulut aussi estre sa cômere, & presenter au Baptisme la fille de ce desloyal: pour ce faire, el le luy enuoya en ambassade le myllord de Vvenchester, pour faire l'office de la part de la Roynie.

Le pol. Je m'esbahys, cômement cest que le myllord de Vvenchester, ne supplia la Roynie de l'excuser veu qu'il ne pouuoit honestemêt & en bône conscience, ie ne dis pas presenter l'engeâce du Tyrâ,

ains

ains vn autre enfât de quelque bô Papisste que ce soit, deuât l'idole abominable, à vn ministre de Satan, ny voir prophaner le sainct Baptisme, par leur cresseme, par leurs crachats, & autres telles execratiôs, cōtraires à l'institutiôn, & pratique de Iesus Christ, des Apostres, & de l'anciene Eglise.

L'hist. Il ne faut pas que tu t'esbahisses de cela, le millord de Vvencester est Papisste, Dieu luy face misericorde. Je m'asseure qu'un mylord d'Oktinc thô, vn myllord de Bethford, le seigneur de Vval zingham, qui pour lors estoit ambassadeur en Frâce, ou quelque autre religieux Seigneur, n'auoit garde d'accepter telle charge, ny la Royne de la luy ddonner: mais il y a bien de quoy s'esbahyr de la Royne, qui scait cōbien telle prophanation est desplaisante deuant Dieu, & cependât elle se moque de la cognoissance receue, & semble n'en faire que le cerf.

Le pol. C'est merueille, de voir cōme les grâs (vers de terre neantmoins) se dispensent de desobeir à leur Souuerain, cōme si sa loy tresentiere ne les at touchoit en rien. A ce que tu dis, il semble, que tât plus ce tyrâ est meschât, tât plus elle l'honore.

L'hi. Elle le fait plustost pour crainte, que pour l'amour qu'elle luy porte: c'est cela qui l'a fait aussi vouloir estre sa belle sœur, pêsant eschapper bien par là, les embusches de son cōpere, & garétir par ce moyen, l'Angleterre de ses âguets: mais Dieu scait, si ce n'est pas plustost se perdre, se rēdre malheureuse deuât le tēps, & accelerer sa ruine par les noces du frere, comme la Frâce, par les noces de la sœur.

Or pour reuenir à mon propos, du vol, & desualifemēt de tāt de nauires. Ainsi que le Myllord de Vvencester s'acheminoit en France, pour l'occasion que ie t'ay dit, trauersant de Douure, à Bologne sur vn bateau, n'ayāt lors que trois bateaux passagers avec luy, il fut assailly par quelques coursaieres Anglois, Frāçois, & Vuallons en petit nombre, qui estoient dans vn petit nauire, nommé le Poste: assailly, dis-ie, de si pres, que bien peu s'en salut, que le bateau où estoit le Myllord, ne fut mis à fons, tant y a, que l'vn des bateaux de sa suite, fut presque tout pillé, & quelques vns de sō train tuez. Aucuns disoyent, que quelque inimitié particuliere contre le Myllord de Vvencester, auoit fait dresser celle partie: les autres, l'amour du butin, & du present que la Roynie ennoyoit à son Compere, au lieu duquel ils vouloyent supposer vn licol: d'autres pensoient que c'estoit vn despit & vne enuie de rompre vn si vilain voyage, où Dieu estoit deshonoré. Comme qu'il en soit, cela fut cause que la Roynie, lors irritée, donna charge à son Amiral, d'enquerir bien au vray du fait, & de chastier les coupables.

L'Amiral qui ne demandoit pas plus beau ieu pour grobiner, comme il en a bonne coustume, enquit si à point de ce fait, par le moyē de ses supposts, qu'on ne laissa nauire François, ny Vvallō, de ceux qu'on peut attraper, qui ne fut mis à blāc. Les capitaines, Mariniers, tout l'equippage, voire quelques passagers, furent faits prisonniers, entre autres vn gentil-homme mien amy, Poiteuin de nation, à qui nostre France doit beaucoup, Histo-

riographe diligēt & soigneux, & plein d'autres bōnes parties fut aussi detenu, & tous ensemble si bien traitez en leur prison, quoy qu'ils fussent innocens du fait, que le mieux traite d'entre eux, à bonne occasion de s'en souuenir.

Ce trait, fut cause que le comte de Montgomery alla plus tard d'un mois, au secours de la Rochelle, & plus foible de ces vingts nauires, & du nauire Biscayn, que la Royne auoit promis, qui n'y osa aller, de peur qu'on n'vlast de reuēche sur son equippage: & fut ce vol cause en partie, que la Rochelle ne fust point secourue, par l'armee du comte de Montgomery: lequel peu de temps apres, ayant singlé vers la Rochelle, à la veue, & port de canon des nauires, & galeres, & des forts de l'ēnemy, qui tenoit le Canal, & entree de mer de la Rochelle gardez, apres luy auoir présenté la bataille, se voyant à son auis foible, s'estonna: l'ennemy le voyant marchander l'abbord, au lieu qu'à la premiere veue, son armee de mer, & de terre s'estoit (comme on dit) esbranlee, commença à se rassieurer, & à se renforcer par mer, faisant embarquer dans ses nauires, à la veue de celles du Comte, enuiron de mille harquebouziers, qui fut cause, que le lendemain, le comte de Mōrgomery apres s'estre présenté au mesme lieu en bataille, n'estant suyui que d'une partie de son armee, rebrossa son chemin vers Belle-isle, qui est sur la coste de Bretagne, print le chasteau, & l'isle d'emblee, & là seiourna quelques iours. Vn des parens du comte de Rets, qui estoit Capitaine du chasteau de Belle-isle y fut fait prisonier, & ainsi pris,

mené en Angleterre, où ie le vy chez le Seigneur de la Motte Felon, ambassadeur du Tyran.

Le pol. Puis que ce Capitaine estoit parent d'un si honeste homme, il ne pouuoit estre que brave, & bien excellent guerrier, on ne prent pas tels chats sans mouffles.

L'hi. Tu serois bien marry, si tu ne disois le mot en passant à ton accoustumee, he dea ! cestuy-là n'estoit pas de ses parens de maintenant, qu'il est comte de Rets, encore moins des parens de Monsieur le mareschal de Rets, il luy appartenoit seulement, du temps que le pere d'Albert Gondy, Florentin, marchand en son viuât à Lyon, venoit de faire freschement Banque route, du temps aussi que le Peron estoit vn commissaire des viures, aux guerres de Mets: ou du temps qu'il estoit garçon de coutouër chez Bonuifi à Lyon, & que sa mere, fille de Pierre Viue, marchand de Lyon, couroit l'esguillette par tout.

Le pol. Il ne paya donc gueres de rançon, le vilain, à celuy qui le fit prisonnier.

L'hi. Ie te le laisse à penser, chacun scait bié qu'il n'auoit lors vn seul double qui fut à luy, & au iourd'huy, chacun scait bien que pour auoir monté la Meré, ce Landry à tout ce qu'il veut, cōmande par tout à baguette, fait changer le quarré, en rond, & à luy seul plus de finances, qu'une douzaine des plus grands : Mais, pour reuenir à nos moutons, d'où ce bouc m'auoit destourné, le cōte de Montgomery estant à Belle-isle, les pources gens de la Rochelle, ayans veu que le secours auquel ils esperoyent le plus, apres Dieu, ne les pouoit

uoit en rien servir, ny soulager, enuoyerét deuers
 le comte de Montgomery vn petit esquif, avec
 sept hommes dedans, qui passerent en despit de
 l'ennemy, au trauers de son armee, fauorisez des
 vents, & des vagues: pour remercier le comte de
 Montgomery, & le prier qu'il ne se mist aucune-
 ment en plus grand danger pour eux, ains se re-
 seruast à meilleure rencontre: qu'ils estoient re-
 solus par la grace de Dieu de se bien deffendre,
 contre les assaux de l'ennemy, & de mourir tous
 l'un apres l'autre, avec leurs femmes & enfans,
 plustost que se rendre à la mercy de ces perfides.
Le pol. Ce fut vn trait fort magnanime, que celui
 de ces bonnes gens. Au lieu que le cœur, cōme il
 semble, leur deuoit faillir, & manquer: il leur est
 lors, tout au rebours, accru cōtre le sens cōmun.
 La necessité est puissante à faire resoudre les gēs:
 mais certes, Dieu les fortifie tousiours au besoin.
L'hi. C'est tresbien dit. Or le comte de Montgo-
 mery voyant le bon courage de ces pources Roche-
 lois, apres leur auoir enuyé vn batteau à l'ancti-
 re, que l'on dit, avec deux milliers de poudre à ca-
 non, & quelque peu de muys de bled, qui par gra-
 ce de Dieu arriuerēt à bō port, & si à point qu'ils
 trouuerēt ces bōnes gēs presque au bout de leurs
 poudres, & de leurs bleds, apres cela (dis-je) crai-
 gnāt que l'ennemy ne le vint charger à desprouen
 à Belle-isle, où il n'auoit ny port ny fort, rōpit son
 armee, où (selon que la creāce en ce tēps est bon-
 ne parmy les Capitaines & soldats) elle se rōpit el-
 le mesme. Le Capitaine Hippville, qui auoit vn
 fort bon, beau, & bien armé nauire, s'alla redre à

l'ennemy en Normandie; d'autres tindrēt la mer & l'escumerent. Le Comte s'en alla rendre en Angleterre, avec vn biē peu de vaisseaux, sur lesquels estoient deux de ses gendres, son aîné fils, le capitaine Poyet, Casaux, Maison-fleur, la Meaulle, des Champs, le capitaine Sore, & certains autres capitaines gentils-hommes & soldats.

La Roync, & les seigneurs de son Conseil, qui s'estoyent promis de l'expédition du comte de Montgomery, vn secours de la Rochelle, & possible quelque chose de plus, commencerent à son retour d'en rabbatre iusques là, que au lieu qu'au parauant ils l'auoyent chery, & honoré comme vn demy dieu des batailles, en pleine cour à decouuert & presque tout ioignant la barbe de l'ambassadeur du Tyran, à peine le vouloyent-ils lors voir en secret & à cachette.

Le pol. Quelquesvns accusent les femmes, de charger souuent leur maintien, & sous couleur qu'elles sont legeres, taxent leur sexe à tous propos, d'vne inconstance insupportable: mais quād tout vn Conseil s'en mēse, c'est les iustifier de tout point.

Les Romains estoient bien d'autre auis au retour de leurs Capitaines: ne les favorisans rien moins à la perte, qu'à la victoire: comme Varro nous est tēsmoin, ayāt perdu la grand bataille qui donnoit Rome à Annibal (s'il eust sceu vaincre, comme on dit.) Retournant ainsi tout batu dedans Rome bien desolée, on ne laissa pas de luy faire comme vn petit triōphe à demy: il leur sembloit bien que c'estoit assez de regret & de fasche

rie à leurs Consuls, & capitaines, le desplaisir qu'ils receuoyét de la perte d'une bataille, & pensoyent estre mal seant, redoubler leur mal, par reproches, ou par quelque autre chastiment: aussi scait-on bien que les armes sont iournalieres le plus souuent, & que tel a bien fait sur le tyllac vn iour, qui s'en ira le lendemain cacher prest le lest du nauire: tel a rompu son ennemy, qui tost apres est mis en route. C'est presque comme vn ieu d'eschets, où les pions marrant souuent les Rois, prennent les Cheualiers: les Roynes, forcent les Rocques, & chasteaux, par fois les fols qu'on loge pres des Rois, sont aussi eux-mesmes l'office, ou iouent au Roy despouillé.

L'hist. Il est certain. L'autre disoit que tous les dieux iouent des hommes à la pelote, les esleuant pour s'en moquer, tost apres les jettant par terre: mais en ce fait-cy dont nous parlons, c'est vne chose tres-certaine, que le Dieu des dieux, son uerain Dieu des armées, & batailles par son tressecret iugement, ayant retiré les meilleurs, a assady le cœur des autres arcs boutans, ainsi qu'il semboit, de toute l'Eglise Françoise: l'a dis-ie osté entièrement à la Noblesse, (qu'on appelle) & là donné & fait à croire aux petits & humiliez: à fin qu'à son accoustumee, par les choses foibles, & basses, il confondist les fortes, & hautaines: & que par là toute la gloire, & honneur de la deliurance de ses enfans luy fust rendu.

Le pol. C'est tresbien dit. Et pour certain, qui ne le voit est bien auetugle. Dieu a besongné puissamment (ce dit la Vierge, au 1. de S. Luc) par son bras

en dissipant, les orgueilleux en la pensée de leur cœur. Il a mis bas les puissans de leurs sieges, & a esleué les petits, il a réply de biens ceux qui auoyent faim, & a enuoyé les riches vuides. Il a relené Israël son seruiteur, en ayant souuenance de sa misericorde. Tu cognoistras ceey plus clèrement, l'amy, quand ie te reciteray ce qui s'est passé dedans, & deuant la Rochelle & Sancerre, pendant que l'ennemy les tenoit assiegez, & que tu entendraas la deliurance miraoulente que le Seigneur a fait de ces deux villes & de nos freres qui estoient dans Sancerre. Mais ie te prie poursuy, & ne despede de peur que quelcun suruenant, n'interrompe nos saintes deuils. *Ilinoqib vos in anuoi no*
L'hi l'en suis cōtēt: i'auray fait en deux mots. Ain
 si dōc, quād ie vey ceste petite armée qui auoit esté dressée, cōme tu as peu cōprendre sans tō de difficultez, que le Tyrā mēme auoit essayé de reprendre au parauāt, ayāt enuoyé à cest effort par diuers iours en Angleterre la Mauuissiere, Chastelain de Bretagne, & Saint Jean frere du cōte de Montgomery, pour le destourner, mais en vain: voyant (dis-tu) ceste patrie la rōpée de tout poist, sans esptance d'aucune ressource, & quoy que ie m'essayasse de la faire renouer, & de persuader à la Roynie, d'enuoyer des forces au double, luy remonstrent qu'antā y aloit, cōme disoit l'autre, bien batu, que mal batu: & que tousiours l'Anglois auoit meilleur marché du Traistre, l'allant tercher sur ses terres avec l'aide des offensez, que de l'attendre sur les siens, apres la desfaire des bons. Qu'il estoit à craindre que l'Anglois, qui n'auoit bōnement

ment ose faire semblât de s'en mesler, en fust à la fin recherché à plein fonds: & que ce n'estoit pas oster la guerre de dessus ses bras, ains seulement la differer. Voyant que tout cela ny seruoit de rié qu'à les fascher, qu'à troubler le repos de ceux qui aiment mieux ouyr vn disant de bonnes nouuelles, qu'un Michee, qui leur annonce leur ruine, afin qu'ils auissent à eux. Apres que i'en recommandé au Seigneur avec nos freres refugiez, nos freres assiegez: ie partis de ceste Isle-là pour m'en venir par deuers les Seigneurs des ligues.

Là estant apres auoir fait entendre bien au lóg à quelques Seigneurs principaux nos affaires, & par consequent, ce me sembloit, les leurs, ie pensois pour la conformité de la Religion, qui est entre quatre des plus puissans Cantons & nous, & pour la necessité de leur estat, qui à bon droict peut craindre l'entreptise d'un Prince tyran & perfide, ennemy de toute liberté ciuile & spirituelle: & pour le deuoir aussi que les Seigneurs des ligues ont à conseruer & maintenir les François comme leurs allies & confederes: ie pensois dis- ie, bien profiter de tant enuers eux tous que d'en arracher quelque braue & puissant secours contre l'oppression du Tyran.

Mais ie trouuay tout au rebours, que desia les Cantons Catholiques auoyent enuoyé au grand Boucher six mille de leurs pources hommes, pour luy aider à esgorger & massacrer le reste des brebis Françoises.

Le pol. Qui iamás eust creu que ces gens eussent fait vne si grande faute de fauoriser le party

d'un cruel tyran & perfide: eux grans amis de liberté: eux reputez entre les hommes pour gens qui gardent leurs promesses, & qui deussent par consequent hayr le Tyran qui les rompt au detri-
mēt de tout vn peuple, ie dis peuple leur allié: c'est vn dāgereux paradoxe que l'opiniō de ces gēs-là.
L'hi. La faim de l'or insatiable conduit les gens tout à son gré

Le pol. L'odeur du profit (disoit l'autre) est souefue, d'oū soit qu'elle sorte. Mais on n'ouyt iamais parler d'un tel profit si execrable, qu'un homme prene d'argent d'un sien voisin confederé pour l'aller ruer quand & quand, pour le piller & le destruire.

Ils ont beau dire, c'est du Roy de qui nous recenons la solde. Car leurs pensions en temps de paix, & leurs gages en tēps de guerre, ne sont tiréz aucunement que du labeur du pource peuple, esclau de ce Roy tyran. Aussi ne sont-ils alliez au Tyran, tant qu'au Royaume, qu'ils vont tous les iours depredant: mais qui les a enforcelez encore à ce dernier voyage? y en qu'il n'y auoit pas vn viuant de ceux qu'ils s'estoyēt fait à croire qui abbayoyent auparauant à la (Cōrōna) qu'ils appellent: ils ne pourront à leur retour, si quelqu'un d'entre eux eschappe, se vāter comme aux autres fois, d'auoir seul gardé la Corona, *Que lo Rey lor é byn tenu, que sen celou Monfion l'Animal & Dandelou ly bossou ota la Corona de dessus la teta:* puis qu'on ne cherche encore à ceste fois que d'eschapper & se garder de la fureur des mains meurtrieres.

L'hi.

L'hi. Ils n'ont pas creu tousiours ce qu'ils ont dit: mais il falloit pour cacher leur folie, la couvrir de quelque manteau: partant prenoient-ils ce pre-
texte, comme le plus specieux. Mais à dire vray la
pl^e part ny alloit que pour desrobber, l'autre pour
viure simplement, l'autre pour dissiper l'Eglise:
leurs Chefs cerchoient de s'agrandir, & d'appre-
dre en si bonne escole toute sorte de corruption,
& le moyen de tout vouloir & de pouoir tout ce
qu'on veut: a fin qu'un iour suyuant l'exemple de
leur beau compere Boucher par son moyen & sa
faueur, qu'ils s'asseurent d'auoir propice, ils puis-
sent aussi à leur tour gouter que c'est de commâ-
der absolument, & à baguette par dessus tous
leurs Citoyens.

Ces seules raisons & non autres les ont fait
marcher à ce coup, aussi bien comme és autres
fois.

Le pol. Qui a manié leur leuee? Car Belieure ny
estoit plus: & ils croient ce b^o Apostre, plus que
nul de leur Kalendier.

L'hi. Ce Belieure, duquel tu parles, ny estoit plus
vrayement: mais il auoit fait establir son aisné frè-
re en sa charge, & luy mesmes y vint à point, secō-
dé d'un bon costiller messire Pierre Carpentier,
(tu cognois l'homme) & alsisté d'un bon preud-
homme le vieux secretaire Poulier.

Le pol. O Seigneur qu'est-ce que i'oyis dire de mō
ancien amy Poulier! Que ie regrette ce bon
homme!

L'hi. Aussi est-il à regretter. Car des autres passe
sans flux. Carpentier a tousiours esté vn maistre

frisson effronté, vn Tholozat, c'est à dire vn double. Les autres deux sont entendeurs, ce sont des Huguenots d'estanceux à qui le Dieu de ce monde a cillé ou creué les yeux. Mais de Poulier, le cœur me fend, quand ie m'en souuiens, de regret.

Le pol. Mon Dieu que ie suis desplaisant, qu'il face si mauuaise preuue de la cognoissance qu'il a

L'hu. C'est sans doute que le poure homme a travaillé bien lourdement contre la verité cogneue. Mais Dieu qui scait bien ramener ses brebis de peur de les perdre, le vint trouuer en ces iours-là, & luy fit sentir le petit doigt de sa main forte, trebuchât luy & son cheual, en vn chemin plain & facile: & pour l'arrestier court sur cul, il luy cassa la iambe droite.

Le pol. Dieu vueille que ce coup de fouet luy face cognoistre sa faute. Mais quel pretexte proposoyent-ils, ces gens de bien aux Catholiques?

L'hu. Nul autre, si non, quoy qu'il en fust, que leur Compere vouloit estre maistre absolu en son pais: qu'il vouloit, tout couper & coudre à son plaisir: que nuls ne luy desplaisoyent tant que les Rochellois, qui ne vouloyent pürir les portes à ceux qui les vouloyent tuer de par le Roy. Et ainsi tout honnestement, comme qui conuoie à des noces, les pressoyent d'aller au pillage & carnage des gens de bien, qu'ils disoyent estre des rebelles, seditieux à tout iugement.

Le pol. Ie leur nie bien c'est article, qu'ils soyent seditieux ny meschans, & pourrois bien denant tous iuges qui ne seroyent point passionnez prouuer tout outre le contraire.

L'hist. Je serois content de t'ouyr discourir sur ce ste matiere, s'il te plaisoit prendre la peine de la traiter naifvement, selon la conscience & l'estat. Tu scais qu'il y a plusieurs consciences de timides scrupuleux, qui font estat de se laisser frapper & de rendre aussitost l'autre ioue.

Le pol. C'est tresbien fait à des priuez, & pour des iniures priuees de patienter & de souffrir, plustost que de rendre la pareille: mais en ce fait il va bien autrement.

L'hi. Je le scay bien, & ne suis pas si gne, que ie ne sache comme il s'y faut porter. Et ne doute non plus qu'il ait esté & qu'il soit loisible, à nos freres de se garder contre l'inuasiō du Tyran, que contre brigans & volleurs, cōtre des loups, & des sangliers, ou autre beste plus farouche.

Le dy d'avantage avec l'ancien peuple Romain; que d'entre tous les actes genereux, le plus illustre & magnanime est, d'occire le Tyran; estant, comme tresbien le monstre Ciceron; vn tel acte, quand biē il sera excenté par vn familier du tyrā, tout plein d'honesteté & de bien seance, conuinct de auct le salut & l'vtilité de la chose publique. Mais qui me fait desirer d'entendre de ta bouche la resolution de ce fait; c'est pour me servir des argumens, authoritez & exetples desquels ie scay que tu abondes, à confermer les timides, & resoudre les scrupuleux.

Le pol. S'il faut que ie traite ce point, ie crain d'escgarer ta memoire de ton discours encommencé.

L'hi. Point, point, ne crain pas que ie laisse d'y reuenir, j'auray fait é deux pas & vn saut. Mais cōmēce

Je te prie de traiter vn peu clerement ceste matiere: elle n'est pas hors de propos.

Le pol. Je le veux bien: Escoute.

Premierement il faut establir ceste maxime: qu'il n'y a qu'un seul Empire infiny: scauoir, celui de Dieu tout puissant, & par consequent que la puissace de quelque magistrat & Prince que ce soit est enclose dans certaines limites & barrieres, hors desquelles le Prince ne doit sortir, ny le suiet, s'il les outrepatte, luy obeir: autrement ce seroit esgaler l'Empire du Magistrat à celui de Dieu souuerain: blaspheme par trop horrible seulement à le penser. Car quoy que le Magistrat represente l'image de Dieu, si se faut-il souuenir de ce que Dieu a dit par son Prophete: Je ne donneray pas ma gloire à vn autre. Les magistrats doncques sont establis de Dieu, non afin qu'en partageant avec sa Maieste ils se reseruent partie de la gloire: ains afin que come Ministres & seruiteurs du Seigneur ils raportent entierement à leur maistre toute gloire & tout honneur.

Les Magistrats, s'ils n'auisent de pres à leur deuoir, peuuent commettre des fautes bien lourdes: soit en commandant ce qui repugne à la premiere table de la loy de Dieu: ou en deffendant, ce qui est commandé par la premiere table: Tels commandemens & deffenses sont prophanes & contre toute pieté. Ils offensent aussi contre la seconde table, quand ils commandent ce qui ne se peut obseruer sans violer la charité due au prochain: ou deffendent de faire les choses lesquelles nous ne pouuons delaisser sans violer celle charité qui nous

nous doit estre inuiolable: tels edicts doyuent estre appelez iniques.

Ce fondement posé, que nous deuons au seul Dieu toute obeissance sans nulle exceptiō, il s'en suit, qu'il ne faut pour rien obeir aux edicts prophanes, ou iniques de quelconque magistrat ou prince que ce soit: & par consequent, que les sujets ne peuuent obeir en bonne cōscience au Roy commandant choses prophanes ou iniques. Il n'y a pas faute d'exemples en ce point.

L'edict de Pharaō, par lequel il commandoit l' homicide cruel & sauuage des petits enfans des Hebrieux estoit inique tout outre. Les sages femme ny obeissent point: elles en sont louees par l'esprit de Dieu en l'Escripture: Dieu recompense la pitié de ces bonnes femmes, qui ont ainsi desobey au tyran, leur edifie des maisons, benist & accroist leurs familles.

L'edict de Nabuchadnezar commandant d'adorer la statue, estoit prophane & contre la premiere table de la loy. Les compagnons de Daniel ny obeissent point: pourtant sont louez du Seigneur, & conseruez de sa main forte au milieu des flammes du feu.

Les edicts de Iezabel ont esté prophanes & iniques tout ensemble, en ce qu'elle commandoit de meurtrir les Prophetes de Dieu, & les gens de bien, Voila pourquoy Abdias au lieu d'y obeir nourrissoit de tout son pouuoir les seruiteurs du Seigneur.

Les Iuifs entant qu'en eux estoit empeschoyér Iesus Christ d'annoncer la volonte de Dieu son

Pere avec deffeses & menaces. Iesus Christ leur a resisté en l'annonçant. Et quoy que nous puissions dire qu'en la maison du Pere Eternel il a esté est & sera iamais fils Eternel de Dieu: toutefois selon la dispensation du temps d'alors, la condition & la police, il estoit comme personne priuée: & toutefois n'a il point obey.

Les Apostres ayans receu commandement de se taire, & ne point annoncer Iesus Christ, n'auoyent garde d'y obeir.

Il ne seroit pas si tost fait si ie voulois reciter par le menu le nôbre des tesmoins qui ont souffert persecucion, pour n'auoir voulu obeir aux edicts des Rois, Empereurs & autres Magistrats, auxquels tant s'en faut que nous soyons tenus d'obeir, lors qu'ils commandent choses prophanes ou iniques: qu'au contraire comme nous pouuons recueillir des exemples alleguez nous ne satisfaisons iamais à nostre deuoir, si en desobeissant d'un costé, à tels Magistrats, nous n'obeissons de l'autre aux edicts & commandemens du Dieu souverain, chacun de nous selon sa vocation: vocation dis ie generale ou particuliere: generale par laquelle vn chacun est appelé à pratiquer la charité enuers ses prochains: particuliere selon l'estat & office auquel vn chacun est appelé.

Les sages femmes donques Egyptiennes ont fort vertueusement fait en n'obeissant point à Pharaon, & en s'acquittant de leur vocation particuliere ont de tout point accompli leur deuoir, conseruant les enfans que l'edict du tyran auoit destine

né à la mort.

Ainsi aussi Abdias, qui non seulement ne tua point, ains nourrit & sustenta les Prophetes du Seigneur. Pareillement les Apostres, qui tant s'en faut qu'ils se teussent, qu'au contraire ils annoncerent plus librement la parole du Seigneur. Aussi estoit ce leur vocation particuliere, à laquelle ils ne pouuoient autrement satisfaire qu'en ce faisant.

Et passant aujourdhuy és terres des Princes prophanes, superstitieux & tyrans, desquels le nombre n'est que trop grand, qui deffendér d'annôcer la Parole de Dieu, & commandent d'assister aux seruices des faux dieux cōtrouuez dās lo cerneau des hommes: s'il s'y trouue quelque Chrestien, (comme Dieu mercy il y en a bon nombre) nous ne dirons pas qu'il se soit acquité de son deuoir, quand seulement il se sera abstenu de communiquer aux faux seruices, si quand & quand il ne fait tout ce qui luy sera possible pour se trouuer és assemblees Chrestienes, ouyr la paroler de Dieu, & communiquer aux prieres & sacremens de l'Eglise Chrestiene.

Le roy Ozias ayant voulu vsurper l'office de Sacrificateur, fut dechasse hors du Temple par Azarias, & octante autres Sacrificateurs ses compagnons: desquels le fait fut approuué de Dieu, & celuy d'Ozias condamné de sorte qu'il en fut frappé de lepre de la main du Seigneur, & contraint de finir sa vie tout lepreux, & miserable, en yne maison sequestree & à part.

Cela est donc tout resolu que nous pouuons en bonne conscience desobeir aux edicts prophanes ou iniques des Magistrats, quels qu'ils soyent.

Reste à voir maintenant, s'on leur peut aussi pareillemēt resister en bonne conscience, & pour quelles raisons: estant chose toute asseuree, que c'est plus leur resister, que leur desobeir simplement.

La n'auiene que ie fauorise en cest endroit le party de ces furieux & turbulens Anabaptistes, que nous confessons tous pouuoir estre dignement chastiez par le Magistrat.

Qu'on ne pense pas aussi, que ie vueille porter le party des Seditieux, pourtant, si ie viens assermer que les suiets sont tenus de resister par armes, si besoin est, au magistrat commandant choses prophanes ou iniques, estant vne telle resistance, qu'o fait aux desseins d'un Magistrat seditieux, vn vray moyen d'oster la sedition, & faire mettre vne bonne paix parmy les peuples.

Mais afin que la question puisse estre plus chèrement traictee & desnouee, ie mettray en auant quelques maximes, comme preludes seruans à ce faict.

Premierement qu'il y a vne mutuelle & reciproque necessitude & obligation d'entre le Magistrat & les suiets: comme il est aise à cognoistre, s'on considere l'origine, la cause & la fin de l'institution des magistrats.

Cela est bien certain que les magistrats ont esté creez aux peuples & non les peuples aux magistrats: tout ainsi que le tuteur est cree à vn pupille,

pille, & le Pasteur à vn troupeau : non pas le pupille au Tuteur, ou le troupeau au Pasteur. Il falloit donc qu'il y eust quelques assemblees & trou pes d'hommes deuant la creation des Magistrats. Encores peut-on bien trouuer auiourd'huy vn peuple sans Magistrat, mais nullement vn Magistrat sans peuple : C'est donc le peuple qui a créé le Magistrat, & non le Magistrat le peuple: qui a, dis-ie, créé les premiers magistrats d'un commun consentement, pour la necessité qu'il se sen toit auoir pour sa conseruation d'un tel lieu & conduite.

Aucuns peuples ont créé des Princes sur eux, pour estre gouuernez & regis en ceste façon ou en l'autre, tellement toutesfois qu'il demouroit tousiours par deuers le peuple vne bonne portio de la puissance & autorité. On voit cela en l'estat Democratique, auquel aucuns esleus en ceste charge demandent les auis & recueillent les voix du peuple, n'osans au reste rié ordonner sans son consentement. Ceux-cy sont appelez Magistrats populaires.

Autres y en a, qui ayans mieux aimé le gouuernement Aristocratique, ont choisi & esleu vn certain nombre des meilleurs de leurs citoyés, auxquels ils ont cōmis toute la conduite de leur estat & chose publique.

Ceux qui ont plus prisé le gouuernement d'un seul, l'ont esleu & esleué sur eux pour les gouuerner & conduire comme Monarque & souuerain. Mais il ne se trouuera iamais, qu'il y ait eu vn peuple si sot & mal auisé, qui ait esleué vn magistrat

sur ses espaules, auquel il ait donné puissance & authorité absolue de cōmander indifferemment tout cequ'il voudroit au peuple, qui l'auoit esleu. Au contraire tousiours le peuple en se soumettant au Magistrat, l'a aussi lié & comme attaché à certaines loix & conditiōs, lesquelles il ne luy est permis d'enfreindre ny outrepasser.

On voit encores auiourdhuy cela aux establissemens & couronnemens des Rois : où l'on leur offre certaine forme de iurement, qu'ils prestent deuant qu'estre establis : s'astreignans par iceluy aux conditions qui leur sont offertes.

Sous telles conditions le Magistrat regne, & sous telles conditions luy doit le peuple obeir, n'estât en rien honeste d'estendre le commandement ny l'obeissance hors ou par dessus icelles conditions, que nous pouuons appeller, vltro citroque & reciproquement obligatoires.

Nous auons vn ancien exemple de cecy assez à propos au regne d'Israel. Dieu eslit Dauid & sa posterité pour regir & gouverner les Israelites. Ils se soumettent à son Empire, sous certaines conditions & formule de iurement, que l'on peut recueillir des passages de l'Ecriture, où l'histoire du regne du Roy Ioas est traitee : Là il est dit que Ioiada sacrificateur stipulant, l'alliance fut faite comme de nouveau entre Dieu, le Roy & le peuple.

Dieu resmoignoit par la bouche du Sacrificateur, qu'il recognoissoit ce peuple là pour son peuple : & le peuple de sa part reclamoit Dieu pour son Dieu.

Item

Item le Roy de son costé promettoit de regner selon Dieu, & le peuple d'obeir au Roy selon Dieu.

Le mesme serment & alliance se trouue faite en l'Escripture sous Iosias & autres Rois. En somme iamaïs ne s'est veu qu'il y ait eu homme esleué en degré par dessus les autres, sans auoir premierement fait quelques promesses & sermens au peuple, ou à la nation à laquelle il estoit preposé.

On voit encores auourd'huy les formules de iurement de l'Archedue d'Autriche, du roy des Romains, du roy de France, quoy qu'elles ayent esté viciées par l'entremise de Messieurs les Papes Romains.

Après auoir veu l'origine & forme de la creation des magistrats, voyons maintenant quelle est la cause & occasion, pour laquelle ils ont esté creéz. Nous trouuerons qu'il n'y en a point d'autre que le salut du peuple. Afin, ce dit l'Apostre, qu'ils soyent en terreur & espouuement aux meschans, & en seureté & conseruation aux bons.

Aristote en ses Politiques dit tresbien: Que tout ainsi qu'au Pilote, l'heureuse & prospere navigation: au medecin, la santé du patient: au Capitaine, la victoire: aussi au Roy le salut & conseruation du peuple doit estre tousiours deuant les yeux.

Et partant le peuple ayant esleu ou autrement esleué premierement, le Roy à ceste fin, le Roy aussi estant obligé à telle condition toutes fois &

quantas qu'il s'en desuoie: quand de bon prince il deuient Charles 9. quand seulement il prepose son priuè au public: augmentant avec le detriement du peuple les coffres & reuenus: lors l'obligation du costé du peuple est rompue: lors est le peuple deliuré de ce qu'il deuoit à son Roy. Ne pouuant l'Empire & gouvernement estre dit iuste & legitime, auquel l'on a tellement esgard au bien particulier du Prince qu'on en vient à interesser le public de tout le Royaume.

Outre ce que dict est, il faut qu'un Roy soit legitimement appelle à la Royauté, selon les coutumes & loix du pais, pour pouuoir estre dit Roy legitime. Autrement s'il vient à vsurper le sceptre, il se rend indigne du titre & des priuileges d'un Roy. Cecy soit dit tout en passant, en faueur de ceux de Lorraine: sur lesquels, comme tu scay mieux, les predecesseurs de nos Valois ont vsurpé la Couronne.

Or les Rois sont appelez au royaume, ou par succession en lieux où le droit de regner est transmis aux heritiers: ou par election: ou par succession & par election tout ensemble. Ceste dernière façon de creer les Rois est merueilleusement à l'auantage & benefice du peuple: estant chose tout asseuree que là où le droit de succession est simplement obserué, le plus souuent la Royauté est transportee à personnes indignes, d'où sort vne infinité de malheurs & defastres, nous l'auons veu, nous le sauons, nous le sentons si nous ne sommes ladres. Là où l'election seule est pratiquée, on baille entree aux seditions & partialitez, dequel-

quelles naissent le plus souuent des guerres ciuiles, ruine des peuples & estats. Mais quād la chose est temperee, de sorte qu'on ne reiecte pas temerairement la famille sous laquelle le peuple a accoustumé d'estre conduit: ains enquiert-on diligemmēt, si c'est pour le bien du peuple de l'eslire ou reietter: c'est s'y conduire sagement de tout point, Telle estoit anciennement la façon d'esleuer les Rois. Ainsi a esté pratiqué en l'Empire de Dauid (duquel toutefois Dieu estoit l'autheur & en la famille duquel il vouloit conseruer le sceptre) où les aînez n'ont pas esté establis indifferemment Rois. Roboam apres la mort de Salomon fut appellé par droit de succession au Royaume: mais ce fut par l'auis des douze lignees, qui pour c'est effet s'assemblerent.

Ces choses ainsi premises, ie vien à la question proposee. S'il est loisible aux suiets de resister au magistrat, & iusques où telle licence s'estend. Mais deuāt toute œuvre, il faut entendre, que les suiets ne sont pas tous d'une mesme condition. Car les vns sont simplement suiets priuez: les autres ne sont dits suiets qu'à raison du magistrat souuerain: tels sont les magistrats inferieurs.

Mais à scauoir-mon si le Souuerain magistrat ou Roy est tellement souuerain, qu'il n'ait nul fors que Dieu estably dessus luy. Il semble bien qu'on pourroit dire que apres Dieu le Roy est le premier: ie l'accorde, mais non pas absolument. Car, comme i'ay desia dit, les gens n'ont iamais esté si fors & mal auisez de donner à aucun tant de souueraine puissance, qu'ils ne se soyent tou-

siours reservez de tenir comme par les renes vne bonne & forte bride, de peur que la Royauté, comme en vn chemin glissant, ne tombast tost en tyrannie.

Mais ils n'ont sceu si bien faire (tant le peuple est aisé à piper) que ce malheur, que ce desastre ne soit auenu mille fois.

L'autorité des anciens rois des Romains estoit souueraine, mais elle estoit retenue par le Senat.

Les anciens Rois dechassez par leur ambition, violence, & paillardise, l'autorité souueraine demeura au senat Romain: tellement toutefois que l'autorité des Tribuns du peuple luy seruoit de frein & de bride.

Les Lacedemoniens auoyent deux familles à Sparte, desquelles ils eslisoyent leurs Rois: le frein & bride qui les tenoit en office estoient les Ephores, c'est à dire les voyans ou regardans & observateurs. A ceux-cy estoit loisible de condamner & chastier les Rois, qui abusoient de leur charge, comme tu scay qu'il auint à Pausanias.

Tel est aujourd'huy en l'empire Romain le Sept-virat: scauoir les Princes Elekteurs. Ceux-cy n'ont pas seulement droit d'establir les Empereurs, ains aussi de les desmettre. Tesmoin en est Venceslaus Empereur priué par eux de l'Empire l'an 1400. Munster recite la forme de l'abrogation.

Le mesme a esté obserué aux Rois de France, du temps que l'autorité des Estats (que ceux de Valois ont abbatue) estoit en sa force: laquelle
aussy

aussi s'estendoit iusques là, comme tu scay, qu'il n'estoit permis au Rois de declarer, ny faire guerre, ny d'imposer tribut ou subsides nouueux sans le consentement des trois estats : esquels neantmoins les gens d'Eglise n'estoyent aucunement comprins: ains seulement ceux de là Iustice, ceux de la Noblesse, & le Peuple. Et estoit leur autorité telle, qu'ils deposoyent les Rois quand l'occasion le requeroit pour leur desbauche, insolence, faineantise, incapacité & autres semblables choses.

Nos histoires nous font mention, comme tu scay trop mieux, de huit Rois de France desmis par l'autorité des Estats.

Childeric en est l'un, desmis en l'an 469. Eudon l'autre, desmis vn peu apres. Vn autre Childeric, l'an 679. Theodoric, l'an 696. Chilperic, l'an 750. Charles le Gros, l'an 890. Odon, l'an 894. Charles le simple, l'an 926.

Quant à nostre Charles le traistre, ils ne l'eussent ia desmis: il n'est pas vray-semblable: ils eussent eu esgard à ses belles verrus, à sa pieté, à sa iustice: ils eussent porté respect à sa mere qui peüt tout, & au Peron qui la surmonte, & gouterne tout à son tour.

Mais si la liberté des Estats, n'eust esté opprimée, ils eussent bien desmis d'autres Rois, qu'on eust peu nommer bons, tresbons, les comparant aux moindres traits de ceux que Charles a ioué au poure & miserable peuple: cōme les Romains demirēt Tarquin à raison de ses outrages & violences.

En Angleterre les Parlemens, qui ont mesme puissance qu'auoyent les estats en France, ont souuent condanné leurs Rois.

Cela est hors de toute doute que ceux qui ont la puissance de deslier, ont aussi pouuoir de lier.

Et partant és lieux où cest ordre est estably, qu'il y en a quelques vns qui seruēt de bride aux Rois, & aux loix de seure garde: ie dis que ceux là sans faillir peuuent & doyuent resister aux iniques ou prophanes commandemens des Rois. Et ne peuuent ceux-là laisser la royauté & legitime gouvernement degenerer en tyrannie sans commettre vne manifeste trahison enuers le peuple qui a esleu tels estats principalement à celle fin, qu'ils empeschent la tyrannie. Que si de malheur elle y suruiuent, (comme nous la voyons par nos pechez arriuee à son comble, disposant des biens & des corps, de l'honneur & de l'ame à son gré) c'est aux suiets priuez de recourir au remede vers les estats: estant chose toute asseuree, que ces trois estats sont comme souuerains magistrats par dessus le Roy en cest endroit, quoy qu'ils soyent priuez & au dessous du Roy pour vn regard ordinaire.

Que si ce droit là des estats vient à descheoir & à se perdre? le te respōs, & fort bien ce me semble: que les Rois qui ont si souuent en leur bouche, qu'on ne prescrit rien contre eux, nous enseignēt aussi de dire, qu'il n'y a point de prescriptiō cōtre les droits du peuple & des estats. Et que la loy ciuile de laquelle nous vsons, qui a la raison pour son ame, nous enseigne & apprēt, qu'un possesseur

seigneur de mauuaise foy ne peut prescrire aucunement.

Les rois de France promettēt & iurent à leurs Couronnement, qu'ils conserueront, vn chacun en son ordre, reng & degré: quand ils font le contraire, qu'ils violent les bonnes loix & les bons edicts en quelque façon que ce soit, ils ne sont plus Rois, ains Tyrans.

S'ils repliquent: Il y a cent ans, deux cens, voire six cēs ans que nous vsons de tel & de tel droit. (Car tel est nostre plaisir) & pour autant ce droit nous est prescrit.

Je respons, que si on fueillete les histoires de nostre France, on trouuera qu'il n'y a pas plus de soixante ans que la liberté des estats y a esté opprimee, & que les Rois y ont esté comme l'on dit mis hors de page. Mais quand bien ce seroit de plus long temps, ie tourne dire, que la prescription contre les bonnes mœurs & cōtre les droits du peuple est inualide. Mais l'on me dira: Les estats ne peuent ou ne veulent s'assembler, ou s'ils s'assemblēt, la plus grand part emporte, tousiours la meilleure: ne sera-il donc permis à vne ou à l'autre partie des trois estats, ce qui est loisible à toutes les trois ensemble? Je respons que non, pour euitier aux partialitez qui s'en pourroyent sourdre: Ayans à ceste fin esté establis trois, que toutes choses se fissent avec bon ordre & sain iugement: & que le chemin soit couppé à la dissipation du peuple, qui autrement s'en pourroit bien ensuyure.

Qu'est-il donques besoin de faire quand vne
f.v.

partie du corps est si extremement greuee, qu'elle ne peut plus supporter son mal? En tel cas il faudra diligemment considerer, qu'elle est la cause de ses plainctes, & le but auquel elles tendent.

Car il y en peut auoir qui se plaindront de la tyrannie, enuers lesquels toutefois on n'vsera que de iuste & legitime commandement.

Estans certains de la bonté & iustice des complainans, en se souuenant qu'il n'est pas permis à vne partie, soit en chasteau, ville ou prouince, ce qui est propre & appartenant au tout: apres que celle partie greuee aura admonnesté & auerty les autres ses compagnons de leur deuoir & charge: & qu'ils n'y voudront entendre: il luy sera permis & loisible par tout droit & raison diuine, humaine, politique & des gens: non de desmettre le tyrā, iacoit que par le droit il deust estre desmis: mais fort bien de se soustraire de sa suietion, & de se deffendre contre la tyrannie, & violence de celuy, qui au lieu d'estre Pasteur & pere du peuple est le voleur & brigand.

Cela peut il faire en bonne conscience, & laisser perir cependant qui veut perir à son escient. N'estant aucunement raisonnable que pour la lacheté & nonchalance d'autrui mon droit, mon bien, mon honneur & ma vie, voire mon propre salut soit abandonné & perdu.

Par le droit Feudal, pour les mesmes causes que le vassal perd le fief, scauoir pour felonie, pour icelles mesmes le haut Seigneur le perd: pour ce que, comme dit la Loy, l'obligation d'en

tre

tre eux deux est mutuelle & reciproque. Le semblable est d'entre vn Roy & ses suiets, qui luy sôt comme vassaux.

Chacun scait combien la puissance des Seigneurs, ou maistres enuers leurs serfs & esclaués est grande: toutesfois si le Seigneur ne prouuoit & subuient au serf en sa maladie, le serf sans autre manumission est déclaré libre par la loy: laquelle n'a esté ordonnée qu'à celle fin que ceux qui ont quelque autorité & puissance n'en vienēt point à abuser.

La condition des suiets ne doit pas estre pire que celle des serfs. Que si le serf est fait libre, quand son Seigneur abuse de son pouuoir, pour quoy ne sera-il le semblable des suiets?

Les Sniffes, desquels nous parlions n'agueres se sont soustraits, comme les histoires en font foy de la suiétion & obeissance de la maison d'Austrie, à laquelle ils s'estoyent obligez sous certaines conditions: pource que la maison d'Austrie ne les daignoit accomplir de sa part. Ainsi sont ils auourd'huy libres, ayans secoué, non pas abbattu l'Empire de celle maison: laquelle cependant cognoissant sa grand faute à approuné leur subtraction & reuendication de leur liberté.

Quant à nos pources freres de la Rochelle, s'estans autresfois distraits de la suiétion des Anglois, ils se sousmirent au Roy de France sous certaines conditions, que Froissard recite en son histoire.

Toutes les autres villes de la France pareillement sont soumises sous des conditions & avec speciaux priuileges, qu'on leur a iuré & promis. Puis que ce luy a qui elles sont soumises, n'observe ce qu'il a promis, & qu'il n'y a point de moyen d'auoir vn iuge, pourquoy ne leur sera-il loisible de se distraire de telle suiection? Et de se faire à vn besoin iustice à eux-mesmes de tant de concussions, extorsions, violences, paillardises, cruautéz, trahisons & autres telles infametez, desquelles les brigãs & volleurs abusans du sacré nom du Roy, de Pieté & de iustice, commettent en leur endroit.

Ioram fils de Iosaphat ayant succédé à son pere au royaume de Iuda, introduisit les dieux estranges & le seruice des Idoles parmi le peuple. Lobna ville sacerdotale en Iuda voyant cela, se retira de luy pour ne plus estre sous la main de Iorã: pource, ce dit l'Escripture, qu'il auoit delaisé Dieu le Seigneur de ses peres. 2. Chron. 21.

Il n'y a nulle doute qu'entre nous les loix diuines ne doient estre en plus grand poix & estime que les humaines.

Le Magistrat est estably pour estre en terreur aux meschans. Ceux-là sont plus meschans, qui violent les loix diuines, que ceux qui simplement contreuient aux loix humaines. Or s'il est permis de se soustraire du magistrat violant la police humaine, à plus forte raison de celuy qui a violé toutes choses saintes, voire l'humanité mesmes, qui a despouillé toutes affections naturelles, secoué entant qu'en luy est tout ioug et cognoissance

sance de la deité: & corrompu & dissipé en toutes sortes la Religion, laquelle est le principal lien de la société humaine.

Item s'il faut fuir la sedition en la police humaine, à plus forte raison la faut il fuir en l'Eglise de Dieu & assemblée Chrestienne: laquelle est liée & conioincte estroitement par le tressainct & sacré lieu du saint Esprit. Cependant en la tyrannie Ecclesiastique du Pape, qui a corrompu toute doctrine & violé tout ordre en l'Eglise, n'ayant esté permis d'assembler vn Synode libre, qui eust esté comme les trois estats en la police, auquel il eust fallu recourir, n'ayant, dis-je, esté loisible de l'assembler, par ce qu'il eust esté besoin le demander aux mesmes tyrans, & par consequent approuver la tyrannie Papale: cependant, dis-je, il a esté permis à vne partie, pendant que la plus grand part sommeilloit en profondes tenebres, de se distraire d'icelle tyrannie, sans encourir entre les bons le nom de scismatique. Pourquoy estimerons-nous ceux-là seditieux qui se retirent de la suiection d'un magistrat perniere, perfide, cruel oppresseur de peuple, mangesuiet, de l'infameté duquel toute la terre est infectée.

L'h. Mon Dieu que ie suis aise de t'auoir ouy auancer & deduire tant de bonnes & belles raisons pour la iustification de nos freres. Elles ne sont que trop suffisantes pour prouuer, qu'il a esté loisible à la Rochelle & autres villes & provinces oppressees du reng desquelles on peut mettre toute la France, au quatre coins & au milieu, de l'obeissance & suiection du tyran: & pour le

moins de se deffendre contre l'inuasion de ses satellites, concussion de ses officiers, oppression de ses gabelliers, violences & infametez de sa cour. Et, pour le dire en vn mot, contre tout ce qui procede de luy & de ses lannissaires.

Et tant s'en faut qu'en se deffendant, ou retirant du tyran, on acquiere le nom de seditieux, qu'au contraire ceux-là sont tresmauuais concitoyens, compatriotes, & mauuais voisins, qui ne s'adioignent à eux.

Le pol. Cela est hors de difficulté, que ceux qui desirent la conseruation de la France, & sur tout de l'Eglise de Dieu, se doiuent joindre à eux. Et assure toy, que ceux qui par couardie, ou autrement laissent les secourir, orront vn iour & à bon droit prononcer la sentence contre eux, que Debora donna contre la ville de Meros, pourtant qu'elle ne vint point à l'aide du Seigneur cōtre le bien roy de Chanaan. Iug. 5. 21. & 23.

Cependant le Seigneur ne laira point de faire son œuvre, pour paracheuer leur entiere deliurance, comme il a commencé, ainsi que ie te diray. Mais ie te prie paracheue ce que tu as à dire, & te despeche, afin que i'aye aussi quelque peu de loisir de t'entretenir de ce qui s'est passé en mon voyage.

L'hi. Je le veux bien: que pleust à Dieu que les Seigneurs des cantons Papistes s'eussent ouy discourir en plein Cōseil de la iustice de la cause de nos freres, de la puissance des magistrats, & iusques où elle s'est end. Je m'assure que cela ioint avec les autres occasions qu'ils ont de tenir pour suspects les

les forces des tyrans, qui ne pardonnent iamais aux loix, aux confederations & ligues: ains plantent tousiours leurs limites là où le bout de leurs espees s'estend, les eust engardez de despeupler leurs terres, & de desgarnir leurs maisons de leurs gés. Cela, dis- ie, eust esté suffisant, pour faire que le Conseil eust arresté tout court les plus ambitieux & auares, & les eust engardé d'emmener leurs combourgeois à la boucherie. Cependant cela est fait: il n'y a plus d'ordre, & ie m'asseure qu'ils ne feront pas grād mal aux nostres pour ce coup cy.

Le pol. Je t'en respons & te le iure: ils n'ont eu garde d'approcher plus pres que de l'artillerie les murailles de la Rochelle, que si aucuns ont passé outre, ils ont esté tresbien frottez. Mais voila le mal qu'ils ont fait ils se sont faits battre & tuer, eux qui aiment leur liberté, pour nous vouloit rahir la nostre: & ont tousiours en ce faisant vescu dessus laques bon homme. Puis rapporteront au retrout l'argent & sueur du bon homme, apres qu'ils l'auront bien pillé. S'ils apprenoyent vne fois à cognoistre la grande difference qui est d'entre vn tyran & la Couronne, qu'ils appellent, voire d'un Roy à son Royanme: ie m'asseure qu'ils n'auroyēt garde d'outrager, d'offēser & perdre vn si grand & si puissant corps, comme est celui de Frāce, à l'appetit d'un seul tyran, & pour les passions d'une femme.

L'bi. Certainement ie le croy. Mais, comme i'ay dit, c'en est fait pour ce coup cy: vne autresfois ils pourront estre possible quelque peu plus sages.

Quant aux Cantons de la Religion, ils n'ont garde d'y auoir enuoyé de leurs gens:plustost leur ont-ils deffendu sur peine de la vie d'y aller,& cōmādē de se tenir prests & armez, tāt ils ont craincēs premiers iours apres le massacre, que quelque orage tombast dessus eux,& sur leur estat. Et cela a esté cause,auec la crainte aussi qu'ils auoyent de faire naistre vne guerre ciuile d'entre eux&les cantons Papistes, qui desia, comme ie t'ay dit, estoient embarquez du costé du tyran, qu'ils n'ot baillé aucun secours à nos freres: quoy qu'ils confessassent ingenuement d'y estre tenus & obligez par la loy de Dieu & des hommes.

Bien est vray qu'ils ont monstré & tous leurs suiets ausi d'auoir vn extreme desplaisir & compassion de nostre fait: m'assurant en tesmoignage de leur bonne volonté que tous les François Huguenots foruscis seront les tresbien venus & seurement cōseruez en leurs terres & qu'ils n'oublieront riē du deuoir de charité enuers eux:mais qu'ils ne pouoyent du tout rien plus que cela pour maintenāt: desia auoyent-ils recueilly à Basle & bien fort honorablement les petitsseigneurs de Chastillon,& de Laual, Mesdames d'Andelot & de Taligny, la damoiselle de Laual,& plusieurs autres gentils hommes & peuple François, & aussi bon nombre de Ministres refugiez, qu'ils entretiennent çà & là à leurs despens dessus leurs terres.

Le pol. Dieu soit loué, de ce que leur charité au moins se monstre en cela qu'ils recueillent liberalement ces ieunes Seigneurs & nos autres freres

res François: ils ne scauroyent mieux condamner toutes les actions du tyran, ses proscriptions & cruautéz, qu'en v'sant d'hospitalité enuers les p'oures oppressez qu'ils iustificient en les hebergeant.

L'hi. Je t'assure l'amy, qu'ils le font fort volontiers. Le semblable aussi (ce que j'auois oublié à te dire) font les Seigneurs Protestans: & de mesme la royne d'Angleterre par tout son Royau-me & pays, recommandant les estrangers autant qu'elle peut à se'suiets.

Le pol. Dieu leur v'uille rendre, & à tous ceux qui v'sent de telle charité, le guerdon qu'il leur a promis au nom de son fils Iesus Crist nostre Seigneur.

L'hi. Ainsi soit-il. Oray-ie acheué de te dire tout ce peu que j'ay exploité en mon voyage, excepté pour ne point mentir, quelques particularitez se-cretes, qu'on m'a chargé de faire entendre à ceux qui nous ont enuoyé. C'est maintenant à toy l'amy, à m'entretenir à ton tour de ton voyage.

Le pol. C'est bien raison. Sus donc, escoute.

Ainsi que j'approchois la France, par tout là où ie logeais i'oyois tant dire de nouuelles des volteries & inhumanitez qu'o'exerçoit ordinaire-ment par les chemins, emmy les champs & par les villes, & ie tenois cela pour si certain, qu'il me sembloit bien que i'allois à vne mort toute pre-sente ou bien à vn second enfer: tellement que peu s'en fallut, tant mon infirmité fut grande, que ie ne rebrossasse mon chemin avec vn vœu de ia-mais ny rentrer. Et n'eust esté que nostre Dieu, que ie me prins lors à prier me fortifia & me fit

passer outre sur toutes ces difficultez, i'eusse fuy avec Ionas, plustost que de faire ma charge. A la fin ie m'y hazarday: mais ie ne fu pas si tost en France, que dès la premiere iournee ie m'apperceu trop claiement que i'estois au vray monde des miseres & dans vn royaume de bestes, ou bié plus tost de traistres & brigans. A la premiere hostellerie où ie logeay, i'entedy vn qui se plaignoit de la grande cherté de viures: l'autre disoit, les grosses tailles qu'on va redoublant tous les iours, ces grands impôts nous ruinent, nous mangent: & puis les inuentions nouvelles que ces bougres d'Italiens donnent au Roy pour arracher du peuple tous les deniers de sa sueur, nous achement à bon escient de peindre: au diable soyent les Atheistes: ils viennent la plus part en France pour nous aider à escorcher, pour nous gabeller & nous tondre, & pour succer iusques au sang les pources gens. Les autres y viennent avec vne main de papier, ou avec vn liure de raisons, Dieu fait quel liure: ils dressent apres leur banque dans Paris, dedans Rouen, ou dedans Lyon: & lors qu'ils ont bourse garnie, ils font le saut, la Banque route. C'est le vray moyen de gagner, voire de passer en credit les plus grands Princes de la France. Et qu'il soit vray qu'on le demande au Perna, au comte de Retz. Tu te trompes, repliquoit l'autre, il est parueniu autrement que tu ne penses le bon homme: ne scay tu pas ce qu'on dit en proverbe:

Pour bien seruir & loyal estre,

De Maquereau on deuient traistre:

Traistre

Traistre, Maquereau & Ruffien.

Ne peut faillir d'auoir du bien.
De par le gibet, c'est le moyen de paruenir. La
Royne mere ayât receu cestuy-là, dont tu parles,
entre ses premiers estallons, la recognu estre vn
digne instrument pour illustrer la grandeur de sa
race, & la Maiesté de ses enfans, pour redresser des
mines de la France, & pour appuyer & soustenir
ce poure Royaume, que ceux de Guyse auoyent
tant esbranlé: qui, lequel donques? ce Lândry, ce
fils de putain du Peron: la male peste qui le tra-
ue avec sa dame Brûnchaut, repliquoit vn autre
poure homme: ils ont fait eux deux plus de mal
que ne fissent iamais ensemble tous les Lor-
rains & les Guisars: ce n'estoit lors que belles ro-
ses au prix des ronces, dont ceux cy esgratino-
ent le poure peuple. Et puis les Lorrains, les Gui-
sars, ce sont des Princes appartenans en plusieurs
sortes à la France: & possible aussi que la France
leur pourroit bien appartenir.

Mais ces deux-cy ces Florentins, avec l'asne
qu'ils ont choisi, ce meschant bougre de Chance-
lier: ces trois Italiens tant fameux, chacun sait
d'où ils sont venus: mais on n'entéd pas leurs me-
rites.

Ie ne scay pas s'on les entend, disoit vn autre,
si scay-ie bien qu'on est biē ladre s'on ne les sent.

Ce sont ceux là qui nous ont remis avec le
Gonsage, & Lansac, ainsi auant dedans les misè-
res & calamitez, qui nous accableront tous en-
semble.

Adioustezy le Roy luy-mesmes, & son frere le beau Monsieur: vous nescauriez dire, lequel de tous ceux là vaut mieux que l'autre. Que pleust à Dieu qu'ils fussent tous chastrez comme ils le meritent. Le chastiment du Parricide, c'est de les ieter à val l'eau dans vn sac de cuir, bié confu avec vn serpent, ce me semble, vn coq & vn singe aussi. O que cela conuiendroit bien à vn Charles le parricide, la Catherine la couleuvre, le coq seroit nostre Monsieur, & le Peron seroit le singe: ce seroit assez de ces quatre, les autres auroyent belle peur. On purgeroit tost le Royaume de garnemens: ie m'assieure bien, disoit l'hoste, que s'ils s'en vont à la Rochelle, ils n'en reuiendront ja tous: ou il y aura de la iustice aussi peu au ciel qu'en la France. Toutefois ceux-cy n'ont garde d'aller auant dâs la meslee, ils craignét les coups, les tyrans. Mais il y font aller les autres pour en auoir leur passetemps. Hè que de braves gentils-hommes, que de seigneurs, que de soldats y vont mourir: c'est grand pitié: c'est grand dommage. Si l'estranger nous venoit sur les bras, A dieu la France, elle tomberoit aisement és mains du premier assaillant, maintenant qu'elle est despourueue & qu'elle s'en vadespouillant iournellement de ses bras droitz, de ses parreins, ses deffenseurs.

Voyla la plus part des denis que i'entendois tenir à table, aupres du feu dans les logis. Et Dieu scait si ces harégueurs en despitant à tous propos accompagnoyent leurs beaux discours de iuremens & de blasphemés, ie n'en oncques tât de regret, i'estois contraint leur laisser dire, ie n'osois point

point me descourir ny faire semblâr de môlter quel des partis ie maintenois. Cependant i'allois pourfuyuant mon chemin, n'ayant eu presque iamais faute d'un entretien de mesme estoffe selon les gens que ie rencontrois: Dieu voulut qu'un iour ie trouuay par les chemins deux gentils-hômes de la Religion, qui s'estoyent depuis les massacres reuoltez de peur de la mort, bien montez & armez de mesmes qui s'en alloyent tout droit au camp assemblé deuant la Rochelle: non pas, ce disoyent-ils, afin de faire mal aux assiegez: que plustost ils mourroyent mille morts que le penser: ains seulement pour empescher qu'on ne confiscast tous leurs fiefs & qu'on les rendist roturiers, suyuât le ban qui en estoit fait & publié par toute la France contre ceux qui refuseroyent de se trouuer en celle armée: & aussi pour plus seulement garantir, eux & leurs familles en monstrant l'attestation de leur service.

Ces pources gens à demy morts de la fâcherie qu'ils auoyent d'auoir offense Dieu contre leur conscience portoyent vne incredible regret des cruantez exercées sur nos freres, des trahisons, desloyautez & autres confusions qu'on voyoit emmy le Royaume. Et en soupirant maintes fois monstroyent de porter vne enuie de recouurer leur liberté, comme qu'il fust, fust ce au prix de leur vie, si l'occasion si presentoit.

Ceux-là m'asseurerēt que Sancette, où j'auois enuie d'aller tout premierement estoit de bien pres assiegee, & la Rochelle tout de mesmes, qu'il n'y auoit moyen d'y entrer ou de se glisser dans le

parc des onâilles qu'en se meslant avec les loups, lors qu'il y a escarmouche dressée: mais que le danger y estoit grand de toutes parts. Oyant cela après auoir pris langue d'eux sur ce qu'ils scauoient de le l'estat de nos freres assiegez: entendant qu'ils estoient assez bien garnis pour quelques temps & resolut d'eux tresbien deffendre, ie prins mon chemin tout droit vers nos freres du Dauphiné, que ie trouuay en plusieurs endroits de leur pource patrie espars sous diuers Capitaines, qui par montagnes & coustaux, qui par les champs, qui par les villes, par les villages & chasteaux.

Montbrun, Mirebel, l'Edyguier, & avec eux nombre de gentilhommes estoient ceux-là qui conduisoient nos pources freres ramassez, armez au moins mal qu'ils ont peu pour se conseruer tous ensemble contre l'effort des ennemis, lesquels ils battoient bien souuent & estoient battus à leur tour.

Après que i'en fait entédre aux principaux des Chefs & du Conseil l'occasion de ma venue, & qu'ils m'eurent ouy tout au long, ils remerciere beaucoup de fois Dieu & l'Eglise qui m'auoit enuoyé, de la bonne souuenance & cōpassion qu'elle auoit de leur estat, des bons auis & saintes ordonnances, que Daniel leur auoit dressées: les reconnurent fort necessaires à leur conseruation.

Mais pour ce qu'il y pourroit auoir des difficultez sur quelques articles: & principalement, quand il seroit question de les mettre en pratique, pour le peu de cognoissance que les François ont d'un estat libre, & bien conduit: ayans esté presque tous
siours

lours nourris en seruage, & commandez à baguette comme lon dict, au plaisir de ceux que les Rois leur esleuoient dessus la teste: Car tel estoit leur plaisir: Ils prioyent que ie ne trouuasse pas estrange si eux (qui auoyent estroicte confederation, & intelligence avec nos freres de Languedoc, Viarez, & autres) me renuoyoient avec quelqu'un d'entre eux au Conseil qu'on tiendra à Nismes, pour ordonner de leur estat & police:

Quant à eux, ils cognoissoient facilement qu'ils auoyent besoin parmi eux de ces deux nerfs tant excellens pour tenir les vices en bride, & les soldats en leur deuoir: à scauoir de la discipline Ecclesiastique, & de la discipline militaire: ayans au reste tout ce qui rendoit les hommes hardis, & vaillans: A scauoir est, la bonne cause, qui rend la conscience toute assuree, d'où le bon cœur a accoustumé de sortir, & la necessité de se deffendre, qui rend les couards, courageux pour conseruer leurs biens, leurs vies, leur honneur, leur salut, & celuy de leurs familles, contre la rage de ces traistres, qui les assaillent à credit, d'un cœur animé à mal faire, alteré du sang innocent, qu'ils estoient tous bien resolu de iamais plus ne s'y fier: & de ne plus poser les armes, quelque paix qu'on leur sceust offrir, s'on ne leur bailloit de bons gages, bons ostages, & respondans.

Sur ces mots, de ne poser les armes, pource que le seigneur de Gordes, qui commande pour le tyran en Dauphiné, auoit rescrit à quelqu'un des chefs de nos freres, des lettres fort douces, luy

promettant de le conseruer, & bien traiter, s'il vouloit mettre bas les armes, il y en eut en la compagnie qui releuerent ces mots (de ne plus les poser) leur seblant bien qu'ils ne pourroyent moins faire, quand cela seroit commandé par le tyran, (ne voyans pas les bonnes gens, que ç'a esté tousiours la ruse des ennemis, de les desarmer premierement, pour les surprendre plus à l'aise sous le beau manteau de la paix.) L'opinion de ceux cy fut cause que la resolutiõ fut reuouee en doute, & la question mise sur les rengs, à scauoir mon qui premier doit laisser les armes, nos ennemis, ou nous. La matiere fut debatue à plein fonds, pro, & contrà, iusques à ce qu'un ieune homme, braue, & gaillard qui a l'entendement bien fait, nourry aux lettres, & aux armes, & versé en matieres d'estat, là resolut en ceste sorte, & presque sous ces mesmes mots.

Si on dispute par le droit, il n'y a celuy qui ne confesse qu'on ne peut iustement requerir quelcun qu'il cesse de parer, de mettre la main au deuant, & de se deffendre, que premier on n'ait cesse de tirer, de frapper, & d'offenser; car estant toute chose qui a vie, naturellement apprinse à la conseruer, c'est consequemment un ordre du tout naturel, que qui cherche de l'oster, doit cesser, premier que celuy qui ne tasche qu'à la retenir: & ne se peut presumer qu'il en laisse la volonté, tant qu'il en retient les moyens tous desployez entre ses mains. Donc pour vider ceste question, il faut voir qui est l'agresté, & qui l'agresseur, qui poursuit, & qui sauue sa vie: qui tire les coups, & qui met

met le bouclier au deuant, & cela fait, elle est résolue.

Chacun scait, que quelques mois auânces troubles derniers, les François de la religion monstre rent bien qu'ils se foyent merueilleusemēt en la parole de celuy qu'ils cuidoyent estre bon Roy, quand ils remirent volontiers entre ses mains, long temps auant le terme, les villes qu'il leur auoit baillees pour s'y couvrir cōtre les coups des ennemis publiques de la paix.

Ceste fiance, ne pouuoit estre sans grande amour: ne ceste amour, sans fort prompt obeissance. Ils estoient tous paisibles, & auoyent tellement effacé de leur esprit toute souuenance de guerre, qu'à peine se souuenoyent-ils où estoient leurs armes.

Le 24. d'Aoust par le malheureux Conseil des perfides, proietté de plus longue main, sous l'appast de banquet & nopces, les principaux d'entre eux furent meurtris dans le palais Royal, & dans la capitale ville du Royaume: ce massacre fut suyui presque par toutes les autres principales villes, contre la volonté du roy Charles neuuesme, (s'il faut croire à ses premieres lettres de declaration) nonobstant que les officiers de la Couronne: ses autres satellites, courtisans, & archers, & les gouuerneurs des prouinces (comme chacun scait) commençassent la tuerie: & que les parlemens, & sieges Royaux y tinssent la main: & que les maisons de ville fissent, ou aidassent l'exécution: tellement qu'en l'espace de quelques iours, tous ceux de la Religion qui se retrouvèrent es

viles furent miserablement mis à mort : encorés toutesfois ne prîmes-nous pas les armes : mais partie de nous se contenta de fuyr, partie de fermer la porte, par vn mouuement naturel, à la mort qui nous poursuyuoit.

Finalemēt quelques vns de nos freres, fondez sur lesdictes lettres que le roy Charles auoit escriptes, esquelles il declatoit, que ceux de Guyse auoyent commeneé ces tueries à Paris, pour preuenir la végeance que l'Amiral reguary eust peu faire de sa blesseure, ou ses amis, pour l'indignation qu'ils en receuoient, & sur quelques autres declarations qu'il faisoit, que ces Massacres auoyent esté faits contre sa volonté, & qu'il en feroit la punition, se resolurent de deffendre leurs portes, contre ceux qui avec grosses armées venoyent pour leur couper la gorge dans leurs maisons: & apres infinies protestations, voyans les glaiues teints du sang de nos freres, apprestez contre le leur, chercherent les moyens de s'en parer, & se couurir au moins mal qu'il leur fut possible. Dont il appert que nous auons prins les armes pour nous deffendre, & non pour offenser autrui, & que par consequent c'est à ceux qui poursuyuent nostre mort, de mettre les armes bas les premiers.

La loy ciuile permet à l'esclatue, poursuyui par son maistre cōtroucé, l'espee au poing, prest de la luy mettre au trauers du corps, de luy fermer la porte de sa chambre mesme, pour s'y sauuer: & s'il la veut forcer, de la barrer le mieux qu'il peut: & s'il l'efforce plus outre, de se mettre cōtre luy,

pour

pout luy empescher l'entree.

Que si ce n'est point le maistre qui fait ceste violence: mais quelques gallands de maistres seruiteurs, qui sous l'authorité du maistre le veulent tuer, il n'y a doute que la loy ne luy permette encores dauantage. Et si on luy dit, qu'il ouure hardiment, qu'on ne luy fera point de mal, & qu'il refuse de ce faire tât qu'on a des armes à la main, il n'y aura aucun qui le condamne: d'autât qu'en l'espouuancement où il est reduit, ne pouuant, s'il ouure, & qu'on le vueille tromper, auoir recours qu'à se ietter par les fenestres, il ne peut estre assureé qu'on n'ait point de volonté de luy nuire, tant qu'il voit qu'on en retient les moyens en sa main.

Or les Rois, quand ils sont bons, sont appelez Peres du peuple, & par consequent ils doyuent traiter leurs suiets comme enfans. Et la loy qui donnoit aux Maistres puissance de vie & de mort sur les esclaués, (qui depuis fut fort moderee par les Empereurs) n'eut oncques lieu sur les enfans. Dont appert qu'en ce cas, il est beaucoup plus permis aux enfans, qu'aux esclaués: & plus réquis des Peres que des Maistres: estant chose toute assuree que les suiets doyuent estre tenus en autre reng que d'esclaués.

Quel sera donc l'office d'un Pere en cest endroit, d'un pere (dis-ie, s'ainsi le faut nômer) que les enfans, de la bonté desquels il a si souuent abuse, ne redoutent pas sans grâde occasion, voyans leurs freres tout freschement morts deuant leurs yeux? Sera-ce seulement de leur monstrier

bon visage? de leur parler doucement d'une paix? de leur montrer la main? Mais quand ils la voyent armée d'un glaiue tout sanglant: quand ils le voyent entourné de ceux qui les ont tuez, & de leurs plus grands ennemis: mais quand ils scauent que luy-mesme a commandé tout ce forfait: a atoué tous les massacres, & proietté les trahisons, Est-il possible qu'il le puissent reputer aucunement Pere? Et quand bien ils seroyent si fols, pourrôt-ils bien hausser leurs yeux, pour luy contempler le visage, ou prendre garde à ce qu'il dit? Que fera donc vn Pseudo-pere pour oster ceux de desesperoir qu'il deust traiter ainsi qu'enfans, & pour les garder s'il poursuit de se precipiter tout outre? Il iettera pour le moins son espee, il laissera toutes ses armes bas. Il fera retirer ceux desquels ils se mesient, il cassera ses satellites. Il chastiera tous ses bourreaux, condamnera tous ses forfaits. Lors s'approchant de ses enfans, les consolera de parole: les deschargera de toute crainte, & leur rendra la main plus douce: alors il ne faut parauanture point douter, qu'ils ne s'attendrissent, qu'ils ne fondent en larmes, & ne se iettent comme à ses pieds s'ils sont vne fois asseurez que ces façons luy procedent du cœur.

Que si l'on dit qu'il y va de la reputation d'un Roy de faire le semblable, ie dy donc qu'il n'est pas honorable à ce Roy-là de porter titre de Pere de son peuple, ven que les titres se donnent pour l'effect, & c'est effet conuient à ce nom-là.

Entre deux combatans en vn duel, il y a de l'honneur à qui fait quitter les armes à sa partie. Entre
deux

deux Princes, à qui contraindra son ennemy vaincu, desnué de ses armes, hors de tout espoir, de requerrir la paix. Car on combat à qui sera le plus fort, & le plus puissant: mais quand entre le Pere & les enfans pour la meschanceté du pere on en vient là, l'honneur du pere est acheué de perdre, s'il s'effaye de les vouloir forcer, de leur faire rendre les armes le pied sur la gorge, de les mener en triomphe liez au derriere de son chariot. Ce luy est (dis-je) vn trop lourd deshonneur de le faire: c'est se rendre ignominieux soy-mesme, & pourchasser sa honte à ses despens.

Son honneur est de se monstrier benin & doux, enclin à pitié, rechercher tous moyens de les regagner, & les retirer du desesperoir où il les a mis. Et le Prince qui ne suit ceste voye, sous vn faux pre-
texte de conseruer sa reputation, la pert en ce point, & acquiert celle d'vn tyrā inhumain. Pour ce aussi qu'on pense que ses suiets viennent en cōpetence avec luy, & qu'il veut monstrier qu'il est plus fort qu'eux: comme ainsi soit qu'il deuit monstrier (s'il luy estoit possible) qu'il est meilleur Prince, qu'ils ne sont suiets: & plus benin & clement, qu'ils ne sont obeissans.

Les bons Princes, sont estimez estre l'image de Dieu en terre: Dieu auquel les hommes sont plus tenus qu'aux Roys & Princes, veut auoir cest honneur de nous aimer premier que nous luy: & ne le pouuons aimer, que premier il ne nous aye aimez. Il ne se courrouce iamais iniustement, cōme les homes à toutes heures: & toutefois il cesse plustost de nous hait, que nous luy: & despouil-

le plustost ses armes, que nous nostre rebellion.

L'amour est vne vertu nō petite, & naturelle-
ment veut commencer du plus parfait, du vray
Prince, vers ses suiets: du vray pere, vers ses en-
fans, descendant, plustost que montant: & lors
par vne certaine reflexion les enfans commencēt
à aimer le Pere: les suiets, le Prince.

Et cōme c'est aux peres de cōmencer, aussi est-
ce à eux-mesmes de recōmencer, s'il s'interropt
& s'ils viennent à desfiance, de chercher les moyēs
de les asseurer.

Brief, qu'on considere le droit, ou l'honneur, il
est tousiours requis à vn Roy, de quitter les ar-
mes premier, que ses suiets: à plus forte raison
l'est-il requis, ō compagnons, à vn tyran, traistre,
& perfide, duquel le mieux traité de ses suiets re-
çoit ce mal de luy estre serf, & esclane, cōtre tout
droit & deuoir.

Ce ieune homme sembla si vieux, si prudent
& sage en son discours, qu'il n'y eut homme en la
compagnie qui ne courust de pieds & mains, tout
soudain apres son aui: ainsi fut la premiere reso-
lution d'entre eux prise de ne plus se desarmer,
pendant que le tyran & ses satellites seroyent ar-
mez, cōme de nouueau confirmer par les vbix
& suffrages de tous les asistans: auxquels, suyuant
les raisons de ce vieux ieune homme sembla bon
d'ainsi le faire: tant pour conseruer la reputation
du roy Charles neuueme, auquel, comme à bon
pere de famille (car ainsi aussi s'appelle-il soy-
mesme) touche de se desarmer le premier: Que
(& plus veritablement) pour garder avec leurs
vies

vies, ce qu'ils doyuent auoir de plus cher en ce monde. Surquoy ils se ramenteuoyent l'un à l'autre ce que Nancé capitaine des gardes du tyran, fit par son commandement en la iournée de la trahison, aux gentilshommes couchez en l'antichambre du Roy de Nauarre: lesquels, comme tu scay, il fit tuer, le tyran les regardant d'une fenestre, à la porte du Louure, apres les auoir tous desarmez de leurs espees, & dagues, & plusieurs autres exemples des anciens, & modernes tyrans qui en ont yse tout de mesmes.

Et sur tout ils se resouuenoyent, comme d'aueu-
rissemens tresnotables, de ce Bordereau de me-
moiresqui fut enuoyé, comme tu scay au defunct
Amiral, vn peu auant les nopces tragiques de la
sœur du tyran: lequel bordereau, tous eux disoy-
ent vouloir apprendre par cœur, pour ne l'ou-
blier à iamais: ayant comme ils disoyent le mes-
pris d'iceluy esté cause de la ruine & des miseres
que nous souffrons tous aujourd'huy.

L'hi. Voila de bonnes gens, & bien resolus. Dieu
les vncille fortifier, & maintenant en leur saint
propos. Il vaut mieux estre sage tard, que de ne
l'estre iamais: & ne le pouuant estre aux despens
d'autrui: il vaut mieux l'estre à ses despens: voi-
re, aux despens de ses freres: (quoy que le prix soit
par trop cher) que de ne l'estre point du tout, ny
à quelque prix que ce soit: se souuenant qu'ils ont
affaire à des ennemis, qui se sont tousiours plus-
tost seruis de nostre simplicité, pour nous nuire,
que des moyens qu'ils eussent.

L'italien nous enseigne vne tresbonne leçon en son meschant petit proverbe. Non viti fidare (dit-il) & non sarai ingannato. C'est à dire ne t'y fie point, & tu n'y seras pas trompé. S'il fut jamais temps de faire son profit de la ruse, & malice Italienne, il est maintenant. Et s'il y eut iamais gens contre lesquels il ayt esté de besoin d'employer & le bec, & les ongles, de se servir de toutes peaux, d'essancer toute sorte de chiens & de leuriers, voire bien de dogues, François, & Anglois il ne m'en chaut: c'est maintenant qu'il le faut faire contre ces furieuses, & enragees bestes Medici Valoyes: maintenant. dis ie, qu'il ny a ny loy, ny foy qui de ces gens retiene la malice. Mais le te prie poursuy.

Le pol. Après ceste resolution, deux de la troupe furent ordonnez pour venir avec moy en Languedoc: afin de faire entendre aux nostres, la conclusion de ceux du Dauphiné, & d'en rapporter du Conseil general ce qu'il trouueroit bon de faire pour la conseruation d'eux tous. Estans arriuez à Nismes, (où le Conseil de plusieurs provinces villes, villages & chasteaux faisans profession de la Religion, fut assemble) luy ayant fait entendre le contenu de ma charge & ceux du Dauphiné leur legation: apres qu'ils eurent monstré combien ils estoient aysez de nostre venue: qu'ils nous eurent remercié du bon office que nous faisons: & de la peine que nous prenions pour le corps de l'Eglise Françoise, ils me respondirent, que desia deuant ma venue le Conseil estoit suffisamment auerty de l'arrest, auis & ordonnances que Daniel

niel auoit donné en nos affaires par vn petit dialogue qui a couru imprimé, contenant vn deuils passé d'être l'Eglise, Alithie, & nous autres: qu'ils estoient bien aises de l'auoir veu, & d'estre auertis par le menu des actions de nos ennemis: qu'ils voudroient bien que les tyrans eussent aussi veu ce Dialogue: afin que cognoissans en telle peinture muette leurs vilanies, ordures, trahisons, & cruautéz, que la peinture viue du sang innocent, qui crie vengeance, va tous les iours ramenteuât, deuant le iugement de Dieu, & l'humanité des hommes, ils apprinsent comme Iudas, estans conuaincus en eux-mesmes de l'auoir fort bien mérité, d'espargner la peine au bourreau, s'estranglâs tous à la bonne heure. Que puis que ces perfides n'ont pas eu honte de commettre telle infametez, qu'on ne doit point craindre de les publier par tout l'vniuers: & cōme ils ont noircy leurs ames de crimes si execrables, qu'on ne doit point faire difficulté de noircir leurs renommées par la légende de leurs vies: & quant au reste, il y a certains Catholiques, & autres François, qui ayans horreur de la confusion que ces mastins Florentins, leurs enfans & supposts ont introduit en France: vont ramassant au vray en tous lieux & places le surplus de leurs faits & gestes qu'ils mettront en lumière au premier iour, avec la legende secrete des honnestetez de la cour, & feront aussi toucher au doigt à toute la Noblesse & peuple François endormy d'un trop profond somne les indignitez, extorsions & pilleries insupportables que le tyran & ses satellites, hors de la Religion (de la-

quelle ils n'ont cure) seulement en ce qui touche la police, estat & gouvernement du Royaume, exercent iournellement sur les biens, vie & honneur des pources François. S'asseurans que ce sera vn bon moyē pour faire qu'il s'en trouue quelques vns d'entre vn si grand & comme infini nombre d'esclaues & forçars, qui seront contraincts de honte; ou de regret plustost au prix de leurs vies de recouurer leur liberté avec celle de leur patrie.

L'histr. Telles gens meriteront bien, si Dieu veut qu'aucuns il s'en trouue, qu'on leur dresse des statues, ainsi qu'à des liberateurs & peres de toute la France. Et ne doute pas si cela auient (comme il est tresnecessaire) que tout le Royaume ne repose, quiconque soit que l'on eslise pour s'asseoir au throne vacant. Iamais le fils de ce iuge inique, que Cambyse fit escorcher pour orner le siege iudicial de sa peau à cause des torts & iniustices qu'il faisoit au peuple de Perse, ne fut plus homme de bien estant assis sur la peau de son pere, que seroit celuy qui succederait au tyran, quand bien seroit vn de ses freres: considerant la malheureuse fin où la tyrannie conduit ceux qui l'exercent. Mais ie te prie comme s'est fait cela, que l'on ait imprimé nos deuix que nous eusmes avec Alithie? Et qui est ce qui les peut auoir redigez si tost par escrit?

Le pol. Ie ne te le scaurois dire, si d'auenture ce n'est Eusebe Philadelphe qui fut present à nos discours. Mais tant y a qu'ils sont imprimez, encores m'a on fait entendre qu'un Catholique en a esté Imprimeur: & qu'ils en a vendu luy mesmes à beau-

beaucoup de ses cōpagnons avec vn certain autre liure qu'on nōme des fureurs Frāçoises, qu'un Allema fit en Latin tost apres les iours du massacre. *L'hi.* Nous sommes tous tenus à ceux qui s'essayent de nous remettre le cœur au ventre, comme on dit. Dieu vueille que tout cela serue à resveiller les sept dormans.

Le pol. On m'a dit qu'il a ia serui & seruira encore d'auantage, n'en doute pas. Les fers sont biē fort eschauffez. Mais, pour reuenir à mon dire, le Conseil de Nismes me fit aussi entendre en ce que touche les quarantē articles de la police de Daniel (car autāt y en a-il de marquez en ce Dialogue imprimé) qu'ils les trouuoient fort bons, saincts & dignes d'estre obseruez & gardez en ce principalēmēt, qui touche la discipline Ecclesiastique & la discipline militaire qu'ils confessoient estre la bride, l'esperon, l'espee & le bouclier l'vne de l'autre: & toutes deux ensemble la targe, la garde & le soustien de nous tous: ils trouuoient aussi fort necessaire le dernier d'iceux articles, suyuant lequel nos freres du Dauphiné se sont resolus de ne iamais plus se desarmer, qu'ils auoyēt arresté de faire aussi le semblable, iusques à ce qu'ils voyent la tyrannie bas & court bridee par nos anciennes loix de la France avec des bons & bien assurez gages, gardiens de la liberré ciuile des François. Et cependant ils auoyent eunie de dresser & entretenir apres tant de malheurs, qui leur sont auenus par leur sorte crudelité, vn estat assure, qui approchast tant que faire se pourroit de celui qui estoit iadis en leurs prouinces.

Pour ce faire ils auoyent donné charge à sept des plus auisez obseruateurs de l'antiquité de recueillir de tous les bons liures qui traitent l'histoire & estat ancien des François & Gaulois, l'ordre, police & forme de gouuernement qui estoit parmi eux, auant que la tyrannie fust en regne: & particulièrement celuy de leur patrie du temps que la religion en fust chassée, pour ramener le tout à leurs principes.

L'hi. C'est tresbien fait: pleust à Dieu que i'y fusse pour leur en dire ce que i'en scay. Le docteur Pasquier en son liure des recherches de la France, releuera grandement de peine ces sept deputez. Et le grand Hotoman en la Francogaulle, qu'il a mis de nouveau en lumiere les en iettera hors du tout tant il corte dextrement les passages qui peuvent seruir en ce fait.

Ce seroit vne belle chose, si l'on pouuoit (en retenant l'ancienne religion) que les Albigeois du temps du comte Raymond: les pources de Lyon, ceux de la vallee de Pragela, ceux de Cabrieres & Merindol ont tenu & que nous tenons auourd'huy plus depurée Dieu mercy) ramener cest estat present tout confit & rouillé en vices au modelle de ce temps-là. C'est vn aui que tu scay bien estre le souverain remede à vn estat du tout pourry & prest à cheoir comme est celuy de France.

Le pol. Cela est certain: & s'appelle radresser, non pas renuerfer l'estat, le ramener à son principe. Et pour certain ces bonnes gens, pour la part qui les touche, sont sur le point d'en venir là.

L'hi. O le beau troit que ce seroit! pourueu qu'il fust

fust suuy des autres pays de la France. Ce seroit vne belle pierre philosophale, pour enrichir les pources gens qui sont rongez iusques aux os par les enfans de Catherine. Au moins seroyent-ils deschargez des impôts & tailles nouvelles.

Le pol. Tu dis vray. Quant au surplus de la police & l'ordre de Daniel, le Conseil a esté aussi d'auis de le pratiquer en substance, retenant toujours toutefois les noms des charges & estats accoustumez en leurs prouinces. Vray est qu'ils cognoissent, qu'il y aura grande difficulté aux Elections és premieres charges, pource, que le peuple n'est pas accoustumé d'aller, comme l'ancien Romain querir leur Dictateur, leur maieur ou gouverneur à la charrue apres les bœufs. Et leurs gouverneurs n'ont iamais accoustumé, comme vn Quintius Cincinnatus, de retourner à la charue apres que la guerre est passée ou que leur charge est expirée.

Ains au contraire vn Caporal veut estre quād & quand sergeant, le Sergeāt veut estre enseigne, l'Enseigne lieutenant, le Lieutenant Capitaine. Et ainsi tousiours en auant sans s'abbaïsser ny se desmettre, en danger de monter trop haut.

L'hi. Voila qui va mal. Les Romains quoy qu'ils fussent autrement ambitieux & cupides d'hōneté & gloire auoyent en telle recommentation le bié & honneur de leur Republique; qu'ils quittoyent volontiers du leur pour le salut de leur patrie. En cest endroit principalement ils auoyent cela de bon qu'ils ne refusoient point d'aller cōme personnes priuées en vne armée, à laquelle

l'année au parauant ils auoyent commandé en chef.

Quintus Fabius ayant esté Cōsul marcha gayement sous son frere Marcus Fabius. Et Manlius Consul en vne armee contre les Toscaus, ne refusa de se trouuer en la bataille commandé de ceux qui luy auoyent obey. C'est vn ordinaire à Rome que celuy ne desdaignoit pas d'accepter la petite charge qui auoit exercé la plus grande.

Et combien que cela ne semblast pas honorable pour le priué, si estoit-il bien fort utile pour le public: car à la verité dire vne Republique se doit beaucoup plus assenter & esperer d'auantage es deportemens d'un citoyen qui d'un grand degré descend volontiers au bas ou mediocre, que non pas de celuy qui ne tasche qu'à monter & à deuenir grand. A vn tel on ne se peut guere bien raisonnablement fier s'on ne l'accompagne tousiours de gens de tel respect, de telle vertu & reputation qui peussent par vn graue & prudent Conseil & par leur autorité moderer le desir de nouuelleté & de remuement qui se pourroit facilement loger dedans le cœur & certueu d'un tel homme.

Le pol. Il est ainsi. Et aussi nos freres esperent que la Noblesse fille naturelle & legitime de la vertu & prudence, qui a sa vraye source de la crainte de Dieu, se laissera tellement conduire au desir qu'elle a de voir le regne de Dieu auancé, & l'Eglise conseruee, qu'elle fera fort aisement tout ce qui pourra appartenir au bien d'un si precieux serui-

ce &

ce & à la liberté de son estat & de sa patrie, preposant tousiours le public à son particulier profit.

Que le peuple aussi respectera de tant les Nobles qui logeront ceste vertu, mere-nourrice de Noblesse, qu'il n'y a rien qu'ils ne facēt pour leur obeir en ce qui sera de leur charge, & pour les honorer en priuē autant qu'ils peuuent desirer d'eux. Et qu'au reste tous ces deux Estats se souuiendront avec celui de la Iustice de ce que Valerius Coruinus qui fust fait Consul dedans Rome le vingtroisieme an de son aage dit pour lors à ses soldats: que le Consulat estoit le guerdon & le prix de la vertu & non du sang. Et aussi tous ensemble par vne bonne intelligence s'en iront chercher la vertu & la suffisance, là où elle sera logee, sans respect de l'aage ou du sang, pour l'esleuer en tel degré qu'ils cognoistront estre propice pour leur commun bien & salut.

L. bi. Si cela est bien pratiqué, ce sera vne belle chose. Aussi si cela ne s'y trouue, i'espere bien peu de leur faire.

Lepol. Ne doute pas qu'il ne se face, i'en ay bon gage, Dieu mercy, il seroit bon voir que ceux-là qui professent vn Iesus Christ, fissent conte de leur honneur au dettriment de son Eglise, & à la perte du troupeau: ou que l'ambition malheureuse regnast, ou l'esprit de Dieu doit auoir souverain Empire.

L. bist. Ia n'auienne, ce seroit assez pour tout ruiner. Car ceste ambition a tousiours ruiné les Republiques:

Le pol. Ne crain pas, tout ira bien, Dieu aidant. Au surplus touchant les autres principaux articles de la police de Daniel, comme j'ay dit, ils sont resolus de les pratiquer en substance, singulierement le 17. où il est parlé d'essire au Maieur general, ou gouverneur cinq ou six lieutenans, nō pour commander tous à vn coup, ains vn apres la mort ou desmise de l'autre, la mort dis-je, qui en peut auenir ordinairement ou extraordinairement par l'aguet ou poison de l'ennemy, pource que ce bon nombre de lieutenans conseruera le Chef & les membres en plus grande seureté: le Chef, pourautant que l'ennemy dira, pourquoy le ferons nous tuer? Il y a des lieutenans qui seront possible mieux que luy. Les membres, pour ce que le Chef mourant ils ne seront pourtant desproneus de chef, comme il nous est auenu en ce dernier massacre du mois d'Aoust, à nostre tres-grand regret & ruine.

Le Conseil trouua aussi fort bons les 22 23 & 24 articles de Daniel. Le 22 leur sembla tresnecessaire pour deux raisons: l'une pour empescher que aucun des chefs ou quelque autre citoyen, n'attente ny entreprenne rien sur & au preiudice de leur commun estat & liberte ciuile: l'autre, pource que cela auenant, ou estat faussement cuido & creu par le peuple & impose à quelcun des grands, le peuple aura dequoy s'en resoudre en proposant l'accusation, & poursuyuant l'accusé si besoin est, pour le rendre conuaincu, le faire condamner & punir selon que le metite le requerra.

L'be. Cela va bien. Car autrement il pourroit auenir tout plein d'inconueniens, s'il n'estoit loisible d'accuser les plus grands. Et s'il n'y auoit ordre suffisant estably pour les chastier, Quelqu'un pourroit comploter avec l'ennemy : le peuple jaloux de sa liberté ne pourroit que mal volontiers souffrir ses desportemens, on luy dresseroit des parties. Celuy-là se voudroit preualoir de ses amis, on viendroir de là aux factions & partialitez & moyens extraordinaires, qui sont la ruine des estats libres. Ou s'il estoit loisible de calomnier & faire courre de faux bruits par cy par là contre vn chacun : cōme il est auenu maintesfois qu'on a mis à sus aux plus gens de bien qu'ils auoyent desrobé le thresor publique, à d'autres qu'ils pouoyent bien prendre vne telle ville s'ils eussent voulu, & à d'autres qu'ils ont vendu plustost que rendu par force vn tel chasteau, & plusieurs autres telles calomnies.

Si, dis-je, il estoit impunément permis de calomnier, il n'y auroit homme de bien, qui ne fust desgouté de sa charge, l'ennemy se pourroit prenaloir de telles fautes, & en somme tout iroit en cōfusion. Comme il cuida auenir à Rome, apres que Furius Camillus l'eut deliuree des mains des François.

Il sembloit bien que tous les citoyés Romains sans faire tort à leur reputation deuoyent ceder à la vertu de ce grand Camillus, comme de leur liberateur, & à la verité aussi chacun luy defferoit volontiers le premier reng. Le seul Manlius Capitolinus ne pouuoit supporter de le voir en tel-

le reputation & credit, esmeu d'une meschante emulation & ialousie, & d'une bonne opinion de soy-mesme: luy semblant bien d'auoir pour le moins meritè en sauuant le Capitoile des mains des François, autant que meritoit Camillus en les dechassant du tout. Cela fut cause que tout ou trè d'enuie ne se pouuant contenir pour la gloire & renom de Camillus, il alla semât parmi le peuple plusieurs faux bruits encontre luy, & contre les Senateurs Romains, pour les mettre en mauuaise opinion enuers le peuple. Entre autres choses il disoit que le thresor qu'on auoit assemblé pour bailler aux François & racheter le Capitoile, auoit esté vsurpé par quelques vns des grands; que si on le pouuoit rauoir on le pourroit conuer tir au profit publique, soulageât d'autant le peuple des tributs ordinaires, ou en acquittant quelque autre debte. Ces faux bruits, ceste calomnie sembla de telle importance & de si dangereuse consequence au Senat, qui voyoit de lia comme le peuple commençoit à tumultuer, qu'il fut contraint, pour remedier à la desunion & desordre qui s'en pouuoit ensuyure, de recourir au moyen extraordinaire, qui estoit accoustumé parmi eux és extremes dangers: scauoir de créer vn Dictateur dedans Rome pour conoistre de ce fait.

Le Dictateur crée, il fait appeller Manlius deuant luy, & estant le Dictateur conduit au milieu des Senateurs, & Manlius au milieu du peuple en vne place publique. Là, Manlius fut interrogué de ce qu'il scauoir du thresor publique, & luy fut cōmandé de dire entre mains de qui il le cuiddoit estre

estre, que les Senateurs auoyent aussi bonne en-
 uie de le scauoir comme le peuple. Mais pour ce
 que Manlius n'en respondoit point pertinément,
 ains en tergiversant disoit qu'il n'estoit ia besoin
 de leur dire ce que eux-mesmes scauoyent trop
 mieux, il fut mis en prison par l'autorité du Di-
 ctateur, qui de calomniateur fit deuenir par ce
 moyen Manlius accusateur. Et estant par après
 sa fausseté & enuie cognue fut chastie, comme il
 le meritoit.

Par là & par autres exemples auenus en beau-
 coup de Republicques mal ordonnees l'on peut
 voir assezement, combien de maux peuent auenir
 en vn estat grand ou petit au detrimment de la li-
 berté ciuile: si cest ordre & liberté de pouuoir ac-
 cuser quiconque soit d'entre les grans ny est esta-
 bly. Nostre France depuis que l'ordre des trois es-
 tats a esté supprimé, que les offices de Iudicatu-
 re de Conseillers & Presidens, & pour le dire en
 vn mot, depuis que la police & la iustice a esté es-
 touffée & corrompue, vendue en gros & en me-
 nu en a produit d'exemples lamentables.

Il ne faut que se remettre en memoire les ca-
 lamitez auenues pour le massacre fait à Vassy par
 le duc de Guise: & celles qui ont ensuyui la con-
 iuration du Triumvirat, contre lequel nul n'es-
 soit mort sonner, quoy que l'on sceust ses entre-
 prises.

Ausquelles on n'osa s'opposer qu'avec vne bié
 forte armee, laquelle suyui de plusieurs guerres
 ciuiles a fait tomber la pource France de la sieure
 en vn chaut mal, comme l'on dit.

Lepol. Cela n'est que trop veritable : Or ces raisons & exéples avec quelques autres semblables, qui furent amenez, ont esté cause que nos freres de Nismes se sont résolus, comme ie t'ay dit, d'establiir cest ordre parmi eux. Sackians l'avantage qui leur en peut reuenir, & le bien que la creatiō des Tribuns du peuple (qui estoient les gardiēs de la liberté ciuile & qui pouuoient à vn besoin former les proces aux plus grands) a apporté à l'ancienne Rome du temps d'un Martius Coriolanus & autres semblables esprits qui estoient retenus en crainte par l'autorité d'un tel magistrat.

Quant au 23. article, ce qui le leur a fait approuuer a esté la souuenāce qu'ils ont des desbauches & licence à mal faire que la pratique contraire a causé par cy deuant en leurs armées, & en leurs villes & retraites. Si d'auenture il aduenoit qu'un gentilhomme, un capitaine ou soldat qui eust fait quelque force, larcin, meurtre, ou autre telle villainerie fust condamné à mourir, a estre harquebouzé, ou à passer par les piques. Si cestuy-là mesmes auoit fait quelque bon seruice au parauant, il n'y auoit pas faute de quelques fauoriz des grās qui venoyēt soudain aux requestes interceder en uer le chef pour la vie du condāné, qu'ils disoyēt estre bon soldat, ou quelque braue gētilhomme, qu'il estoit biē à cheual, qu'il tiroit bien l'arquebousade, que c'estoit grand dommage de le faire mourir, & autres semblables remonstrances, voire bien souuent remonstrāces de ce qu'il n'auoit iamais fait, par cest artifice ils importunoient tellement le chef qu'ils se faisoient dōner le criminel

nel, & faisoient aller en fumee tout iugement & condemnation. Dont il aduenoit que le condamné au lieu de s'amender alloit multipliant ses fautes, cuidant que tout luy fust permis sous couleur qu'on le pensoit estre braue, gaillard & bien adroit soldat.

L'hi. Cela est bien fort dangereux: il n'y a celuy qui ne condamne le fait des Romains en semblable cas, quand pour les merites d'Horace, qui par sa vaillance auoit vaincu les Curiaces, & rendu par ce moyen-là Rome maistresse des Albains, ils luy remirent la fratricide qu'il auoit commis enuers sa sœur, laquelle il meurtrit au retour de sa victoire, pour le regret qu'elle portoit d'y auoir perdu son mary. Au lieu qu'Horace deuoit estre chastié par supplice de mort, cōme il le meritoit tresbien.

Il vaut beaucoup mieux pratiquer ce que les Romains plus auisez firēt par apres enuers leurs citoyens & soldats en remunerant les bienfaits & bons seruices de quelque hōneſte petit guerdon selon la portee de la republique & dispensation du temps: & en chastiant rudement les vices & les laschetez, cōme ils firent enuers Manlius Capitolinus. Auquel pour auoir sauué le Capitole, comme ie te disois n'agueres, ils donnerent vne petite mesure de farine (present assez conuenable pour ce temps-là) en recognoissance de sa vertu, & ne laisserent pas pourtant de le condamner & ietter apres du haut en bas du mesme Capitole qu'il auoit peu deuant gardé, à cause de la seditiō qu'il auoit cuidé faire naistre dedans Rome par

son envie & meschante nature.

Lepol. Il vaut beaucoup mieux, vraiment aussi nos gens en sont bien là logez.

Quant aux 22 & 24 articles, nos freres cognoissent sans de quelle importance ils sont, n'ont garde de faillir à les observer, ains en sont du tout resolus. Ils scanent qu'aux guerres passees ceux des ennemis auxquels ils donnoient la vie, ceux qu'ils prenoient à mercy les laissant aller bagues sauues, comme il est aduenü souvent, le lendemain ou l'autre apres, au lieu de leur sauoir bon gré de la vie qu'on leur laissoit venoyent pour rair la leur se montrans plus cruels & rudes qu'ils n'auoyent esté parauant. Ainsi donc que les brigands s'asseurent de n'en auoir pas bon marché, si Dieu les baille entre les mains de quelcun de nos gallans hommes, ils sont resolus, ne te chaille.

Ebist. Voire mais. Les ennemis en pourront faire autant aux nostres.

Lepol. Tu dis vray s'ils leur tombent entre les mains. Mais aussi que penserois-tu, que tost ou tard ils veulēt faire si nous leur venons entre les mains, quoy qu'ils nous promissent la vie, si ce n'est de tuer, empoisonner, faire mourir ou nous forcer, que ie repüte beaucoup pire.

Or ceste resolution de nos freres de ne prédre à mercy aucun des ennemis seditieux & armez, fera trembler nos ennemis, qui nous assaillent & offensent contre leur cōscience & contre tout droit d'humanité pour complaire au desir du tyran, fera, dis- ie, reboucher leur fer à la premiere goutte de sang qu'ils sentiront couler de leurs corps eux

qu i

qui combattent de gayeté ou plustost de malice de cœur sans y estre contraincts, & fera qu'à la fin personne ne voudra venir à la guerre, ou porter armes contre nous quelque commandemēt que le tyran leur en face, nous voyans ainsi resolus. Desia y en a-il beaucoup qui se tiennent bien loin des coups & tirent leur espingle arriere, aimans mieux estre reputez couars & recreus, que fols & meschans tout ensemble, en se faifans battre à credit. Surquoy ie te vœux dire vn trait, qui passe encores bien plus outre, du ieune Candole, que tu cognoissois beau-frere de ceux de Montmorency. Estant en l'armee que le mareschal Danuillle auoit assemblé deuāt Sommieres que les nostres tenoyent, & qu'ils ont rendu à la fin, sous honneste composition, que Danuillle a gardee aux nostres, dont le tyran ne luy scait point de gré. Estāt dis-ie là au camp ce ieune seigneur de Candole, & voyāt tant de seigneurs, capitaines, gentilhommes & soldats que les nostres faisoient mourir en se deffendant vaillammēt, il a dit & beaucoup de fois à son beau-frere Danuillle en iurant & blasphemant: hé que nous sommes fols mon frere de nous faire ainsi blesser, battre, meurtrir & tuer à l'appetit de ces meschans (parlāt du tyran, de sa mere, de ses freres & conseillers) qui nous ont meurtri nos parens, nos amis & nos alliez! Et qui nous payeront aussi quelque iour en mesme monnoye.

L'hi. Ce trait vaut bien qu'on s'en souuiene: Candole auoit bon iugement. Mais qu'est-il deuenu le pource homme?

Le pol. Il est mort en ce siege-là, & avec luy durã le siege plus de cinq ou six mille personnes des ennemis y ont esté tuez : ie te conteroye bien tout au long le commencement, le milieu & la fin de ce siege : mais ie serois trop prolix, i'interromprois mon propos & aussi tu le pourras voir tout à loisir avec le discours du siege de la Rochelle & de Sancerre : tout cela est imprimé, & ie le porte avec moy, ie te le monstreray demain si tu as loisir de le voir.

L'bi. Je t'en prie beau Sire : mais retourne sur ton discours.

Le pol. Comme ie te disois, ceste derniere resolution des nostres de pratiquer toute extremité de rigueur contre nos ennemis, avec ce qu'on les a desia biẽ frottez Dieu mercy par tout où ils sont venus, refrenera vn peu leur rage, & refroidira leur cholere. D'autre part elle enflãbera le cœur des nostres, qui combattans pour la necessité & deffense d'une bonne cause sembleront des demi Césars estans resolu de bien obeir à leurs chefs, de porter patiemment les travaux de la guerre, & de vaincre ou de mourir, si l'on vient aux mains & au combat, plustost que de iamais se rendre.

L'bi. Il n'y a rien qui face mieux vaincre, qu'une sainte obstination en vn combat ou en bataille, suppose que tout soit rengé, & que le fondement soit bon : il me semble que dix des nostres en deueroient combattre cinq cens de tels volleurs, de tels brigands, comme sont tous ces satellites.

Le pol. Cela est sans doute : aussi pour dire la verité ils les ont tres bien estrillez. Or quant au 33^e article

article de Daniel touchant la douceur, de laquelle il veut qu'on vse enuers les Catholiques paisibles: Cela est bien tout arresté qu'il ne leur sera fait aucun outrage ne force en leur conscience, honneur, vie & biens: ains seront conseruez en paix & amitié comme bons compatriotes & freres bien aimez.

Sachans bien le regret que portent telles gens des extorsions & cruautéz, dont on vse en nostre endroit, & l'enuie qu'ils ont de voir la tyrannie bas, & les anciés ordres de la Frâce remis au dessus. A cause dequoy tant s'en faut qu'on les vueil le surcharger, qu'au contraire on les espargnera, autant qu'il sera possible aux contributiōs qu'on sera contraint de faire pour nostre conseruation, chargeans plustost les nostres que ceux-là.

Quant aux Euesques, prestres, moynes, & autres gens de l'Eglise papale, qui ne porterōt point les armes & qui seront contens de viure parmi nous sans rien attenter, & sans esmouuoir ou seduire le peuple qu'ils auoyent deceu, ie scay aussi qu'on leur donra moyen de viure bonnement, & le mieux qu'il sera possible. Le surplus de leur reuenu sera pour descharger le peuple.

L'hi. Ce sera vn ordre parfait, s'ils pratiquēt tous ces articles.

Le pol. Ne doute pas qu'ils ne le fassent, si Dieu leur preste sa faueur. Mais pour te dire le surplus que i'ay apprins en mon voyage: apres la resolution prise en ce Conseil, sur beaucoup d'autres choses necessaires pendant que i'estois de seiour à Nismes, mal dispose à voyager, nous receuions

tous les iours lettres de ce qui se passoit dedans & dehors la Rochelle, nous entendîmes que après que la Rochelle fut de toutes parts assiégée par les Iannissaires du tyran, les deux freres y arrivèrent le 15 de Feurier 1573, menans le Roy de Navarre, le prince de Condé, & le ieune comte de la Rochefoucant, comme en triomphe devant eux, avec bon nombre de Seigneurs Catholiques, de courtizans, d'Atheistes, d'Epicuriés, de blasphemateurs, de Sodomites, & d'autres tels officiers, que le tyran avoit chassé d'aupres de luy & de sa cour, non qu'il fust mairry de voir tels galans pres de sa personne: ce sont ses mignons favoris, ce sont ses appuis & soustien & les delices de sa Mere: ains tout despit, tout enragé, blasphemant toujours de cholere, de ce qu'un chacun n'alloit pas comme il commandoit, en l'armée.

Depuis l'arrivée du duc d'Anjou, les Rochellois furent assiégés de plus pres, battus de beaucoup plus de pieces d'artillerie & en plus d'endroits furēt minez, escallez, assaillis & travaillez en toutes sortes dont l'ennemy se pouvoit aniser. Eux de leur part faisoient le plus souvent sorties braves & gaillardes, assaillans courageusement les ennemis iusques dans leurs trêchees & les estrilans tellement le dos, sous le ventre & par tout, que plusieurs de nos ennemis contraints d'abandonner la vie, quittoient les charges les plus belles à leurs compagnons survivans, qui bien souvent ne gardoyent guere ce qu'on leur avoit delaislé, estans les plus marris du monde de ce que nos bons Rochellois les visitoient par trop souvent.

tient: & de ce qu'il les repoussoyét trop rudement de leurs murailles, soustenäs mieux qu'ils ne vouloyent & plus longuement leurs assauts. Nous sceusmes que le seigneur de la Noue qui par gräd merueille & admirable prouidēte de Dieu auoit eschappé les fillets des traistres, se trouuant lors du massacre de Paris däs Mons en Haynaut qu'il auoit aidé à surprendre par commandement du tyran, duquel ils attendoyét secours suyuant la promesse donnee: nous sceusmes, dis-ie, qu'il estoit reuenü en France & à la cour, apres la reddition de Mons, sous l'asseurance du duc de Longueville & le sauſconduit du tyran: nous sceusmes qu'il estoit entré dès le commencement des approches dans la Rochelle accompagné de l'abbé Gagne avec charge expresse, que le tyran luy auoit donné de diuertir s'il estoit possible les Rochellois de leur constance & opiniastreté, qu'ils appellent de se deffendre, & de leur promettre bon traitement, s'ils se vouloyent laisser tuer avec liberté de conscience. A ceste nouuelle plusieurs d'entre nous furent extrememēt marris de ce que ce gentilhomme auoit accepté telle cōmission. Les autres estoient faschez simplement, de ce que au sortir de Mōs il n'estoit allé en Angleterre, en Allemagne ou en Suisse, pour seruir à ce qu'il eust peu plustost que reuenir en Frāce. D'autres excusoyét son retour, à l'occaliō de ses enfans qu'ō luy detenoit deſsousgarde, qu'il deuoit tascher de les ranoir: & qu'il n'auoit de moins peu faire que d'accepter cōtre son grē vne charge tant deshoneste: quelques autres estoient bien aises, qu'ō luy eust donē telle commission.

Croyant bien que cest homme là ne pourroit que beaucoup seruir pour faire sagement resoudre du chemin le plus expedient, les citoyens de la Rochelle. En somme les vns en parloyent d'une sorte, les autres d'une autre. Quant à moy en telle diuision & partialité d'opinions, ayant sceu que le seigneur de la Noue, pour tout cela ne s'estoit point souillé en Idolatrie, recueillant de là vn telmoignage de sa bonne conscience, ie suspēdi, comme ie tiens encores suspendu, mon iugement de son affaire: ne voulant rien temerairement prononcer d'un gentilhomme si bien qualifié que cestuy-là, que i'ay aimé & honoré, comme ie desire de faire tout le reste de ma vie. Tant y a que nous sceusmes, comme ie t'ay dit son arrivée dans la Rochelle, ce qu'il proposa aux Rochellois, le peu qu'il y exploita pour le tyran, comme il s'en retourna à bast vuide à la cour.

Nous sceusmes qu'il fut enuoyé pour la seconde fois avec le mesme Abbé & vne charge vn peu plus ample à la Rochelle: & qu'à ceste seconde fois y estant rentré, n'ayant rien peu negotier de sa charge au plaisir du tyran il estoit demouré pour gage dans la Rochelle, ayant renuoyé son Abbé pour annoncer les nouvelles à son maistre de la grande obstination des bons Rochellois.

Or si l'arrest & seiour que le seigneur de la Noue fit dans la Rochelle seruit ou non aux bons gens, ie ne t'en puis dire autre chose pour n'y auoir point esté durant ce temps-là. Tant y a que i'ay depuis ouy dire aux Rochellois mesmes, & au seigneur de l'Anguillier, qui estoit de sa tenue: que

que les Rochellois après Dieu doyuent au seigneur de la Noue, tout ce qu'ils ont du premier cœur & de l'assurance qu'ils eurent sur ces premiers commencemens, qu'il leur mit le cœur au yêtre, qu'il les ordonna mieux qu'on ne scauroit dire, qu'il les aguerrit leur faisant faire plusieurs bonnes & belles sorties avec leur auantage qui leur seruoit de bonne curee, luy estant tousiours le premier à la meslee, & le dernier à la retraire.

Au surplus pource que le siege continuoit longuement deuant la Rochelle, que les bleds & poudres approchoyent de leur periode, & l'esperance d'estre auituaillez alloit tousiours amoindrisant. Les Rochellois ayans pour leur conseruation fait tenter toute sorte d'honnestes secours & remedes, furent contraincts à la fin de regarder comme de nouveau à leurs titres & liberté, pour scauoir au vray quelle estoit l'obligation que pretendoit la maison de Valois sur eux, s'elle s'estendoit iusques là de leur pouuoir rauir leurs vies, leurs biens, leurs honneurs & celuy de leurs femmes, & leurs familles: & iusques à les faire perdre & damner avec tous les diables pour faire seruire aux Valois, comme ils demandoient en substance. Surquoy ayans trouué par eicrit en bonnes & anciennes pancartes, que l'obligation estoit fort petite & bien aisee, sous des conditions toutesfois qu'on leur auoit souuent rompu, eux ayans tousiours de leur part plus satisfait, qu'à leur deuoir. Et que lors c'estoit à tout rompre: apres auoir fait clerement voir leurs droits au Conseil, qui pour ce fut assemblé d'entre eux & qu'ils eu-

rét à vn autre fois recueilly l'auis sur ce poit, trouuant le seigneur de la Noue differét bien fort d'opinion d'auec leur amis tout courant, pour des raisons qu'il alleguoit, dont le peuple ne se pouuoit satisfaire: ils commencerent dès l'heure à mal estimer & parler de cest homme tant renommé, iusques là qu'il fut contraint, craignant que mal ne luy auint sauter, cōme on dit, de la poile & se ietter dedans les braises, acompagné de Champigny & de quelques autres amis, auec lesquels il s'alla rendre, ainsi que nous fumes auertis le mecredy onzieme iour de Mars en l'armee du duc d'Aniou: duquel selon l'apparence il fut recueilly volontiers & assuré de sa personne. Il ne fut pas si tost en l'armee de l'ennemy, que les soldats par dessus les rempars luy reprocherent qu'il auoit delaisé Syon pour aller en Egypte: mais i'en espere prou de bien.

Durant le siege, à ce qu'on nous rapporta, nos freres de la Rochelle ont souuent parlementé auec le duc d'Aniou touchant quelques moyens de paix, de laquelle l'ennemy oyoit fort volōtiers parler se voyant frustré de l'esperāce de pouuoir forcer la Rochelle, pource qu'il auoit perdu vn bien fort grād nombre de sa noblesse, & tresgrād nombre de Capitaines & soldats, & que les suruiuans anoyēt le cœur failly, quoy que les Suisses en nōbre de 6. mil fussent arriuez à leur secours.

En fin le duc d'Aniou ayant receu certaines nouvelles qu'il estoit esleu roy de Poloigne, par les menées de Monluc Euesque de Valence & de ses autres agents. Election autant à l'auantage & sou-

soulagemēt de l'Eglise Françoisē qu'à la ruine & subuersion de la liberté des Polonois, si Dieu n'a bien grād pitié d'eux: ayant, dis-ie, receu ces nouuelles, son ambition luy cōmandant de se haster à porter la couronne: il ouyt lors plus volontiers parler de paix qu'au parauant. Et ayant fait sortir les deputez de la Rochelle pour parlementer, Il receut lors de leurs mains le 25. de Iuin leurs articles & leurs demandes qu'il enuoya incontīnēt par deuers Charles le tyran.

Tost apres l'armee de l'ēnemy, qui ne cherchoit que le repos, toute harāssée d'auoir esté si souuēt battue & moquee, commença à se desbander çà & là. Et aussi les nostres à auoir de relasche plus qu'ils n'eussent osé penser.

Je ne te dis pas le nombre de ceux qui ont esté tuez du costé de l'ennemy: il passe plus de huiēt mille. Je ne te nōme pas aussi les principaux d'entre eux qui y ont esté tuez ou blessez pource q̄ le discours qui en est imprimé en nōme la plus part.

Seulement ie te diray en passant, qu'un seul boulevard appellé de l'Euangile, contre lequel l'ennemy s'ahurta le cuidant emporter de volce, à fait perdre à vne infinité des ennemis leur meschante paillardē vie sans qu'ils ayent rien exploité. C'est de là d'où fut tiré vn coup de couluerine qui tua le duc d'Aumale derriere vn gabion. c'est de là où l'espee vierge du Perō se retirāt des trēches le iour qu'ō batit ce boulevard de 40 canons fut blesse au dos qu'il luy auoit tourné: c'est ce boulevard que les Princes accompagnez de la Noblesse allerēt assaillir le septieme d'Aoust où

le Gonzague duc de Neuers, le marquis du Maine, Clermont, le Gás, & vn grand nombre d'autres assaillans furent bleffez & plus de trois cens tuez. C'est ce boulenard que l'ennemy fit sapper & miner, duquel vn grand quartier se renuerfa par deuers les Rochellois qui rendit l'endroiect plus fort que deuant les autres quartiers de pierre, les pieces de bois & ruine de la terre, renuerferent tous dans les trenchées de l'ennemy, chose qui fit perdre la vie à plus de deux cés d'entr'eux chose qui estoit fort horrible de voir emporter en l'air les bras, iambes, & autres mēbres de Messieurs nos ennemis, & d'en voir tirer vn grād nombre deffous les ruines de la mine. C'est ce boulenard duquel (estant batu de nouueau & estant de nouueau miné & assailli en grande diligence par les Capitaines & soldats de l'ennemy, ainsi qu'ils estoient presques au dessus) ils furent repoussez par trois fois & contrains par les nostres de se retirer à leur courte honte, & grand perte de nos ennemis. C'est aussi ce boulenard sur lequel quelques troupes des ennemis estans montees, & ayant trouué vn Corps de garde des nostres endormy, le tuerent & mirent en pieces, l'onzieme du mois de May. Ce nonobstāt ce boulenard est toujours demouré aux nostres.

Tout cecy que iete viens de dire, tu le verras au discours mesmesque nos ennemis en ont fait.

L'hist. C'est vn boulenard remarquable, & croy moy, ce n'est sans emphase & sans vn mystere caché que ce nom-là de l'Enāgile luy a ainsi esté impose. A y regarder de bien pres il a produit mes-

mes

mes effectz que l'Euangile assailly a accoustumé de produire. Il a repoullé les efforts de l'ennemy, & renforcé ceux qui le deffendoyét, pendâr qu'ils ont esté au guet & sur leurs gardes. Mais quand ils se sont endormis leur a laissé couper la gorge: & en fin il est demouré entre les mains des gens de bien sans leur pouuoir estre arraché. Le Seigneur a fait tout cecy se monstrant grand & admirable en la conseruation des siens.

Le pol. Cela est sans doute: or escoute, afin que i'acheue de te dire, ce qui s'est passé durant ce siege de la Rochelle. Apres que les deputez de l'ennemy & les nostres eurent parlementé des moyes de paix, voyant que nos freres de la Rochelle demandoient par leurs articles plusieurs choses cõcernans toute l'Eglise Françoise, & ne vouloyent entendre à aucun accord, quoy qu'ils fussent merueilleusement pressezz, affligez & harassez, sans que de mesme le reste de nos freres receust vn bõ soulagement en ses oppressez, remonstrans qu'il n'estoit pas honnestes qu'un de leurs membres souffrist peine ou plaisir: sans faire part & du mal & du bien aux autres membres de leur corps. Voyât, dis ie, qu'ils insistoient à cela, l'ennemy leur accorda qu'ils peussent librement communiquer avec ceux de Montauban, & ceux de Montauban avec eux pour le benefice de paix.

Et de fait ceux de Montauban vindrent, comme ie t'ay voulu dire, durant le siege à la Rochelle avec memoire de nos autres freres, sous sauconduct de l'ennemy: & messierent leurs demandes & celles qu'ils estimerent estre bon de faire,

pour le reste du corps de l'Eglise Françoise avec celles de la Rochelle. Lesquelles, comme ie t'ay dit, furent enuoyees au tyran sur la fin du mois de Iuin dernier passé. Le tyran & tout son Conseil estonnez comme fondeurs de cloches, quand la fonte n'a pas bien pris, ne sachans plus de quel bois faire fleches, n'ayant ny gens, ny argent, ny viures pour pouuoir plus long temps camper: & ne pouuant à force ouuerte emporter ceux de la Rochelle, se contentant d'y auoir receu & d'auoir faire receuoir de mesmes à son frere le duc d'Aniou vn escorne & perte la plus grande, que iamais tyrans receurent en ce monde: & ne voulant pas que les ambassadeurs de Pologne, qui venoyent saluer leur beau roy le trouuassent embesoigné en vn si cruel ouurage & en affaire si hontetx le tyran (dis-ie) fut contraint recourir au dernier remede, duquel il a tousiours vse pour nous ruiner & piper. Il fit sur nos demandes & articles vn edict au mois de Iuillet, par lequel, apres auoit déclaré des l'entree que son intention a tousiours esté de regir & gouverner s^{on} royaume plustost par douceur & voye amiable que par force, il accorde à ceux de la Rochelle, gentilshōmes, & autres retirez en icelle les points & articles qui y sont specifiez, tāt pour eux que pour les habitās des villes de Montaubā & Nismes, gentilshōmes & autres retirez en icelles & aucuns autres ses suiets pour lesquels ils ont supplié. Premieremēt que la memoire de toutes choses passees depuis le 24 d'Aoust dernier passé à l'ocasiō des troubles & emotions auenues en la Frāce demeurera esteincte & alfo

assopie cōe de chose nō auenue, deffendāt à tous ses suiets de quelque qualité qu'ils soyent qu'ils n'ayēt à en parler ny a en renoueller la memoire.

L'hs. Mon Dieu le vilain edit: ie te prie ne m'en recite pas d'anārage: est-il possible qu'il y ait tant d'impudēce en tout le reste des meschās qu'en ce perfide tyrā? qui apres auoir tout ranagé & enfan glāté toute la Frāce aux quatre coins & au milieu, veut faire à croire maintenāt, qu'il a eu tousiours intentiō de conduire le tout doucement & par la voye amiable? Ha malheureux! Et est-il possible encores qu'il ose maintenant deffendre de iamais ne parler de si horribles cruantez? ou pense-il par son edit pouuoir effacer la memoire de ses trahisons cōme de chose non auenue? que n'entreprēd il quand & quād de deffendre sur grosses peines au sang innocent respandu de ne demāder point vengeance deuant le tribunal de Dieu? ha schelme! Et les pierres n'en parlerōt elles pas, quand les hōmes seroyent si lasches que de r'obeir en ce la? O le grād coup que ce tyrā a fait pour nous en cest endroit, c'est vn bel article de paix. C'est aurāt cōme s'il disoit: il est vray pources bestes que le 24. d'Aoust, & depuis en çà i'ay tué & fait tuer, & massacrer traistrensemēt, sans differēce d'aage de sexe ny de qualité tous ceux que i'ay peu d'entre vous! Et ne tiē pas à moy, que ie ne face mourir tout ce qui est demouré de reste. Car telle est mon intention: mais ie veux & entēs qu'on croye qu'il en va bien tout autrement, & qu'il n'en est riē auenu, quoy que le ciel & la terre le sache: ha beste furieuse & enragée si iamais il en fut au môde!

Si eſpere-ie qu'il r'auindra quelque iour pour beaucoup qu'il tarde à tout le moins ce qui auint à Tryſus ce tyran inſigne, mais ſans comparaiſon meilleur que tu ne fus iour de ta vie. Ce vilain ayant deſſendu par ſon edict à ſes ſuiets de ne parler point l'un à l'autre ny en public ny en priuè, (craignant qu'entre eux ils n'auſaſſent de ſe remettre en liberté) ſes pources ſuiets furent contraints pour exprimer leurs conceptions les vns aux autres d'uſer de geſtes, de contenance & ſignes des yeux, de la teſte & des mains tels qu'ils pouuoient pour ſ'expliquer. Mais ces façons & moyens de ſe faire entendre, leurs eſtans auſſi deſſendus: vn pource bõ hõme outré du creuecœur & deſplaiſir qu'il ſentoit d'un ioug ſi peſant, ſ'en alla au milieu de la place, cõmẽça à ſe plaindre en ſoy meſme, à lamenter, à gemir & à plourer, tellement qu'il attira vne grande multitude de ſes concitoyens à larmoyer auecques luy pour leur dire & miſerable condition. Cela eſtant entendu du tyran, ne pouuant ſouffrir ſeulement qu'on ſe plaingiſt de ſes cruantez, ſ'en vint droit à la place, où ceſte pource multitude de ſarmée & plourante eſtoit aſſemblee: pour leur empescher encõres celle naturelle faculté de gemir & larmoyer. Mais Dieu voulut que le peuple ne ſe pouuant plus contenir ſ'eſtant rué deſſus les gardes & ſatellites du tyrã, leur arracha des poings les armes & mit le tyran infame en mille pieces & lopins.

Le pol. Voila bonnes gens, compaignon, ie croy bien qu'apres ce beau trait Tryſus le tyran n'eũſt oſe les empescher ny leur deſſendre de ſe complaindre

plaindre & lamenter.

Mais reuenant à parler du nostre : Par cest edict mesmes il ordonne qu'il ne sera loisible ne permis à ses procureurs generaux, ny autres personnes publiques ou priuees en quelque temps, ny pour quelque occasion que ce soit faire mention, proces ou poursuite des choses auenues depuis le mois d'Aoust en ça en aucune cour ou iurisdiction.

L'hi. Cecy est encores pire que les mots precedés n'estoyent. Car en deffendant à ses procureurs generaux de n'en faire aucune poursuite : c'est tout autant que s'il disoit : la coniuration que ie mis à fus à l'Amiral & aux autres Huguenots pour auoir quelque couleur en mes cruauitez, quoy qu'elle soit faussement excogitée par moy & mes speciaux Conseillers, & qu'elle n'ait apparence quelconque de verité ny mesme aucune verisimilitude, est toutefois tellement vraye, que ie veux qu'on le pense ainsi. Et partant mes procureurs vous en pourroyent vn iour tirer en cause deuant mes parlemens & autres iuges & officiers. Mais ie ne veux pas qu'ils le facent, pourueu que vous aussi ne vous plaigniez nullement de ce qui vous a esté fait ny en faciez aucune poursuite en aucune cour ou iurisdiction. Le tyran sera tousiours en liberté de nous en ietter le char aux iambes quand il voudra & quand il nous tiendra en puissance. Mais quant à nous il ne veut pas que durant sa meschante vie, ny apres sa vilaine mort, si Dieu nous en donne quelqu'autre qui nous vueille faire raison, que nous en facions la poursuite deuant la iurif-

diction des hommes, ny deuant celle de Dieu. Il faut bien dire que ce tyrā a excédé du tout les bornes de toute impieté & iniustice. Pour l'honneur de Dieu, fay moy ce plaisir que nous ne parlions plus des edits de ce bourreau, de ce sauage: sinō que de bon heur il s'auisast d'en faire vn qui commandast de l'estrangler avec la truie & les cochons, tous les supposts & conseillers. En ce cas ie serois d'auis qu'on v'sast vers eux de douceur, ne permettant pas qu'ils tombassent en la misere de Neron, qui ne trouua lors qu'il se vid reduit en extreme destresse, vn seul amy ny ennemy, qui luy voulust faire ce plaisir de le depescher & tuer. Ie serois, dis-ie, bien d'auis qu'on ne les fit gueres languir, de peur qu'ils ne se retractassent, quād ils verroyēt l'ēfer ouuert & tout prest à les recevoir.

Le pol. Ie serois biē de mesme auis. Et croy qu'aussi tous les bons Catholiques en desireroyēt tout autāt pour se voir par là despestrez du ioug de ce māge-suiet. Mais cependāt tu me semble trop difficile à ne vouloir point que ie parle de cest edit tāt signalé: ie dis signalé notāment, causant la paix ou le relasche que nos freres en ont senti lors: alors que pas vn de nous ne s'y osoit ny s'y pouuoit rendre: tu es bien vn merueilleux homme à ne considerer pas cela.

L'hi. Ie le considere bien, & ren grāces à Dieu de bon cōeur pour la deliurāce miraculeuse des pōures assiēgez. Mais ie suis tant saoul d'ouir parler de ces edits, i'en ay les oreilles tāt battues, qu'aussi tost que i'en entends vn mot, peu s'en faut que ie ne rende ma gorge, & sur tout s'il y a quelque chose,

chose bõne pour nous en son edit, & qu'il l'appel-
le irreuocable. Car en ce cas tousiours il nous
faut croire qu'il en fera cõme de cestuy-là de l'an
1570 au mois d'Aoust, qui n'a serui à autre chose
qu'à nous attraper & nous perdre, quelque irre-
uocable qu'il fut. Et se faut tousiours souuenir de
ce dont on auertit le deffunct Amiral. Que le ty-
ran ne permettra iamais que ses suiets, qui se se-
rõt vne fois eleuez en armes pour quelque occa-
sion iuste ou iniuste que ce soit, iouyssent de la fa-
ueur & benefice des loix: A plus forte raison me
dois-ie fascher de ce vilain edit des sõ entree si ef-
fronté & inique. *Le pol.* Toutefois si en diray-
ie encores deux ou trois traits sous ton congé.

L'hi. Tu le peux faire: mais iem'asseure que s'il fal-
loit esplucher le sens caché & les mysteres conte-
nus dedans les articles de tels edits irreuocables,
que ce ne seroit iamais fait. Et l'heure me semble
fort tarde, il est temps de penser ailleurs.

Le pol. L'autray fait en deux mors. C'est qu'il ordõ-
ne que la Rochelle, Nismes, & Montaubã, & les
gentilshõmes & autres qui iusqu'à lors se sont cõ-
seruez en la Religio pourront iouyr de l'exercice
d'icelle. Et ceux qui pour crainte de mort ou au-
tre infirmité ont esté contraincts de faire promes-
ses & obligatiõs, & bailler cautiõs pour chäger de
religio sõt deliurez de telles promesses & cautiõs.

L'hi. Les premiers, quoy qu'il leur promette n'au-
rõt pas seulement la vie, s'ils s'arrestent à cest edit.
Les derniers cõfessãns leurs fautes sõt absous du
souuerain roy de telles promesses. Mais il vaut
mieux mourir vne autre fois que d'en plus faire.

Le pol. Au reste la Rochelle, Nismes & Montauban iouirôt, ce dit cest edit de leurs priuileges anciens, & modernes droits de Iurisdiction & autres esquels ils seront maintenus & conseruez sans auoir aucune garnison, en baillant durât deux ans quatre des principaux bourgeois de chascune desdictes villes, qui seront choisis par le tyran entre ceux qu'ils nommeront & changez de trois en trois mois pour demonstration & seurété de leur obeissance.

L'hi. Ce terme de deux ans m'est fort suspect, quand ie me souuiens des deux ans de l'autre edict irreuocable. Et ces bourgeois qu'on baillera ne seront pas à leur retour si asseurez qu'au parauant. Et asseure toy qu'il n'a voulu qu'on fist ce changement de trois en trois mois, que pour auoir meilleur moyen de corrompre tant plus de gens : afin de surprendre ces villes. Au demeurant ie t'accorde qu'elles iouyront de leurs priuileges, si elles pratiquent les articles de Daniel, la resolution de ceux du Dauphiné, & celle que tu m'as dicté de nos freres de Nismes, autrement ie ny voy point d'ordre, quelque edict que le tyran face.

Le pol. Aussi ne s'y fient-ils pas, & scauent fort bien dès ceste heure à quoy ils se doyuent tenir. Mais tanty a que la Rochelle en sent quelque soulagemēt, non par la vertu de l'edit, ains par la vertu de la force ou plustost par grace de Dieu, qui a fait retirer l'armee & le camp de nos ennemis.

Quant à ceux de Montauban & Nismes & toutes les Eglises de la Guienne, Languedoc, Vinnarez,

rez, Geuoudan, Seneschauſſee de Toulouze, Auuergne, Rouergue, haute & baſſe Marche, Quercy, Perigort, Limofin, Agenois, Armaignac, Commenges, Conſerans, Bigorre, Albret, Foix, Laurageois, Albigeois, pays Caſtrez, de Villelaugues, Mirepoix, Carcaſſez, & autres pays & prouinces adjacentes, eſquelles par grace de Dieu y a grande quantité d'Eglifes, pas vne d'elles n'a fait conte, ny n'a daigné ſ'amuſer aux paroles de ceſt Edit, n'auiſi pareillement nos freres que ie t'ay dit du Dauphiné.

L'hiſt. O qu'ils ſont ſages! pourueu qu'ils ſachent ſe tenir touſiours ſur leurs gardes, & ne plus ſ'attendre au Tyran. C'eſt le ſeul moyen pour r'auoir leurs libertez & priuileges, & pour garder avec leurs vies, leurs biens, cheuances, & honneurs, que perſonne ne leur rauiffe la liberté de leur conſcience, & l'exercice de la religion.

Mais ie te prie de me dire, cōme il va de ceux de Sancerre. C'eſt Edict dernier n'en parle-il point?

Lepol. Rien du tout. Quoy que nos freres de la Rochelle en ayent fait bien grande inſtance, ſachant le calamiteux eſtat où ils eſtoient reduits. Mais ie te diray ſommairement ce que i'en ſcay.

Quant à nos pources freres de Sancerre, le Sieur de la Chastre Gouverneur pour le Tyran en Berry, les aſſiegea dès le mois de Ianuier dernier paſſé, fit batterie avec dixhuiſt ou vingt pieces d'artillerie, en diuers endroits de leur

ville, fit bresche de cinq cens pas, & le iendy deuant Pasques, leur liura vn assaut fort & rude, duquel se voyant viuement & bien repousse avec sa courte honte, & perte de bon nombre des siens, comme l'histoire, que ie te monstrey, en fait mention: il s'est contenté de les tenir assigez, par le moyen de quelques forts & trenchées, qu'il fit faire pour empescher les nostres de sortir, & les viures d'aller à eux: s'assurant par ce moyen, de les faire à la longue mourir de faim,

Et en ceste façon, les a tenus de tous costez enfermez, sans les assaillir de plus pres, que de la portee d'un mosquet, depuis le mois de Mars iusques au mois d'Aoust dernier.

Durant lequel temps, ces bonnes gens ont eu vne infinité de mal aise, de faim, de poureté & disette. Laquelle plus ils alloient auant, plus s'alloit augmentant, iusques là, qu'ils ont esté contrains de manger cuyrs, fouliers, parchemins bouillis, & autres telles estranges viandes.

Cependant, la parole de Dieu qui leur estoit journellement preschee, nourrissoit leurs ames en toute abondance.

Eux se voyans reduits en telle perplexité, qu'ils n'attendoient plus que la mort, prioient sans cesse le Seigneur pour leur deliurance. Que si son bon plaisir estoit, de les exposer es mains cruelles & barbares de leurs ennemis, qu'il les fortifiast & raffermist de cœur, de corps & d'ame en vne constante foy & esperance de
la vie

la vie eternelle, iusques au dernier soupir de ceste-cy.

Les soldats, le Peuple, les femmes & iusques aux petits enfans de la ville, qui suruiuoient à la faim, languissans es trenchées, emmy les rues & dans les maisons, ne cessoyent de tendre les mains au ciel, d'y esleuer leurs yeux, attendans secours du tref-haut.

Leurs ministres faisoient vn singulier deuoir à les cōsoler, à les exhorter & encourager à bien faire & à mieux esperer. Leur remonstrans: que combien que la conspiration des ennemis s'estendit iusques à vouloir racler la memoire des bons de dessus la terre, afin qu'il n'y eust que le seul regne des meschans en vogue: que toutefois il en iroit tout autrement.

Que les Roys de la terre auoyent beau se mutiner, beau comploter, & s'esleuer contre le Seigneur pour rompre & secouer son ioug, & pour ruiner son Eglise: que celuy qui habite es cieux s'en rira: que le Seigneur se moquera d'eux, leur parlera en son courroux, & les estonnera par sa fureur, qu'il les cassera par son sceptre de fer, & les brisera comme vn vaisseau de potier. Qu'ils s'asseurent que la pierre, que Nabuchadonozor vit en songe coupee sans mains, cassera le fer, la terre, l'airain, l'argent & l'or de l'image, & seront comme la paille que le vent emporte, & que ceste pierre deuendra vne grande montagne, & remplira toute la terre, brisant tout autre Royaume, Principauté & hautesse, qui s'oppose au Royaume eternel de Iesus Christ.

Partant mes freres (leur disoyent-ils) ne vous faschez point, pour raison des mal-faisans, que vous voyez ce semble prosperer. Car ils seront coupez soudain comme le foin, & viendront à faner comme l'herbe verde.

Attendez en patience le Seigneur, ayez ferme fiance en luy, & ne portez point d'enuie, n'ayez mesmes aucun regret de celuy qui espere en ses laschetes. Car les malins seront extermines, mais ceux qui ont leur attente au Seigneur, seront benis de luy. ils ne seront point confus au mauuais temps.

Le Seigneur est puissant pour donner la manne du ciel, pour faire sortir de l'eau de la pierre dure. Mieux vaut peu de chose au iuste, que foison de biens aux meschans, ils ont (dit David) desgainé leur glaiue, & ont bandé leur arc pour abbatre le pource & indigent, & pour meurtrir ceux qui cheminent droit.

Mais leur glaiue entrera dans leur propre cœur, & leurs arcs seront rompus. Il est vray, (mes freres disoyent-ils) que c'est vn argument suffisant selon la chair pour chopper & faire comme banque route à Dieu, de voir comment les ennemis de l'Eglise prosperent qu'ils se glorifient en cruauté & violence enuironnez d'orgueil, comme d'un carcan, que la graisse leur pousse leurs yeux hors de leur chef malicieux, & que bien souuent, ils ont dauantage que n'a desiré leur courage.

Au cōtraire voir vn David, voire toute vne Eglise en destresse, ses iours desfailir comme fu-

mee, ses os hauris, cōme vn rison, son cœur frappé & seché semblable au Pelican du desert, ou comme le hibou qui se tient es lieux sauuages, semblable au passereau priné de sa compagnie, qui se tient sur la cime du roict, le voir manger la cendre comme le pain, & mesler son boire de pleurs.

Mais certes si nous sommes enseignez comme il appartient par la parole de Dieu, nous trouuērons que le Seigneur a logé les meschans en lieux glissans pour les precipiter en ruine, pour les destruire en vn instant, & les consumer d'vne maniere espouuantable.

Et d'autrepart, nous voyons que Dieu incline son oreille au besoin, à la clameur de ceux qui patiemment l'attendent, les tire hors du borbier, les deliure des dangers, affermit leurs bieds, adresse leurs pas, & les loge sur vn roc fort & assuré. Nous verrons vn Elie, au temps de la plus grande famine nourry par les corbeaux, & & quelques fois par les Anges. Nous le verrons enuoyé à la vesue, qui n'a point de pain, ains seulement pleine main de farine, & vn peu d'huyle, n'attendant que la mort. Nous le verrons nourry, la vesue sustentee, la farine, & l'huyle continuer à les nourrir, & ne defaillir nullement.

La main du Seigneur n'est point abbregee, son bras n'est point accourcy, le Seigneur est le Roy qui seul peut tout ce qu'il veut, il ne permettra point, qu'vn cheueu de nostre teste tombe en terre sans sa volonté, partant ne nous ef-

froyons aucunement pour le dessein des hommes qui ont inlustetment deliberé de nous mettre tous à mort avec nos femmes & enfans, soyons plustost asseurez, que si le Seigneur a ordonné de nous deliurer tous, ou aucuns de nous que nul ne luy pourra resister, s'il luy plaist que nous mourions tous, ne craignons point.

Car il a pleu à nostre Pere, nous donner vne autre habitation, qui est le Royaume celeste, auquel il n'y a point de mutation, poureré, misere, larmes, pleurs, dueil, ou tristesse, ains felicité, & beatitude eternelle.

Il vaut beaucoup mieux estre logez avec le porteur Lazare au sein d'Abraham, qu'avec le mauvais riche, avec Cain, avec Saul, avec Herode, ou avec Iudas en enfer.

Cependant il nous faut boire du breuvage que le Seigneur nous a pteparé vn chacun selon sa portion.

Il ne faut pas que nous ayons hôte de la croix de Christ, ny regret de boire du fiel duquel il a esté le premier abbreuué: sachans que nostre tristesse sera tournée en ioye, & que nous rirons à nostre tour, quand les meschans pleureront, & grinceront les dents.

Par telles & semblables paroles, les pasteurs sollicitans iournellement le peuple, de se preparer à receuoir tout ce qu'il plairoit à Dieu leur enuoyer, les enseignoyent & entretenoyent de plus en plus en tout deuoir & bon office de pieté & crainte de Dieu. Lors que contre toute esperance, Dieu estant par maniere de dire, comme

me descendu pour voir leur affliction, le vingt & sixieme du mois d'Aoust dernier passé: lors que ils ne pouuoient, selon l'apparence humaine, autre chose faire (s'ils ne vouloyent renier Dieu) tout à plat, que se laisser mourir de faim, ils furent receus à composition par le seigneur de la Chastre (non sans le sceu du Tyran, quoy qu'au parauant, il eust dit, qu'il les feroit manger l'un l'autre, Dieu luy ayant pour ce regard flechy & amolli le cœur) qui leur promit de leur laisser la vie & biens sauues, & l'exercice de la Religion à la forme de l'edict, moyennant qu'il donnassent quarante mille francs au Tyran: ce que les pources gens ont fait & accompli.

Quoy que les ennemis par apres contre toute foy donnee selon leur coustume, ayent pillé & desrobé ce que bon leur a semblé de leurs meubles, demantelé leur ville, enleué iusques à leur horologe, & massacré quelques vns d'entre eux, & notamment le Bailly & Gouverneur de Sancerre. Et contraint les autres, qui ne iouissent d'un seul brin de liberté; d'estre vagabonds & errans à la mercy des volleurs & brigans. Au surplus, ie ne veux pas oublier à te faire entendre, que l'un des moyens, desquels Dieu s'est principalement seruy pour la deliurance de ces bonnes gés de Sancerre, a esté la venue des ambassadeurs de Pologne, qui arriuerent en la Cour du Tyran, quelques iours au parauant la composition de Sancerre.

L'hist. Ie te prie declare-moy vn pen par le menu ton dire, ie ne puis pas bonnement

entendre comment ce peut estre que les Polonois ayent seruy à faire deliurer les Sancerrois.

Lepol. le te diray comment. Les Polonois apres la mort de leur Roy Sigismond dernier decedé sollicitiez par l'Euesque de Valence, & le ieune Lansac, lesquels comme tu scay, leur furent enuoyez en ambassade, d'elire à leur Royaume vaquant, le Duc d'Aniou apres quelques remises, ne firent que bien peu, ou point de difficulté d'en faire election pour des considerations particulieres, reuenans, comme il leur sembloit, au bien de leur estat.

Mais ayans tost apres entendu les nouuelles des trahisons de ceux de Valoys & des massacres qu'ils auoyent fait faire en la France sur les fideles, indignez extremement contre ceste maison, ils furent bien fort marris, d'auoir fait vn si meschant choix, & n'eussent pour rien voulu auoir eleu d'vne si traistresse race, homme qui leur deust commander, craignant qu'il ne leur mist vn iour leur Patrie en pareille combustion que la France. Tellement que volontiers se fussent départis de ceste election, pour preceder à Election nouvelle, n'eust esté que desia, ils auoyent irrité tous les autres competeurs, qui preten doyēt de paruenir au Royanme de Pologne, en ce principalemēt qu'ils les auoyent postposez au Duc d'Aniou. Contrains donques & forcez de s'y tenir, d'autant mesme que le Turc allié de la maison de Valoys les en sollicitoit avec des conditions auantageuses pour la Pologne.

Ceux

Ceux de la noblesse & des autres estats de Pologne| faisans profeson de mesme religion que nous (lesquels à ce que i'entens sont en bien fort grād nombre & des principaux du pays) esti-
mans que le faict de France attouchoit de pres à leur estat & affaires, tant pour la pieté & crain-
te de Dieu, que pour la charité & compassion de nos freres affligez & le mesme danger auquel ils pourroyét tomber: voulans esprouuer le traite-
ment qu'ils pourroyent attendre d'un estranger par celuy qui seroit fait aux naturels subiets en pareil cas, deuant que bien asseurer & raffermir l'election du Duc d'Amou, entrerét en confere-
ce & negotiatiō nouuelle avec l'Euesque & Lan-
fac, desquels entre autres choses le 4 de May 1573 ils obtindrét par promesse solennelle iuree & si-
gnee de leurs mains au nō de leur maistre le ty-
rā. Que pour remettre la paix en France, le tyran aboliroit tout ce qui a esté fait durant les guerres ciuiles, que les fideles François pourroyent habi-
ter par toute la France sans estre recherchez en leur conscience, ni contrains d'assister aux serui-
ce de la Papauté. Que ceux qui se voudroyent re-
tirer hors de la France pourroyent vendre leurs biens, ou iouyr de leurs reuenus en terres qui ne sont ennemies de la Frāce. Que les heritiers des meurtris seroyent remis en leur bon nom & hon-
neur nonobstant tous edicts & arrests. Que les estats des defuncts qui auroyent esté vendus, se-
royent remboursez en deniers à leurs heritiers.
Que les foruscis pour la religion pourroyent rentrer en leurs biens & honneurs, & habiter

seurement ou bon leur sembleroit de la France. Que les villes' qui tenoyent lors la religion auroyent l'exercice libre d'icelle sans aucun contredit ne garnison. Que lon enquerroit diligemment des meurtriers & massacreurs, & que punitiõ exéplaire en seroit faite. Et que l'Euesque & Lansac à leur retour en Frâce feroient de sorte que le Duc d'Aniou s'employeroit enuers le tyrā pour obtenir de luy vn lieu en chascune prouince de la France, auquel l'exercice de la religion seroit librement fait.

Ces articles ainsi promis & iurez aux Polonois, les ambassadeurs François s'en reuindrent à la Cour du tyrā pour dōner les certaines nouvelles de l'election du Duc d'Aniou. Tost apres les estats de Poloigne enuoyerent en France pour saluer leur Roy esleu & prendre de luy le serment en tel cas requis vne ambassade fort honorable. Laquelle ils chargerent aussi de poursuivre l'accomplissement de ces articles, dequoy principalement la noblesse de la religion, & six ou sept des Palatins de Poloigne leur firent tresgrande instance: estimans que de la pratique de ces articles dependoit entierement la paix de la France & vn essay de ce qu'ils deuoyent esperer en Pologne.

Ces ambassadeurs Polonois ne furent pas si tost arrivez à la Cour du tyrā, qu'apres l'auoir saluè & son frere leur Roy esleu, deuant que parler de leurs affaires de Pologne, ils leur parlerent de remettre la paix en France & de l'y conseruer & entretenir mieux qu'ils n'auoyent fait par le passé

Autre

Autrement ils ne voyoyent point que l'alliance avec le François peust seruir aux Polonois pendât que la France seroit en vn tel galbuge & en vn si mauuais mesnage. Surquoy le tyran leur ayât respondu qu'il auoit desia tout pacifié par son edit, leur en fit môstrer vne copie, laquelle ayant veue & bié côsideré les mots de l'ediât le trouuât court & captieux en tout & par tout, ny voyât rien aussi qui fauorisast ceux de Sâcerre, que les ambass. Polonois auoyêt entendu estre extrememêt pressez, esmeus de la cõpassiõ de leur fait, ils firêt instante requeste à la mere du tyran pour leur deliurance. Et trouuans là l'Euesque de Valence, ils le sommerent de sa foy donnee en Pologne touchât les articles de la paix. Mais la mere du tyrã qui fauoit bien l'estat des pources Sâcerrois, s'assurât qu'aujourd'huy ou demain ils se rendroyent la hant au col à toute mercy, respondit que Sâcerre estoit à vn Seigneur priuè, qui auoit esté offensé par ses suiets. Et que le Roy luy auoit presté ses forces pour les chastier, & ne luy vouloit faire tort anticipant dessus ses droits. L'Euesque ayant auoué ce qu'il auoit promis & iuré, faisoit semblant de prier pour ceux de Sâcerre, affermant que iamais il ne fust venu à bout de sa charge eûuers les estats de Pologne sans les voix, suffrages & faueurs des Seigneurs & gentilshommes de la Religion. Cependant il prioit les ambassadeurs Polonois de luy donner relasche de deux ou trois iours, pour se pouuoir acquiter de sa promesse, & qu'ils ne doutassent nullement que les choses iroyent mieux qu'ils ne pensoyent.

Or vsoyent ils & la mere & l'euesque de cest artifice & renuoy pour auoir cependant leur plaisir de l'entiere euersiõ des Sancerrois, qu'ils scauoient comme i'ay dit estre prests à se rendre, pour euiter de mourir de male faim.

Les Polonois se voyãs ainsi reuoyez ayãs appris par le bruit courant l'extremite des Sancerrois retournent le lendemain trouuer la mere Catherine, la prient & l'adiurent d'auoir compassion des Sancerrois, qu'ils ne soyent pas pirement traitez que les autres, qu'on donne bien le pain aux chiens, qu'a plus forte raison le doit on fournir aux Chrestiens. & que la cruauté est par trop grande, de vouloir faire mourir de faim ceux qui (comme ils estoient informez) n'auoyent en rien failly: si d'auenture on ne veut appeller faute, seruir à Dieu purement, & defendre sa propre vie. Partant la supplient d'y auoir esgard.

A cela la bonne dame leur respondit, que lon traittoit leur composition & que de bref ils en auroyent quelque bon contentement.

En ces entrefaites la composition que i'ay dit de Sancerre fut faite, & portée à signer au tyran, qui en blasphemant respondit, comme il auoit desia dit quelques iours auparauant, que par la mort Dieu il ne vouloit point de composition & qu'il n'en signeroit point. Que par le ventre Dieu il les vouloit voir manger les vns les autres. Et de faict il ne l'eust point signee, sans ce que sa mere & ses plus rusez conseillers luy remonstrierent que s'il ne signoit ceste composition il gastoit tout ce qu'on pouuoit attendre de la
nego

negociation de Pologne: que les Polognoys avec lesquels ils n'auoyent encores rien conclu estans informez d'une telle rigueur, s'en offenseroyent grandement & seroyent biens gens pour rebrosser leur chemin sans vouloir passer outre à leur charge.

Cela, di-ie, fut cause que le tyran la signa, Dieu luy ayant par sa prouidence fleschy le cœur pour ce regard. Voila le moyen duquel Dieu importuné d'autre part par les prieres des siens, & ayant son honneur par maniere de dire engagé à leur conseruation, s'est seruy pour la deliurance de ces pouures Sancerrois. Et ne doute point aussi que les nouvelles de la venue des Polonois, dès lors qu'elles furent entendues à la Cour du tyran, & au camp deuant la Rochelle, comme ie t'ay dit, n'ayent esté aucunement cause de faire leuer le siege & d'accommoder les affaire de nos freres de la Rochelle.

L'hi. Ce sont choses merueilleuses que les œuvres de nostre Dieu. Et à y bien penser, à vray dire, on ne se peut remettre à la memoire l'issue du siege de la Rochelle, de Sancerre, & du siege de Sommieres, dont tu me parlois n'agueres, qu'on ne voye clairement & à l'œil que Dieu a monstre & fait paroistre: d'une part l'innocence & iustice des siens: & d'autre part par consequent l'iniustice & infame desloyauté de ses ennemis. Car l'estonnement des trahisons & massacres si cruels & inopinez estoit plus que suffisant pour faire perdre le cœur aux plus vaillans & aguerris.

Les longs & obstinez sieges, tant de rudes & furieux assauts & autres exploits & ruses de guerre estoient bastans pour emporter des places beaucoup plus fortes. Et toutefois Dieu a tellement pourueu aux siens par vne admirable bonté & providence, & a tellement encouragé le peu qui restoit qu'ils ont fait teste à toute la force de leurs fiers & sanglans ennemis sans secours d'aucun de leurs voisins, quoy que les ennemis en ayent emprunté de toutes pars selon leur coustume, ayans perdu de leurs gens en ces trois sieges plus qu'ils n'auoyent perdu en toutes les trois guerres passees.

Cela me fait, quand ie le considere, esperer encores plus auant. Que comme Dieu par vne faueur speciale, & secours extraordinaire a besongné insqu'à present, qu'aussi vn iour en nos presences & deuant nos yeux ou des nostres, il fera l'entiere vengeance du sang innocent respandu, & nous dōnera vn tel relasche que nous n'oserions demander pour luy seruir sans nulle crainte en toute paix & seureté. Ce qui le me fait ainsi croire outre les promesses que nous en auons en l'Escriture, & l'essay que Dieu en a fait freschement en telle deliurāce est ce que i'ay particulierement marqué en l'election du Roy de Pologne, laquelle n'estant faite (ce sembloit) que pour assouuir l'ambition du Duc d'Aniou, a neantmoins seruy à faire venir d'vn pays bien fort lointain des hommes Chrestiens & genereux pour porter parole vertueusement pour le soulagement des bons: lors que nos affaires estoient en
si mise

si miserable estat que nos Patriotes & tous nos voisins nous mescognoissoient en plain iour: & que nul d'eux ne s'osoit entremettre d'en dire vn seul petit mot, ou s'il le faisoit à l'aduenture: c'estoit par maniere d'acquit. Mais ie te prie contre moy vn peu ce qui s'est apres ensuyui de la poursuite des Polonois.

Le pol. Ie te diray ce que i'en scay. Apres que la composition de nos freres de Sancerre fut signee par le tyran, sa mere fit entendre aux Polonois que les Sancerrois estoient contens & qu'ils auoyent ce qu'ils auoyent demâdê. Et au reste que quand les Polonois en seroyent d'aduis elle seroit bien aise de voir leur charge touchant les affaires de Pologne parfaite & accomplie.

Les Polonois bien aises pensans que nos freres de Sancerre eussent esté bien traitez, monstrent d'auoir enuie de despecher le surplus de leurs affaires: Mais deuant que d'entrer plus auant ayant examiné & conféré l'edit du tyran avec les articles que l'Euesque & Lansac leur auoyent iuré & promis, & trouuant que l'edit estoit bien fort esloigné desdits articles: en ce principalement qu'ils promettent vne diligente inquisition & seuerie punition des massacreurs, desquels ce bel edit defend de parler seulement, & d'en renouueller la memoire: ils se resolurent d'en ouuir propos au tyran. Et de faict, l'estans allé trouuer, ils luy firent vne roide & ferme instance sur l'execution desdits articles que ses ambassadeurs leur auoyent promis en son nom.

Mais le tyran leur respondant en vn mot leur dit qu'il n'auoit rien promis de cela, ni aussi donné charge à personne de leur en rien promettre: les Polonoys oyans vn tel langage. & voyans là l'Euesque present, le sommerent de sa promesse luy firent recognoistre son seing appose au bas des articles. & luy ayans demandé, qu'il dist au vray, comme il en alloit. Il confessa d'auoir signé les articles, mais que ç'auoit esté sans charge ny mandement, considerant que s'il ne les signoit, il ne pouuoit venir à bout de sa charge à son honneur.

L'hi. O quel honneur, traistre pariure ! hé comme il meriteroit bien des estriuières en cuisine.

Le pol. Tout cela luy fut reproché en la presence du tyran par les Polonoys, lesquels irriter d'vn si desloyal patelinage, se partirent de la presence du tyran sans luy rien dire dauantage de ce iour-là.

L'hi. A dire la verité, humainement parlant, le tyran eust esté vn grand sot d'auouer en c'est endroit-là monsieur l'Euesque avec sa mitre. Car de là sensuyuroit si les articles s'obseruoient, comme il est tresraisonnable & expediét pour le bien de paix, que monsieur le tyran, sa mere, son frere son beau pere, le Peron, ses autres conseillers & supposts seroyent traitez, comme meritent les plus laches & vilains meurtriers, que le diable aye iamais mis en besongne depuis Cayn iusqu'à present.

Le pol. Cela est certain. Voila pourquoy ayant
pensé

penſe à ſes affaires, il ſe garda bien d'y conſentir. Mais à parler à bon eſcienr qui voudroit examiner de pres la pratique du tyran, de ſa mere & de l'Eueſque & ſauuer l'honneur de ſa mitre, il trouueroit que ce Cornu (quoy que le tyran l'ait deſauoué) n'a iamais rien promis aux Polonois touchant ces articles, que par commandement du tyran, pour leur perſuader en Pologne (engageant en cela ſa conſciēce auſſi bien que Puybrac a vendū la ſienne par ſon Epiſtre, Ornatiffimi) que le tyran eſtoit biē fort homme de bien, Treſchreſtien & paiſible, & que tant s'en faut qu'il euſt iamais fait faire ou conſenty à ces maſſacres, qu'au contraire il ſeroit touſiours bien aise d'en faire faire vne diligente enqueſte & punition treſrigoureuſe.

Mais maintenant que les Polonois abuſez par ces pipeties en ſont arrivez ſi auant, qu'il leur eſt malaiſe de ſe retracter : & que d'autre part le fait des maſſacres eſt cognu de tous eſtre procedé du commandemēt du tyran & de ſes principaux ſuppoſts : craignant qu'on ne le priſt au mor, il le nye comme vn meurtrier.

Au reſte quant aux autres articles iurez auſſi aux Polonois, il eſt bel à voir pour la plus part, s'on les confere avec l'edit du tyran, que l'Eueſque n'en a auſſi rien promis que par expres commandement, comme choſe que le conſeil du tyrā eſtoit deſia reſolu d'accorder de parole ſeulement par eſcrit à nos amis, penſant par là les appaiſer, comme les enfans d'une pōme : mais ne voulant que l'on pēſaſt que les Polonois nous euſſent ap-

porté ce meschant petit relasche', le tyran par son edit se hesta de nous l'accorder au parauant leur arriuee.

Or pour reuenir aux Polonois, eux estās quel que iour apres ce beau tour qui leur fut ioné, entrez à traiter des affaires de leur Royaume: apres auoir receu le serment du duc d'Aniou, qu'il n'at tenteroit rien de parole ny de fait contre les loix de Pologne: ains les regiroit & gouverneroit selon icellēs, ils voulurent aussi qu'il leur promist d'entretenir & laisser paisibles les Polonois en leur religion reformee Papistique & autre, telle qu'elle y est.

Et comme sur cest article, il se print à faire quelque difficulté, les ambassadeurs luy repliquerent qu'il falloit donc qu'il fist son conte, qu'il ne leur seroit iamais Roy, qu'ils ne veulent point vn tyran, lequel leur force la conscience, ny vn qui sous vn faux pretexte de zele de Religion leur dissipe la paix publique, qu'ils ont enuie de nourrir.

Et insisterent tellement sur cela, qu'il fallut que le duc d'Aniou leur en passast le serment & promesse.

L'hi, Ha pour gentilhomme ! Il est à craindre ie t'assure qu'il en ait blessé sa conscience, rant il fait du religieux. Que zelateur !

Mais i'ose dire que si l'on eust requis de luy vn serment en propres termes de seruir à iamais au diable, qu'il en eust donné la parole d'aussi bon cœur, & aussi bien qu'il luy sert de fait en sa vie, plustost que d'estre repoussé d'yn Royaume si
opu

opulent.

Au reste on voit bien par là quelle est la Religion de ceste maison de Valois. Vne partie de Pologne est pleine, comme chacun scait, d'Anabaptistes & d'Arriens, qui sont vrayes ennemis de Dieu & de son Christ nostre Seigneur; & neantmoins il leur va promettre de les conseruer & garder.

Il y a aussi, par grace de Dieu, vn grand nombre de Polonois, qui font profession de mesmes Religion que nous: il promet de les y laisser & de les y entretenir. Il fait bien quoy qu'il soit contrainct: i'en suis tresaise, Dieu soit loué.

Cependant il ne peut laisser viure ceux de la nation, qui croyans vne mesme chose, ont tous les iours prié pour luy. Ils ne scautoyent mieux faire paroistre qu'ils n'ont aucun soucy de Dieu, que par ceste diuersité de traitement: en laquelle ils monstrent au doigt, comme en tout le reste de leur vie, qu'ils ne font aucun conte que de leurs delices, & de ce qu'ils pensent seruir à leur grandeur, & n'employans la Religion, par maniere de dire, que comme vne maquerelle d'estat, & couuerture de leurs cruantez.

Le pol. Il est ainsi: mais pour poursuyure, ces ambassadeurs Polonois ayans receu ceste promesse, & s'asseurans de la luy faire bien garder & de le tenir en bride sous les loix de leur patrie, ne se pouuoient pas bien contenter de voir la pource France si mal traitée par ceux-là qu'elle a esleue.

Partant dresserent vne requeste bien ample pleine de toutes sortes de raisons diuines & humaines, & de moyës encore plus amples propres à establiir la paix: & ainsi faicte & signee ils la baillerent à leur Roy pour la presenter au tyran. Mais à ce qu'on m'a fait entendre, on les renuoya tous à Mets: où le tyran avec sa cour alloit accompagner son frere qui s'en alloit en son exil, où Dieu la voulu releguer, pour le bié de chacun de nous. Que Dieu doint à ces bonnes gens aurât de bien & de bon heur, que nous auons souffert de mal, de malheur & de malencontre sous ceste race de tyrans.

L'hi. Amen, par sa grace. Je serois tresmarry qu'ils eussent le moindre mal de tous les nostres. Mais ie te prie dy moy vn peu, est-ce tout ce que tu as apprins durant le temps de ton voyage?

Le pol. C'en est bien la plus grande partie. Mais encor y a-il quelque trait, que i'ay apprins, Dieu soit loué, qui te seruira à l'histoire: & à monstrier de plus en plus l'honnesteté de nos Valois.

L'hi. Je te prie, amy, dy le donques, & ne crain pas que ie le cache. Leurs actes ont bien merité qu'on n'attende apres leur mort à dire leur vilaine vie.

Le pol. Tu dis vray: & c'est vne hôte, au lieu qu'un chacun deust crier à l'eau, au feu, à l'arme, à l'aide contre ces traistres malheureux, qu'il s'en trouue encor de si lasches qui n'osent leur tenir propos qu'en leur disant vostre clemence, vostre bonté, vostre douceur: vostre Maiesté treschrestienne: ores qu'ils sachét qu'il n'y a schelmes plus vilains que

que ceux-cy.

L'hi. Je ne croy pas qu'un homme rond parle jamais de leur clemence, ny de leur bonté & douceur, sachant combien ces misérables sont cruels, felons, inhumains. Quant au titre de Treschretien, on le deust, pour ne point flatter, changer en Archiantichretien, pour appliquer des noms es choses qui fussent significatifs.

Le pol. On le deust faire vraiment. Mais ie gage qu'outre ce que leurs flatteurs, & quelques autres qui s'en approchent ayans affaires à eux prophament ordinairement ces beaux & sacrez mots, les attribuant à ces perfides: qu'il y aura encores quelques vns des Tres-illustres princes d'Allemagne, qui au voyage que le frere du tyran y fera s'en allant en Pologne, n'auront pas honte de l'en appeller & de luy faire aussi bel accueil, que l'on feroit à un honneste homme.

Si quelcun pour legere faute se trouuant mis au bâ de l'Empire, est recueilly par quelque Prince, soudain l'Empire luy courra sus. Mais à ceux-cy qui sont attains, sont conuaincus & condamnez deuant Dieu & deuant les hommes, d'estre des schelmes execrables & ennemis du genre humain, sous couleur qu'ils sont des gros schelmes, un chacun les honorera, iusques à se confederer & se ligner avec eux. Quelle misere!

L'hist. Ne scay tu pas que le proverbe en a donné son iugement. La censure tourmente les pigeons, laissant aller les corbeaux libres. Mais n'entrons pas ie te prie plus auant en ceste matiere: tel luy baisera la main qui la luy voudroit voir brulée:

& tels ira-il visiter qu'il voudroit desia voir par terre: leur dam, s'il ne scauent choisir l'occasion que Dieu leur appreste.

Or dis maintenant ie te prie ce que tu m'as encores à dire.

Le pol. I'en suis content. Apres que i'en seiourné à cause de mon indisposition quelque temps à Nismes, où nous receuions (comme ie t'ay dict) tous les iours à force nouvelles, entendāt qu'on traitoit la paix: & que les ambassadeurs Polonois de la Religion estoient en chemin pour venir en France, ie m'acheminay par l'auis de nos freres à Paris, où la cour du tyran estoit, pour voir vn peu sa contenance & celle de ses courtisans à leur retour de la Rochelle.

Ie trouuay à mon arriuee, qui fut sur la fin de Iuillet, que l'edit dont ie t'ay parlé estoit desia iet té au moule: tellement tourefois que de honte, quelque meschant & trupellu qu'il soit, on ne l'o soit point publier au Parlement ne dans Paris: craignant de fascher les Sires Pierres, & d'apprester à d'autres à rire pour leur argent tout despen du meschantement.

Cependant nos beaux assiegeurs estoient de retour à la Cour, non pas tous, non, comme il faut croire: ains seulement les reschappez: ie parle de nos courtisans. I'y vy les trois Rois qu'on appelle: le tyran, le roy de Pologne, & le tiers, le roy de Nauarre: qui pour rendre graces à Dieu pour la paix ou leur deliurance, ne cessoyent de le despiter & de le prouoquer à ire par leur lasciuie puanteur & autres tels Sardanapalismes.

Ie sceu que ces trois beaux Sires s'estoyent fait
feruir à la table en vn leur banquet solennel à des
femmes toutes nues, auxquelles apres le banquet
ils bruslerent avec des torches allumees le poil
de leurs parties honteuses.

Après cela comme ils estoyent en peine de sca
voir en quoy ils employeroient le reste de la nuit,
ie sceu qu'ils auoyent mandé à Nantouillet pre
uost de Paris de leur apprester la collation; qu'ils
la vouloyent aller prendre chez luy. Et que de
fait ils y allerent, quelque excuse que Nantouil
let sceust alleguer pour ses deffenses.

Ie sceu qu'après la collation, la vaisselle d'ar
gent de Nantouillet & ses coffres furent fouillez
& pilliez par les Rois & leurs sarelites: & disoit
on dedans Paris, qu'on luy auoit pris & volé plus
de cinquante mille francs. Et qu'il eust mieux fait
le bon homme de prendre à femme Chasteau
neuf, fille ioye du roy de Pologne, que de l'a
uoir refusee: qu'il eust mieux fait aussi d'auoir vé
du la terre de Nantouillet au duc de Guyse, que
de se faire ainsi piller à si grands & puissans vol
leurs.

En somme ie sceu que le lendemain le pre
mier Président de Paris fut trouuer le tyrā, & luy
dire que tout Paris estoit esmeu pour le vol de la
nuict passée: & que quelques vns vouloyent dire
qu'il l'auoit fait pour rire, & qu'il s'y estoit trou
ué luy mesmes.

A quoy le tyrā respondit, que par le sang Dieu;
il n'en estoit rié & que ceux qui le disoyent auoyent
méty: dont le Presidēt trespçtent: i'en informeray

donques, sire (repliqua-il) & en feray faire iustice. Non, non, respondit le tyran, ne vous en mettez pas en peine, & faites entendre à Nantouillet qu'il aura trop forte partie, s'il en veut demander raison. Voila que ie sceu au vray quant à ce fait.

Après ie sceu qu'un autre iour les Rois firent dresser partie à douze de leurs courtisans, contre douze filles de ioye des plus honnestes de Paris: & que pour la mieux voir iouer, ils firent tendre en vne salle douze lits de cāp sans rideaux, ou chacun avec sa chacune en la presence de ces Rois n'auoit pas honte de deffier ses cōpagnons à pail larder.

L'hi. O mon Dieu, qu'est-ce que i'oy dire! hé que voila d'infames actes! Je ne croiray iamais que Neron, Caligule, Heliogabale, & le vilain Sardanapale ayent approché que de loin à l'infameté de ceux-cy.

Le pol. Or escoute. J'apprins à Paris d'avantage: que le tyran auoit mandé & escrit deux fois à son frere le roy de Pologne durant le siege de la Rochelle, qu'il deust faire estrāgler la Mole un gentilhomme Prouençal, fauory du duc d'Alençon.

L'hi. le le cognoy bien: & qu'elle raison en auoit il? la Mole est-il pas Papiste & le balladin de la cour?

Le pol. Il est vray. Mais tant y a que le tyran le cō-manda, quoy que son frere ne fit riē que mōstrer seulement les lettres à la Mole, afin qu'il auisast un peu de plus pres à son fait que par le passé.

L'hi. Et ne dit on pas l'occasion qui esmeut le tyran à cela.

Le pol.

Le pol. On dit qu'il n'en auoit point d'autre que l'occasion de ialouſie, de tant que la Mole eſtoit fauorizé d'une ieune princeſſe que ie ne nomme point pour le reſpect de ſon mary, plus que le tyran n'enſt voulu. Apres ie ſceu que pour ceſte occasion meſme, le tyran voyant que ſon frere n'auoit voulu faire deſpecher la Mole, fit vne nuit deſſein luy-meſmes de l'eſtrangler dedâs ſa cour, où la Mole eſtoit retourné apres le camp de la Rochelle.

Et pour ce faire ſachant que la Mole eſtoit en la chambre de la duchefſe de Neuers dans le Louure, il print avec luy le duc de Guyſe, & certains gérilshommes que ie te nommeray iuſques à ſix, auxquels il commanda ſur la vie d'eſtrangler celui qu'il diroit avec des cordes qu'il leur diſtribua.

En ceſt equippage le tyran portant vne bugie allumée, il diſpoſa à la ſortie de la chambre de la duchefſe de Neuers, ſes compagnons bourreaux ſur les briſées que la Mole deuoit prendre pour aller à la chambre de ſon maiſtre le duc d'Alençon. Mais bien ſeruit au pource ieune homme de ce qu'au lieu d'aller à ſon maiſtre, il deſcédit trouuer ſa maiſtreſſe: ſans rien ſcauoir de la partie, laquelle il ne pouuoit autrement eſchapper qu'en deſcendant en bas, comme il fit au lieu de monter à ſon maiſtre, comme les autres le penſoyent.

Lbi. Voila vn ieune homme perdu, s'il ne prend garde de bonne heure aux embuſches de ce tyran.

Le pol. Il a beau ſe donner de garde: s'il ne prent l'expedient de Bodille: & s'il ne fait, comme l'on

dit, d'une pierre deux galands coups, delivrant
 soy & sa patrie de ce monstre pernicious, & met-
 tant le duc en sa place: maintenant que l'autre est
 bien loin. Autrement cest fait de la Mole: le ty-
 ran jamais ne pardonne à pas vn de ceux qui le
 faschent, quelque mignon de cour qu'il soit. Et
 ie t'en diray vne preuue que possible tu ne scay
 pas.

L'hi. Ie t'en supplie. Ie suis tout prest de t'escon-
 ter, si c'est quelque preuue nouuelle qui puisse ser-
 uir à l'histoire.

Le pol. Ce que ie te veux dire, n'est pas nouveau à
 quelques vns qui me l'ont dit pour chose seure. La
 pluspart ignore le fonds de la trahison du tyran:
 & cecy me semble tout propre pour aider à bien
 l'esclaircir.

Tu scay que Lignerolles fut tué à Bloys la cour
 y estant, & que le bruit courut entre aucuns, que
 le roy de Pologne, qu'on appelloit lors Monsieur
 l'auoit fait tuer pour auoir descouuert au tyran
 vn paquet d'Espagne qui venoit à Monsieur, trai-
 tant de quelques intelligences secrettes avec l'Es-
 pagnol.

Autres pensoient que c'estoit simplement
 Villequier, qui pour desmeller sa querelle s'estât
 accompagné de ses amis, auoit anticipé sur Li-
 gnerolles luy en prestant vne dans le sein.

Mais voicy la vraye occasion de la mort de Li-
 gnerolles que i'ay appris estant en Cour, de la
 bouche d'aucuns des grands, qui cuidoyent que
 ie fusse encores Papiste.

Le tyran & sa mere qui desiroient sur toutes
 choses

choses fait mourir l'Amiral & d'exterminer tout le reste des Huguenots de la France. Apres auoir cherché des la paix de l'an 1570. parmi tous ses sup-
pôts & courtisans vn qui fust assez habile à leur tracer quelques moyens pour executer subtilement leur proiect, puis que la force ny auoit de rien peu seruir. S'asseurans qu'il n'y auoit aucun à leur gré mietux auenant à forger vne lascheté, quelque beste qu'il soit, au reste, pour l'insigne meschanceré qu'il nourrit dans son courage, que l'Italian Birague, Garde seaux: ne voyans pas aussi qu'il y en eust vn qui sceust mietux garder leur secret.

L'ayans fait venir à eux, luy communiquerent leur dessein & volonté: & luy donnerent charge expresse d'auiser de tout son pouuoir à leur tracer ce qu'il croiroit pour seruir à l'execution de leurs desirs.

Birague se voyant de tant honoré, tout aise de ce qu'on l'auoit preposé en affaire si important aux autres de sa nation, leur promit de faire en sorte qu'ils auroient contentement.

Il ne faut pas douter, (ie diray cecy en passant) qu'il ne se promist dès lors d'auoir l'estat de Chancelier qu'on luy a du depuis baillé en recompense de ce seruice.

Quelques iours se passerent durant lesquels, (comme tu peux penser) le vilain eut beau discourir tout à loysir & à part soy de ce qu'il iugeoit necessaire.

A la fin il se resolut qu'il estoit du tout expedient de mettre en auant de traicter & resoudre à

quelque marché que ce fut le mariage de la sœur du tyran avec le prince de Navarre, afin de pou-
voir attirer par ce cordeau les Huguenots, l'A-
miral avec la Noblesse à la discretion de la cour.
Que pour faciliter cest affaire, il ne falloit nulle-
ment pardonner à beaux semblants, presens, pro-
messes, & autres telles attrapaires & eau benite de
cour iusques qu'on les vist dans Paris, où la cour
pour ceste occasion se remueroit au besoin: eux y
estās venus, recueillis & caressez qu'il falloit pour
le temps des nopces leur dresser vn fort à plaisir
bien troussé & bien équipé, comme à modé de
guerre, au Pré aux clercs, ou pres des Tuyleries,
sous couleur de faire exercer les courtisās, les vns
à assaillir, les autres à deffendre le fort pour l'es-
bar & passer temps des dames. Qu'il estoit de be-
soin de faire que l'Amiral fust le chef des assail-
lans: & qu'il fust suyui des gentilshommes de la
Religion, qui lors se trouueroient en cour, des-
quels il ne falloit pas douter qu'il ne s'en trouuast
vn bon nombre: & que ceux qui deffendroyent le
fort fussent des plus feaux & asseurez courtisāns,
Capitaines & soldats du tyran: desquels les chefs
auroient le mot de guet de tout ce qu'il leur fan-
droit faire. Qui seroit, selon son auis, de charger
à plomb leurs harquebouzes, les encarrer & tirer
droit à l'Amiral & à ceux de sa troupe, leur cour-
re sus à bon escient, & les tuer, comme qu'il en
fust, apres auoir fait quelque semblant au com-
mencement de combattre & de se deffendre seule-
ment pour le plaisir.

Que cela fait on viendroit facilement à bout
des

des autres Huguenots quelque part qu'ils se retirassent. Quant à la couuerture du fait, lors qu'il seroit executé, qu'on trouueroit assez de pretexte, qu'il n'y auoit pas faute de quelque grosse conspiration, dont on les prouueroit auteurs, pour leur ietter le chat aux iambes.

Après que Birague se fut resolu de la sorte, luy semblant qu'on ne pouuoit mieux, il fit entendre au tyran & à sa mere tout ce qu'il en apoit tracé. Eux considerans que l'affaire seroit assez bien cōduit, s'on le demenoit de la sorte, apres auoir fait à Birague quelques difficultez sur la forme, & sur la matiere, & le moyen de l'exploiter, se resolerent à la fin de suyure ce chemin là & ces brisees par l'auis mesme du comte de Rets, à qui ils le cōmuniquerent, qui s'y accorda de tout point. Si mirent le mariage sur les rengs, & firent tout ce que tu scay, pour tirer les nostres en cour.

Quelques iours apres ceste resolution le tyran la voulant faire entendre à son frere le duc d'Aniou, le fit coucher avec luy, comme il a de coustume, quand il le veut entretenir de quelque chose d'importance. Et luy ayant communiqué tout, le fit iurer & promettre de n'en iamais rien reueler, d'auoir seulement bon courage, qu'il s'asseuroit d'en voir le bout.

Le duc d'Aniou trouuant ceste entreprise bien difficile à digerer, se dispensa de la communiquer à Lignerolles sous vn grād & profond siléce, que Lignerolles luy iura.

Afin que Lignerolles qui estoit son plus grand mignó, selon le iugemēt & discours qu'il en pour

roit faire, luy dit librement son auis, apres y auoir bien pensé pour mieux faciliter l'affaire.

Mais comme Lignerolles, ne trouuant rien à redire à vne trahison si bien proiectee, luy fist la chose biē aisee: sans en rien parler d'auātage leur dessein demoura couuert. Iusqu'à ce qu'un iour le vieux Briquemaut, qui sollicitoit avec Taligny & les autres les affaires de la Religion à la Cour: estant allé parler au tyran pour auoir quelque iustice des meurtres commis à Rouen sur les fideles apres la paix, & le trouuant froit & restif d'en commander le chastiment: s'auança de dire au tyran qu'il seroit à craindre, s'il n'en faisoit faire vengeance, que les Papistes deuissent si insolens qu'ils se permissent encores d'auantage, & que les Huguenots ne les pouuans supporter fussent contrains de recourir aux armes, s'ils n'y voyoyent autre moyen d'en auoir iustice: dont s'ensuyuroit qu'on retourneroit en guerre aussi forte qu'au parauant.

Ce langage esmeut le tyran à commander au mareschal de Montmorency de s'en aller iusqu'à Rouen, pour voir de remedier à tout.

Cependant Briquemaut s'en estant allé de la presence du tyran: le tyran fit vuider sa chambre pour pouoir blasphemer à l'aise & se despiter tout seul.

Lors que Lignerolles estant admis dans la chambre du tyran pour luy parler de quelque affaire, le trouuant esmeu de cholere, s'auança de luy demander tout doucement l'occasion de son

son mal talent: qu'il estoit aisé à inger que sa Ma-
iesté estoit esmeue.

Ventre-Dieu, ce dit le tyran, & qui ne seroit
en cholere? d'ouyr ce bougre de Briquemaut,
(ainsi appelle-il le plus souuent les gens de
bien) me brauer & me menacer que ie suis pour
rentrer en guerre, si ie ne punis ceux de la ville
de Rouen.

Hé Sire, respond Lignerolles, & ne pourriez
vous attendre sans vous tant fascher de ces cho-
ses, l'assaut & deffense du fort.

Or cela disoit Lignerolles pensant rappaiser
le tyran, & luy voulant faire sentir qu'il auoit eu
part au Conseil, se mōstrant par là aussi sot, qu'il
se cuidoit estre habile.

Le tyran l'entendant ainsi parler, se doutāt d'o-
stre descouuert: Quel fort, repliqua-il, mort-dieu
ie ne scay que vous voulez dire. Le fort Sire, dit
Lignerolles, du iour des nocces que scauez.

Le tyran en ayant ouy plus qu'il n'eust voulu,
changeant de propos, renuoya Lignerolles, qui
s'auila possible bien tard qu'il auoit vn peu trop
parlé.

Soudain apres le tyran ayant mandé sa mere,
luy demanda s'elle auoit descouuert leur pot aux
roses, que par le sang quelqu'un en auoit ia parlé.
Mais trouuant que sa mere n'en auoit rien dece-
lé, il fit venir le comte de Rets, auquel d'abordee
il va dire: Petit vilain, par le sang Dieu, ie t'ay
fait trop grand, petit belistre: mais ie te fe-
ray bien si petit, qu'on ne te verra pas sur terre:

tu descouures mes secrets , Bougre, ie me donne, &c.

Ce pource vilain du Perón se voyant ainsi rudoyé, plus mort que vif & tout tremblant , commença à respondre au Sire, que iamais il n'auoit pensé seulement d'en ouurir la bouche: le suppliant de le faire pendre , s'il trouuoit qu'il ne fust ainsi.

Le tyran ne sachât que dire, s'en alla lors trouuer son frere, luy demandât s'il n'auoit point parlé à quelcun de cest affaire. Et comme son frere, en le suppliant de luy pardonner luy eust confessé qu'il s'en estoit descouuert à Lignerolles, & non à autre, le cognoissant homme secret & de discours, afin d'en auoir son auis pour mieux executer le cas. I'ay bien cognu, dit le tyran, que quelcun luy auoit parlé: vous m'avez fait vndesplaisir qui me gardera de vous rien plus dire: quant à Lignerolles, c'est vn sot, il faut qu'il meure. Car escoutez ie ne veux pas qu'il en ouure iamais la bouche.

Le duc d'Aniou, cognoissant sa faute, celle de Lignerolles & la cholere du tyran, ne sceut autre chose que dire, sinon qu'il ne s'y opposoit pas.

Dés ceste heure-là le tyran ayant fait venir à soy son frere bastard le Cheualier, luy cōmanda d'aller trouuer le ieune Villequier, de luy fournir six ou sept bons hommes pour escorte, & luy dire de sa part que par le sang il estoit lasche, couard & recreu de courage, s'il n'essoyoit à auoir raison de Lignerolles, qui luy auoit fait tort.

Le

Le Cheualier ne fallit pas à s'acquitter bien de sa charge, laissant Villequier resolu, armé & accompagné de mesmes. Mais Villequier en trouuant Lignerolles, seigna du nez sans l'oser attaquer comme le tyran desiroit.

Qui fut cause que le tyran l'ayant sceu manda querir Villequier, & après luy auoir dit des pouilles, luy defendit de se tronuer iamais deuant luy, s'il ne tuoit à ce coup Lignerolles: luy donna vne espee bonne & bien trenchâte & l'arma luy-mesmes de son iacque de maille, cōmandant au cheualier de l'accompagner mieux que la premiere fois de gens, qui ne fissent point faute de tuer bien mort Lignerolles, & qu'il le leur dist de sa part. Ce commandement fait, la partie fut dressée de nouveau en laquelle le Côte de Mansfeld papiste qui pour lors estoit à la Cour & S. Iean de Montgomery & quelques autres gentilshomme accompagnerent Villequier, qui estant allé tout resolu trouuer le pont Lignerolles, l'attaqua de cul & de teste, le blessa, & comme il s'enfuyoit la bonne aide de sa quadrille l'ataignit & porta par terre d'un coup d'espee à trauers le corps. Ainsi mourut le beau fils Lignerolles l'un des fauoris de la Cour.

Quant au dessein, que ie t'ay dit basti par le garde-seaux Birague, cōbien que lon dressa suuant sa trace, le fort pour le temps des nopces: toutesfois, pource que l'on sentit que l'Amiral ne vouloit point estre de la partie, & que bien peu de noblesse de la Religion y vouloit assister: le tyran fut contraint, pour assouuir son las-

che desir, de prendre vn autre expedient par l'ad-
uis de ces premiers conseilliers & du Duc d'Au-
male & de Neners, auxquels il communiqua le
fait vn peu auant les nopces.

En ces entrefaites le Duc de Guise, qui doutoit
que l'Amiral auquel il portoit particuliere inimi-
tie, luy eschappast & qu'il se retirast de la Cour,
comme il en auoit enuie, luy fit tirer le coup
d'arquebousade que tu scay le vendredy deuant
le massacre. Qui fut cause qu'ils changerent en-
cores leur proiect, faisans à l'œil & selon l'oc-
currence (au desceu de ceux à qui ils auoyent cil-
lé les yeux avec leurs caresses de Cour) leur trai-
stresse & desloyalle guerre sur les gens de bien,
mal-auisez. Voila ce qu'en i'en ay peu apprendre
de plus veritable en la Cour.

Historiog. Ce fait est autant remarquable
que nul autre de ceux que tu m'as recité afin que
vn chascun cognoisse la desloyauté des tyrans:
& que les Courtisans apprennent ce qu'ils en
doyuent esperer.

Le pol. C'est merueille qu'en voyant tant d'e-
xemples apparens, voyant le danger present,
personne ne se veut faire sage au moins aux des-
pens d'autrui: & que de tant de gens qui s'ap-
prochent si volontiers des tyrans, il n'y a pas
vn qui ait l'auisement & la hardiesse de leur di-
re, ce que dit le regnard au lion (qu'on dit estre
le Roy des bestes, qui faisoit, comme dit le
conte, le malade dans la rasiere) ie t'irois voir
luy dit-il (Sire) & bien souuent de bon cœur:
mais ie voy tant de traces de bestes qui vont en
auant

suant vers toy & en arriere qui reuenient se n'en voy pas seulement vne.

L'hist. Si feu monsieur l'Amiral eust sceu ce conte & qu'il eust parlé en regnard, il nous en eust à tous mieux pris. Mais la brebis comme tu scay, ne scait rien faire que beeler, & ne sachant avec les loups hurler pour desguiser sa voix, elle n'a garde d'eschapper. Mais quant à ces autres Contrefans, quel remede?

Quand ces miserables voyans reluire le tresor du tyran, qu'il tire de la sueur du peuple, & de la desponille des bons, regardent rous estonnez les rayons de sa brauerie: & allechez de ceste clarté s'approchent de luy, sans regarder qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peut faillir à les consumer.

Ainsi le Satyre indiscret voyant, comme disent les fables anciennes, esclaire le feu trouue par Promethee, le trouua si beau qu'il l'alla baiser & s'y bruster.

Ainsi le Papillon qui espere iouyr de quelque grand plaisir se met au feu de la chandelle, qu'il voit estre clair & luyfant, esprouuant en iceluy son autre vertu qui le brulle.

C'est vne chose bien certaine que ces coquins mendie-faneurs souffrent vne peine incredible, à qui y regarde de pres: estans contrains d'estre nuit & iour apres à songer pour plaire au tyran, & se rompre, se tuer, & travailler pour inuenter nouveaux moyens de trahir, de tuer, de paillarder, de piller, de destorber, & qu'ils laissent leur goust pour le sien,

& neantmoins se craindre de luy plus que de tout homme du monde: auoir tousiours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes pour espier d'ou viendra le coup, pour descouurir les embusches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour aduiser qui le trahist, rire à chascun, se craindre de tous, n'auoir aucun, ny ennemy ouuert, ny amy asseuré, ayant tousiours le visage riant & le cœur transy, ne pouuant estre ioyeux, & n'oser estre triste.

Le poë. Tu as descrit en deux mots, la vie de ces miserables. Mais pour en parler à bon escient & ne plus flatter le dé, comme l'on dit, tout ainsi que la Repub. de laquelle les Roys philosophent, ou en laquelle les Philosophes sont gouuerneurs (seló le dire de Platon) est heureuse sur toutes autres: Et que c'est vn tresgrand heur d'estre suiet à vn bon Prince qui soit suiet à la loy, laquelle ait pour seure garde de peur qu'elle ne soit violee, quelques estats ou parlemés. Ainsi que iadis nostre Frâce, & côme encores quelques vns de nos voisins l'ont pour ce iourdh'uy parmy eux. Aussi est-ce vne grãde misere de demeurer sous la seruitude d'vn tyran, chasseur de loyal, & d'vn conseil de mesme estoffe, qui ne garde ni foy, ni loy, aucune equité ou droiture, non pas mesme l'humanité, ni les loix que nature imprime dans le cœur des plus malotrus. C'est (di-ie) vn extreme malheur non seulement pour les Courtisans: ains aussi pour tous les François de quelque religion & cōdition. qu'ils soyēt d'estre suiets à vn maistre, duquel on ne peut iamais s'asseurer qu'il soit bon,
puis

puis qu'il est tousiours en la puissance d'estre mau-
uais quād il vouldra, & d'auoir plusieurs tels mai-
stres: c'est autant qu'on en a estre autant de fois
extremement mal-heureux. Mais ie scaurois volō-
tiers, comme il se peut faire que tant d'hommes,
tant de bourgs, rāt de villes & tant de prouinces,
endurent si long tēps vntyran seul, qui n'a moyen
que celuy qu'on luy donne, qui n'a puissance de
leur nuire, sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endu-
rer, qui ne scauroit leur faire malaucun, sinō alors
qu'ils ayment mieux le souffrir que luy contredi-
re? Tant plus i'y pense, plus i'en suis esbahy.

L'hi. Et moy de mesmes, ie t'asseure. Mais ie
te prie, mon grand amy, que i'aye ce bien main-
tenant de r'ouyr sur ceste matiere, faire vn peu
le prestre Martin. Ce suiet est propre à ce temps
& ie scay bien que tu l'entens aussi bien qu'hom-
me de nostre aage. Commence, ie t'escouteray,
I'ayme mieux veiller toute nuit.

Le pol. I'en suis content: aussi bien y a il long
temps que i'en suis si gros, que ie creue d'enuie
que i'ay d'en fanter ce que ie sens de c'est affaire:
Mais ie proteste bien que ie n'en parleray point
comme les Huguenots en parlent, ils sont trop
doux & trop serviles: i'en parleray tout ample-
ment en vray & naturel François, & comme yn
homme peut parler des choses suiettes à son iu-
gement, voire au sens commun de tous hommes:
afin que tous nos Catholiques, nos patrio-
tes & bons voisins & tout le reste des François
qu'on traite pire que les bestes, soyent esueillez
à ceste fois pour recognoistre leurs miseres, &

auiser trestous enſemble de remedier à leurs malheurs. A la verité dire, mon compaignon, c'eſt vne choſe bien eſtrange de voir vn million de millions d'hommes ſeruir miſerablement ayans le col ſous le ioug, non pas cōtraints par vne plus grād force: mais aucunement (ce me ſemble) enchātez & charmez par le nō ſeul d'vn, duquel ils ne doyuent ne craindre la puiffance, puis qu'il eſt ſeul: ne aimer les qualitez, puis qu'il eſt en leur endroit inhumain & ſauuage.

La nobleſſe d'enſe nous hōmes eſt telle, qu'elle fait ſouuēt que nous obeiffons à la force: il eſt beſoin de temporifer, nous ne pouuons paſtous iours eſtre les plus forts. Si dōques vne natiō eſt contrainte par la force de la guerre de ſeruir à vn (comme la citē d'Athenes aux 30. tyrans) il ne ſe faut eſbahir qu'elle ſerne: mais ſe plaindre de l'accident, ou pluſtoſt ne ſ'eſbahir ny ne ſ'en plaindre: ains porter le mal patiemment & ſe reſeruer à l'auenir à meilleure fortune.

Noſtre nature eſt ainſi, que les communs deuoirs de l'amitiē emportent bōne partie du cours de noſtre vie. Il eſt bien raiſonnable d'aimer la vertu, d'eſtimer les beaux faits, de recognoiſtre le biē d'oū l'on la receu, & diminuer ſouuent noſtre aiſe pour augmēter l'hōneur & auātage de celui qu'on aime & qui le merite. Ainſi donc ſi les habitans d'vn pays ont trouuē quelque grād perſonage qui leur aye monſtré par eſpreuue vne grande prouidence pour les garder, vne grande hardieſſe pour les defendre, vn grand ſoin pour les gouverner: ſi de là en auant ils ſ'appropriens de
luy

luy obeir & se fier tant de luy que de luy donner quelque auantage (ie ne scay si ce sera sagesse de l'oster de là où il faisoit bien pour l'auancer en vn lieu où il pourra mal faire) mais il ne peut faillir d'y auoir de la bonté du costé de ceux qui l'esleuent, de ne craindre point mal de celuy de qui on n'a receu que bien.

Mais bon Dieu! Que peut estre cela? Comment pourrons-nous dire que cela s'appelle? Quel mal-heur est celuy-la? Quel vice? ou plustost, quel mal-heureux vice? voir vn nombre infini de personnes, non pas obeir, mais seruir, non pas estre gouuérnees, mais tyrannisées: n'ayans ni biens, ni parens, ni femme, ni enfans, ni leur vie mesmes qui soit à eux. Souffrir les paillardises, les pilleries, les cruautéz, non pas d'une armee, non pas d'un camp Barbare, contre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie, mais d'un seul, non pas d'une Hercule, ne d'un Samson, mais d'un seul homme le plus lasche & femelin de toute la nation. Non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encores à grand peine au sable des tournois. Non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de seruir vilemēt à la moindre femelle. Appellerōs-nous cela lascheté. Disons nous que ceux la qui seruent à un si lasche tyran soyent couars & fcreuz?

Si deux, si trois, si quatre ne se deffendent d'un, cela est estrange & possible pourra-l'on bien dire lors à bon droit que c'est faute de cœur. Mais si

cent, si mille enduret d'un seul, ne dira l'on point qu'ils ne veulent, non pas qu'il n'osent, se préder à luy: Et que c'est non couardise, mais plustost mespris ou desdain. Si l'on voit, non pas cét, non pas mille hommes: mais cent pays, mille villes, un million d'hommes n'affaillir pas un seul, duquel le mieux traité de tous en reçoit ce mal d'estre serf & esclave: Comment pourrons-nous nommer cela? Est-ce lascheté? Or y a-il en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer. Deux peuvent craindre un: & possible dix le craindront. Mais mille, mais un million, mais mille villes si elles ne se defendent d'un? Ce n'est pas couardise, elle ne va pas iusques là: non plus que la vaillance n'estend pas qu'un seul eschelle une seule forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquiete un Royanme, Donc quel môstre de vice est cecy, qui ne merite encore pas le nô de couardise, qui ne trouue pas de nom assez vilain, que nature desanoue auoir fait, & la longueur refuse de le nommer.

Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes: d'un autre autant, qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns combatans pour leur franchise, les autres pour la leur oster: ausquels promettra-on par cōiecture la victoire? Lesquels pensera l'on qui plus gaillement iront au combat? ou ceux qui esperent pour le guerdon de leur peine l'entretènement de leur liberté? Ou ceux qui ne peuvent attēdre autre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoivent, que la seruitude d'autrui?

Les

Les vns, ont tousiours deuant les yeux le bonheur de la vie passée, l'attente de pareil aise à l'au-
uenir, il ne leur souuient pas tant de ce qu'ils en-
durent ce peu de temps que dure vne bataille,
comme de ce qu'il cōuiendra à iamais endurer à
eux, à leurs enfans, & à toute leur posterité.

Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'v-
ne petite pointe de leur conuoitise, qui se rebou-
che soudain cōtre le dāger, & qui ne peut estre si
ardente, qu'elle ne se doiue (ce semble) esteindre
par la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs
playes.

Aux batailles tant renommées de Milciades,
& de Themistocles, qui ont esté données deux
mille ans y a, & vivent encore aujourdhuy, aussi
fresches en la memoire des liures, & des hōmes,
comme si c'eust esté l'autr'hier, qui furent don-
nées en Grece, pour le bié de Grece, & pour l'ex-
emple de tout le mōde, & qu'est-ce qu'on pense
qui donna à si petit nombre de gens, comme e-
stoyent les Grecs, non le pouuoir, mais le cœur
de soustenir la force de tant de nauires, que la
mer mesmes en estoit chargée, de deffaire tant de
nations, qui estoyent en si grand nombre, que l'e-
scadron des Grecs, n'eust pasourny seulement
de Capitaines aux armées des ennemis: sinon
qu'il semble que ces glorieux iours-là, ce n'estoit
pas tant la bataille des Grecs contre les Perses,
cōme la victoire de la liberté, sur la domination,
de la franchise, sur la conuoitise.

C'est chose estrange, d'ouyr parler de la vail-
lance que la liberté met dans le cœur de ceux qui

la defendent.

Mais ce qui se fait tous les iours deuant nos yeux, en nostre France. Qu'un homme mastine cent mille villes, & les prine de leur liberté, qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouyr dire, & non le voir? Et s'il ne se voyoit qu'en pays estrange, & lointaines terres, & qu'on le dist, qui ne pëseroit que cela ne fust plustost feint ou trouué, que non pas veritable? Encores ce seul Tyran, il n'est pas besoin de le combatre, il n'est pas besoin de le deffaire, il est de soy-mesme desfait: mais que le pays ne consente pas à sa seruitude: il ne faut pas luy oster rien, mais ne luy donner rien: il n'est pas besoin, que le pays se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il s'estndie à ne rien faire contre soy.

C'est doncques le peuple mesme, qui se laisse, ou plustost se fait gourmander, puis qu'en cessant de servir, il en seroit quitte.

C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge: qui ayant le choix, ou d'estre seff, ou d'estre libre, quitte sa franchise, & prent le ioug, & pouuant viure sous des bonnes loix, & sous la protection des Estats, veut viure sous l'iniquité, sous l'oppression & iniustice au seul plaisir de ce Tyran. C'est le peuple qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse: s'il luy coustoit quelque chose à reconuer sa liberté, ie ne l'en presserois point: combien qu'est ce que l'homme doit auoir plus cher, que de se remettre en son droit naturel, & par maniere de dire de beste reuenir homme?

Mais

Mais encore ie ne desire pas en luy vne si grande hardiesse, ie luy permets, qu'il aime mieux vne ie ne scay quelle seurte de viure miserablement, qu'une douteuse esperance de viure aise.

Quoy si pour auoir la liberte, il ne luy faut que la desirer? S'il n'est besoin, que d'un simple vouloir, se trouuera-il nation au monde, qui l'estime trop chere, la pouuant gagner d'un seul sonhair? & qui pleigne sa volonte à reconuer le bien, lequel on deuoit racheter au prix de son sang, & lequel perdu tous les gens d'honneur, doyuent estimer la vie desplaisante, & la mort salutaire.

Certes tout ainsi, que le feu d'une petite estincelle, deuiant grand, & tousiours se renforce: & plus il trouue de bois, plus il est prest d'en bruler. Et sans qu'on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy-mesmes, & vient sans force aucune, & n'est plus feu. Pareillement les Tyrans plus ils pillent & exigent, plus ils ruynent & destruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient, & deuiennent tousiours plus fors, & plus frais, pour aneantir & destruire tout, & si on ne leur baille rien, si on ne leur obeyt point, sans combattre, sans frapper, ils demeurerent nuds & desfaits, & ne sont plus rien, sinon comme la racine estant sans humeur, ou aliment, la branche deuiant seche, & morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger, les auisez ne

refusent point la peine. Les lasches & estourdis ne scauēt ny endurer le mal, ny recouurer le biē, & s'arrestent en cela de le souhaiter. La vertu d'y pretendre leur est ostee par celle lascheté: le desir de l'auoir, leur demeure par la nature. Ce desir ceste volōté, est commune aux sages & aux indiscrets, aux courageux, & aux couards, pour souhaiter toutes choses, lesquelles estans acquises, les rendront heureux & contens. Vne seule chose en est à dire, en laquelle, je ne scay comme nature defaut aux hommes pour la desirer, c'est la liberté, qui est toutefois vn bien si grand & si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file, & les biens mesmes qui demeurent apres elle, perdent entièrement leur goust, & saueur, corrompus par la seruitude.

La seule liberté, les hommes ne la desirent point, non pas pour autre raison (ce semble) sinon que s'ils la desiroient: ils l'auroyent comme s'ils refusoient faire ce bel acquet, seulemēt par ce qu'il est trop aise.

gra Pourres & miserables François, peuple insensé! nation opiniastre en ton mal, & auēglee en ton bien! vous vous laissez emporter deuant vous le plus bean, & le plus clair de vostre reuenu, piller vos chāps, voller vos maisons, & les despouiller de meubles anciens & paternels, vous vīnez de sorte, que vous ne vous pouuez vātē que rien soit à vous. Et sembleroit que meshuy, ce vous seroit grād heur, de tenir à mestayrie vos biens, vos familles, & vos vies. Et tout ce desgast, ce mal-heur, ceste ruine, vous vient non pas des ennemis,

nemis, mais certes bien de l'ennemy, & de celuy que vous faites si grād, qu'il est pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel ne refusez point de mettre à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, & n'a autre chose, que ce qu'a le moindre hōme du grād & infiny nombre de vos villes. Si non qu'il a plus que vous tous, un cœur desloyal, felon, & l'avantage, que vous luy donnez pour vous destruire, d'où a-il pristant d'yeux, dont il vous espie? si vous ne les luy baillez. Comment a-il tant de mains pour vous frapper? s'il ne les prent de vous? les pieds, dont il foule vos cités, d'où les a-il, s'ils ne sont des vostres? Comment a-il aucun pouuoir sur vous, que par vous? comment vous oseroit-il courir sus, s'il n'auoit intelligence avec vous? que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez recelateurs du larrō qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, & traistres à vous-mesmes.

Vous semez vos fructs, afin qu'il en face degast, vous meublez & remplissez vos maisons pour fournir à ses pilleries & voleries, vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait de quoy rassasier sa luxure: vous nourrissez vos enfans, afin que pour le mieux qu'il leur scauroit faire, qu'il les mene en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses conuoitises, les executeurs de ses vengeance, & bourreaux des consciences de vos concitoyens: vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mig-

narder en delices, & se veautrer dans les sales & vilains plaisirs: vous vous affoiblissez afin de le redre plus fort, & roide à vous tenir plus courte la bride.

De tant d'indignitez, que les bestes mesmes ne les souffriroyent point, vous pouuez vous en deliurer si vous essayez, non pas de vous en deliurer: mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolu de ne servir plus, & vous voyla libres, ie ne veux pas que vous le poussiez, ou esbranliez: mais seulement ne le soustenez plus, & vous le verrez comme vn grand Colosse, à qui on a desrobé la base, de son poix, de soy-mesme fondre en bas & se rompre.

L'hist. Il n'y a rien de plus veritable entre les choses humaines, que ce que tu vies d'enseigner: que pleut à Dieu, que ces beaux mots eussent pieça esté semez au beau milieu d'une grande assemblee de nos Catholiques François, ie m'assure, qu'ils y auroient esté fort bien recueillis, & qu'il n'y auroit celuy d'entre eux, qui n'en fist bien son profit: nul auquel ils ne creassent par maniere de dire, vn nouuel esprit dans le ventre. Et quoy que le peuple François semble auoir perdu long téps y a toute cognoissance, & que par là on puisse iuger, que la maladie soit come mortelle, puisqu'il ne sent rien plus son mal: si est-ce, que i'oserois promettre, que ce discours vn peu dilaté, & accompagné de raisons, & d'exemples & de quelque belle forme d'administration de l'estat, de la iustice, & de la police, approchant à celle

que nos anciens Peres auoyent parmy eux, du temps que les Estats estoient en regne, dont M. Hotoman nous a fait vn fort gentil & riche recueil en son œuvre Gaulefrançoise, i'oseroiy (dis- ie) assurer que cela reueilleroit les coqs, leur fe- roit hausser les crestes, battre les ailles, & courir sus de bec & d'ongles, contre ceux-là qui les tie- nent captifs : & seroit suffisant moyen pour faire qu'un chacun pèlast à recouurer sa liberté, à crier apres les Estats à les redresser, & remettre. On verroit bien tost l'aage d'or, que les Tyrās ont ef- facé de France, pour y planter celuy de fer, d'op- pression, & d'infameté, reluire comme au para- uant, la paix, l'amitié & concorde surgir & croî- stre à veuë d'œil, & faire à iamais sa demeure par my nos naturels François : he que cest vne grand pitié ! qu'une si belle nation, si grande & si opulen- te, soit par si long temps mal menee, à l'appetit de six ou sept : desquels le meilleur ne vaut pas qu'on prenne peine de le pendre. Mais ie scau- rois fort volontiers, s'il te plaisoit de me le dire, comment c'est, que tous nos François se sont ain- si laisse deschoir, & comme ceste opiniastre vo- lonté de seruir s'est si auant enracinee dans leurs mouelles, qu'il semble maintenant, que la me- moire de la liberté ne soit pas si naturelle.

Le pol. Si ie n'estois accablé de sommeil, ie te discontrois bien au long, d'où procede la mala- die & la matiere peccate d'icelle. Mais ie t'assu- re l'amy, que i'ay les yeux pieça cillez, & les le- ures comme cousues. Nous aurons demain bon

loisir: je suis d'avis si tu le veux, que nous sejour-
nions nos cheuaux, en attendant qu'un Courrier
viene, que nos freres du Languedoc me doyuent
enuoyer bien tost.

L'hist. Quel courrier est-ce? le cognoistroye
ie point?

Le pol. C'est Spoudæ. Je croy bien que tu le
cognoy.

L'hist. Mon Dieu! he ie ne cognoy autre. Il
n'a garde de faillir à nous apporter des nou-
uelles.

Le pol. C'est pour cela qu'on me l'enuoye, &
ie l'ay chargé à mon despart, de passer par cy har-
diment, & de s'enquerir de mes nouvelles, en ce
logis cy où nous sommes.

L'hist. Cela va bien, que i'en suis aise! attédons
le plus tost trois iours.

Le pol. Je le veux bien. Le Seigneur nous face
la grace de reposer en seureté, & nous doint à no-
stre resueil, de le seruir en toute crainte, au nom
de son fils nostre Seigneur Iesus Christ.

L'hist. Ainsi soit-il.

F I N.

Fautes à corriger.

Page 24. ligne, 17. à ses, lisez assez. pag. 32. lig.
17. aussi: lisez. Aussi la. pag. 66. lig. 15. commissai-
re, lisez Clerc de commissaire. pag. 152. lig. 24. pre-
ceder: lisez proceder. lig. suyuant, lisez auoyent.
lig. suyuant, lisez pretendoyent. pag. 160. lig. 30.
que. lisez ait.

